LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

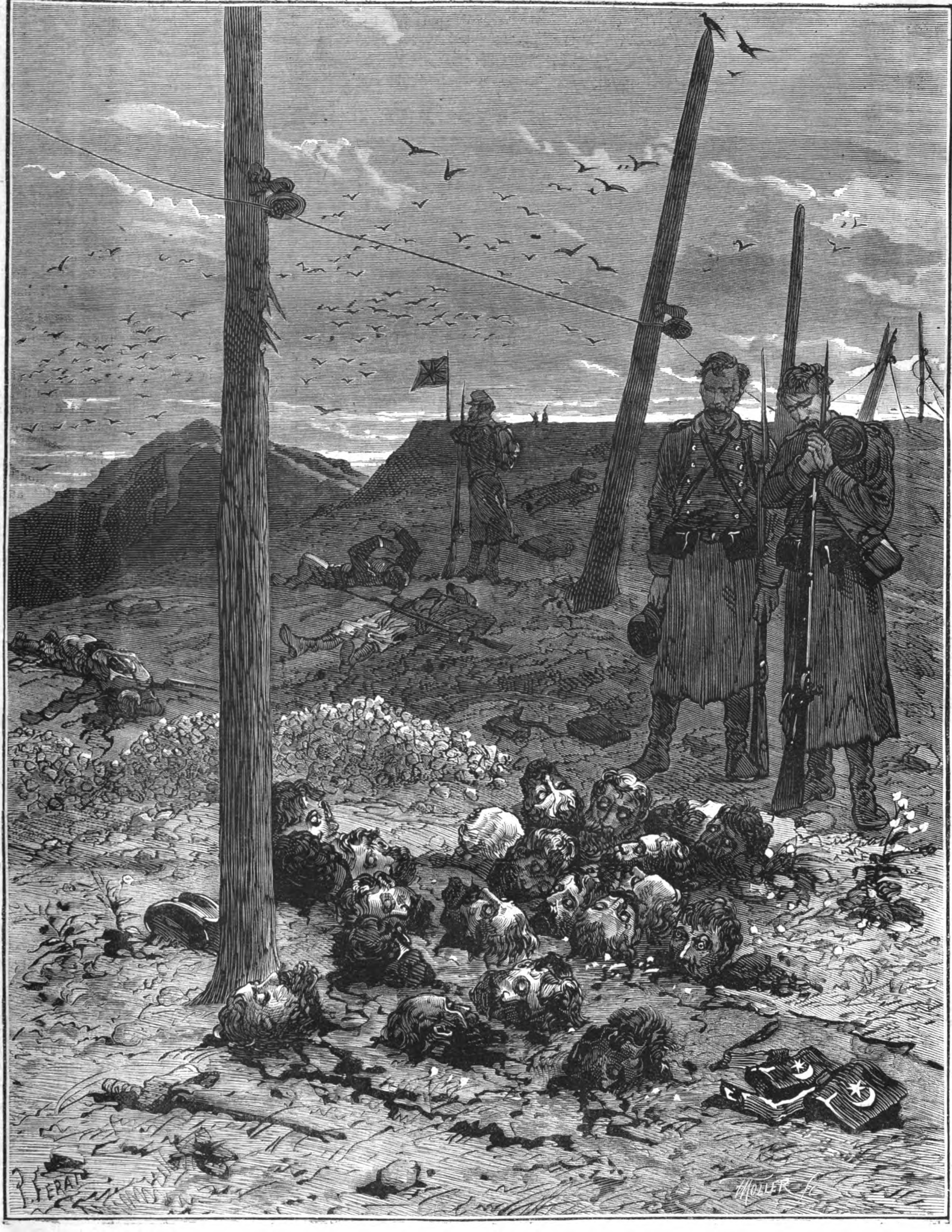
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1062 — 18 Août 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



LES BALKANS. — Monceau de têtes de soldats russes (21) coupées par les Turcs et trouvées près de la redoute du col de Chipka, le 19 juillet.
(Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

On répète toujours que les auteurs inconnus ont du mal à se faire représenter. Voici qu'une magnifique occasion est offerte aux écrivains sans ouvrage.

La bonne ville de la Rochelle a été émue par les souffrances des incompris, et elle s'est dit qu'elle serait la providence des belles-lettres.

En conséquence, elle fait savoir à l'univers en général, et à Paris en particulier, par l'intermédiaire du bulletin de la Société des gens de lettres, qu'elle ouvre un grand concours de drame. La pièce présentée par les candidats devra avoir trois actes et traiter un sujet emprunté à l'histoire de la Rochelle.

Déjà je vois d'ici les amateurs taillant leur plume et pris d'une sainte émulation. Mais attendez la fin. Je n'ai pas tout dit.

Comme de raison, tout travail mérite salaire. Ainsi l'ont pensé ceux qui ont établi le concours. Et, dans un élan de générosité toute mécénienne, ils ont décidé que le vainqueur de ce tournoi littéraire recevrait... une médaille d'or de la valeur de cent francs!!!

Trente-trois francs trente-trois centimes par acte. Non, c'est trop de munificence.

Hugo, Dumas fils, Augier, Gondinet, ne résisteront pas à une tentation aussi séduisante.

Encore ai-je oublié un détail d'un charme particulier. La ville de la Rochelle se réserve la faculté de jouer ledit drame autant de fois qu'il lui plaira, sans jamais payer de droits d'auteur.

Et il y a des gens qui prétendront encore qu'on n'encourage pas les belles-lettres à notre époque. Calculons :

Pour construire proprement un drame en trois actes, vous m'accorderez bien que trois mois sont nécessaires. C'est donc la somme folle d'un franc dix centimes que gagnera par jour le lauréat privilégié.

Supposons maintenant qu'il se présente cinquante concurrents. A trois mois de travail chacun, cela fera quinze cents mois.

C'est-à-dire que la ville de la Rochelle aura acheté cent francs quinze cents mois d'un travail qui suppose des études, une intelligence et une condition sociale au-dessus de l'ordinaire.

Vous comprenez que, devant des offres aussi séduisantes, on ait le droit de se sentir ébranlé. Peu s'en est fallu qu'emporté par l'émulation, je n'aie troqué ma plume de chroniqueur contre une plume de dramaturge. Une voix me murmurait à l'oreille, même pendant mon sommeil :

— Pense à la médaille d'or de cent francs.

Mais enfin, je me suis fait violence, et, renonçant à la gloire d'être joué gratis autant de fois que la ville de la Rochelle le jugerait bon, je poursuis ma besogne de courriériste, revenu des éblouissements de ce monde.

∿∿ Quelqu'un qui doit être bien revenu aussi de ces éblouissements-là, c'est ce pauvre Orélie d'Araucanie, qui se fait brochurier pour vivre.

Par une lettre adressée à tous les journaux cette semaine, Orélie de Tonnens annonce qu'il va publier un petit morceau de son cru sur les monnaies araucaniennes, et remercie à l'avance les personnes qui l'honoreront d'une obole.

Avoir exercé la souveraineté et en être réduit là!

Car il fut un temps où l'ex-avoué de Périgueux avait pris tout à fait au sérieux sa royauté éphémère.

Une anecdote à l'appui.

Un de nos confrères, la première fois qu'Orélie revint en France, après avoir été dépossédé de vive force, lui fut présenté par un ami commun.

Notre confrère, désireux de flatter la manie de ce prince *in partibus*, évita avec le plus grand soin de manifester la moindre hilarité lorsque celui-ci, le plus gravement du monde, lui exposait ses projets de restauration.

Notre confrère alla même jusqu'à opiner du bonnet de temps en temps pour accentuer sa condescendance.

Cependant, malgré ces témoignages, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'Orélie devenait de plus en plus froid. A la fin même, le monarque araucanien rompit brusquement l'entrevue et partit en prétextant je ne sais quelle affaire.

Lorsqu'il se fut éloigné, le journaliste manifesta son étonnement à l'ami qui l'avait conduit.

— Il me semble qu'il a été bien froid?

— Heu! heu!

— Je dirai même qu'il paraissait courroucé.

— Peuh!

— Positivement.

— En effet, s'il faut vous l'avouer, il n'a pas été satisfait.

— Cependant, j'y ai mis toute la bonne volonté possible.

— Oui, mais vous ne l'avez pas appelé *Sire!*

On ne pense pas à tout.

∿∿ La Porte-Saint-Martin vient de reprendre *le Juif-Errant*, de fameuse mémoire.

Cette œuvre marqua l'apogée du feuilleton en France. Je parle, bien entendu, du roman d'où la pièce a été tirée. Après l'immense succès des *Mystères de Paris*, le docteur Véron, voulant relever le *Constitutionnel* par un coup d'éclat, fit annoncer partout qu'il venait d'acheter cent mille francs la propriété du *Juif-Errant*.

Depuis lors ce chiffre a toujours été répété et tenu pour authentique.

Il était faux, cependant.

Eugène Suë ne reçut que 60,000 francs; mais il avait été convenu entre le docteur Véron et lui qu'on forcerait le total dans un intérêt commun.

Mais quelle vogue! On prit tellement au sérieux l'histoire du fameux héritage, qu'Eugène Suë reçut de tous les coins de l'Europe plus de deux cents lettres de gens qui lui écrivaient pour démontrer par un homonymat ou par toute autre raison, qu'ils avaient des droits directs à la succession détournée.

Il y en a même qui, n'ayant pas reçu de réponse, débarquèrent à Paris pour consulter le feuilletonniste en personne.

Ne riez pas de cette naïveté et ne croyez pas qu'elle ne soit plus de notre temps.

Lorsque Ponson du Terrail publia *les Aventures de Rocambole*, il lui arrivait une correspondance suivie à l'adresse du fameux bandit, et des gens lui donnaient des conseils pour faciliter son évasion quand le feuilleton du jour l'avait laissé en prison.

∿∿ Pour la pièce du *Juif-Errant*, un souvenir domine tous les autres : celui de Chilly, qui créa le type de Rodin.

Chilly avait déployé tout ce qu'il avait de science artistique pour rendre odieux le personnage.

Et le diable sait s'il y était parvenu.

C'était à ce point qu'il ne se passait pas de soir sans que de là-haut, du paradis (le paradis théâtral, bien entendu), il ne plût des anathèmes et des injures sur la tête de l'acteur.

Il en était ravi.

Un jour, sa joie ne connut plus de bornes.

Des têtes exaltées l'attendirent à la sortie et l'escortèrent de leurs invectives convaincues :

— La voilà, cette canaille!... Va, gredin!.. coquin! .. gueux!...

Le lendemain, Chilly, radieux, racontait à ses camarades cette ovation d'espèce très-particulière.

∿∿ La nouvelle reprise du *Juif-Errant* fait figurer, comme attraction principale de mise en scène sur ses affiches alléchantes, l'exhibition d'un vrai bœuf gras.

Vous savez qu'il n'y a plus de bon succès sans bêtes. D'où la nécessité de créer prochainement un Conservatoire à quatre pattes.

En attendant, l'aspect du bœuf gras a exercé sur les bourgeois de Paris une irrésistible influence. Le flot des souvenirs leur a remonté au cerveau, de sorte qu'une pétition se signe en ce moment pour demander qu'au carnaval prochain la promenade traditionnelle soit rétablie dans nos rues.

Mon Dieu, si cela peut faire le bonheur de tant de gens, il n'y a plus d'inconvénient à restaurer cet antique et niais usage.

A la suite de nos désastres, les mascarades auraient été vraiment odieuses.

Mais le temps modifie toutes les situations et toutes les impressions.

Paris s'ennuie, privé qu'il est de fêtes publiques. Il n'a plus les réjouissances d'été, les lampions, les mâts de cocagne, le feu d'artifice du Trocadéro et les illuminations des Champs-Élysées.

L'année paraît ainsi bien longue aux badauds.

Qu'on leur rende, s'ils y tiennent tant, leur bœuf gras chéri.

∿∿ Joies et douleurs. C'est le perpétuel contraste d'ici-bas.

L'asile de la souffrance, comme l'appelait jadis une lettre impériale, a été inauguré enfin, après bien des tâtonnements, après bien des *errata* qui n'ont pas fait précisément honneur à notre architecture officielle.

La visite du maréchal de Mac-Mahon au nouvel hôpital a fait évoquer le souvenir des nombreuses visites solennelles dont l'Hôtel-Dieu fut autrefois honoré.

En voici un des plus curieux et des plus authentiques.

Le duc d'Orléans, en 1841, avait été visiter, lui aussi, l'Hôtel-Dieu.

Affable et cordial, il s'était approché de tous les lits, s'entretenant avec les malades.

Parmi ceux-ci figurait un pauvre ouvrier qu'on avait apporté, deux heures auparavant, à la suite d'une chute grave.

Le prince s'arrêta plus longuement encore auprès de lui, le questionna, le recommanda spécialement aux médecins et, finalement, lui laissa un généreux secours.

Or, un an après, presque jour pour jour, le duc d'Orléans, emporté par ses chevaux, sautait sur le pavé de l'avenue de la Révolte et se fendait le crâne.

Deux ouvriers qui passaient par là accoururent, le relevèrent et le transportèrent chez un modeste épicier du voisinage.

Or, un de ces deux ouvriers (étrange coïncidence!) était celui que le prince avait rencontré à l'Hôtel-Dieu à la suite de son accident.

Et le pauvre homme, pleurant, murmurait en tordant sa casquette entre ses doigts :

— Qui est-ce qui m'aurait dit qu'un jour ce serait moi qui serais à mon tour auprès de son lit?

∿∿ Je constatais plus haut l'absence regrettée par les badauds de fêtes publiques à Paris.

Voici qu'une entreprise de bienfaisance essaye de combler cette lacune. Je veux parler de la Kermesse installée au Palais de l'Industrie depuis le 15 août.

Le but que se propose l'œuvre est la formation de crèches nouvelles dans les quartiers populeux de la capitale.

— La crèche, cette fabrique d'hommes! disait jadis Barthélemy.

Le prospectus des fêtes du Palais de l'Industrie est fort alléchant. On y voit figurer la musique, les spectacles forains, les carrousels, les chevaux de bois, les chemins de fer aériens, etc., etc., etc. Et je ne demande pas mieux que d'applaudir.



Cependant deux choses me choquent et m'arrêtent dans mon élan approbateur.

La première, c'est que je pense à tout ce pauvre monde de petits marchands et de petits industriels, qui vivent en permanence dans les Champs-Élysées et pour qui la nouvelle Kermesse va devenir une bien terrible et bien ruineuse concurrence.

Infortuné Guignol ! triste Bambochinet, comment pourrez-vous soutenir une lutte aussi inégale ?

La simple objection que j'ai à faire s'adresse à cette partie du programme :

« Au milieu de tout cela la bienfaisance, représentée par une *crèche modèle* avec des enfants, la vacherie et la laiterie (*sic*). »

Il me déplait de voir ainsi les enfants servir de prétexte à exhibition. Que veut dire ce pêle-mêle où ils figurent à côté des vaches de l'administration ?

Voyez-vous ces pauvres petits exposés malgré eux !

Biffez bien vite cela, ô Kermesse ! Biffez bien vite. Jamais la bienfaisance ne doit servir de faux nez à la réclame.

~ Qu'est-ce à dire ? Verrions-nous renaître le beau temps de la danse masculine !...

Ce qui est certain, c'est qu'à la première de la reprise de la *Reine de Chypre*, un danseur inconnu s'est fait applaudir par le vrai public, ce qui n'avait pas eu lieu depuis bien longtemps.

Cette manifestation isolée deviendra-t-elle le point de départ d'une restauration non politique? Le sceptre de Vestris, tombé en quenouille, sera-t-il ramassé?

A parler franchement, je ne le pense pas.

Notre époque a d'invincibles répulsions pour les ronds de jambe exécutés par un monsieur dont une culotte de satin bleu ou rose dessine les formes prétentieuses. Notre temps a de trop viriles tâches à accomplir pour ne pas être choqué par les entrechats masculins.

Le danseur peut et doit être presque partout remplacé par la danseuse en travesti. Il n'est qu'un seul cas où l'intervention du danseur soit de mise.

C'est quand il s'agit de servir de soutien et de pivot aux poses de ces dames.

Autrement, on est tenté de dire avec Boileau :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent!

~ A propos de cette *Reine de Chypre*, quel bel exemple elle fournit des non-sens qui ont cours dans la poésie des librettistes.

Tout le monde sait par cœur les fameux couplets du jeu chantés par Mocenigo.

Ces couplets furent à la création un des éléments du succès de l'ouvrage. Ils furent répétés par les échos des quatre coins de la France.

Et personne n'a eu l'air de s'apercevoir que les paroles sur lesquelles a été adaptée la fraiche mélodie d'Halévy sont totalement dépourvues de sens dans les quatre premiers vers.

Ces vers, les voici :

Tout n'est en ce bas monde
Qu'un jeu,
Et le sage LE fronde
Un peu!

Le sage *le* fronde!

Qui *le?* quoi *le?*

Est-ce tout que le sage fronde? Est-ce le monde? Est ce le jeu?

Impossible d'en sortir.

Il ne faut toutefois pas se montrer trop sévère pour la mémoire de feu Saint-Georges, l'auteur du non-sens. Halévy, en effet, lui avait imposé ce qu'on appelle un *monstre*.

Le *monstre*, c'est un assemblage extravagant de syllabes, à l'aide duquel le compositeur indique à son parolier la coupe dont il a besoin pour pouvoir placer un air fait d'avance.

C'était le cas de ces couplets. Halévy avait trouvé l'air au piano. Il voulait caser cet air-là. Il indiqua et imposa la coupe à Saint-Georges.

Tire-toi de là comme tu pourras.

Dans l'histoire de ces monstres, le plus célèbre est celui qu'Hérold adressa un jour au librettiste du *Pré aux Clercs*. Un matin celui-ci reçoit un billet ainsi conçu :

« Mon cher Planard,

« J'ai trouvé cette nuit un motif sur lequel je compte beaucoup. Vite, vite, des paroles. Quelque chose de rhythmé comme le galop d'un cheval :

Ça va bien,
Ça va bien!
Nom d'un chien,
Nom d'un chien!
Ça va bien,
Ça va bien!
Nom d'un chien,
Nom d'un chien!...

Planard se gratta d'abord l'oreille.

Puis il se mit à la besogne, et c'est de là qu'est né le délicieux morceau, devenu si populaire :

C'en est fait, le ciel même
A reçu nos serments...

Planard était resté fidèle au rhythme qui rappelle *le galop d'un cheval*.

C'était tout ce qu'il fallait.

~ Nous avions eu raison d'annoncer dans notre dernier courrier que la victoire des musiciens était définitive et qu'ils participeraient à l'Exposition universelle, sans préjudice des auditions annuelles qui leur seront attribuées désormais.

Notre ami et ancien collaborateur Ernest L'Épine, qui fut le promoteur de l'idée, fait à juste titre partie de la commission qui va maintenant en surveiller l'application. C'est bien étonnant. On pratique si volontiers chez nous le *sic vos non vobis!*

Mais voici qu'il s'agirait, pour 1878, d'élargir le cadre.

Ce ne sont plus seulement les compositeurs français qui seraient conviés à cette lutte pacifique. Les compositeurs étrangers seraient admis et invités à y prendre part.

Pourquoi non ?

La France prouverait ainsi qu'elle est assez riche en talents pour ne pas redouter les comparaisons. N'y aura-t-il pas concours international pour les peintres, pour les sculpteurs?

Faisons le plus grandement possible les honneurs de chez nous. Ce serait certainement pour les Expositions de musique la plus belle des inaugurations que cet appel aux artistes de tous les pays.

~ Mais, en dehors des choses officielles et sérieuses, on ne saurait trop engager le public à se tenir en garde contre tous les projets plus ou moins fantastiques qui germent en ce moment dans le cerveau des inventeurs ou des exploiteurs.

Il y en a comme cela des douzaines qui sollicitent les capitaux naïfs. Heureusement Gogo a été tellement échaudé, qu'il craint même l'eau froide.

En matière de théâtre, notamment, il n'y a rien, rien, rien à faire. 1867 est là pour servir d'avertissement. Le théâtre de l'Exposition fut un *fiasco* gigantesque. Ceux qui visitent les galeries où il y a à voir pour des mois entiers, n'ont pas le loisir de s'amuser à des bagatelles accessoires.

Seul l'Hippodrome, vu sa situation et la nature de son spectacle, est appelé à bénéficier du voisinage du Champ-de-Mars.

Hors de là, toute entreprise du soir courrait à la ruine. Toutes nos scènes se préparent, d'ailleurs, de façon à suffire à la besogne Elles se chargeront d'occuper amplement les soirées des étrangers qui nous honoreront de leur présence.

~ La statistique est parfois édifiante.

A propos des tueries effroyables dont l'Orient est en ce moment le théâtre, un calculateur s'est amusé à faire une addition effroyable.

C'est l'addition approximative des hommes que la guerre, sous toutes ses formes, a mis à mort depuis le commencement du dix-neuvième siècle, qui s'intitule fièrement un siècle de progrès.

La récapitulation est effroyable.

On peut dire que le sang n'a pas cessé une heure de couler depuis l'an 1801, la première de la série.

D'abord toutes les campagnes de l'Empire, qui mènent l'Europe jusqu'en 1815.

Ensuite la guerre de l'indépendance hellénique.
L'expédition d'Espagne.
La guerre russo-turque.
La prise d'Alger.
La prise d'Anvers.
Toutes les campagnes d'Algérie.
La guerre du Sunderbund en Suisse.
Le soulèvement de la Pologne.
La guerre de Crimée.
L'expédition de Syrie.
La guerre d'Italie.
Le soulèvement des Indes.
La guerre de la Sécession en Amérique.
L'expédition du Mexique.
L'expédition de Chine.
La campagne de Danemark.
La guerre austro-prusienne.
La guerre de 1870.
La guerre d'Orient actuelle.

Encore la nomenclature a-t-elle laissé de côté nos guerres civiles, les batailles permanentes de l'Amérique du Sud, etc., etc....

Or, en relevant les chiffres à peu près officiels des victimes qui sont restées sur le carreau dans tous ces chocs, on arrive à un total qui avoisine deux milliards de cadavres.

C'est gentil.

Et notez que, toujours, d'après la statistique, ce chiffre dépasse de moitié le chiffre qui représente les carnages des siècles précédents, lesquels passent à nos yeux pour beaucoup moins civilisés!...

~ Le hasard est un farceur qui n'en fait jamais d'autres. On dirait vraiment qu'il prend un malin plaisir à ces rapprochements fantaisistes.

Vous savez que pour orner la future Exposition, on va faire exécuter un certain nombre de statues personnifiant et symbolisant les principales puissances du monde.

Or, sur la liste officielle, je lis :

La Suisse a été confiée à M. Gruyère.

C'était écrit.

~ Un singulier mari, c'est M. de Z...

Sa jalousie est toujours en éveil. Seulement, toujours elle se fourvoie.

On peut être sûr que si M. de Z... est en émoi, c'est qu'il n'y a absolument aucun sujet de s'inquiéter. Par contre, s'il ne s'inquiète pas, c'est qu'il y a péril en sa demeure.

On parlait de cette étrange anomalie.

— Ce pauvre de Z..., fit un membre de son cercle, il me rappelle ces gens qui ne prennent jamais de parapluie que les jours où il fait beau!

~ Émile Augier nous donnera cet hiver une grande comédie.

La pièce a été lue rue de Richelieu.

Et reçue, cela va sans dire.

Cette fois, Émile Augier a travaillé seul, quoiqu'il ne soit pas, comme certains auteurs, l'ennemi de la collaboration.

Plusieurs de ses grands succès le prouvent, et je l'ai entendu soutenir à ce sujet une très intéressante et très spirituelle discussion.

Son antagoniste, un académicien, s'il vous plaît, soutenait qu'on devait toujours être tout seul le père de ses enfants.

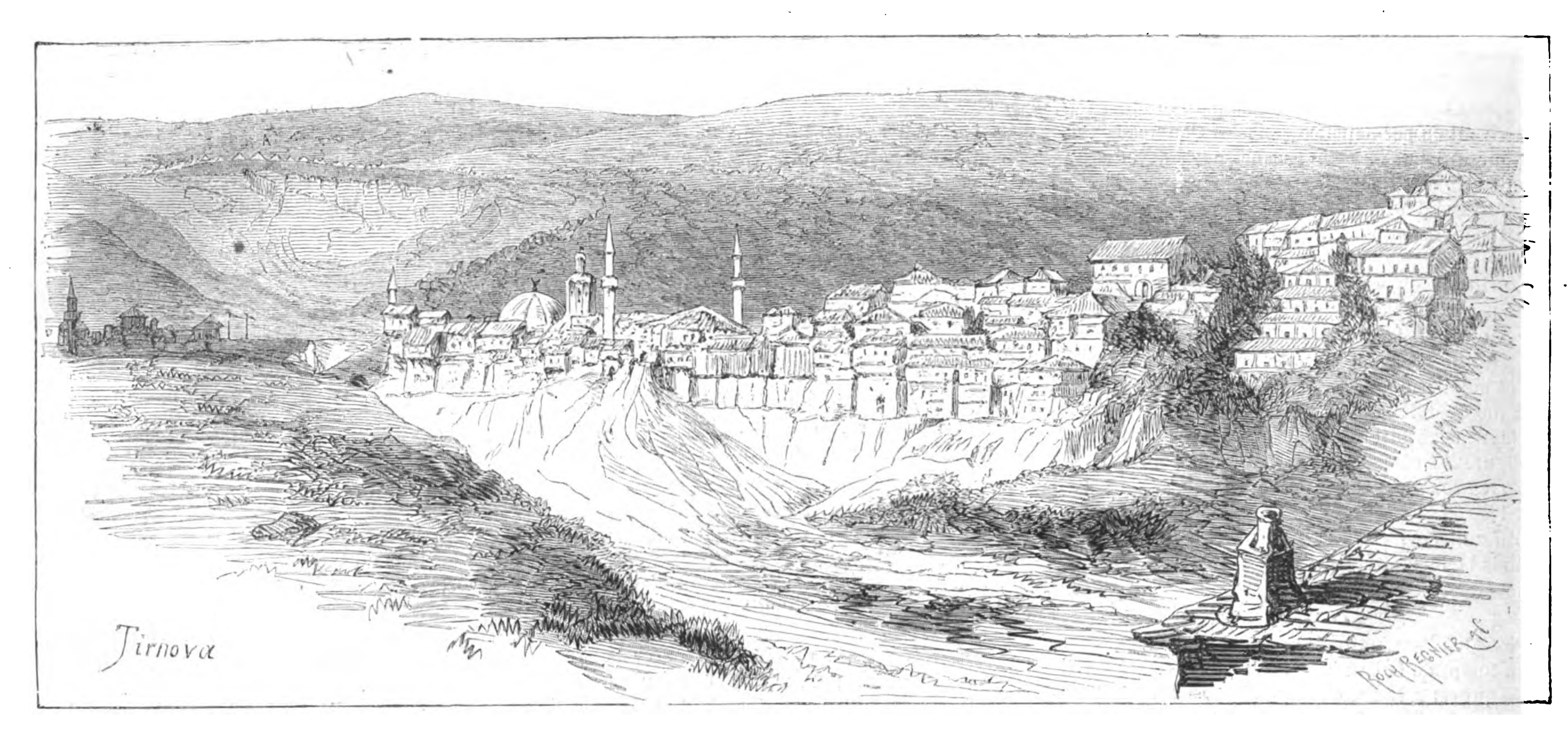
Augier riposta avec une verve charmante, démontrant à son adversaire qu'un homme pouvait avoir d'excellentes idées de pièces et être incapable de les mettre en œuvre.

— Enfin, conclut Augier, on peut tuer admirablement les lièvres et ne pas savoir faire le civet !...

PIERRE VÉRON.

Nous sommes heureux de pouvoir féliciter ici d'une marque de distinction bien acquise MM. Charles Yriarte et Lorédan Larchey, nommés récemment chevaliers de la Légion d'honneur. La valeur et le nombre de leurs œuvres littéraires qu'ont pu souvent apprécier nos lecteurs les désignait depuis longtemps à un honneur dont notre journal est fier pour ses deux collaborateurs et amis.





BULGARIE. — La ville de Tirnova, ancienne capitale de la Bulgarie, point central de l'armée russe entre le Danube et les Balkans.

(D'après le croquis de M. Dick.)

LA GUERRE

En Europe

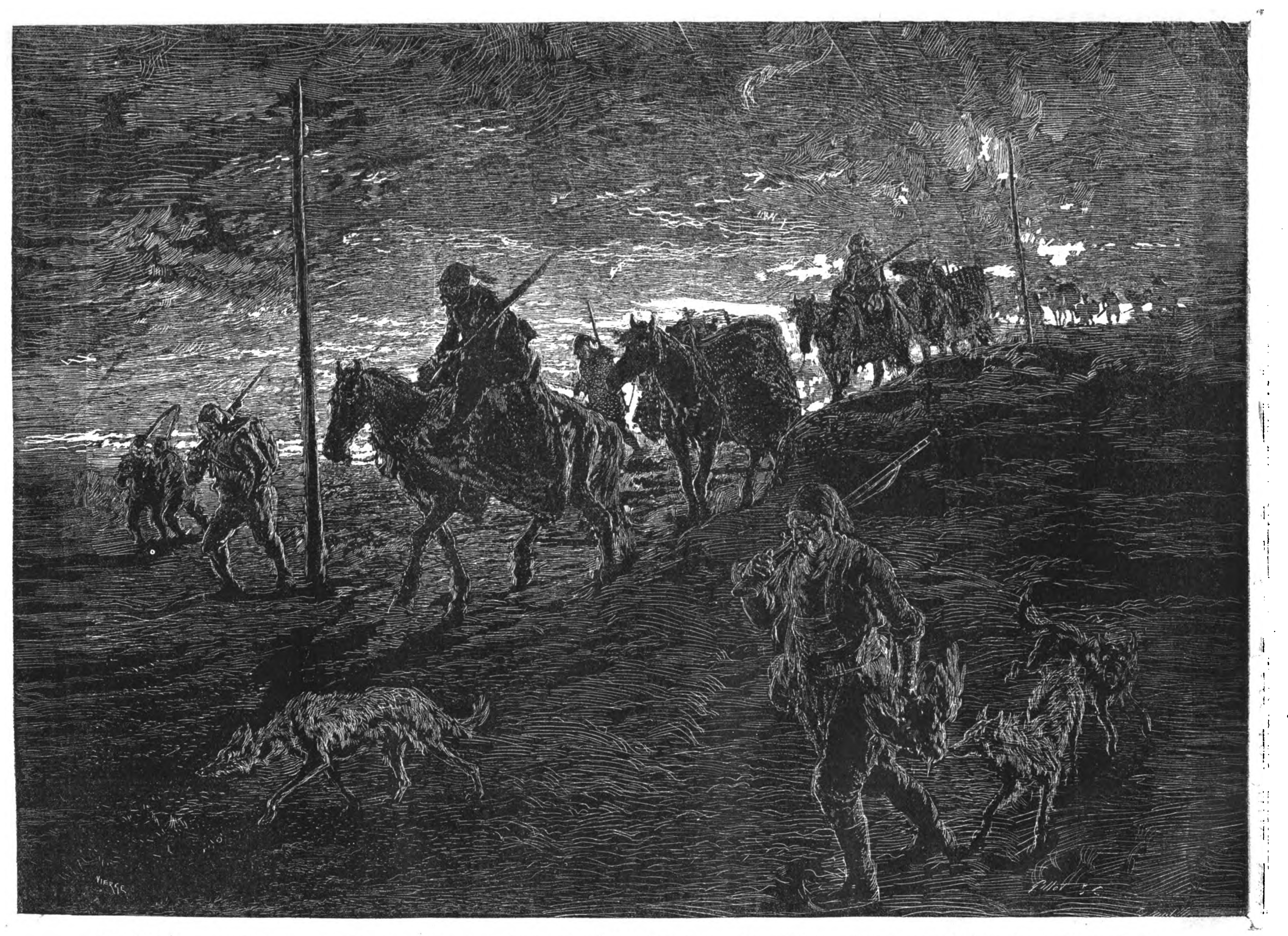
Après leurs tentatives infructueuses sur Plewna et sur Rasgrad, les Russes ont vu à quel ennemi ils avaient affaire quand il est sur la défensive et abrité par des ouvrages sérieux ; avant donc de faire de nouveaux efforts, ils attendent les renforts qui leur arrivent en ce moment de toutes parts. La ligne russe, d'ailleurs, ne se trouve pas entamée, malgré tout ce qu'on en a dit, entre le Danube et les Balkans, où le général Gourko s'est retiré et solidement fortifié dans les défilés de Chipka. Suleiman-Pacha va, dit-on, l'attaquer de ce côté, tandis que Mehemet-Ali et Osman-Pacha ont pour principal objectif Tirnova.

—

En Asie

La situation paraît toujours la même en Asie, où l'armée russe semble se compléter avant de reprendre une offensive qui ne lui a pas réussi une première fois.

BULGARIE. — Entrée des Russes à Samovoda. — La 14e division passant devant les images saintes. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick.)



LA GUERRE. — Côté des Turcs. — Convoi de vivres et d'eau transportés de nuit par le train des équipages. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Meylan, notre correspondant en Turquie.)

NOS GRAVURES

On a vu par les gravures données à la hâte dans notre dernier numéro que nous nous retrouvions en communication directe avec notre envoyé spécial à l'armée russe. C'est la prise de Tirnova que représentait le croquis de M Dick, dessiné sur la selle de son cheval, en plein combat, et publié tel quel; nous donnons aujourd'hui la *vue de Tirnova*, cette ancienne capitale de la Bulgarie, située sur la Yantra, et qui est devenue le centre des opérations de l'armée russe. Nous négligerons l'entrée triomphale du Grand-Duc dans cette ville, toute pavoisée à l'arrivée des libérateurs, et dont les habitants couvrent de fleurs officiers et soldats. Nous avons donné un sujet analogue à Sistowo, quand les Russes venaient de passer le Danube et qu'ils n'avaient subi aucun échec; les chants de victoire seraient de mauvais ton au moment où une brave armée pleure tant de victimes. Nous nous bornerons donc à montrer *le passage de la 14e division à Samovodo, le 12 juillet*, parce que la scène est particulièrement pittoresque et n'a pas été traitée.

« A l'entrée du village, dit notre correspondant, se tiennent les popes en dalmatiques d'or et d'argent, et portant leurs bannières et tableaux saints, devant lesquels nos cosaques se découvrent et se signent respectueusement. A l'extrémité du village est élevé un modeste arc de triomphe en feuillages, surmonté de la croix et d'un drapeau aux couleurs slaves (bleu, blanc et rouge), les mêmes que notre drapeau, mais disposées horizontalement. Toute la population se précipite à notre rencontre, nous offrant des bouquets et des couronnes, dont nous sommes littéralement couverts, nous et nos chevaux. Sous le portique de la modeste église chrétienne, le sacristain frappe à toute volée de ses deux marteaux la longue plaque d'airain qu'on vient de suspendre avec des cordes aux poutres de la toiture, et, pour la première fois depuis des siècles, le bruit de l'airain vient réveiller les échos endormis de la vallée. Car vous devez savoir que, durant l'occupation, les Turcs avaient toujours empêché les chrétiens de se servir de cloches, dont le son, prétendaient-ils, éveillait les morts musulmans dans leurs tombes. »

Ces fleurs, hélas! comme nous le disions plus haut, cachaient du sang. Ces mêmes soldats, ces mêmes officiers, dans les luttes diverses autour de Plewna comme au delà des Balkans, ont pu voir que si l'accueil des Bulgares est enthousiaste, la défense fanatique des Turcs est terrible.

Il nous a semblé utile, pour bien faire comprendre les tristes effets de la guerre, de placer, à côté des fleurs du triomphe, les horreurs de la vengeance; c'est pourquoi, malgré la répugnance qu'inspirent de pareilles images, nous avons osé publier le croquis authentique des têtes coupées que nous a adressé M. Dick à son retour des Balkans. Nous lui laisserons la parole pour le récit de son passage dans les sinistres défilés :

« Au tiers de la montée, contre un hangar en construction, nous rencontrons quatre tirailleurs descendant sur un brancard le cadavre d'un jeune officier, qui repose, raide et allongé; la tête coiffée du képi a le ton mat de la cire. Plusieurs soldats suivent la tête découverte; l'un d'eux, son ordonnance sans doute, pleure à chaudes larmes et tient à la main le sabre et les croix de son officier. A tous les tournants de la route, nous rencontrons des débris de roues, d'essieux, de timons de charrettes, attelées de buffles, que les Turcs ont dû briser en se sauvant précipitamment dans la redoute lors de la prise du camp et du village de Chibka. Dans les anfractuosités des rochers nous voyons étendus de nombreux cadavres de nizams, que la dureté du sol n'a pas permis d'ensevelir, et qui, gonflés et tuméfiés par le soleil, répandent au loin une odeur infecte.

Après avoir mis plus d'une heure et demie à monter les quatre kilomètres qui nous séparent des ouvrages turcs, nous arrivons enfin au sommet du col, qui est défendu par une première redoute en terre et fascines, tournée du côté de Gabrova. La gorge de cet ouvrage est littéralement pavée par des milliers de culots en cuivre de cartouches Peabody, ce qui indique que la fusillade a été vive en cet endroit. Ce retranchement est armé de six pièces de canon, dont cinq canons Krupp du calibre de 7, et un obusier de montagne. Non-seulement les Turcs ont abandonné ces pièces en bon état, mais ils ont encore laissé les caissons pleins de munitions, de nombreuses caisses de cartouches, un drapeau d'un régiment d'infanterie et de nombreux étendards rouges et verts dont la hampe est surmontée par un croissant en cuivre; des milliers de fusils Peabody et Martini, des bidons en fer blanc, des cartouchières, des sacs ont été jetés à terre par les nizams, afin de pouvoir se sauver plus aisément.

Les officiers, loin de chercher à retenir leurs soldats, ont également imité leur exemple. Dans un coin, je vois entassés des sabres d'officiers d'infanterie turque à garde d'acier, au ceinturon tissé en or et en soie rouge, des gaînes à revolver en cuir verni galonnées or et à croissant doré, des revolvers américains à l'anneau desquels est passé une longue ganse moitié or et moitié soie rouge. Les Turcs n'étaient pas à bout de vivres, car j'aperçois entassés des sacs de haricots blancs, de biscuits, et de nombreux vases en bois remplis d'eau : pourquoi alors cette fuite si soudaine et si précipitée? En m'avançant à quelques pas sur la route qui mène à la seconde redoute, j'en ai le motif horrible sous les yeux.

Vous devez vous rappeler que le général Gourko avait mis comme condition première de la capitulation qu'on rendît les blessés russes abandonnés sur le terrain. Or, savez-vous comment les nizams, les soldats réguliers et non pas les bachi-bouzoucks cette fois-ci, ont traité les malheureux tombés entre leurs mains? Au pied d'un poteau de télégraphe je recule d'horreur en apercevant un monceau de vingt-trois têtes de soldats russes du 13e chasseurs, des postouni et du régiment d'Orel. Rien de plus sinistre que ces têtes souillées de sang, éclairées par les derniers rayons du soleil couchant, et dont le vent soulevait les cheveux.

Un officier et quelques soldats sont penchés sur cet affreux monceau et cherchent à reconnaître les victimes. Le premier me montre successivement les têtes du capitaine Bachtanick des postouni, de deux officiers du régiment d'Orel et de deux sergents de tirailleurs. En se retournant, mon interlocuteur heurte avec son éperon une tête un peu séparée des autres, et, comme nous sommes sur la pente d'une colline, cette horrible dépouille se met à rouler avec la vitesse d'une pierre, et, malgré nos efforts, disparaît au fond du ravin à trois cents mètres au-dessous de nous. Ces têtes ont été déposées en cet endroit par les soldats russes qui les ont trouvées un peu partout dans le camp turc, sur le parapet des redoutes, sur les piquets des tentes. Dans une de celles-ci qui paraissait appartenir à un officier, on a découvert la tête du capitaine Bachtanick, et à un kilomètre au-dessous son cadavre nu et entièrement dépouillé, à une distance de mille mètres de l'endroit où on l'avait vu tomber, ce qui fait croire que les Turcs l'ont traîné tout ce trajet avant de lui couper la tête qu'ils auront ensuite offerte à un officier supérieur.

A cinquante mètres plus loin, j'ai été témoin d'un nouveau spectacle qui établit un consolant parallèle entre la conduite des deux armées. Dans la précipitation de la fuite, les Turcs ont abandonné une soixantaine de blessés, que je viens de voir abrités sous un hangar et soignés avec la plus grande humanité par les chirurgiens de l'armée russe, lesquels sont aidés dans leur service par des chasseurs de ces mêmes bataillons dont les Turcs ont massacré les blessés. »

Côté des Turcs

Nous empruntons aux croquis de M. Meylan, notre correspondant du côté des Turcs, la scène de nuit qui complète notre série de la guerre dans ce numéro. C'est un convoi de vivres et d'eau comme on en rencontre à chaque instant autour des armées turques. Les pourvoyeurs font surtout leurs voyages la nuit à cause des grandes chaleurs de la saison, et surtout à cause des excursions extraordinaires des cosaques qui débouchent de tous côtés à des distances étonnantes de leur camp. Ceux-ci ne se gênent pas alors pour choisir ce qui leur plaît le plus comme butin, crevant les outres, perçant les chevaux et faisant prisonniers leurs conducteurs.

La Grève aux États Unis

Rappelons en quelques mots quelle a été la cause première des émeutes qui viennent d'ensanglanter les États-Unis. Les compagnies de chemin de fer, loin de réaliser d'énormes bénéfices, ainsi que l'avançaient les journaux anglais, sont presque toutes dans une situation précaire. Elles furent, dans ces derniers temps, obligées de restreindre leurs dépenses et réduisirent de 10 pour 100 le salaire des employés. Cette réduction, venant après deux autres, arrivait mal, d'autant plus que les employés atteints travaillent rudement et à très-bas prix, qu'ils ont charge de famille, et que le travail auquel ils sont astreints exige certaines connaissances et entraîne une certaine responsabilité.

Les femmes ont pris une part active à ces émeutes. Elles paraissaient affamées, mais elles criaient bien fort qu'elles mourraient de faim plutôt que de laisser les hommes travailler à des prix aussi minimes. — Débutons par l'émeute de Baltimore :

Le 21 juillet, à midi, le gouverneur Carolle faisait publier une proclamation qui engageait les rassemblements à se disperser, et donnait ordre au 5e régiment de la garde nationale du Maryland de se rendre à Cumberland, où les grévistes venaient d'attaquer un train de marchandises à destination de l'Ouest. Le 5e régiment fut suivi par la foule qui criait et vociférait. Des pierres et des briques furent lancées contre les hommes. A la station de Cambden, la troupe chargea et fit évacuer la place couverte d'une immense foule. Vers huit heures, le 6e régiment se mettait en marche pour rejoindre le premier à la station de Cambden. Ils furent accueillis à coups de pierres, et ne purent s'avancer qu'au milieu d'une grêle incessante de projectiles.

En même temps un incendie éclatait dans la gare. La foule empêcha les pompiers d'arrêter le feu. Des coups de pistolet furent tirés. Tous les policemen accourus ont été atteints, mais peu grièvement. D'autres incendies furent allumés. Des wagons furent brûlés. Neuf personnes furent tuées pendant la nuit à coups de fusil, une vingtaine furent blessées.

A Pittsburg, l'émeute a eu des résultats beaucoup plus graves. Les miliciens étaient sous les armes et avaient réuni des canons et des mitrailleuses. De part et d'autre on se préparait à un conflit. Au moment où, vers trois heures de l'après-midi, la première brigade de Philadelphie essayait d'opérer quelques arrestations, les cailloux commencèrent à pleuvoir sur les soldats. Plusieurs décharges furent faites coup sur coup; une vingtaine de personnes furent tuées, un plus grand nombre blessées. La voie ferrée était dès lors au pouvoir des miliciens, mais la ville était pleine d'agitation et d'alarme.

Les 1er et 2e régiments de milice de Philadelphie s'étaient réfugiés dans la rotonde du matériel, où la foule les assiégeait, tirant des coups de fusil et des coups de pistolet à travers les fenêtres. Les soldats répondaient. On ne comptait plus les morts et les blessés. On mit le feu à des wagons qui furent poussés enflammés contre la rotonde. Les troupes sortirent en tirant sur la foule, mais furent repoussées dans les ateliers. A neuf heures, les miliciens, décidés à quitter la souricière où ils étaient pris, ont fini par s'ouvrir une route à travers les émeutiers en dirigeant un feu meurtrier sur la populace.

Pendant que les miliciens s'enfuyaient, une partie des grévistes saccageait la gare, brisait et brûlait les wagons. Il est impossible de se faire une idée de la marchandise enlevée. Les pertes se montent à plusieurs centaines de mille dollars.

Des tentatives de conciliation furent faites; elles échouèrent. Elles eurent pour résultat d'exaspérer la foule et de décupler sa violence. La gare des marchandises de Pittsburg fut pillée et brûlée. A l'aide de wagons enflammés, on mit le feu à l'*Union-Dépôt*. Deux heures après, il ne restait plus rien de ce magnifique bâtiment. Puis ce fut le tour du dépôt de la compagnie de l'Adams-Express. Il y eut, dans la journée, trente-quatre tués et plus de cent blessés.

Les jours suivants, 22 et 23 juillet, les insurgés allumèrent encore plusieurs incendies. Un dépôt de blé est devenu la proie des flammes. La populace recherchait le général Pearson, qu'elle accusait d'avoir commandé le feu meurtrier du 21 juillet.

Néanmoins, l'émeute se calme Les grévistes rendent



peu à peu les armes et les canons dont ils s'étaient emparés. La ville de Pittsburg semble revenue au calme, malgré la sourde fermentation qui règne encore dans les quartiers ouvriers et que le temps seul pourra faire disparaître.

A Chicago, à Harrisburg, à Philadelphie, à Hornellsville, les grévistes se sont également révoltés. Des luttes dans les rues, des trains arrêtés, des gares pillées et incendiées, tel a été le bilan de ces troubles déplorables.

Aujourd'hui tout semble être rentré dans l'ordre, grâce aux mesures sévères prises par la milice et à l'énergique surveillance des policemen.

La Décoration du Panthéon

(SAINTE GENEVIÈVE)

On sait que, sur l'heureuse initiative de M. de Chennevières, les murs nus du beau monument qui couronne la Montagne-Sainte-Geneviève doivent être décorés de peintures ayant, pour la plupart, trait à l'histoire de Paris. — Les principaux artistes qui ont accepté cette noble tâche sont : MM. Puvis de Chavannes, Baudry, Cabanel, Meissonier, Hébert, Élie Delaunay, Bonnat, Maillot, Galland, Joseph Blanc, J.-P. Laurens, Henri Lévy, Ferdinand Humbert.

Le premier prêt parmi ces peintres dont s'honore notre pays est M. Puvis de Chavannes, dont on a pu voir les cartons au Salon de 1876, et dont l'œuvre a été récemment découverte et soumise à l'appréciation du public. Aussi la haute distinction que vient de recevoir l'auteur, autant poëte que peintre, à la distribution des récompenses aux artistes, celle d'officier de la Légion d'honneur, a-t-elle eu l'approbation générale.

Voici ce que disait, en 1876, notre collaborateur Georges Lafenestre de l'esquisse de *la Vie pastorale de sainte Geneviève*, que l'on peut voir au Panthéon et que nous reproduisons aujourd'hui :

« Cette poésie, exquise et forte à la fois, candide et grandiose, qui constitue le talent virgilien de M. Puvis de Chavannes, je la retrouve, plus libre encore et plus communicative, dans le grand carton de la composition principale : *Saint Germain l'Auxerrois et saint Loup rencontrant à Nanterre la petite Geneviève.* Ici, la scène pastorale se développe avec une ampleur magistrale. Au centre, saint Germain, le bon évêque, mitré et crossé, vient de reconnaître dans l'humble petite villageoise la bien-aimée de Dieu, la patronne future de Paris; il s'est arrêté, il pose la main sur la tête dressée de l'enfant, et d'un geste doux, écartant ses cheveux, lit sa destinée sur son front candide. Le père et la mère de la fillette, campagnards aux formes lourdes, naïfs et pieux, écoutent debout la prophétie avec admiration, tandis que de tous côtés les femmes du village s'agenouillent et que les hommes interrompent leurs travaux pour voir. Rien de plus simple, rien de plus habile que cette concentration dans une composition matériellement divisée, obtenue par l'expression d'un même sentiment dans toutes les figures, celui de l'attention admirative et pieuse. Mais ce sentiment unique s'exprime en autant de façons différentes que la toile contient de personnages, et c'est là que l'intelligence observatrice du peintre se révèle de tous les côtés.

« Dans le compartiment de la gauche, par exemple, voici des pêcheurs, arrêtant leur barque dans la Seine; les uns debout contre le mât, dont la voile s'abaisse, l'autre retenant, d'un croc lancé sur la rive, l'embarcation qu'entraînerait le courant; plus loin, un jeune homme malade qu'on sort de sa chaumière pour le porter devant les évêques, et que sa vieille mère encourage d'un baiser au front. Dans le compartiment de droite, c'est un attelage d'ânes, arrêtés avec ses conducteurs près d'un hangar, où une femme, agenouillée, achève de traire le pis gonflé d'une vache, tandis que ses deux compagnes, l'une maintenant la bête par une de ses cornes, l'autre tendant nonchalamment une tasse, regardent de loin ce qui se passe sur la place. Au fond, ce sont des potiers, les mains pleines d'argile, qui abandonnent la besogne commencée pour accourir. Puis dans la partie centrale, autour des Saints, voilà des groupes de paysans et de paysannes agenouillés, d'enfants curieux et de mères pieuses, tous expressifs et naturels, tous pris sur le vif et transportés, sans affectation, dans le monde de la poésie, avec une liberté et une aisance qui sont celles d'un maître. »

LES DIEUX QU'ON BRISE

A Madame CHARLES BULOZ

L

COMMENT NAQUIT LA POÉSIE

Adam était assis à l'ombre d'un grand chêne.
Le soleil déclinait, la nuit était prochaine;
Notre père avait fait son labeur journalier,
Et labouré le sol trop inhospitalier.
Las, rêveur, et songeant aux choses inconnues,
Il voyait les oiseaux s'ébattre dans les nues :
Et comme il regardait l'immensité des cieux,
Adam sentit des pleurs qui coulaient de ses yeux.

« — Mon Dieu, dit-il, pourquoi n'ai-je donc pas des ailes,
« Pour traverser aussi les plaines éternelles?
« Avant de m'endormir du sommeil du tombeau,
« Je voudrais voir ton ciel si paisible et si beau!
« Je voudrais m'élancer sur cette mer profonde
« De nuages d'azur qui planent sur le monde;
« Car mon cœur ulcéré se guérirait bientôt,
« Si je pouvais aussi jeter l'ancre là haut! »
Et comme il achevait sa demande attristée,
Dieu lui dit :
« — Ta prière, Adam, est écoutée.
« Tu souffrais : tu voudrais des ailes à ton corps,
« Pour connaître à ton tour ce monde du dehors,
« Où vivent les oiseaux sous le soleil de flamme?
« Homme, je donnerai des ailes à ton âme! »

Et, depuis, la Pensée, avec des ailes d'or,
Dans le monde idéal prend souvent son essor,
Au gré de la Douleur ou de la Fantaisie.
— Et c'est ainsi que Dieu créa la Poésie.

ALBERT DELPIT.

Épinay-sur-Seine, août 1877.

COURRIER DU PALAIS

Transformation inquiétante. — Les mobiles des crimes. — Un ancien clerc de notaire. — Comment il entend le partage. — Un coup à la Billoir. — Sottise sanglante. — Un pendant. — Sottise mortelle cette fois. — Question subsidiaire écartée. — Un homme de parole. — Une martyre de deux ans. — Le mot de la sœur aînée. — Les constatations de l'autopsie. — Le marquis de Caux. — Adelina Patti. — Séparation de corps. — Souvenir de Scribe.

N'AVEZ-VOUS pas remarqué — avec tristesse et surtout avec inquiétude, j'en suis convaincu — que les causes, les mobiles des crimes sont tout à fait autres que ceux d'autrefois? Le meurtre, l'incendie, l'empoisonnement, les blessures, avec circonstances aggravantes, ne sont plus nécessairement l'effet de la cupidité, de la haine, de la vengeance, de la jalousie. Des couleurs tranchées, le crime et le délit sont tombés dans les nuances et même, souvent, dans des nuances tellement indécises qu'elles touchent à l'excentricité. Ce n'est pas trop dire, car, vraiment, nous ne sommes pas très-loin du criminel fantaisiste. Tandis que la droiture, le bon sens, la raison se demandent de bonne foi : Mais pourquoi ce coup de couteau, pourquoi ce coup de revolver, pourquoi le feu mis à cette maison, pourquoi ce crime enfin? Le coupable, l'accusé fait une réponse telle que, neuf fois sur dix, le défenseur devrait plaider la folie. On tue par vanité, on tue par imitation, pour faire comme un autre, on tue par forfanterie pour *poser*, pour prouver à l'univers entier que l'on a du caractère... Si je continuais cette énumération, malgré toute la douloureuse sincérité que j'y apporte, vous finiriez peut-être par m'accuser de plaisanter à mon tour sur un aussi grave sujet.

Pourquoi a-t-il donc failli tuer sa maîtresse, qu'il avait connue cuisinière chez son premier patron, ce petit clerc de notaire blond et pâle, ce jeune homme de vingt-deux ans qui comparaît devant la cour d'assises de la Seine. Il était en colère ce jour-là, et, en vérité, il y avait bien de quoi! Il annonce à Anastasie Faudot qu'il va partir pour son pays, et, sur les 200 francs qui composent l'actif de cette communauté illégitime, il en prend 160 pour lui. « Si vous partez, lui dit sa maîtresse, songez-y bien, vous ne reviendrez plus, c'est une rupture définitive! » Il part néanmoins, et, à son retour, il veut être accueilli comme l'enfant prodigue. Il crie, il menace, il frappe sa victime de plusieurs coups de couteau dont l'un a pénétré jusqu'au poumon; c'est par une sorte de miracle qu'Anastasie a échappé à la mort.

Sottise, oui; mais sottise sanglante, ce malheureux s'était vanté, devant plusieurs témoins, qu'un jour ou l'autre, il ferait « un coup à la Billoir. »

— C'était une *plaisanterie*, dit-il avec conviction dans son interrogatoire, j'aurais donné ma vie pour elle!

Parizot balbutie encore que le désespoir, la jalousie lui avaient fait perdre la tête! Une question subsidiaire de coups et blessures est posée sur la demande de la défense, et Parizot est condamné à trois ans d'emprisonnement.

Dans cette même session de la cour d'assises de la Seine, un autre accusé, Louis Robert, ouvrier opticien, âgé de vingt-huit ans, comparaît pour rendre compte d'un acte tout à fait semblable, seulement, cette fois, le dénoûment est plus sinistre, la victime, Clémentine Pichon, est morte après trente-six heures de souffrances aiguës. Faut-il recommencer cette éternelle histoire : une liaison irrégulière, des habitudes de dissipation et d'ivrognerie, des querelles, une rupture à laquelle cette pauvre fille s'est difficilement résolue. Louis Robert s'étonne, s'irrite de n'être plus le maître, il faut qu'il parte, il faut qu'il recommence à travailler! Il menace, il supplie; sa victime a tant souffert qu'elle est inflexible. Alors il cache dans ses poches un tiers-point, il va trouver Clémentine chez le patron où il est bien sûr de la rencontrer, car c'est une ouvrière laborieuse et exacte. Il a le triste courage de causer paisiblement avec elle jusqu'au moment où le patron sort de l'atelier; mais alors il frappe un premier coup mortel et un second coup inutile, et il s'enfuit en criant : « Je suis vengé, je suis fou! » Deux mensonges qui préparaient sa défense.

Cette fois la cour a refusé de poser la question subsidiaire et Louis Robert, déclaré coupable de tentative de meurtre, la préméditation ayant été écartée, est condamné à vingt ans de travaux forcés.

Je persiste à soutenir qu'il y a cinquante ans, nos pères n'auraient jamais pu s'expliquer de pareils crimes. Et pourtant, si les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts, la session prochaine nous offrirait une cause criminelle plus étrange encore; il s'agirait d'un mari qui a tué sa femme uniquement parce qu'il lui aurait dit qu'il la tuerait : Un honnête homme n'a qu'une parole! Si c'est de la folie, décidément la folie va trop loin.

Le crime commis par la femme Guittier, une ménagère de quarante ans, a causé une émotion profonde. La femme Guittier a eu dix enfants dont cinq étaient encore vivants. La dernière, Annette, n'avait que deux ans et elle a succombé à une série de mauvais traitements qui dénotent une rare cruauté. « Je me fatigue des enfants, disait cette mère, je ne les aime pas! » Les choses en arrivèrent à ce point, dit l'acte d'accusation, que les autres enfants, *dont la sensibilité était cependant bien émoussée*, intervinrent et qu'un jour la fille aînée osa dire à sa mère : « Puisque tu veux rendre Annette « si malheureuse, fais comme Moyaux, jette-la dans le « puits! »

L'examen des hommes de l'art a constaté sur ce pauvre petit corps, sur le crâne, aux bras, aux jambes et jusque sous le cuir chevelu de larges et nombreuses ecchymoses, enfin, de la tête aux pieds, la trace de contusions innombrables, de coups et sanglants sillons laissés sur la chair par des coups de lanière de cuir, des excoriations autour de la bouche produites par la main de l'accusée s'efforçant d'étouffer les cris de sa victime.

A tout cela la femme Guittier a opposé quoi? des dénégations!

Vingt ans de travaux forcés, telle a été la condamna-



SALON DE 1877



LA PORTE DU SÉRAIL — SOUVENIR DU CAIRE

TABLEAU DE M. LECOMTE DE NOUY

Dessin de M. Ferdinand Toluet, d'après la photographie de M. Goupil



ÉTATS-UNIS. — Pittsburg. — Les grévistes du chemin de fer de Pensylvanie. — Pillage et incendie des dépôts du Railroad et des maisons environnantes.

(Dessin de M. Ferdinandus, d'après les documents américains.)

tion. — Mais quittons bien vite la cour d'assises, s'il vous plaît.

C'est le 29 juillet 1868, il y a neuf ans, que, dans l'église de Notre-Dame des Victoires de Clapain, comté de Surrey, on célébrait le mariage de M. le marquis de Caux avec Adèle-Jeanne-Marie Patti, la célèbre cantatrice. Cette union n'a pas été heureuse et la 1re chambre du tribunal civil de la Seine était saisie dans les premiers jours de ce mois, d'une double demande en séparation de corps.

Ne sont-ils pas deux fois malheureux ces époux qui ne peuvent plaider sans bruit?

Mme la marquise de Caux reproche à son mari son caractère violent et jaloux, il aurait grossièrement injurié, il aurait même frappé sa femme, il l'aurait humiliée en se plaignant d'avoir épousé une *cabotine* qu'il considérait uniquement comme une *mine d'or;* elle *l'embêtait!..*

M. le marquis de Caux repousse ces accusations avec énergie et soutient que sa femme, voulant à tout prix reconquérir une indépendance absolue, semblait faire tous ses efforts pour obliger son mari à se livrer envers elle à quelque acte de violence qui pût devenir la base d'une demande en séparation de corps; paroles dures, reproches immérités, tracasseries de toutes sortes, elle n'aurait rien négligé pour arriver à son but.

Le tribunal a prononcé, en effet, la séparation de corps, mais au profit du mari; la demande de la femme, dit le jugement, n'étant aucunement justifiée et la marquise de Caux n'offrant même pas de prouver les faits qu'elle allègue.

Quel plaidoyer en faveur des mariages de raison! Mais on aurait tort de généraliser ainsi et c'est toujours en citant des exemples que l'on arrive à faire triompher les paradoxes. — Or, Scribe allait plus loin encore, il inventait les exemples!

PETIT-JEAN.



(Suite et fin)

Il sourit amèrement à Béatrix, et s'approcha de l'arbuste aux grappes de pourpre.

— Ne crains rien, l'odeur suave de ces fleurs doit être inoffensive. Et s'il te fallait une preuve plus décisive, ajouta-t-il en saisissant sa main qui pendait à son côté, froide et blanche comme une main de marbre, je puis maintenant t'approcher comme ta fleur favorite.

— Je le vois! je le vois! s'écria Béatrix. C'est la science fatale de mon père qui a produit cela. Non, non, Roland, ce n'est pas moi; oh! jamais, jamais! Tout mon rêve a été de t'aimer, de rester un peu de temps avec toi, et de te laisser partir ensuite, sans rien garder de toi que ton image dans mon cœur. Si mon corps est nourri de poisons, c'est Dieu qui a créé mon âme, et elle implore un peu d'amour pour son pain quotidien. C'est mon père, c'est lui qui nous a unis dans cette terrible sympathie. Oui, méprise-moi, foule-moi aux pieds, tue-moi! Qu'est-ce que la mort après les paroles qui sont sorties de ta bouche? Mais ne dis pas que c'est moi; je te jure sur la Madone que je ne le savais pas, et je ne l'aurais pas fait pour m'assurer une éternité de bonheur.

Tant de grâce et de suppliante douceur opposées à son inexorable brutalité rappelèrent Roland à lui-même. Sa fureur s'était épuisée dans ses exclamations passionnées; elle fut remplacée par le sentiment douloureux, qui n'excluait pas la tendresse, des rapports intimes qui existaient entre lui et Béatrix.

Ils semblaient isolés au milieu d'un désert que le plus immense concours de peuple ne parvenait pas à rendre moins désert. Cet isolement au milieu des hommes ne devait-il pas plus étroitement les unir? S'ils se haïssaient l'un l'autre, qui donc les aimerait? Séparés du monde extérieur par un rempart de verdure et de fleurs, ne pouvaient-ils trouver le bonheur dans une solitude pleine d'attrait et d'enchantement, être tout un monde l'un à l'autre, loin des bassesses et des impuretés de celui dont ils étaient exclus? Béatrix aurait vécu, heureuse entre ses fleurs et son ami; mais il est de l'homme de se créer un bonheur conventionnel ou imaginaire. Roland n'avait qu'une pensée, qu'un désir : sortir de ce paradis terrestre, rentrer dans les limites de la nature, en conduisant par la main Béatrix, Béatrix qu'il aurait sauvée. Combien d'hommes considèrent ainsi la Terre promise ou passent devant elle avec indifférence.

O esprit débile, indigne et égoïste, peux-tu croire encore à une heureuse union sur la terre, après avoir si amèrement outragé, par tes paroles flétrissantes, un amour aussi profond que celui de Béatrix! Non, non, plus de pareil espoir. Il faut qu'elle franchisse, triste et le cœur navré, les frontières de ce monde; il faut qu'elle lave ses blessures à quelque source du paradis, pour oublier l'amertume de sa douleur dans les splendeurs de l'immortalité. C'est là qu'elle retrouvera le bonheur perdu sur la terre... mais Roland ne le savait pas.

— Chère Béatrix, dit-il en s'approchant, tandis qu'elle reculait comme toujours devant lui, mais cette fois pour un autre motif. Chère Béatrix, notre sort n'est pas désespéré. Voici un élixir puissant et d'une influence presque divine, selon ce que m'a assuré un savant médecin. C'est une distillation d'herbes salutaires; elle renferme les principes les plus opposés à ceux de ton terrible père qui ont amené ce malheur sur toi et sur moi. Buvons ensemble ce contre-poison qui va nous purifier du venin.

— Donne, donne, dit Béatrix, tendant la main pour recevoir le flacon d'argent.

Elle ajouta d'un ton particulier:

— Je vais boire... mais, toi, attends l'effet de cet élixir.

Comme elle portait à ses lèvres l'antidote du professeur Baglioni, apparut sous les treilles du portail sculpté la pâle figure de Rapaccini.

Il se dirigea lentement du côté de la fontaine de marbre. En approchant, le blême amant de la science observait ce fier jeune homme et cette jeune fille élancée, et un sourire de triomphe illumina sa physionomie, comme un artiste fier du succès d'une œuvre à laquelle il a voué sa vie.

Il s'arrêta; son corps courbé se redressa, puis, d'un geste paternel, il étendit les mains sur leurs têtes juvéniles, comme si ces mains créatrices de deux êtres empoisonnés imploraient sur eux les bénédictions du ciel.

Roland trembla. Béatrix frémit convulsivement et pressa la main sur son cœur.

— Ma fille, dit Rapaccini, tu n'es plus seule sur la terre. Cueille une des belles fleurs de pourpre de ta sœur végétale, et demande à ton fiancé de la porter pour l'amour de toi. La science et la sympathie de vos cœurs ont accompli sa métamorphose. Il s'élève maintenant au-dessus des hommes, comme toi, mon orgueil et mon triomphe, au-dessus des femmes vulgaires. Passez maintenant, de jour en jour plus chers l'un à l'autre, poursuivez votre chemin au milieu du monde, terribles pour ceux que vous approcherez.

— Mon père, dit Béatrix d'une voix faible, la main toujours sur son cœur, pourquoi avoir infligé à votre enfant ce sort si misérable?

— Misérable? répéta Rapaccini. Que veux-tu dire, folle jeune fille? Penses-tu qu'il soit misérable de posséder un don merveilleux, une arme inconnue contre laquelle la force et le pouvoir de l'ennemi le plus puissant ne sauraient prévaloir? Misérable, lorsque tu peux d'un souffle faire périr le plus robuste! Misérable, d'être aussi redoutable que belle, de garder ton bonheur et de donner la mort à l'imprudent qui viendrait le troubler! Préférerais-tu, par hasard, la condition d'une femme exposée sans défense à tous les outrages?

— J'aurais voulu être aimée, et non inspirer la crainte, murmura Béatrix en s'affaissant sur elle-même, comme une fleur brisée sur sa tige. Il est trop tard; peu importe maintenant, père; je m'en vais dans un monde où le mal impur que tu t'es efforcé de mêler avec mon être passera comme un songe, comme le parfum des fleurs vénéneuses qui n'empoisonnera plus haleine parmi les fleurs d'Éden... Adieu, Roland, tes paroles de haine me pèsent comme du plomb sur le cœur, mais elles tomberont aussi quand je m'élèverai. Oh! n'y a-t-il pas eu, dès le premier jour, plus de poison dans ta nature que dans la mienne?

Le poison avait été sa vie, le contre-poison fut sa mort, tant l'art de Rapaccini avait su travailler la matière périssable. Ainsi mourut, aux pieds de son père et de Roland, la victime du génie de l'homme, de la nature violée, et de la fatalité qui accompagne les efforts d'une sagesse perverse.

A ce moment, le professeur Baglioni apparut à la fenêtre de la chambre de Roland, au-dessus du balcon circulaire, comme un triomphateur sur son char, et cria au savant foudroyé :

— Rapaccini! Rapaccini! Est-ce là la conclusion, le résultat définitif de votre expérience?

(*Imité d'Hawthorne.*)

CHARLES JOLIET.

FIN

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Andromaque.* — GYMNASE : *Marthe*, comédie en quatre actes, par M. Georges Ohnet. — PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise du *Juif-Errant.* — CHATELET : Reprise des *Sept Châteaux du Diable.*

Andromaque n'avait pas été jouée depuis plusieurs années. On l'a remise à la scène pour la continuation des débuts de Mlle Dudlay, cette jeune personne en qui l'on veut voir l'espoir de la tragédie. Mlle Dudlay a été une Hermione satisfaisante, mais ce n'est pas assez pour les amateurs du grand art, et particulièrement pour ceux qui se rappellent Rachel. — C'est Mlle Sarah Bernhardt qui tient le rôle d'Andromaque, et qui s'y montre fort touchante. La veuve de Talma, née Vanhove, et qui était elle-même une artiste remarquable, a laissé des notes précieuses pour servir à l'interprétation du rôle d'Andromaque. Elle y admet les cris dans une juste mesure, par exemple au moment où Pyrrhus dit avec cruauté :

..... Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector!

Andromaque doit alors pousser un cri déchirant et se précipiter aux pieds de Pyrrhus, en prononçant ces vers :

Ah! Seigneur, arrêtez! que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère?

Bien mauvaises rimes, par parenthèse!

M. Mounet-Sully a gardé le personnage d'Oreste, qui a commencé sa réputation. Il fera bien de relire les vers suivants d'un vieux bonhomme de professeur, aujourd'hui oublié, et qui s'appelait Samson. Le caractère d'Oreste y est ainsi défini :

C'est un de ces mortels que, d'un funeste sceau,
La colère des Dieux marqua dès le berceau.
Son éternel malheur sur son front doit se lire:
L'amour le pousse au crime, et le crime au délire.
Il faut, songez-y bien, dès le commencement,
Préparer son forfait et son égarement.
. . . .
Mais quand Oreste, en proie à de fougueux transports,
Voit sa faible raison fuir devant les remords,
Gardez que de vos cris la fureur monotone
Ne range tous les cœurs du parti d'Hermione.
Par l'assommant éclat d'une hurlante voix,
Ne déshonorez pas le fils du roi des rois.

Le Gymnase vient de faire succéder à *Bébé*, de joyeuse mémoire, quatre actes d'une note grave et quelquefois même élégiaque. *Marthe* est l'histoire d'une jeune fille qui aime le même homme que sa belle-mère. Ce point de départ manque de nouveauté, et la mise en œuvre manque d'habileté. Reste le style; c'est ce qu'il y a de meilleur. Mlle Legault et Mme Fromentin traduisent de leur mieux ces scènes de rivalité. M. Abel a fait un début heureux; il a beaucoup des qualités du jeune premier, *rara avis*, mais il ne les a pas encore toutes.

Combien de reprises du *Juif-Errant* ai-je déjà vues dans ma carrière de chroniqueur! Je ne les compte plus. Elles ont usé plusieurs générations de directeurs. Est-ce à dire que le drame de M. d'Ennery soit d'une attraction irrésistible? Il paraît que oui.



Je ne me refuse pas à y reconnaître un certain intérêt brutal, mais, quant à du fantastique, néant. Si l'on avait, en effet, la puérilité de vouloir aller au fond des choses, que trouverait-on dans le rôle du Juif-Errant, en le dépouillant de son long manteau battu par la tempête et de son bâton de voyage? Un oncle du Gymnase, pas autre chose. Il en a les allures protectrices et les millions fabuleux. Que désire, après tout, ce fort marcheur, après sa réhabilitation dans le ciel, bien entendu? Doter deux jeunes filles, qu'il se retient de ne pas appeler ses nièces, et faire retrouver une cassette qu'on dirait empruntée à *Lazare le Pâtre*. Au dénoûment, opéré par lui, on sent qu'il ne demanderait pas mieux que de chanter sur l'air célèbre de *Michel et Christine* :

Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon *général*, tu dois être content :
Selon tes vœux, j'ai placé ton argent! (*ter*)

Mais M. d'Ennery, l'arrangeur d'Eugène Suë, s'y sera opposé sans doute. Jalousie de métier!

Avant Eugène Suë et avant M. d'Ennery, la légende du Juif-errant avait déjà inspiré un drame en cinq actes, avec un épilogue, par MM. Merville et Maillan, qui fut représenté à l'Ambigu-Comique le 31 juillet 1834. Ce drame prenait Ahasvérus au jour même de la mort de Jésus-Christ et le conduisait à travers les âges, à Rome dans les Catacombes, à Béziers sous Philippe Auguste, à Paris à la cour de de Louis XV, et jusque dans les profondeurs de l'enfer. La donnée ne manquait pas de grandeur. M. Montigny, le directeur actuel du Gymnase, alors simple pensionnaire de l'Ambigu, jouait cinq rôles : Barabbas, Barbatus, Barbara, le marquis de Néri, et le dernier descendant de Barabbas.

La Porte-Saint-Martin s'est contentée de la version de M. d'Ennery; elle y a retrouvé un succès justifié en partie par la mise en scène et par l'interprétation. Un vrai bœuf gras, — tradition disparue, hélas! — figure dans les scènes carnavalesques. Mais la grande attraction, c'est Paulin Ménier dans le rôle de Rodin, dont il a fait le plus étrange casse noisette qui se puisse voir. Croquemitaine est dépassé!

Au Châtelet, le diable est revenu occuper ses *Sept Châteaux*, mais il n'a plus Thérésa pour principal locataire. Elle est remplacée par une pensionnaire non moins robuste qu'elle, Mlle Tassilly, toute épanouie en gaîté. Mlle Céline Rozier, la danseuse, n'est pas dépourvue de talent; on dit qu'elle est de Bordeaux; elle a de l'*accent* jusque dans les jambes. En somme, et malgré les musiciens étrangers engagés par la direction, cette reprise semble être de *fin de saison*, comme les étoffes que les magasins exhibent en ce moment.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : Reprise de *la Reine de Chypre*, opéra en cinq actes, de de Saint-Georges, musique de F. Halévy.

Que *la Reine de Chypre* soit la bienvenue au nouveau palais de l'Opéra! Elle y avait sa place, qui est celle que, depuis 1841, le public et les connaisseurs lui ont toujours faite, à côté, pourtant au-dessous, de *la Juive*, de *Guillaume Tell* et des *Huguenots*.

Les opéras de second ordre, de qualité moyenne, mais encore délectable, sont d'ailleurs nécessaires dans l'économie d'un répertoire. A n'entendre jamais que des chefs d'œuvre du grand choix, le dilettantisme perdrait de son nerf et de sa clairvoyance; il s'assoupirait dans une béatitude, voisine de la torpeur.

La Reine de Chypre n'est donc pas une de ces conceptions radieuses, sans un point faible ou obscur, et telle qu'il en éclot trois tout au plus dans les siècles favoris's. Elle excite l'intérêt, mais ne soulève pas la passion; et si on y repense le lendemain, comme cela est probable, toujours est-il qu'on n'en a pas rêvé la nuit.

Notez cependant cette date de 1841. La musique était alors dans son plein épanouissement, sans qu'on pût prédire par aucun indice que l'heure de la décadence était si proche. Il faut croire même que, dans cette période heureuse, l'atmosphère était sillonnée de mélodies, comme on y a vu de tout temps des oiseaux. Ce qui est certain, c'est que les plus maladroits arrivaient encore à en capturer quelques-unes. Or, Halévy, qui était un compositeur ingénieux, souvent jusqu'à la ruse, a bien dû, lui aussi, réussir à cette pipée.

En effet, si la partition de la *Reine de Chypre*, prise dans son ensemble, est un peu grise de ton, il sort parfois et soudainement de ce brouillard une idée ailée, aux couleurs étincelantes, et qui vient à vous toute frémissante au moment le plus inattendu. C'est un ravissement; d'autant plus qu'Halévy, quand il était heureux dans ses trouvailles, ne l'était pas à demi. Sa phrase, si elle se présente bien, a un tour choisi, très-personnel surtout, et elle se loge à tout jamais dans la mémoire.

Or, cette dernière qualité, que d'aucuns feignent de mépriser, n'en a pas moins été et sera encore longtemps un des critériums de la beauté mélodique. Je suis, sur ce chapitre, de l'avis de la grosse foule, à laquelle un gros bon sens tient lieu d'esthétique.

Parmi ces pages bienvenues de *la Reine de Chypre*, on peut citer le duo du premier acte entre le ténor et le mezzo-soprano (*Fleur de beauté...*); il a de la chaleur, du mouvement, de la distinction par-dessus tout. Le duo pour basse et baryton est surtout remarquable dans sa partie déclamée qui rend l'énergie de la situation auquel il s'adapte.

Le second acte contient l'air si connu de Catarina, lequel, pour sa belle expression mélancolique, est devenu classique, après avoir longtemps servi de morceau de concours dans les conservatoires. Il est précédé d'un chœur de gondoliers, moins célèbre assurément, mais qui mérite d'être écouté, tant il est empreint de ce charme poétique qui n'appartient qu'à la seule Venise. Vous diriez d'un tableau de M. Ziem décalqué sur du papier à musique.

Le troisième acte est illustré par la chanson des dés qui a été longtemps populaire (*Tout n'est dans ce bas monde qu'un jeu...*). Les amateurs de contre-point en remarqueront l'accompagnement de la seconde reprise, qui est fait de gammes descendantes en pizzicati, dont l'effet est des plus piquants. Puis vient le fameux duo du baryton et du ténor avec sa romance incidente (*Triste exilé sur la terre étrangère...*), qui est encore un morceau favori du répertoire des concerts et des salons. Le motif, d'un accent si pénétrant, si sentimental, en est pourtant quelque peu imité de celui de *l'Ange déchu*, romance de M. Vogel. Mais nous n'attachons pas plus d'importance qu'il en mérite à cette chicane, et nous applaudissons quand même le morceau tout entier, qui est vraiment l'œuvre d'un maître.

Le quatrième acte, qui se passe dans un décor éclatant de lumière, est aussi le plus brillant de la partition. Les trompettes y sonnent de joyeuses fanfares, auxquelles l'orgue de la cathédrale voisine répond; les voix de la foule se mêlent à ce concert; les cortéges défilent et se croisent; tout se complique pour l'œil et pour l'oreille sans que rien ne se confonde. Halévy était par excellence le stratégiste de ces grandes manœuvres de la scène.

Après ces explosions sonores, le cinquième acte a paru vide et froid. D'ailleurs, nous n'avons relevé que les points lumineux de l'œuvre, et nous n'avons pas assez dit que c'est sur un fond généralement terne et inerte qu'ils se détachent en clair. *La Reine de Chypre* présente pour nous une suite d'airs et de romances de la plus fine ciselure, encadrés dans des récitatifs emphatiques et lourds, dont la massivité est encore aggravée par un orchestre trop chargé.

Cependant nous n'avons pas oublié, nous gardions plutôt comme un dessert la « danse cypriote » qui ouvre si allégrement le quatrième acte. C'est une sorte de tarentelle lente, une tarentelle à l'usage d'un pays où il fait plus chaud qu'à Tarente, et dont le dessin mélodique est de la plus rare élégance, outre que la marche diatonique des basses qui l'accompagne ajoute encore à ses qualités pittoresques. Voilà un morceau de maître; et Halévy qui n'avait pas toujours le cœur à la danse n'a jamais rien trouvé de plus délectable pour le plaisir des jarrets.

La pièce on la connaît; on se souvient des infortunes de Catarina Cornaro qui, en dépit de son amour pour Gérard de Coucy est contrainte par la Sérénissime République de Venise d'épouser Lusignan, roi de Chypre. La fable et l'histoire ont chacune leur part dans ce livret qui, entre autres mérites, a celui de favoriser les déploiements de mise en scène auxquels l'Opéra se plaît.

Les six décors peints pour la circonstance représentent successivement : « la Salle des fêtes de la villa Cornaro, l'Oratoire de Catarina, le Casino de Nicosie, la Grande place de Nicosie, le Cabinet du roi, la Place de Nicosie après l'incendie. — La scène se passe en 1441; les deux premiers actes à Venise, les trois derniers dans l'île de Chypre. » Nous prenons ces renseignements sur le programme que l'Opéra a la bonne habitude de distribuer à ses spectateurs les soirs de première représentation.

Quant aux costumes, très-élégants et vivement colorés, ainsi que le comportent la date et le lieu de l'action, on y a reconnu le pinceau érudit et ingénieux de M. Eugène Lacoste.

Villaret a fait vibrer (au premier acte surtout) sa belle et robuste voix de ténor. Le baryton Lassalle, chef d'emploi depuis le départ de Faure, mérite cet avancement en grade par les progrès manifestes qu'il ne cesse de faire; il a dit la romance : *Triste exilé...* dans le plus beau style. On doit aussi des applaudissements à Caron pour la vaillante façon dont il a rendu le personnage du traître Mocenigo. Quant à Mlle Bloch, elle est restée bien au-dessous du mérite qu'elle avait déployé dernièrement dans le rôle de Fidès; celui de Catarina semble n'avoir pas de sens pour elle; du moins elle ne lui a prêté aucun relief ni aucune physionomie.

Tout compte fait, il faut se réjouir de la reprise de *la Reine de Chypre*. Peut-être cependant eussions-nous préféré une remise à la scène de *Charles VI*... Mais qu'eut dit l'Angleterre?

Avant de restaurer cet opéra patriotique, il sera prudent d'achever le percement du tunnel de la Manche.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Deux nominations de musiciens dans la Légion d'honneur : M. Gounod est élevé au grade de commandeur et M. Delibes est fait chevalier. — Le Théâtre-Lyrique annonce sa prochaine réouverture avec *la Clé d'or* (de M. E. Gautier), *Graziella* (de M. Choudens) et *Si j'étais roi!* (d'Adolphe Adam). — A. L.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au n° 1037*), dans la *quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

(Les solutions de problèmes d'échecs doivent être adressées à M. Paul Journoud, quai Voltaire, 13.)

131 PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

Application de la méthode Euler sur le damier polonais

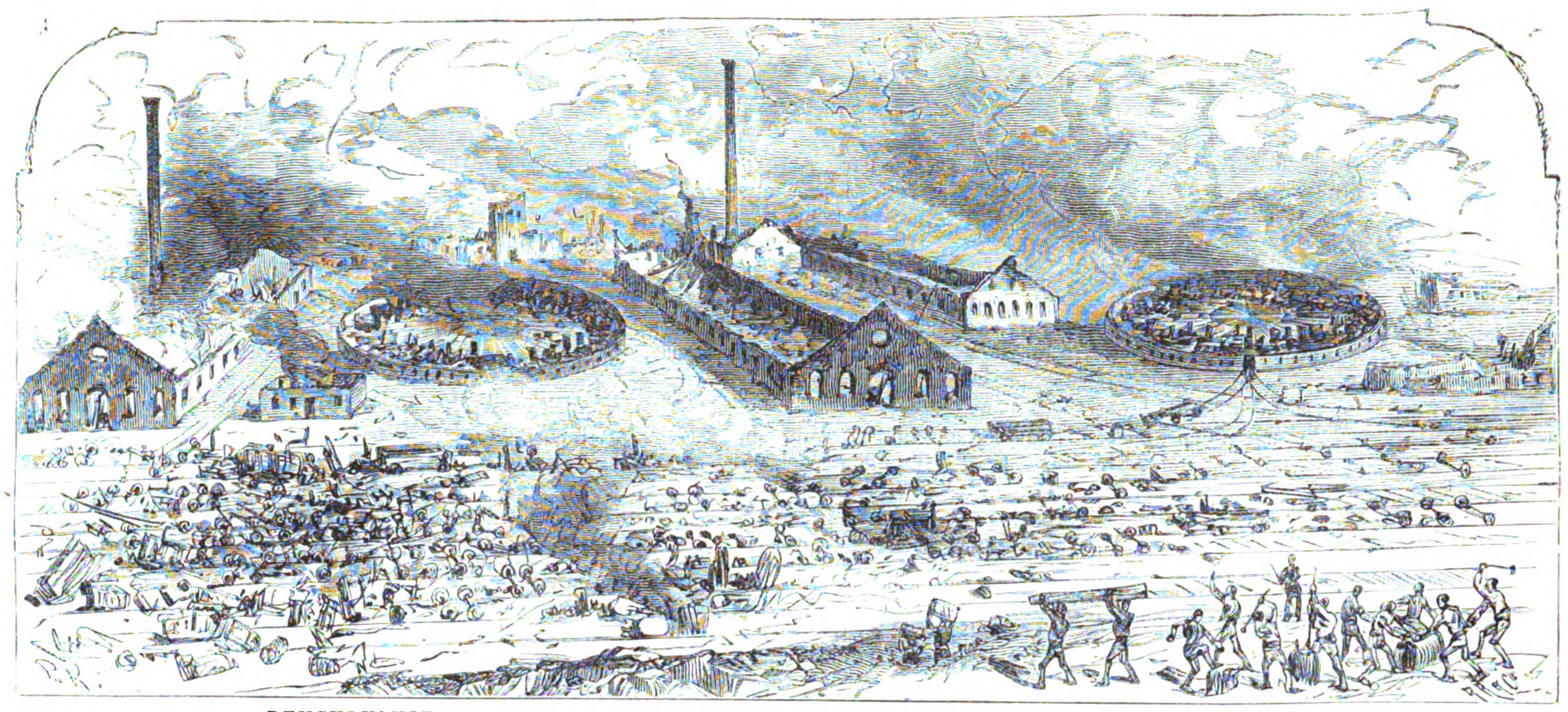
(Voir les nos 1055, 1057 et suivants)

es	sol	quand	pour	som	dans	le	que	le	heu
bat	tous	pé	dat	guet	et	meil	nos	fait	rien
le	une	le	tout	l'e	le	cat	n'a	res	quand
tous	com	tat	çan	sol	le	te	sol	du	qui
de	quel	cœur	de	heur	ce	bat	etc.	tout	d'in
qui	pour	gar	di	rou	dans	tout	sol	dat	chants
fran	au	se	la	que	ce	de	qui	dif	est
cun	meurt	tout	qui	vi	ril	de	ren	dat	veil
que	çais	fre	se	fran	pris	qui	paul	en	fé
qui	cha	ce	a	souf	vi	pé	pour	le	de

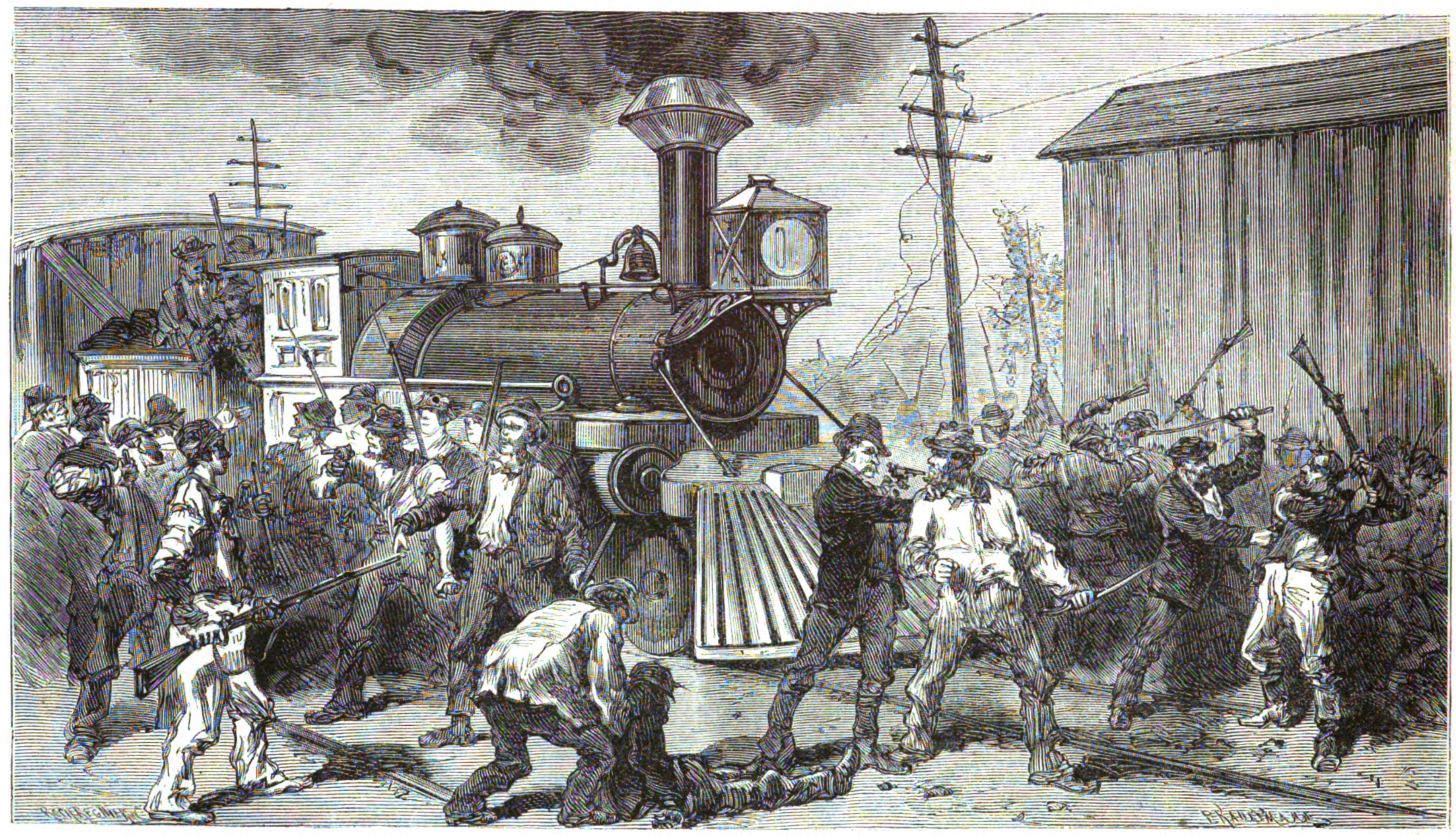
CHANSON

(La solution de ce problème ne doit être envoyée qu'avec celles des problèmes 132 à 140, qui seront publiés dans le prochain numéro.)

NOTA. — C'est bien le cas de se servir de l'*isolateur* (voir le n° 1056).



PENSYLVANIE. — Pittsburg. — Les ruines des magasins du Railroad et des maisons environnantes.



OUEST-VIRGINIE. — Martinsburg. — Les ingénieurs et les pompiers défendant contre les grévistes le Railroad de Baltimore et Ohio.

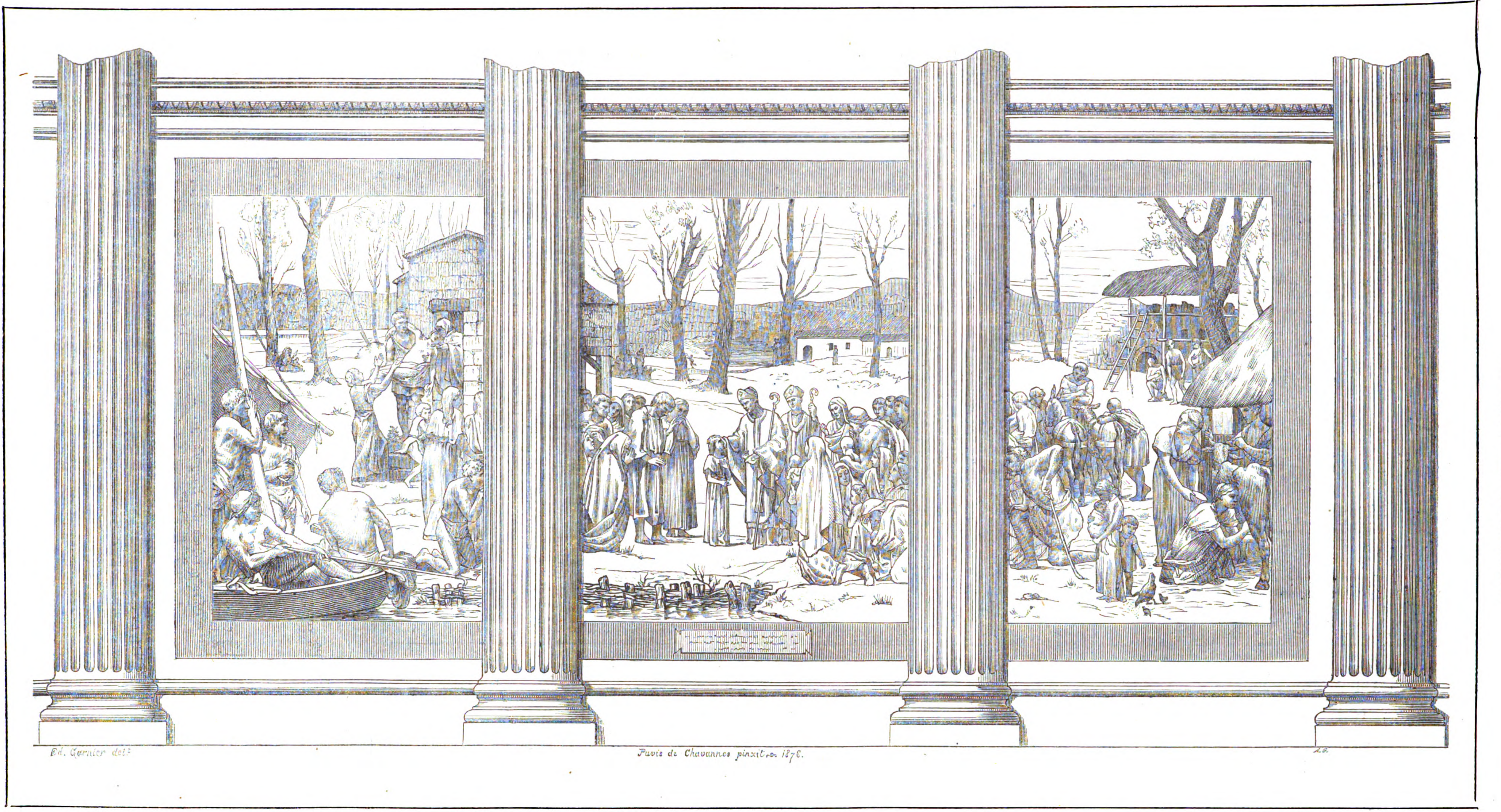


PENSYLVANIE. — Pittsburg. — Grévistes armés parcourant les rues.



MARYLAND. — Baltimore. — Émeute dissipée par la police.

LES GRÉVISTES AUX ÉTATS-UNIS. — (Dessins de M. Kauffmann, d'après les documents américains.)



L'an 429, saint Germain d'Auxerre et saint Loup, se rendant en Angleterre pour combattre l'hérésie des Pélagiens, arrivent aux environs de Nanterre. Dans la foule accourue à leur rencontre saint Germain distingue une enfant marquée, pour lui, du sceau divin. Il l'interroge et prédit à ses parents les hautes destinées auxquelles elle est appelée. Cette enfant fut sainte Geneviève, patronne de Paris.

LA DÉCORATION PICTURALE DE SAINTE-GENEVIÈVE (PANTHÉON)

La vie pastorale de sainte Geneviève, par M. Puvis de Chavannes, récemment nommé officier de la Légion d'honneur.

(Dessin de M. Édouard Garnier, d'après les cartons de l'artiste.)

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 111 A 120

PARUS DANS LES Nos 1054 ET 1056

LE LABYRINTHE

No 97 (*omis*) :

. . . . ire, et cela promptement,
En quoi vous êtes fort, pour qu'intelligemment
Vos jeux puissent marcher, s'aider mutuellement,
Deviuant vos desirs presque infailliblement.
Chassez toute faiblesse irrévocablement,
Observez bien la marque. . . . .

No 101 :

. . . . et jouez hardiment
Si pour gagner le Rob il faut precisement
Vous assurer le T. . . . .

(Faute de place, nous ne pouvons donner la solution graphique, qu'il est, d'ailleurs, facile de dessiner soi-même.)

112. ENFANTILLAGES, *par un Grand-Papa*

Le Chameau.	La Rosée.
La Peinture.	L'Orbite.
Le Hibou.	Horoscope.
Hérodote.	Holocauste.
Apollon.	Épigraphe.

113 — CHARADE (VIEILLE) *communiquée par les trois Édouard*

Ferrailleur.

114 — DAMES, *par Mme Célina Fr., à Paris*

Nous sommes heureux de transmettre à l'auteur de ce charmant problème tous les compliments de plusieurs amateurs.

Solution :

24 à 19 — 45 à 40 — 37 à 31
25 à 20 — 29 à 24 — 34 à 5

Solutions justes : Ed. Pennetier; Pinchon, café Lachampt; Fiscalini; R. L. L., à Rouen; A. Boutigny: café Foy, de Châlon-sur-Saône; H. Rué; B., officier d'infanterie de marine; cafe Parisien, à Bordeaux; café l'Europe, à Toulon; cercle Battu, à Bayon; Ach. Prieur; Gaston Bance; Progress-Club, à Cette; Souchon, aux Arcs.

A M. Fiscalini : Vous avez raison : au problème 106, il valait mieux jouer 38 à 33 que 37 à 31 ; tous nos compliments.

115 — MÉTAGRAMME, *par M. Bernard, à ...*

Anche — Manche — Tanche — Hanche.

(Tous nos compliments; nous publierons plusieurs autres de vos envois.)

116 — UN CADEAU — L'ISOLATEUR

A mes très-chers solutionnistes.

117 -- CRYPTOGRAPHIE A QUATRE GRILLES

Pour abréger votre labeur,
Quand vous chercher des syllabiques,
Je vous offre un isolateur,
Aux neuf carrefours symétriques,
Dont vous saurez user, lecteur.

118 — ÉNIGME — DE J.-J. ROUSSEAU

Portrait.

119 — SIMPLE QUESTION, *par M. Hinard, à Orléans*

$$3 + 4 + 5 = 12;\quad \left.\begin{matrix} 12^3 = 1728 \\ 12^2 = 144 \end{matrix}\right\} = 1872 + 5 = 1877.$$

120 — MÉTHODE D'EULER SUR LE CAVALIER

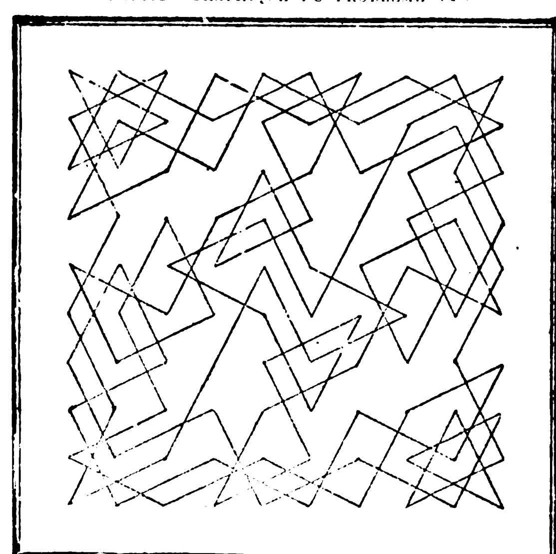
APPLIQUÉE SUR LE DAMIER POLONAIS

LA PRÉFÉRENCE

Pour ses méfaits et certain stratagème,
Avec l'Olympe Amour était brouillé;
Des attributs de son pouvoir suprême,
En plein conseil, Amour fut dépouillé.
Vénus supplie et Jupiter compose.
« Eh bien! dit-il, parmi ses attributs,
« Il peut choisir, mais, de crainte d'abus,
« D'un seulement je permets qu'il dispose!
Que reprit-il? Ses ailes? son flambeau?
Son carquois? Non, il reprit son bandeau!

(MILLEVOYE.)

SOLUTION GRAPHIQUE DU PROBLÈME 120



Symétrie diagonale simple — Méthode d'Euler
(Voir les nos 1055 et 1057.)

MENTION DES SOLUTIONS JUSTES

DES PROBLÈMES 111 A 120

Les douze premiers : 1er, Ed. Pennetier, à Paris (tout); — 2e, R. L. L., à Rouen (tout); — 3e, Du Marais, à Paris (9 probl.); — 4e, Henri Rue, à Versailles (9); — 5e, Oméga, à Chambéry (9); — 6e, la nièce du président, à Orléans (9); — 7e, Personnat, à Bourges (9); — 8e, café de la Place-d'Armes, à Roanne (9); — 9e, les trois Edouard, à Nogent-sur-Marne (9); — 10, Progress-Club, à Cette (8); — 11, Mme Preunier-Raoult, à Vic-sur-Aisne (8); — 12e, B., officier d'infanterie de marine, à Toulon (7).

Ont trouvé huit problèmes : L. C. de V., à Angers; Mme Laure de M.; l'un des trois Ajax; Celui qui trouve; M. N. O., à Versailles; E. Poncet; Whistiti Ier; V. Larrieu, à Bordeaux; Gaston Bance; Orphée XXVII.

Ont trouvé sept problèmes : Ach. Prieur; Cinq-Mars; V. Bonhomme; Cercle musical d'Aubenas (nous publierons quelques-uns de vos jolis problèmes en août et septembre); Coriolan.

Ont trouvé six problèmes : V. Renard; Mme Reine L.; Emile Juffé; Valet-de-Cœur; Michel Barl; Mlle Irene de Sabl.; A. Capdeville. Lefollichon; Bernard; l'Œdipe de Brives; Ernest Dufay; deux exilés, à E.

Ont trouvé cinq problèmes : A. de T., à Oran; café Parisien, à Bordeaux; Clerville (le no 1057 répond à ce que vous désirez); Aristide Olympe; l'Invalide de Constantinople; R. S. T., à Saint-Cloud; X., à Alger.

Ont trouvé quatre problèmes : un amateur de difficultés; Mlle Léonie D.; Paul et Virginie; S. G. D. G., à Pau; Septentrion.

Ont trouvé trois problèmes : X. Y. Z. moins Y.; A. Martin, d'Uzès: l'Œdipe du cercle de la Jeunesse; Mlle L. de S.; A. de R., à Lyon.

Ont trouvé deux problèmes : Mlle Alphonsine de T.; Ménelas; S. de C., à Paris; A. Boutigny, à Toulouse; Hector de B.; Mamert-Carrivenc, à Castres; deux Rouennais; Mlle M. Rouillé.

Ont trouvé un problème : Alpha, à Lille; Mlle Alphonsine D.; Agenor, à Marseille; Paul Sollier; café Autard, à Digne; un jeune ménage hautbourdinois; Louis et Mathieu Pssr; Calage, à Givors.

Six solutions justes du no 1053

Gombo; Filé; Pecan; Grove.

Nous avons reçu les envois suivants

A. B. K. C., de Cadillac; J.-P., de Saint-Quentin; B., officier d'infanterie de marine, à Toulon; Mme ***, de Mirecourt (nous le possedons déjà); Ben. (position impossible ; les Noirs ne peuvent, au début, avoir à prendre de trois côtés; il faudrait les souffler); P. de B. (position trop connue); Dufay (nous avons ces sortes de problemes en grand nombre).

Réponse à M. Émile Juffé

Lire les nos 1055 et 1057 au sujet des groupes.

P.-L.-B. SABEL.

Parmi les ouvrages couronnés par l'Académie française, cette année, ceux qui suivent ont été publiés à la librairie académique Didier et Ce :

Histoire générale des Hongrois, par Ed. Sayous (prix Thiers). 2 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
Les Esclaves chrétiens depuis les premiers temps de l'Eglise, par P. Allard (prix Montyon). 1 v. in-8°. 7 f. 50
La Révolution de Thermidor, par Ch. d'Héricault (prix Thérouanne). 1 vol. in-8°. . . . . . . 7 fr. 50
Henri IV et Marie de Médicis, par B. Zeller (prix Thérouanne), 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . . 4 fr.
Etudes sur la philosophie en France au XIXe siècle : le Socialisme, le Naturalisme et le Positivisme, par Ferraz (prix Montyon). 1 vol. in-8°. . . . 7 fr. 50
Le Chancelier Séguier, par René Kerviler, 1 volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

LES ÉPREUVES D'ARTISTES du MONDE ILLUSTRÉ

Les amateurs recherchent incessamment les épreuves avant la lettre; il les estiment avec raison à leur juste valeur. Rien, en effet, n'est plus artistique que ces gravures tirées sur papier de Chine, et leur rareté leur donne un grand prix. Le *Monde illustré*, qui a pour collaborateurs les plus célèbres artistes modernes, et qui possède dans sa collection de véritable chefs-d'œuvre, a résolu de satisfaire le goût de ses lecteurs pour les belles choses. Depuis quelque temps déjà nous avons eu soin de faire tirer DIX épreuves (pas une de plus!) de nos bois les plus remarquables. Ces épreuves avant la lettre sont tirées sur papier de Chine avec le soin particulier qu'on ne peut obtenir dans le grand tirage d'un journal. Cette collection est maintenant assez respectable pour que nous en publiions le catalogue.

Désormais, dès que nous aurons jugé une de nos gravures digne de ce tirage extraordinaire, nous nous empresserons d'en donner avis à nos lecteurs.

Voici le catalogue des épreuves actuellement en magasin (une demi-page coûte 2 fr. 50; la page, 5 fr., et la double page, 10 fr.). Avis aux amateurs et aux artistes :

Autour d'une source (Bodmer).
Sous les hêtres (Bodmer).
Portrait de M. Guizot.
Nouvel Opéra.
Mélingue.
Le roi Morvan.
Flore et Zéphire.
Septembre (chasse).
Thétis.
La France pittoresque,
La Forêt de Fontainebleau.
La Seine et le quai d'Orsay.
L'Esclave.
Cephale et Procris.
Lutteurs.
L'Interdit.
Insulte aux prisonniers.
Quand il y en a pour deux il y en a pour trois.
Le Sacrifice à la Patrie.
La Vierge, l'Enfant-Jésus et le Christ.
La Chasse : Faisans sous bois (Bodmer).
Chateaubriand.
Passage de Vénus.
Tombeau de Michel-Ange.
Carpeaux.
Maréchal de Mac-Mahon.
Un Pré en Normandie.
Les Grenouilles.
Église de Tours.
M. Schneider.
Virginie Dejazet.
Un Mariage à la mairie.
Lendemain de Waterloo.
Mois de janvier : Misère des petits oiseaux.
Souvenirs de l'exposition de Barye à l'École des Beaux-Arts.
Fréderick-Lemaitre.
Naïade (tableau de Henner).
Rouget de l'Isle chantant *la Marseillaise.*
Une rue de Rouen en 1820.
Le Portail de la cathédrale de Reims.
La Sirène.
Paris ignoré (Buttes Montmartre).
Le Christ mort.
Coupe artistique.
Un moulin à Gamaches.

Avril : Premières fleurs, premières hirondelles.
Vues diverses (dessins de M. Lepère).
Caïn et Abel.
Un mariage à l'église.
Mme Arnould-Plessis de la Comédie Française.
Après la tempête.
Juin : le Premier essor.
George Sand.
Mgr Darboy.
Mai : Fleurs et insectes.
Le Pont de Pontaven.
Entrée de Mohamed II à Constantinople.
Concours pour le prix des vases de Sèvres.
Locuste (Silvestre).
La Jeunesse (statue de Regnault).
François de Borgia.
Salomé (tableau de Regnault).
Casimir Périer.
Le roi des Hellènes.
Portrait de Philippe Rousseau.
La Pêche à l'épervier (cascades du Lignon).
Boulogne-sur-Mer : Débarquement des touristes anglais.
Les Derniers jours de Guignol au Luxembourg.
Les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison.
Octobre : Chant d'automne.
Un importun.
Victor Massé.
Paul et Virginie.
Mois gastronomiques : Avril mignon.
Frédéric Barberousse aux pieds du pape.
L'Hiver : Renard bloqué par la neige.
Mois gastronomique : Janvier.
La Charité et le Courage militaire.
Un marché au XVIIIe siècle.
Les Mois : Novembre.
Tableau de fleurs.
Décembre : le Chant du hibou.
Retour de l'enterrement.
Paysages.
Grand Opéra : Foyer de la danse.

LE VIN DE G. SEGUIN est ordonné dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. (Exiger la signature G. *Seguin*.) — Paris, 378, rue Saint-Honoré.

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION

Les Nubiens Amrans et les Animaux qu'ils accompagnent, restent au Jardin d'Acclimatation jusqu'en septembre.

LA BOURSE A RISQUE LIMITÉ

Traité élémentaire des primes, indiquant le moyen d'assurer les opérations de Bourse contre tout danger, et d'augmenter considérablement les chances de gros bénéfices. Prix : 2 fr. Env. *franco*, M. Henry, 45, rue Laffitte. Paris.

EXTRAIT DE PRÉSURE (DANOIS)

Procédé Ch. HANSEN

Nouveau succès obtenu par l'extrait de présure danois; une médaille d'argent grand module vient de lui être décernée au concours régional de Vesoul (Haute-Saône). Cette nouvelle distinction ne fait que confirmer le succès toujours croissant qui a accueilli l'apparition d'un produit sans rival jusqu'à ce jour, et qui se recommande à toutes les fromageries sans exception par la régularité de son mode d'emploi, son économie et son rendement plus considérable en fromage.

Cette médaille est la huitième obtenue de 1876.

Louis BOLL, rue de Rivoli, 196, Paris, Possesseur des brevets pour la France, chez lequel on trouve également des colorants pour le beurre et des colorants pour le fromage.



720 fr. de **REVENU** avec **970** fr. M. Bertié, 1, rue Godot-Mauroi.



DISPARAIT tout Duvet importun, par l'emploi de la Poudre épilatoire, *garantie sans arsenic*. L. BEAURAIN, Parfr, 128, r. Montmartre. Env. fo cre 5f avec instron.

Plus de TETES CHAUVES!... Découverte sans précédent! REPOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes (à forfait). Env. gratis renseig. et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18**, Paris.
Propriété de la **Société Française Financière**
(anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Parait chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : **3** mois, **1** fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE**
Un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse **de 200** pages.

RUSSES ET TURCS

LA GUERRE D'ORIENT

Illustrations des Meilleurs Artistes

DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

La 35e Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux à Paris et dans les Départements.

TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : **40** CENTIMES

La Livraison, **10** cent. — La Série, **40** cent.

CHIEN D'ARRÊT ÉPAGNEUL

A VENDRE — (GARANTI)

S'adresser, 31, rue Vivienne, de neuf à onze heures et de trois à cinq heures.

10e année.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES.
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissemts de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — **4** fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GLACIÈRE A BASCULE

la SEULE pouvant garantir les quantités de glace indiquées au prospectus. 600 gr. de glace en 15 m., crème, bombes glacées. PENANT, **20**, rue Vivienne **20**. — *Ne pas confondre avec les glacières tournantes.*

POUGUES ÉTABLISSEMENT THERMAL ouvert du 1er juin au 15 octobre.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

Ville de PARIS. TERRAINS BOULEVARD SAINT-GERMAIN.

ADJon, sr *une ench.*, en la ch. des notres de Paris, le mardi 28 août 1877, à midi, de 8 LOTS DE TERRAINS formant les 28e, 27e, 26e, 25e, 12e, 11e, 10e et 9e lots du plan général, et situés entre les rues du Bac et de la Visitation et entre les rues des Saints-Pères et Saint-Guillaume.

MISES A PRIX :

1o	28e lot	590m	à 400 fr. le m.	236,000 fr.	
2o	27e —	450m	à 300 —	135,000	
3o	26e —	592m	à 300 —	177,600	
4o	25e —	472m72	à 475 —	224,532	50
5o	12e —	663m	à 275 —	182,325	
6o	11e —	525m50	à 275 —	144,512	50
7o	10e —	518m60	à 275 —	142,615	
8o	9e —	500m	à 275 —	137,500	
		4,311m00		1,380,085 fr.	

Il y aura faculté de réunion pour les 4 premiers lots et pour les 4 derniers.

S'ad. aux notres : Mes Mahot-Delaquerantonnais, r. de la Paix, 5, et J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

Étude de Me BENOIST, avoué à Paris, avenue de l'Opéra, 4.

VENTE sur publications judiciaires, en l'audience des criées du tribunal de la Seine, le mercredi 29 août 1877, à 2 heures, d'une

MAISON A PARIS boulevard Malesherbes, 76 (8e arrondissement).

Revenu net environ, 29,427 fr. 10 c.
Mise à prix : 350,000 fr.

S'adresser audit Me Benoist; à M. Sautton, syndic; au greffe et sur les lieux.

ADJON, sr *une ench.*, en la ch. des notres de Paris, le mardi 28 août 1877, d'une **MAISON** et TERRAIN à PARIS, r. des Boulets, 66. — Cont. : 1,207 m. 80 c. — Revenu net : 4,700 fr. — Mise à prix : 60,000 fr.

S'adr. à Me TANSARD, notaire, r. Grenier-St-Lazare, 5.

A vendre à l'amiable : MAGNIFIQUE TERRE DE MILLE HECTARES (ligne de Tours à Montluçon). Château, futaies, fermes, moulins, rivière, chasse exceptionnelle.

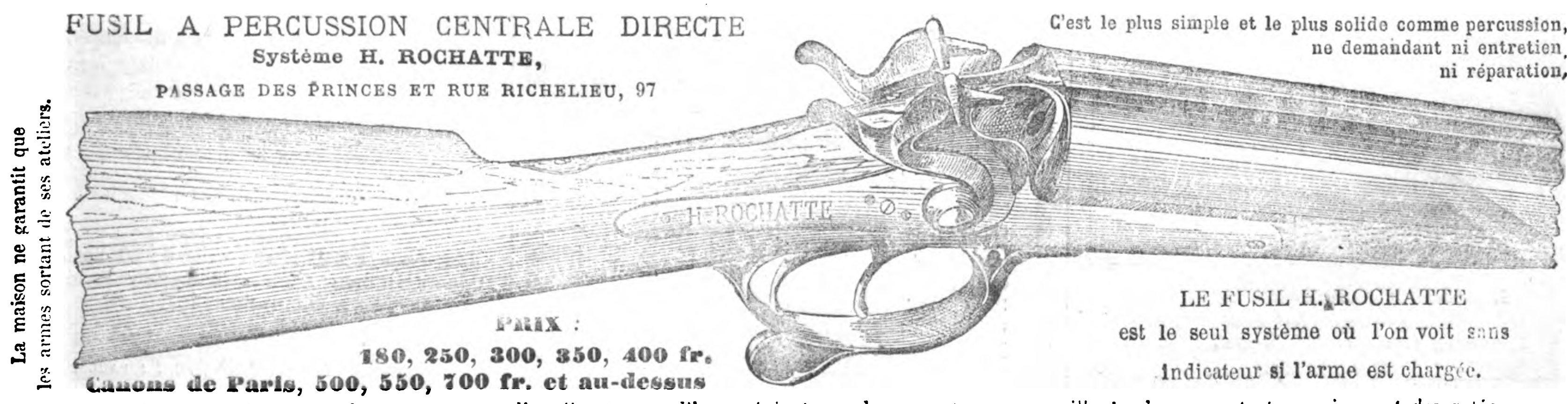
S'adr. à Me Laverne, notaire à Paris, 13, rue Taitbout.

Les Annonces et insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et Ce, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal

LES R.R.P.P. PRÉMONTRÉS de l'ABBAYE de SAINT-MICHEL ont trouvé le moyen de guérir les **MIGRAINES NÉVRALGIE NÉVROSES** par l'emploi des **Dragées** à base de *Valérianate de Zinc* et des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN, pharmac.-chimiste à TARASCON *(B.-du-Rh.)*

Expédition *franco* contre **2** fr. **50** en timbres-poste. — Dépôt dans les principales pharmacies

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE Pr RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, Seguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THOREL, 17, r. de Buci; FAY, 9, r. de la Paix.



Toutes les percussions centrales autres que celles directes ont l'inconvénient que les percuteurs se rouillent, s'encrassent et occasionnent des ratés.

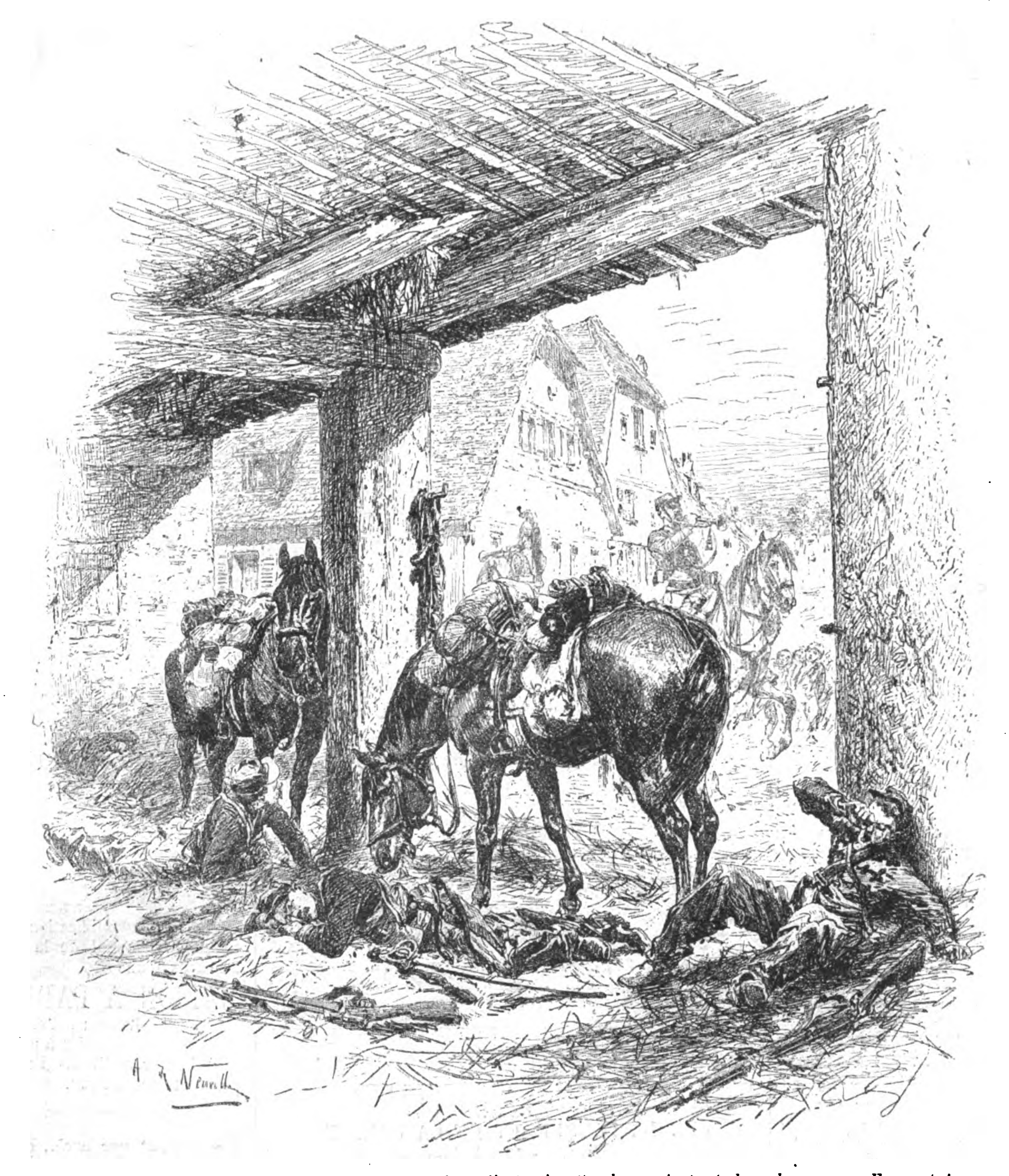
A COUPS DE FUSIL

PAR QUATRELLES

(CHARPENTIER, éditeur)

—

Indépendamment de la valeur littéraire du récit émouvant et patriotique qui forme le fond de l'ouvrage, *A coups de fusil*, publié par Quatrelles, il faut bien reconnaître que son interprétation artistique par M. Alphonse de Neuville a été pour beaucoup dans le succès sans conteste qu'il a obtenu au mois de janvier dernier. C'était la première fois qu'un volume paraissait avec les dessins originaux d'un artiste reproduits par les procédés nouveaux de la photoglyptie, et comme ici l'artiste est un maître dont les plus grands succès ont été des scènes militaires patriotiques, son art s'adaptait à merveille aux sujets de l'écrivain; l'œuvre devint une et unique. Nous en avons donné quelques reproductions au moment de son apparition; nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui un des nouveaux dessins de M. de Neuville destinés à la seconde édition. Deux sujets de la première ont été supprimés par la censure pour des raisons particulières sur lesquelles il est patriotique de ne pas insister. La première représentait un uhlan brûlant la cervelle à un curé de village; l'autre, le spectre de la mort apparaissant au milieu d'un festin donné à Versailles par les officiers allemands. Dans la nouvelle édition, l'une des scènes, dessinée au fusain, représente la fenêtre d'un grenier très-pittoresque où sont postés des Alsaciens; elle porte cette légende : « *De temps en temps, un coup de fusil retentit; le plomb siffle. La balle a quelque peine à devancer le cavalier. C'est d'une fenêtre qu'elle est partie.* » L'autre sujet, dessiné à la plume, est celui que nous reproduisons ici.



« Debout, soldat, quitte la paille fraiche sur laquelle tu t'es étendu un instant dans la grange. En route! »

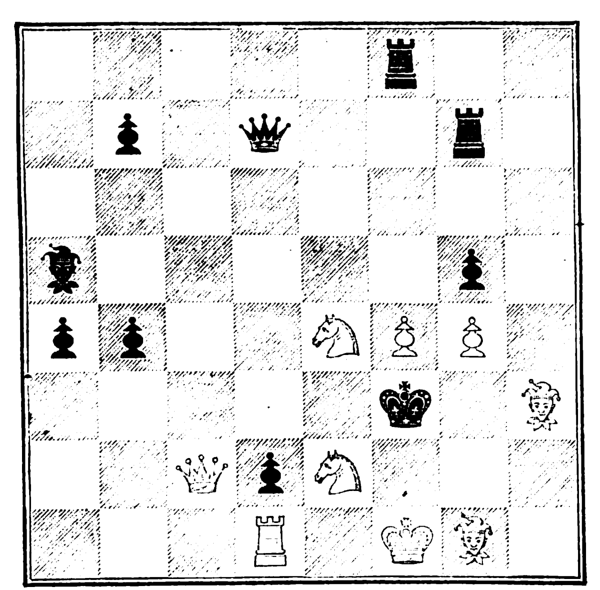
Nouvelle gravure du volume de Quatrelles, illustré par de Neuville et publié par Charpentier.

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 668

COMPOSÉ PAR M. MEREDITH



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 666.

1. F 5 FD, échec — 1. R pr. F (A)
2. C 5 C — 2. *ad libitum*
3. D pr. F ou P, échec et mat.

(A)

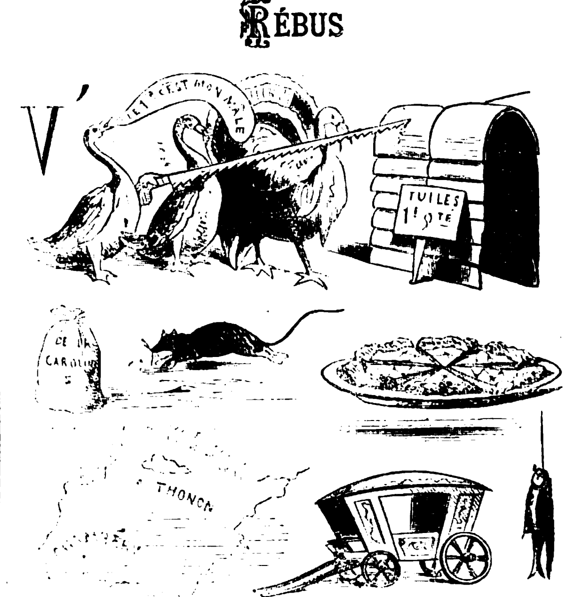
— 1. R 4 R
2. P 3 C — 2. *ad libitum*
3. D 8 TR ou 6 R, échec et mat.

Solutions justes : MM. L. de Croze; le Cercle des Échecs de Chalindrey; l'Académie aixoise des Echecs; le Cercle du commerce de Firminy; docteur Charpentier, à Paris; la Réunion des officiers, à Compiègne; le Cercle de l'Union orphéonique de Cambrai; le café Central, à Péronne; Kassioph.

Autres solutions justes du problème n° 665 : MM. Em. Frau; Kassioph; Germain, à la Chauvinière.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le boulevard Henri IV était fort nécessaire à la réunion des quartiers qu'il rejoint.

Ont deviné : MM. Martin Maraval; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Eugène Robardy; Mlle Sophie Robardy; le café de Paris, à Vitry-le-François.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

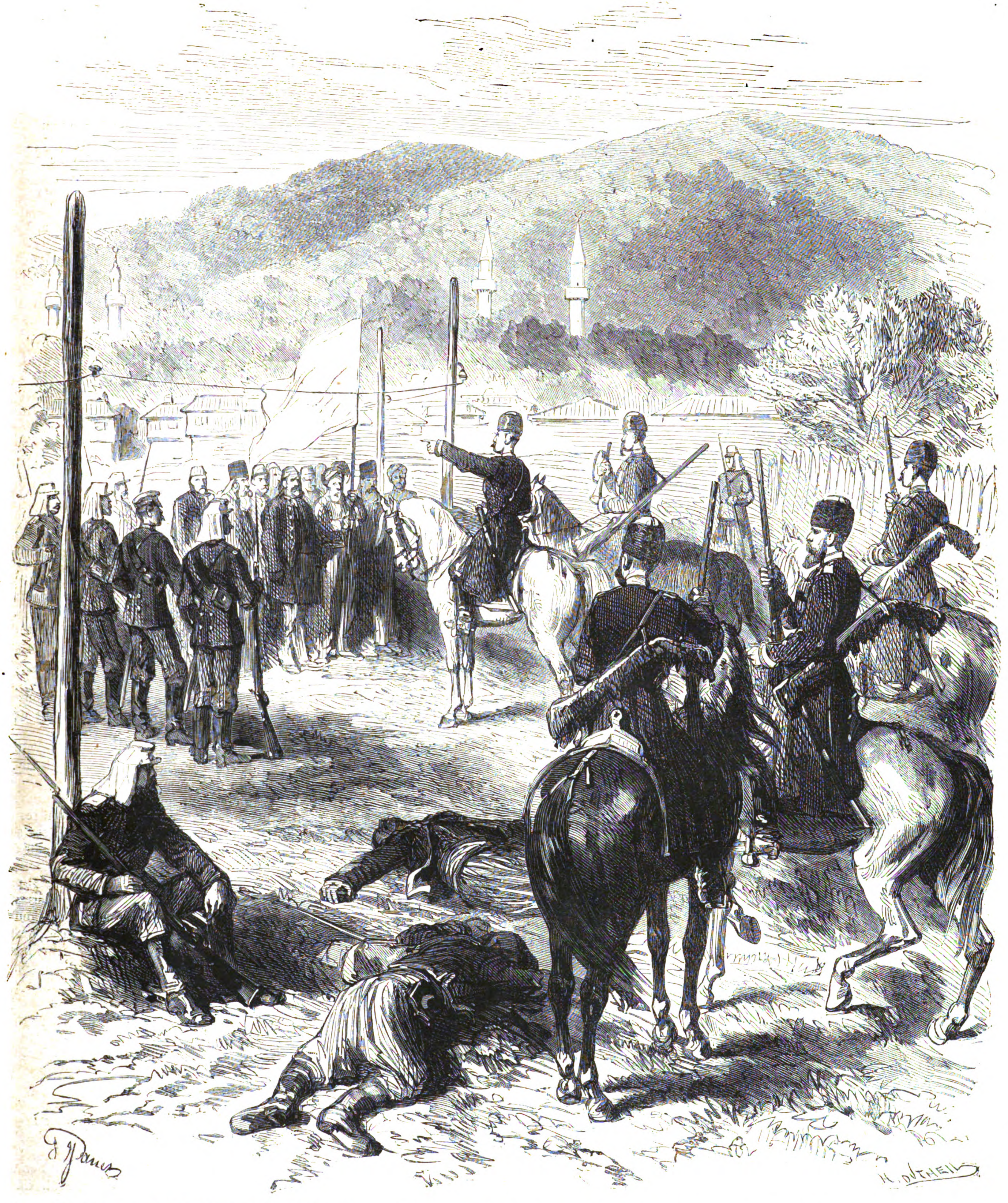
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1063 — 25 Août 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



LA GUERRE. — LE PASSAGE DES BALKANS. — 17 juillet. — Reddition de Kazanlik. — (Dessin de M. G. Janet, croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Dans un des cantons les plus boisés de la verte Normandie, au cœur de l'ancienne province du Perche, on voit s'élever, à l'extrémité d'une longue avenue d'ormes, une habitation qui paraît dater du temps d'Henri IV et qu'on appelle, dans le pays, le château de la Roche-Ermel.

Dans ce château vivait le comte Léopold de la Roche-Ermel (naturellement), un digne gentilhomme flanqué d'un frère qui jouait de la flûte et d'une sœur modèle de vertu qui, loin de pleurer sur sa virginité, se contentait de chanter un refrain grivois dont elle ne comprenait pas sans doute la gauloiserie.

Ces la Roche-Ermel étaient très-estimés dans la contrée environnante. Ils suivaient le *siècle avec bonne grâce, bien qu'avec la réserve* qui seyait à leur nom.

On n'est pas plus aimable que ces gens-là, et ceux qui affectent de critiquer l'aristocratie sont bien dans leur tort.

Quand on en dit du mal, c'est qu'on ne la connaît pas.

∿∿ Le comte Léopold avait une fille; il aurait préféré un garçon, c'est moins embarrassant et ça perpétue le nom.

Comme c'est heureux que le dernier hobereau de province veuille à toute force perpétuer son nom, ça le rend aimable dans son intérieur et ça aide beaucoup les romanciers.

Donc, le comte Léopold était fort ennuyé; mais un Normand a bien des cordes à son arc et ne s'embarrasse pas pour si peu.

Il alla trouver un sien cousin, qui avait un fils, et il lui offrit sa fille, à la condition que son fils, au lieu de s'appeler la Roche-Ermel de Boisvilliers, se nommerait Boisvilliers de la Roche-Ermel, ce qui paraît la même chose, mais qui est le contraire.

∿∿ Le cousin ayant accepté avec empressement, le comte et sa famille n'eurent plus qu'une idée : persuader à leurs enfants qu'ils s'adoraient. La petite Jeanne de la Roche-Ermel se laissa persuader facilement; mais le petit Philippe de Boisvilliers, qui était un mauvais coucheur, se mit à prendre en haine sa jolie cousine et ne voulut plus en entendre parler.

Afin de mettre un abîme entre eux, il partit pour Paris sous couleur de se préparer aux examens du Conseil d'État, mais en réalité, pour faire jouer une tragédie en vers intitulée *Frédégonde*.

∿∿ Voilà déjà un monsieur pas bien intéressant avec sa tragédie. Vous croyez qu'il va la porter aux Français ou à l'Odéon, pas du tout. Il a vu au Gymnase ou au Vaudeville, peut-être à Cluny ou au troisième Théâtre Français, la nommée Mary Gérald, et, comme elle lui plaît, cette étoile du ciel cabot, il donne sa pièce à son théâtre. Idée néfaste! Les répétitions n'étaient pas commencées que Mary Gérald et Philippe de Boisvilliers étaient installés dans un petit pavillon, tout petit, situé boulevard des Invalides, loué au prix modique de *dix-huit mille francs par an*. Au boulevard des Valides on aurait ça à moitié prix.

Là, Philippe se grise d'amour, — bonsoir, cousine! — d'amour et de gloire : la renommée l'attend à sa porte.

On joue la pièce, on la siffle, la renommée décampe. Bonsoir la gloire! La cabotine suit la renommée qu'elle ne rattrapera pas, mais les roubles russes la consoleront.

Voilà Philippe qui reste seul!... avec son pavillon : un rude loyer pour un gas qui n'a que huit mille francs de rentes et un domestique.

Ah! qu'il aurait donc mieux fait d'épouser sa cousine!

∿∿ « La famine a vaincu Paris, la paix est faite. » Philippe, grièvement blessé pendant la guerre, revient à Paris, sa cousine devenant de plus en plus antipathique.

Un soir, à l'Opéra, un monsieur vient le chercher; c'est le marquis de Talgas, son commandant, qui veut le présenter à sa femme.

— Madame, dit-il, voici le garçon qui m'a fait monter à l'échelle, c'est mon sauveur: j'étais dans une église, l'église brûlait, les Prussiens venaient, il a apporté une échelle; avec son képi renversé il avait l'air d'un soldat d'Henri III; il était très-mignon; il ne lui manquait qu'une perle à l'oreille, mais on ne peut pas tout avoir.

Cette ressemblance que le marquis tenait à établir, n'était pas aimable pour Philippe. Schomberg, était un Allemand lourd et suant; Quélus, un Gascon terriblement noir, et Saint-Mégrin, la fine fleur, était camus, ce qui rend la duchesse de Guise impardonnable.

A propos de cette duchesse, vous savez que les choses ne se passèrent pas du tout comme le dit Dumas le père.

Le duc apprit l'affaire de Saint-Mégrin et pensa à punir sa femme; mais il ne la tua pas, il ne la tortura pas, elle ne s'écria pas :

— Que dirait la France si elle voyait le duc de Guise meurtrir le bras d'une femme avec son gantelet de fer?

La France aurait dit :

— Mais M. de Guise est bien dans son droit.

Mais c'était un bon prince, ce bonhomme qui faisait trembler le Louvre. Il voulut donner une leçon à sa femme, qui la méritait bien. Il entre dans sa chambre et lui dit d'une voix sépulcrale :

— Madame, vous allez boire ceci.

La dame pleura, supplia, le prince fut inexorable.

— Madame, vous allez boire ceci.

— Monsieur, je le boirai, puisque tel est votre bon plaisir; mais vous êtes bien cruel!

— Soit, mais buvez.

— Mais, monsieur, ne me laisserez-vous pas bien le temps de prier?

— Priez, mais faites vite.

La dame pria et but; le prince se retira en riant comme un bossu. Le breuvage n'était pas empoisonné; c'était un simple bouillon, un consommé très-soigné. Mais la duchesse, fort coupable et pleine de remords, « elle ne laissa pas que d'être fort incommodée. » C'est la foi qui tortille.

Revenons à Philippe. Il va de soi qu'il devient amoureux de la marquise, parce que quand on a sauvé la vie à son commandant, il faut lui prendre sa femme, sans cela on ne se trouverait pas dans une fausse position, et si l'on ne se trouvait pas dans une fausse position, la comédie serait finie.

Comme au demeurant Philippe est un brave garçon, il s'éclipse, mais la femme de son commandant lui dit:

— Ça ne serait pas la peine d'avoir sauvé la vie de mon mari pour vous en aller comme ça.

Il revient, et, ma foi, tant pis! Le marquis, qui est reconnaissant, le fait décorer. Ça vaut bien ça.

Comme la marquise est adorable, Philippe s'empresse de ne plus l'aimer; il s'aperçoit que c'est plus gênant qu'on ne pense de tromper un homme à qui on a sauvé la vie, un galant homme; c'est déjà difficile et ennuyeux de tromper un gredin.

De réflexions en réflexions il finit par conclure qu'il aime sa cousine, qu'il détestait parce qu'elle a des narines trop développées.

Oui, mais comment se débarrasser de la marquise?

Ce n'est rien du tout; le marquis a eu une pointe de jalousie, sa femme la dissipe d'un mot :

— Vous ne savez pas, cher ami? Philippe épouse sa cousine.

— Allons donc!

— Parole d'honneur!

— On la dit laide.

— Affreuse.

— Tant pis pour lui; il m'a fait monter à l'échelle, il est bien juste qu'il y monte à son tour.

— C'est mon avis, aussi je vais à la noce.

∿∿ La marquise va à la noce parce qu'elle a un soupçon. C'est elle qui fait marier Philippe pour éloigner les soupçons; il lui a dit que sa cousine était une petite horreur, mais... si Philippe avait menti?

Il a menti, Jeanne est adorable.

La marquise est dans une fureur!

— Si vous vous mariez, j'envoie toutes vos lettres à mon mari.

Philippe a un trac, un trac impossible à décrire; la marquise est capable de tout.

Elle n'attend même pas le retour de son mari; elle va se promener en bateau avec Jeanne et elle la flanque dans l'eau; heureusement la petite ne tombe qu'un peu et son cousin vient la relever.

— J'ai glissé, dit la jeune fille.

— Elle ment!... J'ai voulu la tuer!

Vaincue par la jeune fille pure, la femme ardente s'en va renonçant à sa vengeance.

Cette histoire, mal racontée bien sûr, n'a qu'un côté extraordinaire, c'est qu'elle a été pensée et écrite, sous le titre des *Amours de Philippe*, par M. Octave Feuillet, le romancier à la mode.

∿∿ On n'a dit de personne autant de bien et autant de mal que de M. Feuillet; le mal était de trop.

Le monsieur qui a fait le *Village* est un homme, et l'homme qui a fait *Dalila* est un rude monsieur.

Les *Amours de Philippe*, le dernier ouvrage de l'auteur de l'*Urne*, est depuis quatre jours le livre à la mode; mais, malgré sa vogue, il n'est certainement pas un des bons ouvrages de M. Feuillet. On n'y trouve ni la verdeur de *Monsieur de Camors*, ni la note émue du *Roman d'un jeune homme pauvre*, ni les détails pleins de grâce de *Julia de Trécœur*.

Le commencement de ce livre court est long et un peu banal. Ces deux gentilshommes qui « suivent le siècle avec bonne grâce » ne sont pas plus intéressants qu'il ne faut; ils n'ont ni les grandes vertus de la grande noblesse, ni les défauts de la petite, défauts bien amusants parfois. L'auteur, qui excelle dans les portraits de femme, n'a pas fait de Jeanne une fille assez vivante; on ne sait même pas si elle pleure quelquefois, on ignore d'où elle tire son courage. Pour que la vertu passionne, il faut qu'on devine ses combats.

La fable, nous n'y tenons guère, mais l'auteur aurait pu la choisir plus complète. L'épisode des amours de Philippe avec la comédienne manque de vérité. L'auteur, qui connaît bien les femmes de théâtre, n'a sans doute rien voulu écrire qui ressemblât à une personnalité, et il est sorti de ses scrupules un personnage élégant, sans doute, mais dont les contours sont indéterminés.

Il ne reste plus que la marquise de Talgas, parce que Philippe n'est doué ni des vertus ni des vices aimables, mais cette marquise est un chef-d'œuvre.

On la voit, on la touche, on l'entend, et tout ce qu'il y a d'humain dans le cœur de l'homme bondit vers cette redoutable enchanteresse, bien femme, bien Parisienne. On voit à nu les noirs de ce cœur qui palpite dans une si belle poitrine; on sent ses exigences, ses égoïsmes, ses dédains, ses caprices; on devine qu'elle ferait de vous, dans un moment d'ennui, un assassin ou un cadavre, et, malgré tout, on est prêt à dire :

— C'est égal, je l'aime comme ça.

Une vraie femme dans un livre, c'est plus qu'il n'en faut pour mettre bien des éditions sur la planche.

∿∿ Cette semaine, le *Monde illustré* était en fête : trois de ses rédacteurs les plus aimés, MM. Charles Yriarte, Paul Perret et Lorédan Larchey, venaient

d'être nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Paul Perret est le romancier favori de la *Revue des Deux-Mondes*; il doit avoir, si je ne me trompe, une trentaine de romans chez les grands éditeurs. Son dernier, *l'Idole*, est une de ces merveilles de style et de pensée qui aurait suffi à lui faire une réputation de premier ordre, si, d'ailleurs, cette réputation ne lui était acquise depuis longtemps déjà.

∿∿ M. Lorédan Larchey, lui, est un savant endurci, un piocheur aimable qui, depuis vingt ans, a soulevé un coin de toutes les connaissances humaines et mis dans le courant des myriades de curiosités ignorées. Ses qualités d'écrivain n'ont pas peu contribué à vulgariser des connaissances qui, jusqu'ici, étaient le patrimoine exclusif des bibliophiles.

∿∿ Parler de Charles Yriarte dans le *Monde illustré*, c'est un peu comme si l'on parlait d'Alfred Stevens dans la salle du musée de Bruxelles.

Comme dessinateur d'abord, comme directeur littéraire ensuite, et enfin comme rédacteur, il contribua plus que personne à la prospérité du journal.

Emporté par une ambition bien naturelle, il quitta le théâtre de ses premiers succès pour aller au vent de sa fantaisie. Yriarte a eu tous les bonheurs. Au *Figaro*, il fut le marquis de Villemer; à la *Vie parisienne*, il fut un anonyme célèbre; mais il se dégoûta vite de succès qui eussent suffi à quatre écrivains modérément ambitieux.

Après avoir fait des livres pittoresques, il alla frapper à la porte du sérieux et publia des ouvrages politiques et moraux.

De longs et studieux voyages à Venise, en Orient, en Espagne, au diable, complétèrent son esprit si brillamment doué, et l'on se rappelle le succès qui salua les deux volumes qu'il fit paraître l'an dernier, ouvrages qui étonnèrent le monde politique et charmèrent la famille artistique où Yriarte avait depuis longtemps une place d'enfant gâté.

∿∿ Voici une bonne nouvelle que Charles Monselet se gardera bien de vous annoncer dans son article des *Théâtres*. Il est vrai que Monselet *fait* de la critique et n'est point reporter; de plus, l'auteur des *Ressuscités* est la modestie même.

Eh bien, ce gastronome a lu à l'Opéra-Comique une pièce intitulée : *les Surprises de l'Amour*, musique de Poise, un musicien de grand talent.

Les surprises de l'amour! il y avait là de quoi faire vingt-quatre tableaux! le paresseux a fait un acte! un!

Il est vrai qu'on le dit charmant.

∿∿ Si Pierre Véron devait, lui aussi, vous dire ce qu'il prépare pour l'hiver, sa chronique n'y suffirait pas. J'ai donc l'honneur de vous annoncer que votre spirituel causeur vient de faire recevoir aux Folies-Dramatiques une opérette en trois actes : *les Hussards bleus*: on dit la musique de M. Planquette des plus entraînantes.

Si je vous disais que la pièce sera charmante, pleine d'esprit et de gaieté, je vous étonnerais médiocrement.

Vous voyez que si la semaine a été bonne pour le *Monde illustré*, l'hiver ne sera pas mauvais pour ses lecteurs.

∿∿ Extrait d'une lettre de Dieppe :

« ... A part ça, Dieppe est comme tous les ans. On s'y baigne peu, mais on s'y fait voir le plus possible. Beaucoup de beaux noms, peu de jolies femmes, à ce qu'on dit; moi je ne m'y connais pas. Il suffit que je trouve une tête à mon goût pour qu'aussitôt on y trouve mille choses à redire.

La curiosité d'hier a été le *Petrus*. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est que le *Petrus?* C'est un vieux bonhomme de navire à trois mâts qui a cent trois ans.

Malgré son grand âge, il est à peu près comme les autres; sa coque est plus noire et l'avant est, ce me semble, plus rond que d'habitude.

On vient voir ce vieux bâtiment par chic, et on rit, je ne sais pas pourquoi.

Moi, ça m'a fait rêver. Ce vieux bateau, battu depuis si longtemps par la tempête, a-t-il dû se défendre, et, comme ta France adorée, a-t-il dû être souvent à deux doigts de sa perte!

L'équipage est jeune, c'est dommage; j'aurais aimé à voir des matelots à barbe blanche. Nous avons demandé au second quelques renseignements. Le *Petrus* est norvégien; il n'a jamais été très-loin, mais le nombre de ses voyages en France, en Angleterre et en Hollande est incalculable.

Le petit Breton, élève du *Borda*, que René t'a présenté, est ici avec sa mère; naturellement, ils ont été voir le vieux navire.

— Tu vois, disait le jeune homme, tu vois un navire de cent trois ans; ça prouve bien qu'on ne fait pas naufrage toutes les fois.

La pauvre mère n'avait pas l'air bien rassurée; elle a souri, mais sans conviction.

M[lle] Stéphenson a poussé des cris d'admiration devant le *Petrus*. Tout le monde la regardait, et nous ne savions plus où nous mettre.

La petite S..., qui devient admirablement belle, a dit à Camille :

— Miss Stéphenson est ravie de rencontrer une carcasse plus vieille que la sienne.

— Chère mignonne, lui ai-je dit, il me semble que vous manquez de charité chrétienne?

Elle m'a regardée avec ses grands yeux de velours bleu et m'a répondu tranquillement :

— C'est possible, je suis israélite... »

∿∿ Le shah de Perse est revenu sur l'eau des conversations parisiennes. Il paraîtrait, s'il faut en croire un artiste voyageur, M. Laurens, et d'autres indiscrets, que ce souverain serait beaucoup plus sauvage qu'il n'en avait l'air.

Voici ce qu'un voyageur racontait l'autre soir au cercle :

Quand le père du shah mourut, le shah avait un petit frère encore tout enfant.

Il manda son précepteur et lui déclara qu'il serait le souverain le plus malheureux du monde s'il était forcé de prendre plus tard les armes contre son frère; il ajouta que de nombreux exemples l'autorisaient à penser qu'un jour son frère deviendrait un factieux aspirant au trône, et qu'il désirait s'en débarrasser sur-le-champ.

L'ordre était formel, il fallait obéir ou mourir. Mourir, le précepteur n'y songea pas une minute; mais il aimait l'enfant et voulait le sauver.

Dans ce but louable, il ne trouva pas d'autre moyen que d'arracher les yeux du pauvre petit.

Il les mit dans sa main, — c'est horrible, — et les porta au shah.

— Ton frère ne saurait plus te nuire et il est inutile qu'il meure; il faut un *voyant* pour régner; il est aveugle.

∿∿ Un cri d'indignation sortit de toutes les bouches, seul, M. B. de M... ne prit pas part à l'indignation générale.

— Permettez-moi, messieurs, fit-il, de ne pas trouver ce fait aussi affreux qu'il semble tout d'abord.

M. B. de M... est un brave homme qui ne dit jamais que trois mots « moitié au billet »; on demeura stupéfait en l'entendant parler. Il continua sans paraître s'apercevoir de l'étonnement universel.

— Quoi! c'est un enfant aveugle et voilà tout, c'est fâcheux, mais après? Ces deux yeux ont payé trente ans de tranquillité.

En France personne, sauf Moyaux, n'oserait commettre un crime aussi abominable, et pourtant comptez depuis trente ans : Février 48, juin, le 2 décembre, la Commune, la rentrée des troupes, que d'yeux arrachés, d'hommes morts, blessés, mutilés ou exilés et... et ça n'est pas fini.

Hélas!

∿∿ Comme tout le monde était tristement impressionné, le jeune G... s'écria :

— Allons! allons! vous direz ce que vous voudrez, ces Persans sont un vilain peuple.

— Pourquoi? demanda B. de M... Je vous avouerai que j'ai été en Perse pendant trois ans et que les hommes n'y sont ni meilleurs ni plus mauvais qu'ailleurs.

— Laissez-nous donc tranquilles, s'écria G..., des animaux qui sont féroces. Vous qui avez été là-bas, dites-vous, savez-vous le supplice réservé à la femme adultère.

— Oui.

— Dites-le.

— On l'enterre vivante.

— Après?

— Après, on piétine la terre sous laquelle elle étouffe.

— Vous l'entendez? messieurs, quels aimables gens!

Tout le monde avait froid dans le dos.

B. de M... reprit tranquillement :

— Mon Dieu, je ne dis pas... mais en France si nous n'enterrons pas la femme tombée, ça n'empêche pas son ou ses amants de piétiner sur elle.

∿∿ Une histoire de peintres, c'est-à-dire non, une histoire de rapins.

Trois paysagistes habitent une petite bourgade, près de Fontainebleau. Un jour qu'il sont en promenade, il font connaissance d'un bourgeois amateur de tableaux qui les invite à venir le voir à Paris.

— Attendez, leur dit-il, je vais vous donner ma carte. Ah! bon! voilà que je n'ai pas de cartes sur moi, avez-vous un crayon?

Les peintres se regardent fort surpris, puis ils se fouillent, pas de crayons.

— C'est étonnant, fait le bourgeois, c'est bien étonnant que vous autres, des peintres, vous n'ayez pas de crayons, vous n'êtes pas des artistes.

— Euh! étonnant, pas très, nous ne portons jamais rien dans nos poches, ça gêne pour travailler.

Le bourgeois avise un cabaret :

— Permettez-moi de vous offrir quelque chose, nous trouverons là de quoi écrire.

En effet, la maîtresse du cabaret donne une plume et de l'encre, puis demande :

— Que prendront ces messieurs?

— Avez-vous une bonne bouteille de bon vin vieux? demande le bourgeois.

— Oui, monsieur, en voilà une; mais mon mari n'est pas là, je n'ai rien pour la déboucher.

— C'est fâcheux, fait le bourgeois contrarié.

Mais les trois paysagistes, avec un ensemble parfait, fouillent dans leurs poches et chacun en sort un tire-bouchon.

JULES NORIAC.

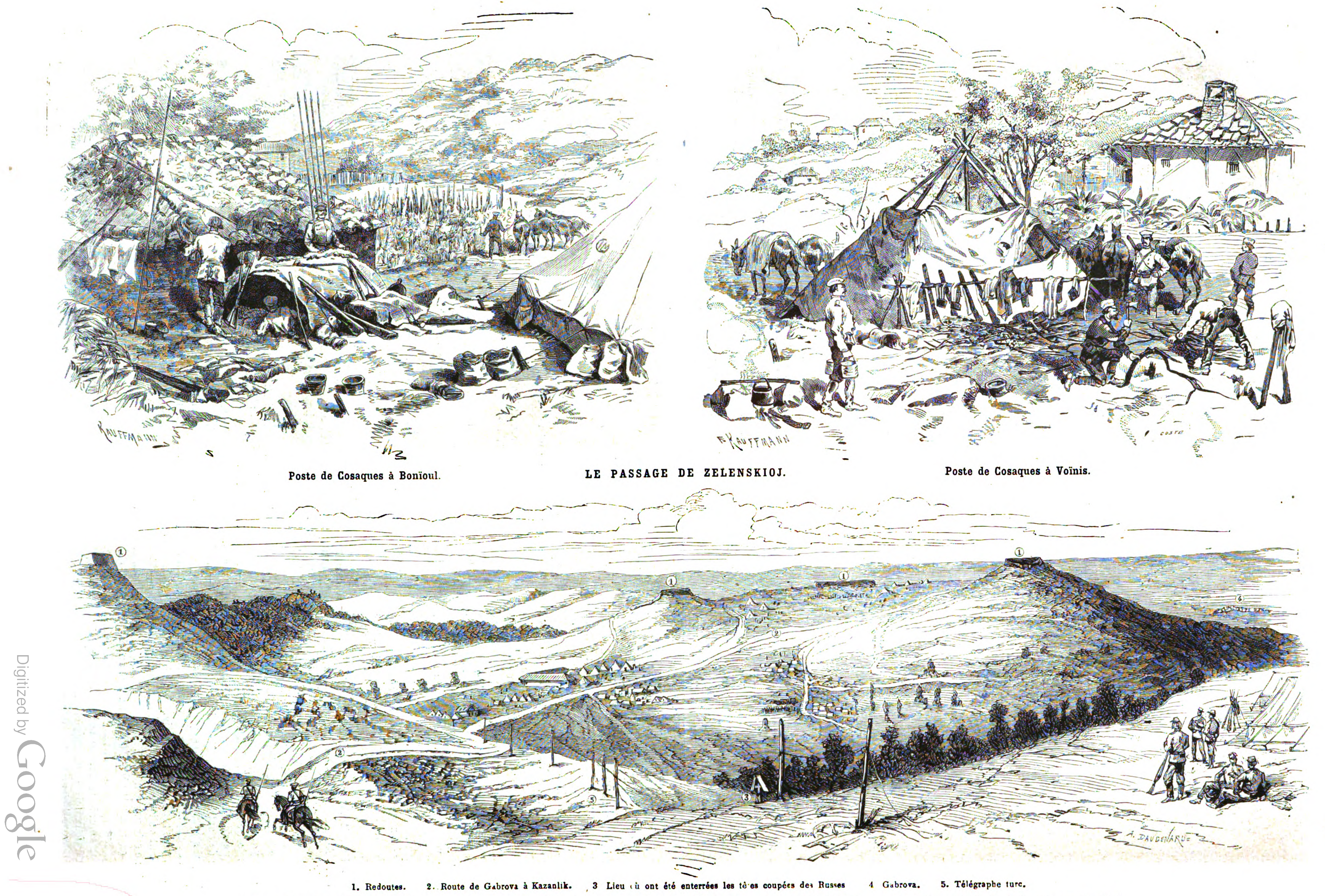
AVIS

Quatre correspondants seulement, ceux du *Temps*, du *Times*, de *l'Illustration espagnole* et du *Monde illustré*, ont été témoins du téméraire et brillant passage des Balkans; leurs notes et croquis ont donc un puissant intérêt historique; aussi, malgré le retard apporté au second envoi (en double) de M. Dick sur ces faits curieux (le premier ne nous est pas parvenu), nous avons voulu donner en détail cette marche extraordinaire qui assure définitivement à l'armée russe la communication entre le nord et le midi des Balkans. D'ailleurs, notre correspondant s'est trouvé mêlé à la politique dans ces événements, en signant avec ses confrères une note diplomatique qu'on verra plus loin; nous devions joindre au témoignage de sa plume celui de son crayon toujours fidèle. Qu'on nous pardonne ces nouvelles scènes de barbarie, qui sont les tristes effets d'une lutte fanatique dont nous voudrions voir la fin. Puissions-nous y contribuer dans une certaine mesure en inspirant à tous l'horreur de pareilles atrocités.

Notre prochain numéro fera du reste une heureuse diversion; nous y fêterons *le troisième centenaire de Rubens* avec la ville d'Anvers, où nous sommes représentés comme il convient à un journal artistique. Indépendamment de nos correspondants ordinaires de Belgique, nous nous sommes assuré la collaboration spéciale de M. Émile Bergerat, bien connu dans la littérature parisienne, qui nous envoie dès ce jour ses premières impressions de voyage et celle de M. Kaemmerer, l'auteur de tant de ravissants tableaux : *La Plage de Scheveningue, Une journée d'hiver en Hollande, Une partie de crocket* entre autres, qui ont obtenu les plus légitimes succès et ont été reproduits à l'infini. Au prochain numéro donc, les dessins à la plume de l'habile artiste.

Au prochain numéro, également, *le Voyage du Maréchal*, que M. Scott a suivi dans ses pérégrinations à travers la Normandie.

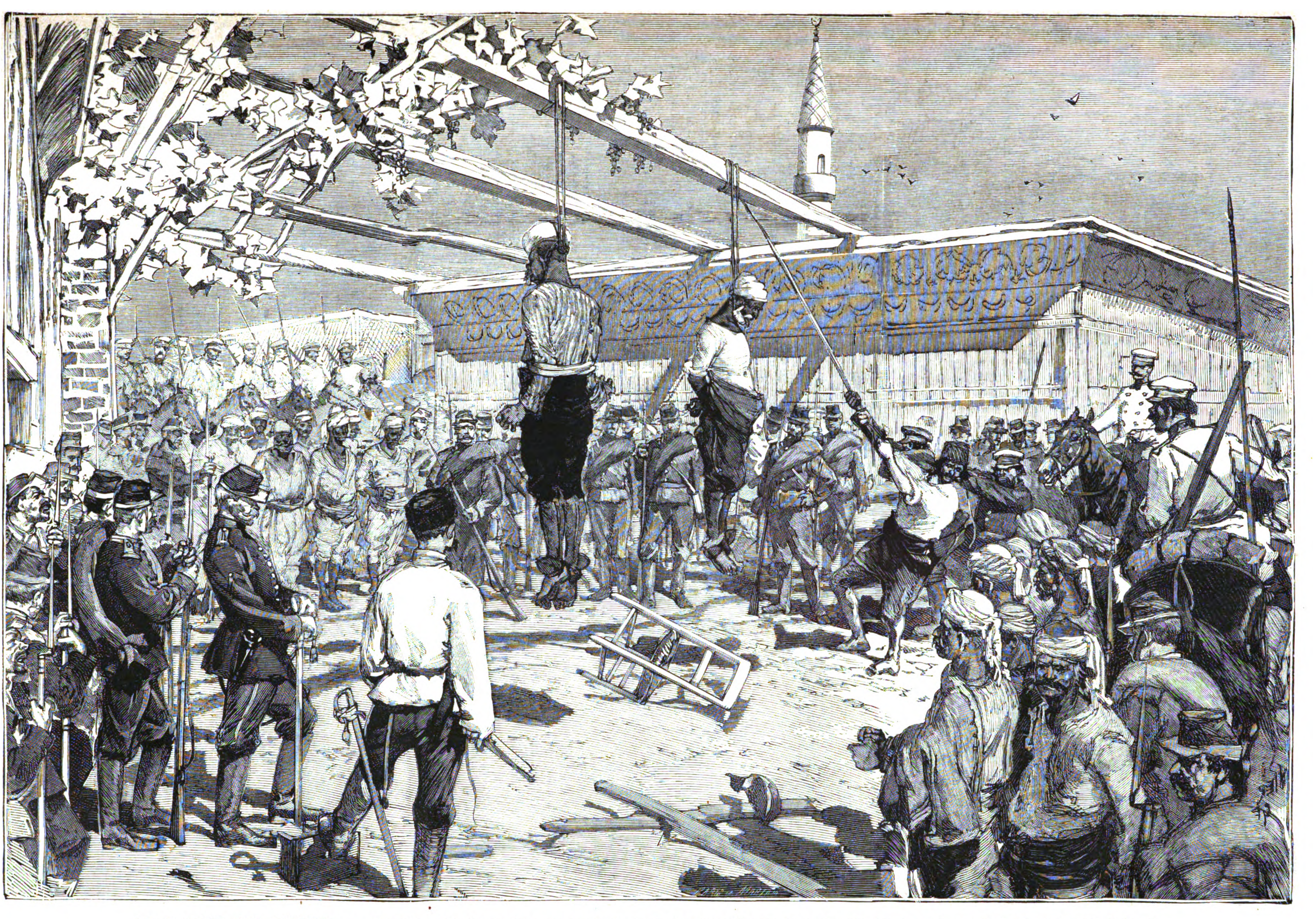




Poste de Cosaques à Bonïoul. LE PASSAGE DE ZELENSKIOJ. Poste de Cosaques à Voïnis.

1. Redoutes. 2. Route de Gabrova à Kazanlik. 3 Lieu où ont été enterrées les têtes coupées des Russes 4 Gabrova. 5. Télégraphe turc.

LE PASSAGE DES BALKANS. — Redoutes défendant les hauteurs de Saint-Nicolas, dans la passe de Schipka. — D'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.



LE PASSAGE DES BALKANS. — Kazanlik. — Pendaison, dans une rue du Bazar, de deux Bachi-Bouzoucks, condamnés à mort par la commission turco-bulgare de la ville.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick.)

LA GUERRE

En Europe

La situation est à peu près la même en Europe et en Asie ; les combats qui s'y livrent ne sont que des escarmouches d'avant-garde. Les renforts arrivés de part et d'autre du côté des Russes se font déjà sentir. Il paraîtrait que ces derniers renonceraient pour le moment à attaquer de face les positions presque inexpugnables de Plevna, et se contenteraient de cerner l'ennemi dont les approvisionnements arrivent déjà difficilement. Suleyman-Pacha, après avoir repris Erki-Zagra et Kazanlyk, aurait traversé les Balkans par la passe d'Elena et rejoint Méhémet-Ali. Mais les Russes sont restés maîtres du terrain conquis, entre Sistowo et Schipka, et l'on doute que les Turcs puissent les en déloger. Le czar, décidé à suivre toutes les opérations de son armée, fait d'ailleurs un pas en avant en installant son quartier impérial à Tirnova.

En Asie

L'aile droite des Russes, renforcée en se mettant de nouveau en mouvement, n'aurait pas été plus heureuse que la première fois.

NOS GRAVURES

L'Expédition du général Gourko

L'EXPÉDITION du général Gourko restera comme un des plus brillants faits d'armes dont il soit fait mention dans les annales militaires. Nous ne voyons guère dans les guerres modernes à lui comparer que la fameuse marche de cavalerie du général Scherman dans la guerre d'Amérique. Jamais corps d'avant-garde ne s'est aventuré aussi audacieusement en pays ennemi et n'a obtenu d'aussi grands résultats en aussi peu de temps. L'intérêt exceptionnel de cette expédition, les conséquences décisives qu'elle doit avoir sur la conduite ultérieure de la guerre et les épisodes horribles dont elle a été marquée nous ont engagé à lui consacrer un numéro du *Monde illustré*.

Sitôt que les Russes eurent passé le Danube, le Grand-Duc Nicolas, commandant en chef de l'armée, décida la formation d'un corps d'avant-garde qui reçut pour instruction d'éclairer les devants de l'armée dans la direction de Tirnova et, après la prise de cette ville, de tenter de se frayer un passage à travers les Balkans. Le général Gourko, auquel le commandement de ce corps fut confié, se mit en route, le 3 juillet, avec 10 bataillons et demi d'infanterie (4 bataillons de chasseurs, 6 bataillons de Bulgares et 1 demi-bataillon de plastounes), 31 escadrons et demi de cavalerie (8 escadrons de dragons, 4 escadrons de hussards, 18 escadrons de cosaques du Don, 1 escadron de cosaques de l'Oural, 1 demi-escadron de la garde), 32 bouches à feu et un détachement de pionniers à cheval.

Le 7, par un heureux coup de main, il s'empara de Tirnova et il s'occupa aussitôt du passage des Balkans. Cette chaîne de montagnes constitue la seconde ligne de défense de la Turquie; elle n'est franchissable que par un petit nombre de défilés; de Tirnova, le général Gourko en avait trois devant lui, connus depuis longtemps : ceux d'Elena, de Travna et de Schipka, tous trois gardés par les Turcs. Un hasard en fit découvrir au prince Treretelef, qui connaît bien la langue du pays, un quatrième, celui de Haïn-Keni ou de Zelenskeni, situé entre les deux premiers. Le général Gourko dressa son plan de façon à profiter de cette trouvaille. Il fut résolu qu'un détachement passerait par Gabrova, irait attaquer le passage de Schipka au nord, tandis que le corps d'avant-garde, franchissant le défilé de Haïn-Keni, que les Turcs ne pouvaient songer à défendre, puisqu'ils ne le connaissaient pas, irait le prendre à revers par le sud. La possession de Schipka était indispensable à l'armée russe, parce que c'est la seule passe où il y ait une route praticable pour le train et pour la grosse artillerie.

Le 10, des pionniers, sous les ordres du général de Rauch, entrèrent dans le défilé de Haï-Keni. Pendant trois jours, ils y travaillèrent sans relâche; le général de Rauch, donnant l'exemple, ôta son uniforme et mania la pioche en tête de ses hommes. Le 12, la route était suffisamment aménagée, le corps du général Gourko s'engagea à son tour dans la passe. Malgré les travaux préparatoires des pionniers, il eut à vaincre des difficultés inouïes, rochers jetés en travers de la route, pente d'une roideur effrayante, obstacles de toute nature. Deux canons roulèrent dans les ravins. En arrivant au bout de la route, les soldats étaient exténués; mais, le 14 au matin, toutes leurs fatigues furent oubliées, ils virent le soleil se lever sur la vallée de la Tonudja, la célèbre vallée des Roses, le paradis de la Turquie; les Balkans étaient franchis, le chemin de Constantinople était ouvert. Des postes furent laissés à Bonioul, à Voïnis et à Zelenskeni, pour la garde du passage; une colonne commémorative fut élevée sur le mont Parovei en souvenir des travaux des pionniers, et le général Gourko s'élança vers l'ouest dans la direction de Schipka.

Trois cents nizams, qui se trouvaient à Hauskeine, furent défaits; d'autres combats heureux furent livrés à Konaro, à Orezare et à Ouflani. Le 17, le général Gourko arrivait en vue de Kazanlyk, la capitale de la vallée des Roses. Des troupes turques qui se trouvaient devant la ville furent encore dispersées. Vers midi, le général Gourko vit arriver une députation des notables musulmans et chrétiens qui venaient lui livrer Kazanlik. Les habitants, qui sont au nombre de 12,000, 8,000 Bulgares et 4,000 Turcs, vivaient depuis trois jours dans des transes horribles. Les Turcs craignaient d'être massacrés par les Bulgares et les Bulgares d'être exterminés par les Turcs. A la fin, les deux races avaient fait un pacte et constitué une commission turco-bulgare chargée de veiller au salut commun. Deux bachi-bouzouks qui essayèrent de piller furent pendus par ordre de cette commission.

Il était convenu que la colonne de Gabrova par le nord et le général Gourko par le sud attaqueraient le col de Schipka simultanément le 17 au matin. Les combats qu'il avait été obligé de livrer avaient mis le général Gourko en retard, et il ne put arriver à Schipka que le 17 au soir. Il s'ensuivit que le 17 la colonne de Gabrova attaqua isolément par le nord et fut écrasée par le nombre.

Il y a au pied des Balkans un village de Schipka ; le col de ce nom est à 4 kilomètres plus loin et à 1,000 mètres au-dessus. Le 17 au soir, la cavalerie du général Gourko s'empara du village et du camp que les Turcs y avaient installé. On y trouva une grande quantité de vivres destinés à la garnison du col, qui resta par le fait sans subsistances. C'est grâce à cette circonstance que la prise du col devint possible, car, de l'avis de tous les militaires, le mont Saint-Nicolas qui le domine avait été si bien fortifié qu'il était à peu près imprenable de vive force.

Le 18, le général Gourko attaqua à son tour par le sud; mais, comme il n'avait pu prévenir le détachement de Gabrova, son attaque fut isolée comme celle de la veille et pour cette raison également malheureuse. Deux brigades de chasseurs et deux compagnies de plastounes en furent chargées. Après une lutte héroïque, elles durent battre en retraite, abandonnant sur le terrain, comme le détachement de Gabrova avait fait la veille, ses blessés à la merci des Turcs.

Le 19, le général Gourko et le détachement de Gabrova devaient enfin attaquer simultanément, mais de bon matin un parlementaire vint demander à capituler. Vers midi, on s'aperçut que ces négociations n'étaient qu'une comédie destinée à amuser les Russes; les Turcs s'étaient enfuis par un sentier de chèvres vers l'ouest. Le général Skobelef et le colonel Stroukof, du détachement de Gabrova, occupèrent donc les retranchements, où l'on trouva 5 drapeaux, 8 pièces de canon et une grande quantité d'armes de toutes sortes.

Pendant qu'ils envahissaient les ouvrages turcs, un triste spectacle s'offrit tout d'un coup aux yeux des Russes. Dans une partie du camp se trouvaient vingt et une têtes et plus loin des cadavres affreusement mutilés des compagnons qu'ils avaient été obligés d'abandonner dans des attaques précédentes. Indignés de ces atrocités commises par des soldats réguliers de l'armée turque, quatre correspondants de journaux qui avaient suivi l'expédition du général Gourko, et parmi lesquels se trouvait le nôtre, rédigèrent la protestation suivante :

Kazanlyk, le 21 juillet 1877.

Etrangers admis à suivre les opérations de l'armée russe comme représentants de quelques-uns des principaux organes de la presse européenne, nous croyons de notre devoir de constater publiquement les actes de barbarie commis par les troupes régulières ottomanes chargées de la défense du défilé de Schipka.

Les 5 (17) et 6 (18) juillet, dans les combats meurtriers qui ont précédé l'évacuation des ouvrages retranchés élevés par les Turcs, certaines positions ont été successivement occupées par les combattants des deux armées, sans que de part et d'autre on ait eu le temps d'enlever morts et blessés. La lutte terminée, les blessés turcs, abandonnés en grand nombre, ont été recueillis, soignés sur le plateau même par les chirurgiens de l'armée adverse; mais des blessés russes, aucun de ceux qui ont eu le malheur de tomber en un endroit momentanément occupé par les troupes turques, n'est resté vivant. De vingt à trente malheureux ont été décapités, plusieurs amputés des pieds, des mains, des oreilles, du nez, des parties sexuelles, la poitrine tailladée à coups de yatagan et leurs têtes portées dans le camp turc, où les ont trouvées les soldats russes après l'occupation des ouvrages. Nous avons vu de nos yeux ces têtes coupées, ces corps mutilés, quelques-uns témoignant par la contraction des muscles, la torsion des membres, les horribles tortures d'une mutilation pratiquée à vif. Nous avons vu un corps décapité et mutilé encore, étendu sur le brancard d'ambulance où il avait été placé blessé, et non loin de là les cadavres également décapités des deux brancardiers portant au bras gauche le brassard de la Croix-Rouge.

Nous nous en tenons strictement à ce que nous avons vu et, laissant à ceux qui ont été témoins du combat lui-même le soin de relever la violation des droits de la guerre qu'auraient commise les Turcs, en arborant deux drapeaux parlementaires pour rouvrir presque aussitôt le feu sur les troupes russes en refus, nous soumettons au jugement du monde civilisé le contraste que présentait le lendemain du combat, à quelques centaines de mètres de distance, d'un côté, plus de cinquante blessés musulmans soignés selon les préceptes de l'humanité par les médecins de l'armée russe, de l'autre le monceau de têtes coupées, hideux trophée des barbaries de la garnison régulière ottomane.

C. B. BRACKENBURY, lieutenant colonel, correspondant militaire du *Times*.
DICK DE LONLAY, correspondant spécial du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*.
H. DE LAMOTHE, correspondant du *Temps*.
I.-L. TELLIER, correspondant de la *Ilustracion española y americana*.

Dans son analyse des rapports officiels des commandants russes, l'*Invalide russe* résume ainsi son impression sur l'expédition du général Gourko et ses résultats :

« Forte par elle-même, la position de Schipka avait été si habilement fortifiée par plusieurs rangées d'ouvrages et si bien armée que, si les Turcs avaient eu des vivres en quantités suffisantes et n'avaient pas pris panique, sa possession nous aurait coûté les plus grands sacrifices. Quoique sensibles, les pertes éprouvées par nos troupes dans les affaires du 17 et du 18 doivent donc être considérées comme insignifiantes en regard des résultats obtenus.

« Sur une largeur de plus de deux journées de marche, les Balkans sont ainsi en notre pouvoir, avec trois passages, qui au nord convergent tous vers l'important point stratégique de Tirnovo.

« Ces résultats, le général Gourko les a atteints en huit jours, du 12 au 19 juillet. La durée totale de son expédition, depuis le passage du Danube par ses troupes à Zimnitsa, le 31 juillet, a été de quinze jours. »

LE CENTENAIRE DE RUBENS

LETTRES D'ANVERS

Anvers, le 15 août 1877.

Il y a un adage qui enseigne que l'attente du plaisir est plus féconde en jouissances que le plaisir même. C'est parce que nous étions convaincus de cette vérité philosophique que nous sommes arrivés ici bien avant que les fêtes fussent commencées et « devant que les chandelles

fussent allumées, » comme dit Molière. Nous n'avons pas à nous repentir de notre prudente précipitation. Anvers présente depuis quelques jours le spectacle le plus animé et le plus pittoresque : toutes les têtes sont en l'air, tous les bras sont en mouvement; la ville est sens dessus dessous; elle ressemble aux coulisses d'un théâtre de féeries dans l'entr'acte qui précède l'apothéose ou le tableau à effet. C'est fort amusant à voir, et nous passons de bons moments à badauder et à voir poser les lampions.

La place Verte (centre aristocratique de la ville), la place de Meir, celle de l'Hôtel-de-Ville, celle encore de la Commune, toutes les places enfin sont occupées par des échafaudages arachnéens, qui sont des carcasses d'arcs de triomphe et de portes pavoisées. Le soleil emmêle là dedans ses rayons et fait scintiller bizarrement l'or pâle des dentelures de sapin. Des ouvriers, suspendus à des fils, se balancent à travers ces immenses cages à poulets, et la population, bouche béante, les regarde avec ce flegme flamand qu'elle a même devant les culbutes désopilantes des singes au Jardin zoologique. Aux fenêtres des maisons principales, on place de longues perches bariolées, assez semblables à d'immenses mirlitons, et qui sont destinées à soutenir des drapeaux et des oriflammes. L'effet sera fort beau quand ils flotteront, par masses multicolores, sur le cortége et lui formeront une sorte de dais mouvant. Mais ce qui prête à ces préparatifs un charme particulier, c'est la figure heureuse de chaque habitant. On sent que les Anversois comptent beaucoup sur cette fête qu'ils donnent. Quand nous passons à côté d'eux, ils nous regardent avec un sourire moitié narquois et moitié attendri, qui signifie ceci : « A-t-il un nez, celui-là, d'être venu! C'est un malin qui flaire les bons endroits! »

D'ailleurs, il faut rendre justice aux Anversois : ils font consciencieusement les choses. Il s'agissait de fêter Rubens, et je vous réponds qu'ils ne s'y ménagent point. Tout est baptisé, pour l'occasion, du nom de l'artiste national; les murs étalent en tous sens, en toutes couleurs et dans toutes les langues les cinq lettres flamboyantes de ce nom glorieux. On vend des cigares Rubens, des élixirs de Rubens qui sont de vagues « surinams » où l'eau brune de l'Escaut se mêle à des alcools problématiques, des nœuds de cravates ornés du portrait de Rubens avec le grand feutre traditionnel. Les rues, les maisons, les encoignures avec leurs pittoresques madones, les flèches des églises d'où s'envolent des carillons joyeux, les fenêtres voilées de transparents brodés, les barques aux voiles couleur d'amadou qui filent le long du quai Van Dyck, les hôtels, les cafés, les estaminets flamands du port où l'on débite la bière d'orge et les harengs salés, tout chante et acclame Peter-Pauwel Rubens!

S'il n'y a pas abus, il y a du moins obsession, et l'étranger qui tomberait ici sans être prévenu pourrait croire que le mot Rubens est, lui aussi, le fond de la langue brabançonne. Mais ce qui sauve tout, je vous l'ai dit, c'est la sincérité. Nous avons, d'ailleurs, Kaemmerer et moi, sur les voyages les mêmes idées que Théophile Gautier, mon maître : à Anvers, nous sommes Anversois, comme nous serons demain Amsterdamois à Amsterdam; c'est la seule manière de tirer profit de ce que l'on voit et d'être heureux sur les routes. Aussi, lorsqu'après avoir acheté un programme des fêtes à chacun des galopins qui nous les fourrent dans le gilet (et Dieu seul et Rubens savent s'ils sont nombrables!), après avoir accepté des petites bouquetières les fleurs encadrant des photographies de Rubens, et des marchands ambulants les couronnes de laurier surmontées d'un petit drapeau et traversées par un oiseau en sucre; si d'autres galopins et d'autres bouquetières nous imposent leurs marchandises, nous leur en prenons encore, nous leur en prenons toujours. Le Jardin zoologique annonce, en l'honneur de Rubens, une vente d'animaux féroces, superflu de sa richesse; nous sommes capables d'acheter un lion, s'il le faut, et de témoigner ainsi notre admiration au grand Peter-Pauwel. Dans la rue Koolkaai, la plus pittoresque d'Anvers, une marchande de moules en plein vent voulait à toute force me faire goûter à ses beaux mollusques bleus; comme je sortais de déjeuner, j'y avais certaine répugnance : le nom de Rubens vainquit tous mes scrupules d'estomac, et je fus récompensé par un bon sourire.

Donc Rubens est à toutes sauces, et il suffit à tous les plats, car c'est un fort grand homme, en effet. Mais dans l'usage que les Anversois font de son nom, ils arrivent à des résultats euphoniques tout à fait particuliers. C'est ainsi que nous sommes tombés en arrêt devant une affiche proclamant le Rubensbal! Prononcez le mot à haute voix pour en obtenir le caractère : *Rubensbal!* Naturellement, nous sommes entrés à ce Rubensbal, qui est un bal populaire. Le plaisir et la bonne humeur y régnaient en maîtres.

Figurez-vous une vaste salle, tellement basse de plafond qu'on a été forcé d'y pratiquer un trou pour que le violoncelliste puisse y tenir son instrument debout; une partie du manche est perdue là-dedans, enfoncée dans l'étage supérieur, de telle sorte que le musicien y plonge le bras et le ramène tour à tour, sans que l'on comprenne à quelle occupation il se livre. D'autres trous, également percés dans le plafond, forment des chapeaux d'air aux lampes de l'orchestre. Presque tous les instrumentistes ont des lunettes qui reluisent diaboliquement aux vacillations des lustres. On pénètre là pour la somme de vingt centimes, encore donnent-ils droit à un verre de bière de Louvain, que des garçons distribuent à la ronde. La foule est énorme. Mais ceux qui n'ont pas vu le Rubensbal ne savent pas ce que c'est que de danser. Les jupes tournent comme des volants de raquettes; on s'empoigne au vol par la taille, on pivote frénétiquement, on se lâche, on tombe dans des bras ouverts, sur des poitrines dilatées par la joie, contre des visages rubiconds dont les yeux clignent et se ferment à demi. Souvent le hasard jette une danseuse aux bras d'une autre danseuse, et *vice versa*; mais on ne s'arrête pas pour si peu. Nous avons vu de la sorte deux soldats valser longtemps ensemble, les regards au ciel, sans s'apercevoir de leur bévue. L'orchestre aux yeux luisants accomplit des prodiges de tapage et secoue tous les chapeaux chinois de la musique joviale. Un nuage de fumée s'épaissit peu à peu au-dessus des corybantes, et il masquerait leur bonheur aux yeux des mortels si de braves courants d'air n'y mettaient bon ordre. Si l'on s'amuse ainsi avant les fêtes, que sera-ce, grands dieux! quand les carillons et les salves en auront ouvert le paradis flamand et ses annexes!

Le programme de cette kermesse de dix jours est très-varié et tout à fait affriolant, car il garde un caractère intime, une couleur du cru, par où il se distingue des fêtes banales. On n'a rien fait venir de Paris, ni les fleurs, ni les lampions. C'est à peine si j'ai entendu parler de certains transparents énormes, demandés à M. Chéret, notre décorateur. Encore la ville eût-elle parfaitement suffi à cette besogne, car elle regorge de peintres. Je ne puis malheureusement rien vous dire cette fois de ce concours de pêche à la ligne, lutte surprenante, et l'une des choses qui nous ont décidés à ce voyage d'Anvers. Nous l'attendons avec une angoisse que vous comprendrez aisément, attendu que la plus féconde imagination n'arrive pas à se représenter ce que cela peut bien être, un concours de pêche à la ligne! Quoique bizarre déjà, le concours d'animaux reproducteurs se dessine plus nettement dans notre esprit.

Tout l'intérêt en ce moment se concentre sur la cantate de samedi prochain, cantate de mille exécutants et chanteurs. Il y aura là un bruit prodigieux qui s'entendra des campines de la Zélande et y fera mugir sympathiquement les vaches endormies. Le cortége historique est divisé, paraît-il, en trois parties : la première figurera les origines de la ville; la deuxième mettra en scène ses grands hommes; la troisième sera consacrée à l'exaltation générale de la gloire d'Anvers. Comme je n'aurai pas sans doute le temps d'y assister, je vais vous mettre tout de suite au courant de la légende populaire dont les personnages formeront le char des origines.

Il y avait une fois, c'était du temps de Julius Cæsar, un affreux géant saxon qui s'appelait Druon Antigon, dit l'histoire. Il habitait précisément Anvers; son burg dominait l'Escaut, sur les eaux duquel il exerçait un droit de péage tyrannique et sanguinaire. Les navires qui remontaient le fleuve étaient contraints de lui payer des rançons proportionnées à leurs chargements. Ce méchant homme était d'ailleurs l'indigne père d'une charmante fille nommée Octroie, selon les uns, et Douane, selon les autres. Elle était vêtue de vert glauque et ne marchait pas sans une pique, avec laquelle elle s'amusait à larder le pauvre monde. Quant à Druon Antigon, il coupait simplement, avec sa hache, les poignets aux navigateurs récalcitrants et jetait leurs mains aux anguilles de l'Escaut. La belle Octroie avait inspiré une violente passion à Salvius Brabon, gouverneur du Brabant, et officier de Cæsar; mais celle-ci n'aimait que l'argent, et de tous les talents que pouvait posséder un jeune homme, elle n'appréciait que les talents d'or. D'ailleurs, en qualité de Saxon, le géant Antigon détestait déjà la race latine. Il refusa donc carrément de donner Octroie en mariage à Brabon, ce qui mit celui-ci dans une fureur abominable. Il résolut de se venger de ce coupeur de mains qui lui refusait la main de sa fille. Ayant embarqué sa légion sur des trirèmes, il traversa l'Escaut et vint assiéger le château d'Antigon. Le géant, aidé de sa fille, se défendit avec une grande intrépidité; la belle Octroie, avec sa pique armée d'un crochet, faisait la besogne de dix soldats. Enfin le castel fut emporté. Salvius Brabon fit amener Antigon sur le sommet de la tour et lui renouvela ses propositions : « Veux-tu de moi pour gendre, lui dit-il, une fois, deux fois?... — J'aime mieux mourir! répondit Antigon. — Qu'on lui coupe la main droite à son tour! s'écria alors le lieutenant de Cæsar. » Et quand cette main fut coupée, deux hommes la prirent et la jetèrent aux anguilles de l'Escaut, qui en déjeunèrent pendant deux jours, tant cette main était grande et gigantesque. La suite de l'histoire est facile à deviner : Brabon épousa cette Octroie, que d'autres chroniqueurs ont nommé Douane, et il en eut une multitude d'enfants, vêtus de vert glauque et armés de piques dont la race s'est répandue dans tout l'univers, et qui ont conservé le nom de leur mère. C'est même ce qui a induit en erreur quelques érudits qui ont voulu voir en Douane, non pas la femme, mais la maîtresse de Brabon, et soutiennent que Salvius était déjà marié avec la propre nièce de Cæsar.

C'est ce Salvius Brabon qui a donné son nom au Brabant, après l'avoir libéré du géant de l'Escaut; il est représenté, jetant dans l'eau la main de son beau-père, sur la merveilleuse fontaine forgée par Quentin Metsys, véritable guipure de fer, que l'on voit à la place de la Cathédrale.

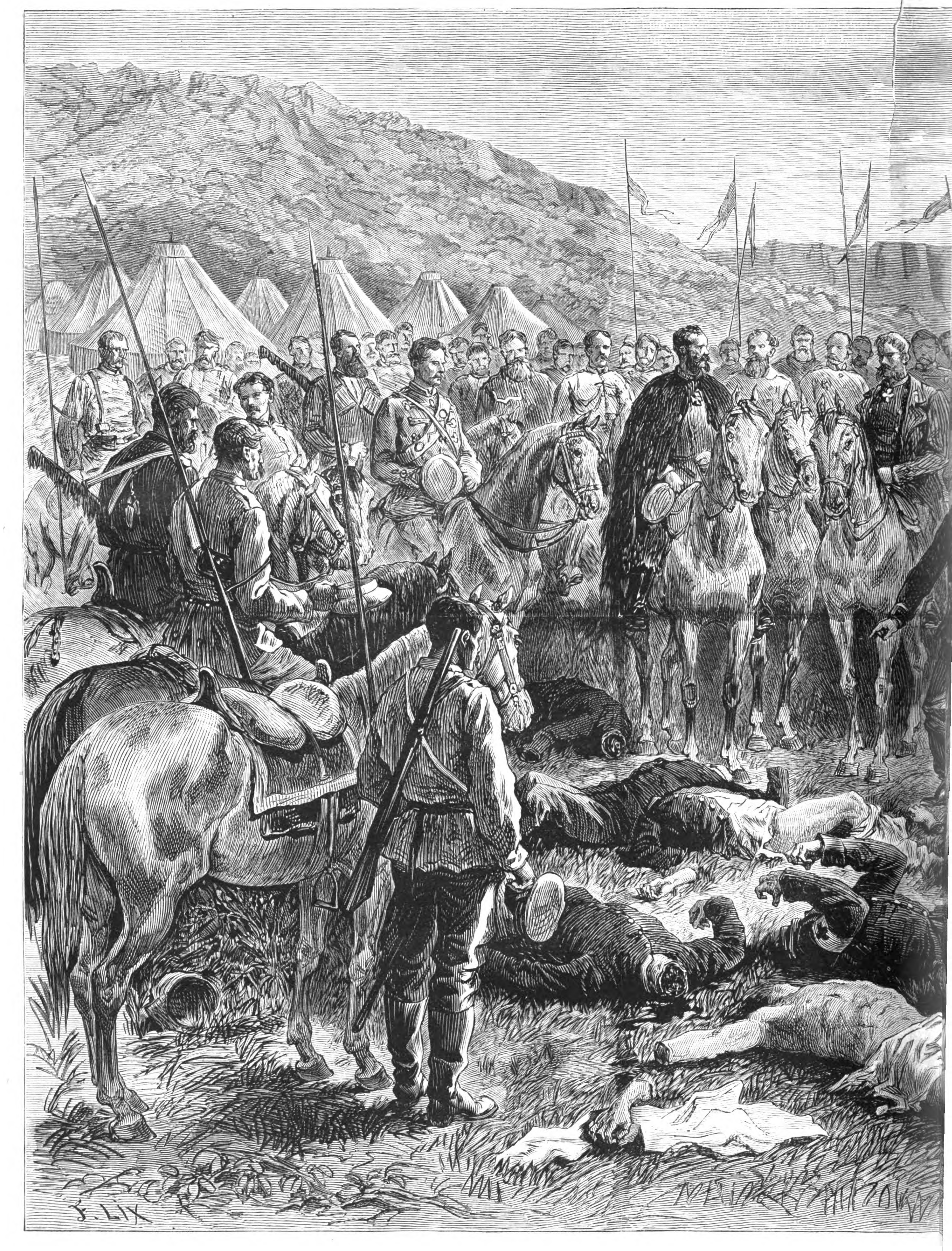
ÉMILE BERGERAT.

(*A suivre.*)

COURRIER DU PALAIS

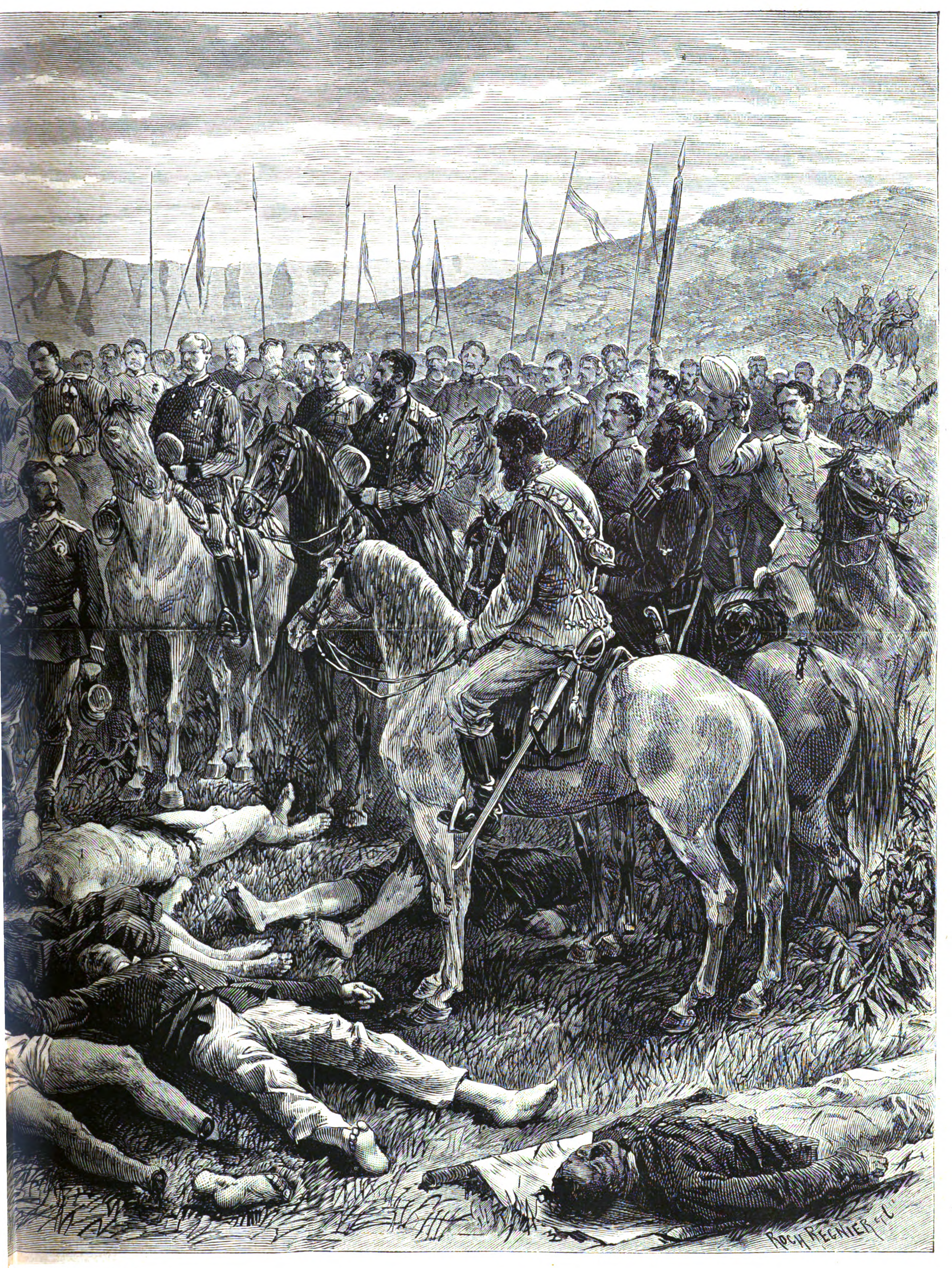
Concessions à la galanterie française. — La bigamie est un cas pendable. — Les dames en ont leur part. — Les idées de Mlle Étiennette sur les mariages espagnols. — Plus heureuse que sage, assurément. — Le château d'If. — Complicité d'un écrivain célèbre. — Monte-Christo et Sylvandire. — Le compte des ivrognes. — Le grand coupable. — Les funérailles de Virginie Déjazet. — A huitaine. — A propos de *Madame l'Archiduc*. — Tout finit donc par des procès!

La bigamie, dit-on, — et je ne saurais trop comment expliquer pourquoi on le dit, — est un crime masculin. Si c'est là une flatterie galante à l'adresse du beau sexe, à la bonne heure! je suis, sous ce rapport, tout aussi chevalier français que qui que ce soit, et je parlerai comme le veut la galanterie française; mais si on entend par ce dicton (ou ce dit-on) faire œuvre de statistique criminelle, me voilà, de par mes fonctions de chroniqueur judiciaire, obligé de combattre cette illusion : étant donnée la proportion des crimes et délits commis par la plus belle moitié du genre humain en regard des méfaits reprochés à l'autre moitié, l'homme et la femme n'ont rien à s'envier l'un à l'autre. Je tiens un exemple et je ne le lâche pas, ne fût-ce que par esprit de justice, et dans l'intention de terrasser partout où je le



LE PASSAGE D

19 JUILLET. — Les généraux Gourko, Rauch, Skobeleff, de Wittgenstein et leurs états-majors entourant, dans le camp turc de Saint-Nicolas (



DES BALKANS.

(Passe de Schipka), les restes mutilés des soldats russes tués ou blessés le 18 juillet. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

rencontre ce monstre ennemi de la vérité que l'on appelle l'esprit de convention.

Le 31 mars 1864, Mlle Étiennette Churicol avait épousé, à Irun, un Espagnol, et 1865 n'était pas encore une année commencée que les deux époux, établis en France, avaient pris chacun sa route, en ayant bien soin de se tourner le dos. Seulement ils eurent peut-être le tort de ne pas voyager assez vite ou assez longtemps; tous les deux se trouvant domiciliés dans le département des Basses-Pyrénées, se rencontrèrent quelquefois, mais sans même faire semblant de se connaître. La dignité castillane et l'indifférence française sont deux bouchers d'égale puissance. Mlle Étiennette, devenue Mme Julhia, mais se gardant bien de porter ce nom, vécut ainsi pendant seize ans d'une façon un peu trop indépendante; elle eut différentes discussions avec la justice qui n'était pas toujours satisfaite de sa probité et de ses mœurs, et qui lui témoigna son mécontentement par des condamnations sévères; enfin, l'année dernière, au mois d'octobre, elle épousa tranquillement, devant la municipalité de Pau, M. Jean Sallerino, ce qui l'a tout naturellement amenée sur le banc de la cour d'assises.

L'accusée plaidait ce qu'on appelle en langage judiciaire « la bonne foi ». Avait-elle lu Balzac? C'est possible; mais c'est bien peu vraisemblable, car le commerce de poissons auquel elle se livre n'a pas grande affinité avec la littérature. Eh bien, si elle n'a pas lu Balzac, elle l'a deviné, ce qui est plus fort. L'Espagne est « un pays tout de fantaisie », a-t-elle dit, et un mariage en Espagne avec un Espagnol n'a pas pu lui paraître un mariage sérieux. — Mais, lui objectait l'accusation, si vous étiez de bonne foi, pourquoi donc avez-vous pris la précaution d'épouser M. Sallerino sous le nom de votre sœur cadette, à laquelle vous avez pris son état civil pour cette circonstance?

Remarquez bien que cette sœur dont elle s'est attribué l'acte de naissance n'est pas une sœur aînée, mais une sœur cadette; comment résister à la tentation de se rajeunir de quelques grosses années, surtout lorsqu'on épouse un M. Sallerino, qui est un peu trop jeune! Voilà qui est encore possible et qui est loin d'être invraisemblable.

En résumé, l'explication vaut ce qu'elle vaut; mais les deux maris étaient présents, l'ancien, l'Espagnol de 1864, fier et dédaigneux, ne réclamant ses droits de priorité qu'avec une hauteur non exempte d'inquiétude; le nouveau, ému, pâle, tremblant, redemandant son épouse adorée et se précipitant dans ses bras quand, conformément au verdict négatif du jury, la cour a prononcé l'acquittement de Mme Étiennette (Sallerino, cette fois). Mon esprit chagrin prévoit bien quelques difficultés juridiques quant à la validité de ce second mariage, mais il ne faut troubler la joie de personne. — Tout est bien qui finit bien.

Voici maintenant qui va ajouter à la légende du château d'If, château célèbre s'il en fut... dans le *Monte-Christo* d'Alexandre Dumas père. Vous savez qu'il y a encore tous les jours des touristes qui vont visiter pieusement et à qui l'on montre non moins pieusement les cachots d'Edmond Dantès et de l'abbé Faria. Or, un certain mari, nommé Adolphe-Clovis-Marius Roustan, a emmené sa femme faire une promenade et un déjeuner au château d'If, et il est revenu seul à Marseille vers huit heures du soir, prétendant que sa femme s'était séparée de lui et que, probablement, elle avait pris un autre bateau pour revenir sans lui. Roustan n'avait que vingt et un ans quand, en 1875, il épousait Maria Ginet, âgée de quinze ans. Celle-ci, maltraitée, battue, avait dû bientôt se séparer de son mari et elle s'était placée, à Alger, dans une famille où elle se trouvait relativement fort heureuse. De son côté, Roustan avait fait un voyage au Sénégal, mais quand il revint, il lui manquait quelque chose : il n'avait plus sa femme, sa victime. Il écrivit à Alger que son caractère était bien changé, changé « de la nuit au jour ». La malheureuse femme revint pour être battue de nouveau et pour disparaître dans cette fatale promenade au château d'If. Son corps a été retrouvé cependant, et l'autopsie a constaté que, peu de temps après le déjeuner, elle avait reçu un terrible coup sur la tête, un coup de rame probablement, qu'elle avait dû s'évanouir et que son mari avait pu facilement la jeter à la mer.

Roustan a nié avec persistance, il a soutenu qu'il avait dormi et qu'il avait cru que sa femme était revenue seule; mais la discorde qui régnait dans le ménage, ainsi que les excitations de sa mère, ont dû déterminer l'accusé à commettre ce crime, et il a été frappé d'une condamnation à huit ans de travaux forcés par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône.

Le prétexte de la promenade en mer est encore une idée d'Alexandre Dumas; vous vous en convaincrez en relisant *Sylvandire*.

Des ivrognes qui ont étranglé ou égorgé leur femme ou leur maîtresse, les cours d'assises n'en ont pas manqué. Mais, si je m'excuse en vous disant que je me lasse de ces récits hideux, vous comprendrez bien pourquoi je ne vous parle ni de Catton, condamné à Rouen aux travaux forcés à perpétuité, ni de Frison, condamné à Laon à la peine de mort, pour avoir tué sa fille d'un coup de marteau. Cependant je dois reproduire l'explication présentée au jury par ce dernier : « J'ai *buqué* avec mon marteau; quand j'ai vu qu'elle « soupirait, j'ai frappé jusqu'à ce qu'elle ne bouge « plus. Je ne me connaissais plus. J'ai été me laver « dans le cuvier. J'ai eu regret, j'ai jeté de l'eau bénite « sur la morte, puis j'ai été chercher de l'eau-de-vie « que j'ai bue. Je suis arrivé au puits, j'ai jeté ma « bouteille et je me suis endormi sur l'herbe. »

Il était tellement ivre qu'il a oublié qu'il voulait aussi tuer sa femme!

Mais en voilà bien assez; malgré moi, l'indignation m'entraîne, et je n'indique même plus les causes, de peur d'être amené à raconter. Et pourtant, il est bien nécessaire d'apporter des pièces au grand procès de l'alcool.

Je voulais vous parler d'un procès fort triste aussi, mais dans un tout autre ordre d'idées; il s'agit d'un procès civil, commencé devant la 6e chambre, et qui a pour objet le payement des funérailles faites à Mlle Déjazet; mais les plaidoiries ne sont pas terminées, et ce n'est guère qu'à la huitaine que le jugement pourra être rendu. J'attendrai donc.

La 1re chambre avait à statuer sur un litige bien autrement important, ma foi! Il s'agit de savoir si cette œuvre magistrale, paroles et musique, qui a pour titre *Madame l'Archiduc*, sera retirée du répertoire des Bouffes pour enrichir le répertoire des Variétés. M. Albert Millaud, s'appuyant sur cette disposition, commune à tous les traités passés avec les directeurs par la Société des auteurs dramatiques, laquelle dit que « lorsqu'une pièce est restée trois cent soixante-cinq jours sans avoir eu cinq représentations, elle pourra être retirée par l'auteur, » a traité avec le théâtre des Variétés, et il a demandé au tribunal d'interdire à M. Comte, directeur des Bouffes, de reprendre *Madame l'Archiduc*, et de le condamner à 20,000 fr. de dommages-intérêts pour l'avoir jouée quatorze fois. M. Comte a répondu que ces quatorze représentations avaient rapporté bel et bien 4,500 fr. à M. Albert Millaud, lequel ne pouvait agir, d'ailleurs, sans le concours de ses collaborateurs, M. Halévy et M. Offenbach.

Mais l'article du traité est formel et le tribunal a adjugé à M. Millaud la moitié de ses conclusions : — Défense de représenter *Madame l'Archiduc*, oui! — Dommages-intérêts, non!

PETIT JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

LI

NEIGES D'ANTAN

Malgré ce qu'elle a fait, je me souvenais d'elle;
Je me la rappelais, admirablement belle,
Environnée encor de l'éclat triomphant
Qui jadis avait fait battre mon cœur d'enfant.
O ces jours écoulés de jeunesse croyante!
J'avais mis dans ses mains ma vie insouciante,
Puis, le jour du réveil, j'avais été surpris
De voir que mon amour se changeait en mépris.
Depuis, j'avais gardé, tout en brisant ma chaîne,
Un sentiment mêlé de colère et de haine...
Hier, je l'ai revue, et mon inimitié
S'est tout à coup changée en profonde pitié.

Ainsi la voilà donc! C'est bien la même femme!
Quoi! cette lèvre mince et ce regard sans flamme
Projeté lourdement, sur la foule, au hasard,
Quoi! c'est la même lèvre et le même regard!
Et sept ans ont suffi pour détruire l'idole!
Sur ce front où jadis brillait [illegible] auréole,
La ride, tôt venue, a mis son trait fatal.
Comment s'est donc produit ce changement brutal?
Elle est encore à l'âge où ce malheur s'évite;
Comment s'est-il donc fait qu'elle ait vieilli si vite,
Et que le temps sur elle ait mis ses doigts crochus?
Comment ses yeux brillants, de leur éclat déchus,
Ont-ils pu devenir ces yeux durs et sans âme?
C'est bien elle pourtant! c'est bien la même femme!

Étant guéri de vous, j'ai mis mon cœur à nu.
J'ai voulu réfléchir; je me suis souvenu
Des jours où je croyais ma tendresse éternelle.
Pourquoi le Temps vint-il l'effleurer de son aile?
Pourquoi l'a-t-il ainsi détruite pour toujours?
O les illusions des naïves amours!
J'étais ardent, crédule, amoureux et sincère;
J'avais l'âge où l'on croit, et l'âge où l'on espère,
Et vous avez pris soin, un jour, de m'avertir
Qu'en prétendant aimer, la femme sait mentir;
Et j'ai compris, alors, que c'était presqu'un crime
D'aimer, lorsque l'amour n'est pas doublé d'estime!

Si je vous haïssais, aujourd'hui c'est fini;
Même ce sentiment de moi sera banni,
Quand je me souviendrai de vous, ô pauvre femme!
Car vous devez souffrir dans le fond de votre âme,
En voyant à jamais morte votre beauté!
Malheur à celles-là qui n'ont point la bonté,
Cette beauté du cœur qui jamais ne s'efface,
Malgré l'âge qui vient et le long temps qui passe!
Je vous pardonne : allez en paix dans votre oubli,
Car mon amour pour vous est bien enseveli!

L'homme, voulant laisser une œuvre impérissable,
Construisit un haut mur enfoncé dans le sable.
Il croyait que la mer n'irait pas au delà.
Quand vint l'heure du flux, la muraille croula :
Le flot, d'un seul effort, avait brisé ses chaînes.

Ainsi le cœur fait-il pour les amours malsaines!

ALBERT DELPIT.

Dimanche 19 août 1877.

LES VENDANGES DANS LE MIDI

Le long des vignes, rasées au matin par une brise fraîche, se déroulait la file des vendangeurs. On y voyait les solides montagnards venus du côté de Perpignan et les cacaras de l'Auvergne. Les uns et les autres se louaient pour la saison : aujourd'hui, à la métairie de Vic-Dénos; demain, chez M. Bastir; après-demain et les jours suivants, ailleurs, dans les environs. C'était une population flottante d'hommes et de femmes qu'on revoyait chaque année à la même époque. Les cacaras surtout, sorte de bohémiens à l'origine incertaine; ils vivaient la nuit pêle-mêle dans les granges, et secouaient à l'aube, pour unique toilette, la paille de leur couche.

Hommes et femmes, armés d'un panier ou d'une corbeille, s'avançaient entre les rangées de ceps chargés de raisins. Pieds nus, ayant pour tout vêtement une chemise brune, un jupon court ou un large pantalon, ils tenaient à la main un vieux chapeau de paille destiné à les abriter, dans quelques heures, des rayons du soleil.

Les gens du pays venaient à leur suite, portant des tonneaux coupés par le milieu, et dont chaque moitié formait une petite cuve; à Bernac, cela s'appelle des *comportes*. Les paysannes de l'endroit étaient coiffées d'un chapeau de paille garni de velours noir et posé coquettement sur l'oreille; sous l'ombre de cette paille, égayée par ces rubans flottants, elles étaient presque toutes jolies.

J'avais promis à la famille Espiozort d'assister à la grande cueillette du raisin, pour fêter avec eux la dernière journée des vendanges. Tous les ans, j'allais passer deux mois à Bernac chez mon père, qui avait pour métayers cette honnête famille de laboureurs. Nous nous connaissions de père en fils, comme des gens élevés dans le même pays. Malgré la différence de nos conditions, les vieilles traditions de la patrie commune nous rapprochaient dans la saison des vacances.

Je me croyais en famille au milieu de ces braves gens. Je les tutoyais, ce qui est, dans notre Midi, une marque d'amitié moins banale de supérieur à inférieur que d'égal à égal. Ils me répliquaient par



le *vous* le plus respectueux, et je n'avais jamais pu décider le fils de la maison, qui était de mon âge, à me traiter avec moins de cérémonie. Sa mère, cependant, avait été ma nourrice pendant trois mois, à la mort de la mienne, subitement enlevée dans la fleur de sa jeunesse

L'Espigadou, tel était le nom de mon frère de lait, qui ne faisait du reste aucune difficulté pour m'accorder ce titre fraternel, portait, selon l'usage de Bernac, le nom de son père, avec un changement de terminaison. Sa mère, ma nourrice, s'appelait L'Espigadette, et sa sœur, Jacquettil. J'étais également le frère de cette jolie paysanne de quinze ans.

Ce jour-là, Jacquettil, suivie d'Isabelle Peyrorade, qui, selon l'usage, avait voulu aider son amie à vendanger, était moins sommairement vêtue que les filles de journées. Elle portait des souliers, ainsi qu'une petite veste à basques et un fichu de coton à carreaux. La veste destinée à disparaître cachait la chemise écrue et plus finement tissée que celles des autres vendangeuses. L'Espigadou fermait la marche, jetant çà et là l'œil du maître, pendant que son père guidait son monde et distribuait à chacun sa part de besogne.

Ceux-ci furent placés dans les vignes, ceux-là furent chargés d'emporter les petites cuves remplies de raisin à la métairie, où la grande cuve les attendait.

Et l'on vit bientôt les paniers s'emplir et se vider rapidement; dans ces mouvements de va-et-vient entre les rangées de ceps de vigne et les demi-tonneaux déposés sur les bords de la plantation, Jacquettil lançait un regard sur le sentier voisin.

Il ne viendra pas encore aujourd'hui, pensait-elle. Et au même moment elle m'aperçut.

— Père, voilà le fils de notre monsieur! s'écria-t-elle.

Le métayer s'empressa d'accourir.

— Ne vous dérangez pas, lui dis-je. Je viens vendanger avec vous, et pour que tout le monde ait du cœur à la besogne, je charge l'Espigadette de préparer à ces braves gens un plat comme elle sait les faire, et dont ils garderont un bon souvenir. Nous l'arroserons ce soir, ensemble, du meilleur vin de nos vignes.

— Bonne journée et bonne récolte pour notre monsieur! crièrent aussitôt les vendangeurs en guise de vivat.

— L'Espigadette viendra à midi nous apporter la soupe; je la préviendrai de votre part, dit le métayer.

Je demandai un panier et un couteau, et je me plaçai entre l'Espigadou et sa sœur. Les yeux de Jacquettil pétillaient de joie.

— Je t'en prie, Bellou, dit-elle à la fille Peyrorade, ne cherche pas à barbouiller notre monsieur Félix de raisin, ce serait dommage.

— Il a un col trop blanc et des manchettes trop fines, répondit celle-ci, et puis il est si blanc lui-même! Cependant, comme il a l'air gentil, on lui demandera la permission d'écraser un grain de raisin sur le bout de son nez.

— Est-ce que tu t'en charges? dit Jacquettil, rieuse.

— Non, c'est ton affaire; tu es plus près de lui, et puis...

— Et puis? reprit Jacquettil.

— Vous êtes bien ensemble.

— Tu crois? Eh bien! je n'oserai pas.

Je saisissais à moitié les phrases de ce dialogue; piqué par la curiosité, je m'écriai :

— Que complotez-vous contre moi?

— Nous voulons, dit Isabelle, vous barbouiller avec le jus de raisin. Nous vous prévenons, à vous de vous défendre et de nous en empêcher.

C'est le jeu des vendangeurs.

— J'en suis, lui dis-je, et j'appuyais une grappe sur la joue de Jacquettil, pour avoir un prétexte pour l'essuyer à plusieurs reprises avec soin. Ce fut un peu long, et la jeune fille eut tout le temps de dessiner des hiéroglyphes sur mon nez avec un grain noir : ce qui l'amusa au point qu'elle ne pouvait contenir son rire.

L'Espigadou, prétendant qu'on manquait de respect à son jeune maître, alla chercher une bouteille d'eau et enleva lui-même délicatement les taches tracées par Jacquettil sur mon visage.

— Tu as tort, dit celle-ci; rien ne peut le rendre laid.

— Merci, m'écriai-je, cela vaut un baiser; quand on s'est laissé barbouiller de jus de raisin par une femme on se venge de la sorte.

— Ah! vous saviez cela? dit-elle, confuse : mais elle ne se défendit pas du baiser. Elle baissa un peu la tête et se mit à travailler avec ardeur. Je l'imitai; mon panier fut plein en même temps que celui de la jeune fille. Nous allâmes le vider ensemble. De robustes vendangeurs se présentèrent comme nous devant la cuve. Non contents d'emplir leurs paniers, ils avaient empilé le raisin sur leur poitrine; leur chemise, servant de poche, formait une bosse énorme qui s'élevait jusqu'au menton. Je les vis défaire tranquillement l'écharpe rouge qui retenait à leur ceinture ce sac factice; avec la plus stricte décence, ils firent glisser les grappes entassées le long de leur corps, et le raisin tomba en s'écrasant dans le cuveau. Cela fait, l'un d'eux releva jusqu'aux genoux son pantalon de toile pour entrer dans la petite cuve et fouler le raisin de ses pieds noirs.

Je remarquai en frémissant qu'au sortir du cuveau les pieds du vendangeur avaient rougi et blanchi. A ce moment-là, j'aurais juré ne pouvoir jamais boire de ce vin; mais une vendangeuse arrivait à son tour le panier lancé en avant et le corps penché, ses épaules nues ruisselaient de sueur et sa chemise les encadrait comme une robe décolletée.

Involontairement je jetai un coup d'œil sur Jacquettil et vis avec plaisir qu'elle avait gardé son fichu. Elle me fit comprendre que je m'oubliais. Je revins docilement à mon rang et à ma cueillette.

CAMILLE PERIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE MUSICALE

Ouverture prochaine du Théâtre-Lyrique avec la reprise de *Si j'étais roi!...* Détails biographiques et anecdotiques. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE : *Adolphe Adam*, etc... par Arthur Pougin (un vol. in-18 de 370 pages).

La jolie affiche bleu tendre du Théâtre-Lyrique est déjà sur les murs. Si vous ne l'y trouvez aujourd'hui, ce sera du moins pour demain, et je vous en recommande la lecture pendant tout l'hiver qui vient, car vous y verrez inscrits à la file des opéras de toutes les couleurs, de tous les pays et de tous les temps, absolument comme sur le catalogue d'une bibliothèque de conservatoire.

Or, le Théâtre-Lyrique nous promet *Si j'étais roi!...* pour les premières semaines de la campagne qui va s'ouvrir. Et ce sera un régal, car vous n'ignorez pas que cette partition d'Adolphe Adam est une des mieux titrées en mélodie parmi les œuvres si nombreuses qu'il a laissées. Elle est écrite avec cette petite plume d'oiseau babillard qu'il égarait parfois dans la fièvre de l'improvisation, mais qu'il retrouvait toujours.

Si j'étais roi!... n'a pas été joué depuis longtemps dans un théâtre régulier, à Paris du moins. Cependant il a reparu une dernière fois et concurremment sur deux petites scènes, où on ne s'attendait guère à le rencontrer : aux Menus-Plaisirs et au café-spectacle Tivoli, situé, comme l'on sait, en face du cimetière Montmartre. Mais quand je vous dirai la date de cette folle équipée...

C'était au printemps de 1871, « entre les deux sièges »; nous vivions sous le canon des compatriotes de M. Wagner, et l'insurrection du 18 mars n'avait pas encore éclaté...

Il nous souvient qu'au Spectacle-Tivoli l'opéra d'Adam alternait, de trois jours l'un, avec *Ruy-Blas* et *les Canotiers de la Seine*, joués par la même troupe de pauvres comédiens égarés et probablement pourchassés par l'invasion. C'était le même acteur (talent souple!) qui interprétait le rôle de Zephoris dans *Si j'étais roi!...*, celui de don Salluste dans *Ruy-Blas*, et qui, dans *les Canotiers de la Seine*, était encore chargé de l'important personnage de Bouffe-Toujours.

Voilà où en était notre malheureux Paris en ce temps de douleur et de trouble!

Enfin tout s'annonce bien au Théâtre-Lyrique pour la reprise de *Si j'étais roi!...*

Nous n'en sommes pas encore au compte rendu, mais à la préface anecdotique, si vous le voulez bien; et pour ce faire nous avons un guide sûr, une sorte de Joanne biographique qui est le livre publié récemment par notre confrère Arthur Pougin sur *Adolphe Adam*, « sa vie, son caractère et ses mémoires artistiques ».

Dans cet ouvrage, qui fait suite à d'autres travaux sur Bellini, Grisar, Boieldieu, Rameau..., M. A. Pougin a apporté le même esprit d'investigation minutieuse, la même sévérité dans le contrôle des faits, le même soin, pour tout dire.

Et comme vous pouvez vous en rapporter à lui, vous saurez que *Si j'étais roi!...* fut représenté pour la première fois, le 4 septembre 1852, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple. Le pauvre Adam était accablé par un travail surhumain qu'il s'était imposé pour acquitter les dettes contractées dans ce même Théâtre-Lyrique, fondé par lui. C'est ainsi que durant cette année 1852 il dut faire sortir de son encrier et de son cerveau en ébullition *la Poupée de Nuremberg*, *le Farfadet*, *la Fête des arts* (cantate), *Orfa* (ballet), *la Faridondaine*, et *Si j'étais roi!...*

Ce dernier opéra vit le jour dans des conditions peu ordinaires. Jules Seveste, directeur du Théâtre-Lyrique, en avait apporté le livret à Adam, le suppliant de le mettre en musique pour la réouverture d'automne.

Adam accepta, mais en demandant quels interprètes on lui donnerait.

— « Tous sujets nouveaux, lui répondit Seveste: d'abord votre protégé Laurent; puis j'ai deux ténors, Talon et Menjaud; deux premières chanteuses, Mmes Colson et Noël; deux basses; deux dugazons : vous choisirez.

— Parbleu! répliqua Adam... (et c'est bien, en effet, lui qui parle, M. Pougin citant le texte même de ses mémoires manuscrits qu'il a eu la bonne fortune de pouvoir consulter) parbleu! il faut les prendre tous et faire un essai. Vous n'avez pas de lendemains, me dites-vous, au moins pendant quelque temps? eh bien, faisons répéter la pièce par tous les acteurs; formons deux troupes, et, le lendemain, *Si j'étais roi!...* sera joué par d'autres artistes que la veille. Ce sera une nouveauté, et peut-être un moyen de recettes. »

Le compositeur se mit au travail le 28 mai; le 9 juin, le premier acte était terminé; on répétait le 15; et le 31 juillet toute la partition était écrite et orchestrée.

« Le succès fut grand, lisons nous encore dans les *Mémoires* d'Adam, et les deux troupes eurent chacune leurs admirateurs. Mme Colson était plus belle et plus dramatique; Mlle Sophie Noël plus cantatrice. Seul, Laurent n'eut pas de rival; son succès le payait de son zèle. Il chanta, je crois, quarante jours de suite. »

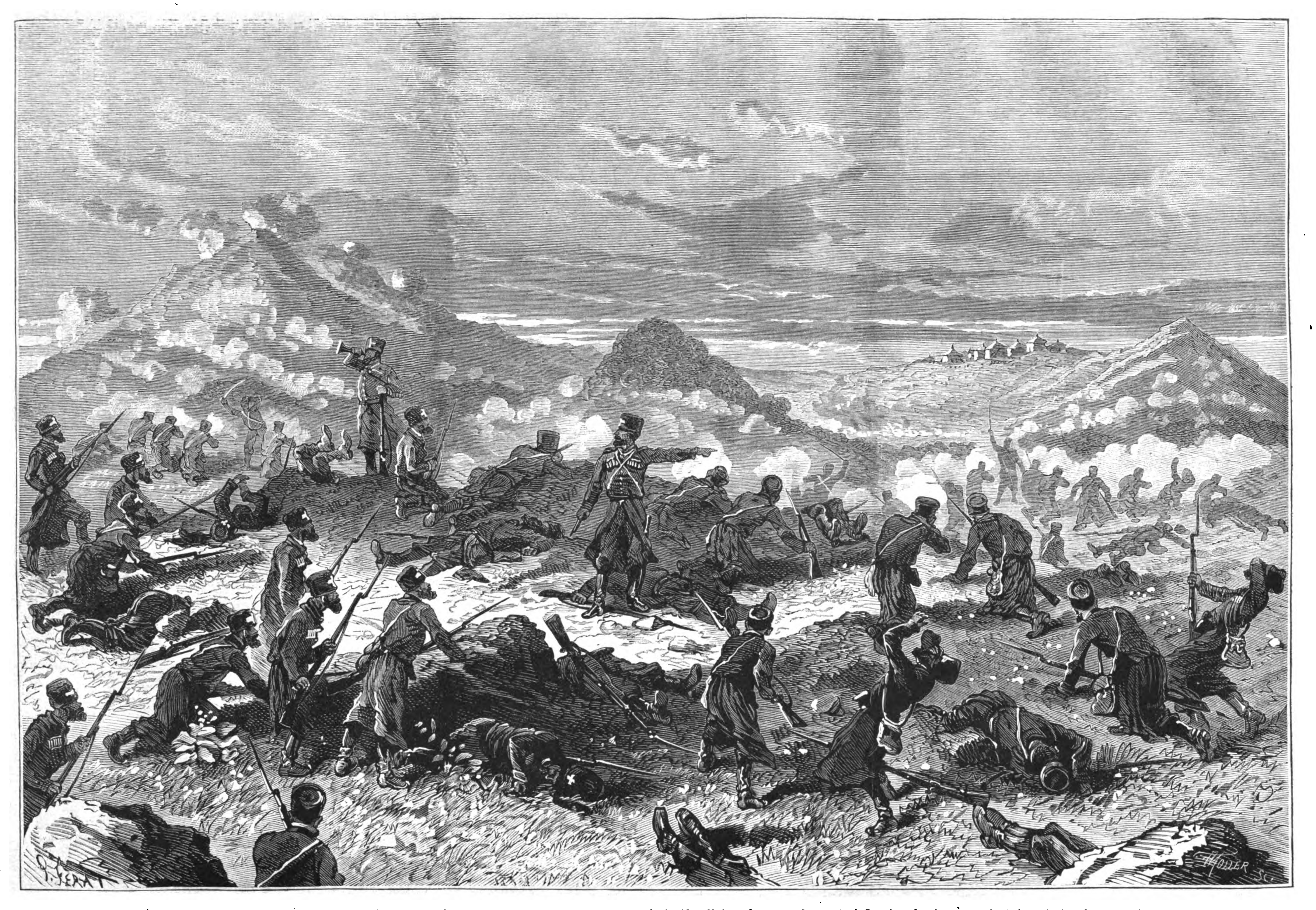
Voilà un moyen tout trouvé pour venir en aide aux directeurs à court de spectacles nouveaux. Mais les temps ont marché depuis 1852, et on ne sait trop si les chanteurs d'aujourd'hui, avec leur amour-propre, s'accommoderaient de semblables combinaisons.

Il y aurait encore dans le livre de M. Arthur Pougin plus d'une page qui serait de bonne prise; mais la matière en est trop copieuse, trop riche en faits de toute nature, et nous ne savons pas où l'attaquer. Nous pouvons cependant y cueillir quelques notes qui donneront au lecteur étonné une idée de la force incroyable de production que possédait l'auteur du *Chalet*, de *Giralda* et de *Giselle*.

Adolphe Adam, fils de Louis Adam, le célèbre professeur de piano, est né à Paris en 1803, et y est mort en 1856. Sa vie, relativement courte, a été remplie par un travail incessant dont les produits se chiffrent ainsi :

Cinquante-cinq opéras, opéras-comiques et ballets, donnant un total de *cent vingt-deux* actes (son premier opéra était intitulé *Pierre et Catherine*; il fut joué en 1829. Le dernier avait nom *les Pantins de*





LE PASSAGE DES BALKANS — 18 juillet. — Attaque par les Plastounes (Cosaques des postes de la Mer Noire) du corps du général Gourko, des hauteurs de Saint-Nicolas dominant la passe de Schipka.

(Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick.)

Colonne commémorative du passage du général Rauch et de l'avant-garde du corps du général Gourko par la passe de Zelenskioj, élevée sur le sommet du mont Parovei à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick.)

LE PASSAGE DES BALKANS. — 19 juillet. — Occupation, par le régiment d'Orel, de la redoute turque de Saint-Nicolas avec les canons et les drapeaux pris à l'ennemi. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Dick.)

Violette, et a été représenté aux Bouffes-Parisiens en 1856);

Vingt-neuf partitions adaptées à des vaudevilles du Gymnase, des Nouveautés et du Vaudeville;

Quatre messes; *un* mois de Marie; des motets divers;

Un nombre considérable de romances, nocturnes, ballades et mélodies de caractère varié;

Divers chœurs orphéoniques;

Environ *deux cents* morceaux de piano;

Sans compter de nombreux écrits littéraires jetés à tous les vents, dans le *Constitutionnel*, l'*Assemblée nationale* et les journaux spéciaux de musique.

Après cette énumération, il serait superflu de dire qu'Adolphe Adam « avait le travail facile » et la mélodie toujours au bout des doigts. Cependant on peut lire avec intérêt ce passage de ses *Mémoires* où il se met en scène, la plume à la main :

« Je suis bien embarrassé avec les critiques, nous dit-il; presque tous m'accusent de travailler trop vite, et souvent me reprochent de faire moins bien que dans certains de mes ouvrages, qui sont précisément ceux que j'ai écrits le plus rapidement. J'ai composé *le Chalet* en quinze jours, *le Toreador* en huit, *Giselle* en trois semaines, et *Si j'étais roi!...* en deux mois. Sont-ce mes plus faibles ouvrages?... D'ailleurs je veux faire ma profession de foi : Je n'ai guère d'autre ambition, dans ma musique de théâtre, que de la faire claire, facile à comprendre et amusante pour le public .. Je ne puis faire que de petite musique, c'est convenu; je ferais le morceau le plus sérieux, qu'on ne l'accepterait pas comme tel. Je me contente donc de faire comme je puis, comme je sais, et j'attends que le public se lasse de moi pour cesser d'écrire. Le jour où il m'abandonnera, je le quitterai, à mon grand regret, je l'avoue, mais je n'essayerai pas de lutter contre son indifférence. »

Voilà un portrait en quinze lignes, et la ressemblance en est garantie par la sincérité du peintre.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

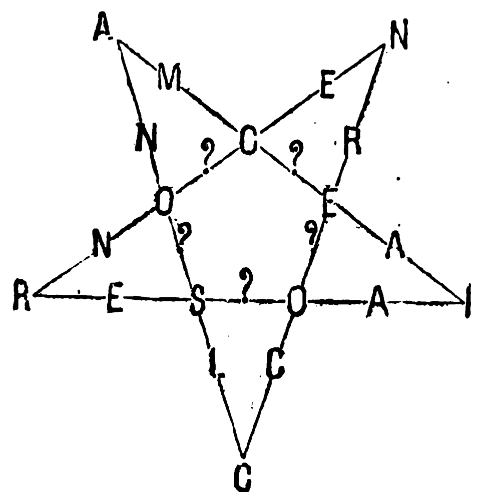
Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au n° 1037*), dans la *quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

(Les solutions de problèmes d'échecs doivent être adressées à M. Paul Journoud, quai Voltaire, 13.)

PROBLÈMES

132 — LA LETTRE INCONNUE — L'ÉTOILE

Composée par M. Vict. Peri, café de la Marine, à Alger



2 noms de femme — 2 noms d'homme — 1 nom de fleur?

133 — MOTS EN TRIANGLE A COMPOSER

LE TRIANGLE ISOCÈLE, *par Luet, à Paris*

(Hauteur : 4 lettres — Base : 7 lettres)

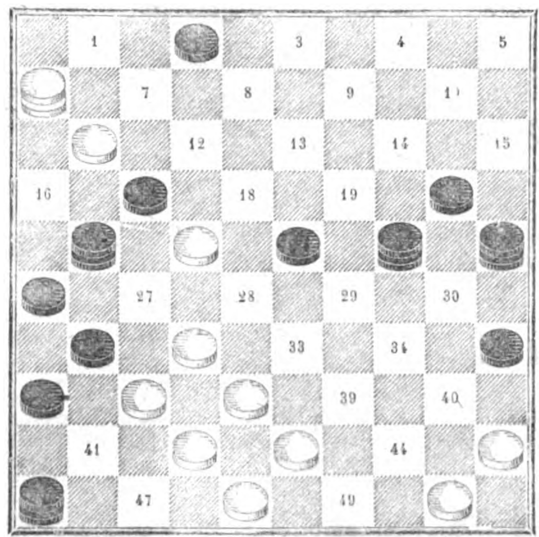
Avec les lettres donnant les mots suivants :

RUE — CORINNE — TRÉSOR

Voici ce que l'on fait pour former ce triangle :
On choisit une lettre, on la met à chaque angle;
A la base, un infinitif;
Près du sommet, un adjectif;
Et, parallèle au verbe, une ville normande;
Voila tout pour l'horizontal. —
On place alors en vertical,
En partant de la gauche, et suivant chaque bande :
Une note, un outil, un participe en *i*,
Ce qui n'est pas brouille, le compagnon de *ni!*

134 — DAMES, *par Mme Célina Fr.*

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 9 coups.

135 — DAMES (PROBLÈME FACILE), *par M. Achille Blanc, à Caraman*

Blancs : 21, 32, 38, 43, 44, 49.
Noirs : 11 (D 13), 14, 22, 24 (D 31), 41, 45.
Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 5 coups.

136 — MOTS CARRÉS

Composés par le Progress-Club de Cette

L'île de mon premier fournit ces marbres d'or
Que le peuple éclairé vient admirer encor,
Malgré qu'ils aient subi du temps l'affreux outrage.
J'ai relu bien souvent le récit du voyage
Que mon deuxième a fait dans ce pays fameux
Qu'Anacharsis chantait en accents chaleureux.
Si parfois mon troisième est recouvert d'ombrage,
L'ouvrier le parcourt avec plus de courage,
Tout en songeant, hélas! au triste lendemain,
Mon quatrième au dos, unique gagne-pain.
Voulez-vous, cher lecteur, deviner mon cinquième?
Cherchez le sens du mot dans Monolithe même.

137 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER

Jolie fantaisie, par Bibi et Mimi, à M.

UNE	NSA	PRO	EL	SE	ANC	ITC	INT
EUN	EL	FD	EU	DU	PR	IR	DUR
RUN	RA	MI	EL	HE	OI	CE	OUL
EC	LL	AM	FR	DU	IE	LA	EL
RI	ER	CE	NC	AT	AN	EU	CI
BEI	ID	RE	NO	DE	RI	NC	QUE
IVI	LE	OI	TD	AU	RD	LI	RDO
UNR	ELA	ERE	MI	ER	CES	TRE	UNA

Ce diagramme contient 4 chaînes fermées de 4 pas de cavalier chacune et 4 chaînes fermées de 12 pas de cavalier chacune. — Les 4 premières contiennent, sans aucun ordre, 32 lettres, avec lesquelles on devra faire deux groupes de mots carrés (de 16 lettres chacun), tels que les définitions qui sont contenues dans les 4 grandes chaînes, conviennent également à chaque groupe.

138 — CHARADE, *par M. A. F., à Lyon*

Saint dans le paradis et poids sur cette terre,
Mon premier sert encore à plus d'une sorcière.
Si mon second concourt à des travaux nombreux,
Il cause aussi parfois des ravages affreux,
Général, mon entier est une de nos gloires
Dont les jours abrégés comptent maintes victoires.

139 — MOTS EN LOSANGE

Composés par MM. A. D., A. P. et M. P.

Je suis un pont connu par un brillant fait d'armes.
Je fais couler souvent et le sang et les larmes.
Le marin égaré par moi revient au port.
Ne me cherchez, ami, pas plus au sud qu'au nord.
Me traiter de commun serait vraiment trop fort.
En voici bien assez, car je commence à l'être.
A l'oiseau je te prends, pour enfin disparaître.

140 — PREMIER MONOGRAMME

APPLICATION DE LA MÉTHODE D'EULER SUR LE DAMIER POLONAIS

(Chaque lettre représente le centre d'une case du damier)

T.	S.	E.	O.	E.	E.	I.	N.	A.	D.
S.	L.	R.	E.	D.	I.	G.	E.	H.	T.
S.	S.	A.	S.	O.	S.	E.	N.	S.	S.
N.	G.	I.	E.	D.	S.	D.	S.	A.	P.
Q.	E.	S.	B.	O.	P.	I.	O.	L.	E.
N.	T.	U.	O.	V.	N.	I.	E.	L.	C.
U.	L.	L.	U.	T.	S.	N.	L.	T.	I.
S.	O.	T.	E.	O.	N.	U.	W.	T.	Y.
B.	L.	E.	T.	N.	R.	S.	E.	T.	S.
M.	E.	S.	S.	R.	L.	I.	E.	S.	E.

CLEF : 1, 21, 35, 48.

Cette chaîne Euler a été faite méthodiquement, c'est-à-dire qu'à partir de 48 il faut placer à sa droite son plus petit correspondant, et ainsi de suite, jusqu'à l'obstacle 49, qui ne correspond à aucun des anneaux restant à placer, qui sont 44 et 46, correspondant bien entre eux, mais non avec 49 ni 27, dernier anneau (*imposé*). Plaçons d'abord 44 et 46 à droite du 1er correspondant de 44, qui est 36, et nous aurons : 36, 44, 46; cherchons si 46 a un correspondant dans les anneaux qui suivent; nous trouvons 42 et suivants, et nous avons : 36, 44, 46, 42, 38 et 49, et, pour fin de chaîne : 50, 40 et 27.

Cherchons, en remontant, le correspondant de 49 dont le voisin de droite correspondra à 50; c'est 31, dont le voisin de droite, 17, correspond à 50; renversons, et notre chaîne est faite. Dessinez la figure, mettez les lettres, et vous aurez le commencement d'un charmant conte en vers, qui sera continué dans les monogrammes suivants.

Il faut, bien entendu, pour trouver en quelques minutes les vers contenus dans ce diagramme s'être pénétré des principes de la méthode Euler (nos 1055 et 1057) et avoir fait le tableau des anneaux correspondant entre eux, d'après la notation mnémotechnique publiée dans le n° 1060, où l'on trouvera, en outre, des explications qui faciliteront la recherche de ces jolis problèmes, devenus faciles par suite de notre méthode.

P.-L.-B. SABEL.



LES ÉPREUVES D'ARTISTES du MONDE ILLUSTRÉ

Les amateurs recherchent incessamment les épreuves avant la lettre; il les estiment avec raison à leur juste valeur. Rien, en effet, n'est plus artistique que ces gravures tirées sur papier de Chine, et leur rareté leur donne un grand prix. Le *Monde illustré*, qui a pour collaborateurs les plus célèbres artistes modernes, et qui possède dans sa collection de véritable chefs-d'œuvre, a résolu de satisfaire le goût de ses lecteurs pour les belles choses. Depuis quelque temps déjà nous avons eu soin de faire tirer mix épreuves (pas une de plus!) de nos bois les plus remarquables. Ces épreuves avant la lettre sont tirées sur papier de Chine avec le soin particulier qu'on ne peut obtenir dans le grand tirage d'un journal. Cette collection est maintenant assez respectable pour que nous en publiions le catalogue.

Désormais, dès que nous aurons jugé une de nos gravures digne de ce tirage extraordinaire, nous nous empresserons d'en donner avis à nos lecteurs.

Voici le catalogue des épreuves actuellement en magasin (une demi-page coûte 2 fr. 50; la page, 5 fr., et la double page, 10 fr.). Avis aux amateurs et aux artistes :

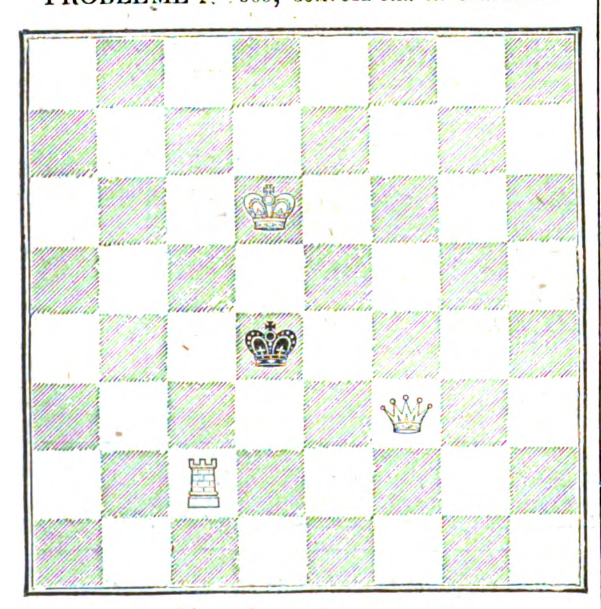
Autour d'une source (Bodmer).
Sous les hêtres (Bodmer).
Portrait de M. Guizot.
Nouvel Opera.
Mélingue.
Le roi Morvan.
Flore et Zephire.
Septembre (chasse).
Thetis.
La France pittoresque.
La Forêt de Fontainebleau.
La Seine et le quai d'Orsay.
L'Esclave.
Céphale et Procris.
Lutteurs.
L'Interdit.
Insulte aux prisonniers.
Quand il y en a pour deux il y en a pour trois.
Le Sacrifice à la Patrie.
La Vierge, l'Enfant-Jésus et le Christ.
La Chasse : Faisans sous bois (Bodmer).
Chateaubriand.
Passage de Venus.
Tombeau de Michel-Ange.
Carpeaux.
Maréchal de Mac-Mahon.
Un Pré en Normandie.
Les Grenouilles.
Eglise de Tours.
M. Schneider.
Virginie Déjazet.
Un Mariage à la mairie.
Lendemain de Waterloo.
Mois de janvier : Misère des petits oiseaux.
Souvenirs de l'exposition de Buye à l'Ecole des Beaux-Arts.
Frédérick-Lemaître.
Naïade (tableau de Henner).
Rouget de l'Isle chantant *la Marseillaise*.
Une rue de Rouen en 1820.
Le Portail de la cathédrale de Reims.
La Sirene.
Paris ignoré (Buttes Montmartre).
Le Christ mort.
Coupe artistique.
Un moulin à Gamaches.
Avril : Premières fleurs, premières hirondelles.
Vues diverses (dessins de M. Lepère).
Caïn et Abel.
Un mariage à l'église.
Mme Arnould-Plessis de la Comédie-Française.
Après la tempête.
Juin : le Premier essor.
George Sand.
Mgr Darboy.
Mai : Fleurs et insectes.
Le Pont de Pontaver.
Entrée de Mohamed II à Constantinople.
Concours pour le prix des vases de Sèvres.
Locuste (Silvestre).
La Jeunesse (statue de Regnault).
François de Borgia.
Salome (tableau de Regnault).
Casimir Perier.
Le roi des Hellènes.
Portrait de Philippe Rousseau.
La Pêche à l'epervier (cascades du Lignon).
Boulogne-sur-Mer : Débarquement des touristes anglais.
Les Derniers jours de Guignol au Luxembourg.
Les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison.
Octobre : Chant d'automne.
Un importun.
Victor Massé.
Paul et Virginie.
Mois gastronomiques : Avril mignon.
Frédéric Barberousse aux pieds du pape.
L'Hiver : Renard bloqué par la neige.
Mois gastronomique : Janvier.
La Charité et le Courage militaire.
Un marché au XVIIIe siècle.
Les Mois : Novembre.
Tableau de fleurs.
Décembre : le Chant du hibou.
Retour de l'enterrement.
Paysages.
Grand Opera : Foyer de la danse.

LE PASSAGE DES BALKANS. — 17 juillet. — Prise du camp turc établi au pied du col de Schipka, par le régiment des hussards de Kiew.

(Dessin de M. N. de Dmitrieff, d'après le croquis de M. Dick.)

ÉCHECS

PROBLÈME Nº 669, COMPOSÉ PAR M. CARPENTER



Les Blancs font mat en deux coups.

Solution du problème nº 667.

1. C 6 R	1. C 2 FR
2. C 3 D	2. D 7 D
3. D 3 TD	3. D pr. F, échec (1) (2) (3)
4. C 1 R, double échec et mat.	

(1)

	3. D pr. C.
4. F pr. T, échec et mat.	

(2)

	3. C pr. D
4. C pr. PD, échec et mat.	

(3)

	3. P pr. C
4. D 8 T, échec et mat.	

(A)

	1. D 7 D
2. C 5 CR, échec	2. D pr. C (meilleur)
3 F pr. T, échec	3. R 5 F
4. C 5 D, échec et mat.	

(B)

	1. C 6 FD
2 D 5 R	2. D 7 D
3 D 4 F, échec	3. D pr. D
4 C pr. P, échec et mat.	

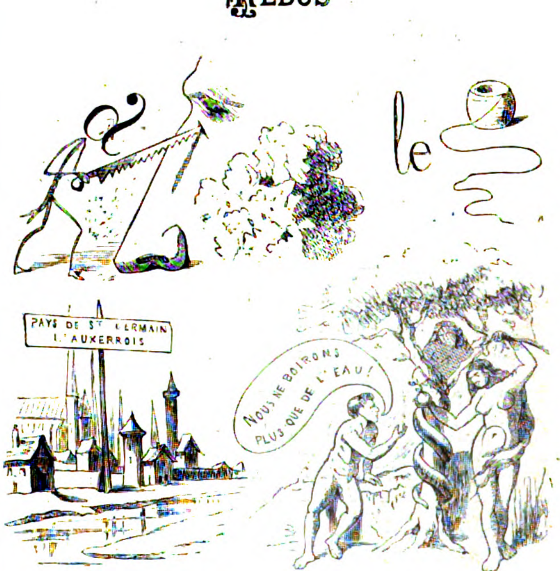
(4)

	2. C de 3 D à 4 C
3. C pr. P, échec	3. C pr. C
4. D 3 R, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Quéval; le Cercle des Échecs de Chalindrey; Louis de Croze; Léopold Zinnogger; le café Central, à Péronne; la Réunion des officiers, à Compiègne; café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Voici le jardin des Tuileries raccourci par sa voie carrossable.

Ont deviné : MM. G. L. de Rumigny, Versailles; Yvan Ogareff et Nicolas Korparroff, de Sibérie; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Martin Maraval; le café de Paris, à Vitry-le-François; Léopardo; le café du Globe, Versailles; Officine-Club, Toulon; W. Jérome, Paris; un Lochois; le sorcier de Neuilly; café Central, à Tarare; le cercle d'Amplepuis; café de la Réunion à Noyon; Eugène Robardey; Jules Kohler, café de l'Apolon, Paris; Mlles Sophie et Emma Robardey.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1064 — 1er Sept. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



PIERRE-PAUL RUBENS. — D'après le portrait peint par lui-même conservé au musée de Belvedere-Galerie, à Vienne (Autriche).

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Clic, clac! clic, clac! Les voilà qui passent les lourdes voitures remorquées par quatre chevaux suant et soufflant à la peine.

Chacune d'elles peut bien contenir soixante personnes environ. Pauvres bêtes!... C'est des chevaux que je parle.

Il y a des amateurs perchés jusque sur le siége du postillon. Je ne répondrais pas qu'il ne s'en glisse pas quelqu'un entre ses jambes ou sur ses épaules les jours de grande presse. Et en avant pour la pérégrination quotidienne, obligatoire et non gratuite. Ce sont les embrigadés du tourisme qui s'en vont visiter Paris. C'est la chaîne du plaisir rappelant la chaîne du bagne.

Une des curiosités de l'heure présente, un des signes de notre temps, que ces caravanes à forfait instituées par des entreprises anglaises. Il y avait autrefois des marchands d'hommes, il y a des promeneurs d'hommes aujourd'hui.

Heureusement pour les Parisiens, ils sont allés voir ailleurs si le repos y était. Autrement, ces transportations sans jugement de braves gens qui paient pour s'amuser d'une façon aussi désolante suffiraient à mettre en fuite ceux qui détestent l'invasion sous toutes ses formes.

Impossible en effet de s'aventurer n'importe où il y a quelque chose à voir sans se heurter à ces trombes humaines qui s'abattent tour à tour sur chacun de nos monuments, sur chacune de nos promenades.

Il faut voir cela... La curiosité-express!

Ils arrivent dans un musée comme une compagnie arrive pour relever un poste. Attention au commandement!

Leurs deux ou trois cents paires de jambes grimpent les escaliers du Louvre avec un empressement automatique. Les dames mettent les enjambées doubles s'il le faut. Puis une fois dans les salles, ils se précipitent. Une charge de piétons à travers les galeries.

Tout en marchant au pas accéléré, l'avalanche a l'air de regarder pour la forme. Ce sont des coups de tête mécaniques à droite et à gauche, qui rappellent les évolutions du pantin qui coupe les cors à la vitrine du boulevard de Strasbourg.

Coup de tête à droite! attrape, Raphaël. Coup de tête à gauche! nous voilà quittes, Rubens.

Et le bataillon avance toujours, martelant le parquet, bousculant devant lui les amateurs qui veulent admirer paisiblement. Est-ce qu'ils ont du temps à perdre devant les chefs-d'œuvre? Leurs minutes sont comptées dans l'itinéraire quotidien. Chaque coup de cuiller est noté dans cette gamelle. Que leur importe d'ailleurs! Ils *font le Louvre* comme un scieur de long scie sa pierre. Ce qu'ils veulent, c'est pouvoir dire : J'y ai été.

Bonsoir les maîtres. Ils n'ont pas le loisir de vous savourer. Ils ont encore à voir dans la journée l'abattoir de La Villette, le puits artésien de Grenelle et l'invalide à la tête de bois.

∿∿ Et l'on appelle cela voyager, mon Dieu!

Il fallait en arriver à une époque qui, comme la nôtre, usine, tout pour voir faire de cette chose charmante, insouciante et capricieuse qu'on appelle le voyage un pas redoublé, un exercice à sueur.

Mais le voyage, c'est l'indépendance et c'est l'isolement. C'est la faculté de s'arrêter quand on veut s'arrêter; c'est la liberté de flâner la vie; c'est le plaisir de dételer l'existence là où on a trouvé un site à contempler, une merveille de l'art ou de la nature à déguster. Le voyage, c'est la servitude secouée pour un temps, c'est la fantaisie substituée à la règle habituelle, ce sont les impressions intimes échangées avec qui vous aime et qui vous comprend.

Le voyage, c'est un duo, pour le mieux. C'est un quatuor au maximum. Ils en font un orphéon!

Comment peut-il se rencontrer des volontaires pour ce service ambulant qui fait la fortune des recruteurs? Comment en est-on arrivé à se constituer ainsi troupeau qu'on remorque à l'abattoir de la fatigue?

Pour ma part, chaque fois que je rencontre ces véhicules gigantesques où ils sont empilés, hommes et femmes, sous prétexte de s'amuser, avec leurs promenades mesurées, avec leurs plaisirs taxés, avec leurs heures tarifées, avec leurs repas pesés, je suis confondu de voir que mes semblables puissent prendre comme une récréation ce que je considérerais comme le plus épouvantable des supplices.

Est-ce voyager vraiment que de marcher au commandement du cornac qui vous impose la route à suivre, qui vous crie : « Tant de minutes d'arrêt! » ou « Tant de minutes d'admiration! », qui vous remorque de force et en chœur par ci, quand vous auriez envie d'aller par là?

Et dire que, l'année prochaine, c'est par milliers peut-être que fondront sur nous les régiments de badauds exotiques.

Ah! elle aura son revers la médaille de l'Exposition!

∿∿ Tandis qu'à Paris circulent ces cohortes embrigadées, il paraît qu'en Suisse les aubergistes sont dans la consternation.

Jamais on n'avait vu de saison aussi stérile. Et cette stérilité paraît ne devoir pas être limitée à l'année présente, car elle est le résultat d'une grève d'espèce nouvelle : *la grève des écorchés*.

Ils ont tant usé et abusé de la matière voyageante, dans la douce Helvétie, qu'un beau matin, sans qu'il y eût eu entente préalable, chacun s'est fait ce raisonnement :

— On se moque vraiment trop du monde ici, et nous serions par trop bêtes de nous laisser plumer jusqu'au sang. La prochaine fois, nous dirigerons nos pas d'un autre côté.

Ainsi dit, ainsi fait.

Il en est résulté que les gargotiers se morfondent, que les mendiants soufflent vainement des appels éplorés dans la trompe des Alpes, et que le dernier chasseur de chamois a été obligé de reprendre son métier de tailleur, faute de gogos pour le contempler.

Laissez passer la justice du public!

La Suisse avait véritablement poussé trop loin l'art de faire le vide dans les porte-monnaie. Elle a tué la poule aux œufs d'or.

∿∿ La production de M. Octave Feuillet s'est considérablement ralentie depuis quelques années, c'est ce qui fait sans doute que toute œuvre nouvelle signée de lui est considérée comme un événement. Après avoir passé par la *Revue des Deux-Mondes, les Amours de Philippe* ont paru en volume en attendant qu'on les découpe en pièce.

On ne saurait s'étonner que M. Feuillet tire le plus de moutures possible du même sac, quand on sait combien le travail est pour lui chose pénible.

Pendant que des producteurs comme Dumas père semaient aux quatre vents de l'improvisation leur verve toujours alerte, écrivant sur le premier coin de table venu, au milieu du bruit, insouciants du milieu, il faut à M. Feuillet les plus minutieuses précautions pour préparer le laborieux enfantement de son nouvel ouvrage.

Tout d'abord l'isolement complet est de rigueur. C'est du travail cellulaire.

Et puis le plus léger bruissement suffit à lui rendre la littérature impossible, à lui faire perdre le fil de plus en plus ténu de ses idées.

C'est à ce point que, s'il se trouve à Paris, il s'enveloppe les oreilles pour que les rumeurs du dehors n'aient pas accès jusqu'à lui.

Je ne suis pas tout à fait sûr qu'il n'arrête pas aussi le balancier de la pendule, dont le tic-tac l'entrave.

Bien entendu je ne prétends tirer aucune conclusion de cette constatation, faite à titre de simple curiosité pathologique et intellectuelle.

Peu importent les procédés employés. Le résultat seul est à juger.

Mais combien étrange est la bizarrerie de dame Nature qui a donné à chaque cervelle humaine des exigences, des manies, des aptitudes si singulièrement variées!

∿∿ La galerie continue à s'amuser.

C'est l'effet inévitable de ces sortes de débats, et le nouveau procès intenté par Mme Adelina Patti à son mari a de quoi occuper pendant deux ou trois semaines au moins les *racontars* mondains.

Demander la nullité d'un mariage qu'on a voulu faire sérieux jadis et qu'on espère trouver irrégulier aujourd'hui, c'est, à notre sens, une fâcheuse revendication.

Si l'on avait dit, il y a quelques années, à Mme de Caux, alors qu'elle était heureuse et fière de son marquisat, qu'il y avait un vice de forme dans son union et qu'elle pourrait fort bien être démarquisée, il est très-probable qu'elle eût été parfaitement déconfite et cruellement anxieuse.

Souvent femme varie... A présent les choses ont changé de face.

Avec le divorce, ces questions se règleraient d'une tout autre manière.

Mais, dans l'état de la législation, on ne peut s'empêcher de s'étonner d'une aussi tardive réclamation. Car que fait — ceci en thèse générale — une femme qui vient attaquer, au bout d'un long laps, la validité de son propre mariage?

Elle vient en réalité dire à un tribunal :

— Je vous supplie de déclarer que je n'ai été que la maîtresse de monsieur.

Comme il serait plus simple de faire ses réflexions avant et d'éviter ces tapages après!

Cela me rappelle — soit dit sans aucune intention de rapprochement — un joli mot de M. Partarieu-Lafosse, l'ancien magistrat, qui, comme on sait, ne reculait pas devant les reparties pimentées.

Une épouse comparaissait devant lui à propos d'une affaire de séparation.

Il l'avait reçue, sur recommandation, dans son cabinet et essayait de la dissuader. Il avait vu auparavant le mari, un lourdaud s'il en fut.

L'épouse se débattait.

— Non, monsieur, je ne puis plus vivre avec lui... Il est maintenant si grossier!

— Ah! madame, il faut que vous l'ayez bien aimé pour le trouver changé!...

∿∿ Jenneval est dans nos murs!

On a réédité, à propos de son apparition à Cluny, les anciennes plaisanteries qui constituent un *Jennevaliana* complet.

Jenneval fut un Frédérick départemental. Mais cette définition, qui avait eu sa raison d'être autrefois, tend de plus en plus à tomber en désuétude, et le temps n'est pas loin où l'on ne pourra plus, sans ridicule, parler d'un acteur *sentant sa province*.

Bientôt, en effet, il n'y aura plus démarcation, mais libre-échange perpétuel, pour ce qui concerne l'art dramatique, entre Paris et ceux qu'on appelait dédaigneusement les provinciaux.

Oui, il y eut un temps où les communications n'étant pas comme aujourd'hui multiples et faciles, les acteurs qui jouaient en province prenaient des habitudes spéciales qui leur étaient imposées par le goût local des spectateurs.

Mais on n'en est plus là, même dans la plus lointaine des sous-préfectures.

Le va-et-vient constant s'est établi, les frottements sont continuels. Les habitants de ladite sous-préfecture sont venus à Paris et y ont applaudi



les vrais artistes; ou bien c'est Paris qui est allé à eux, grâce aux incessantes tournées accomplies par les étoiles du drame, de la comédie ou de la musique.

Impossible dans ces conditions de ne pas marcher avec le siècle.

Le type donc de l'acteur de province disparaît de plus en plus. Il y aura toujours des acteurs jouant en province, et parmi ceux-ci des médiocrités, mais c'est tout différent.

Maintenant le niveau s'établit entre la capitale et les départements. Les grands talents n'en seront pas plus nombreux ici et là, seulement on sera mauvais à la mode.

Être mauvaise, c'est certes une mésaventure qui ne serait jamais arrivée à Mlle Fargueil.

L'éminente artiste a bien trop de talent pour cela.

J'avoue cependant que j'ai appris avec une réelle satisfaction qu'elle ne jouerait pas, comme on l'avait annoncé, le rôle de Marguerite de Bourgogne dans la reprise de la *Tour de Nesle.*

Mlle Fargueil n'a rien, mais absolument rien de ce qu'il faut pour remplir ce rôle mélodramatique.

Il aurait fallu qu'elle violentât sa nature pour la plier à cette littérature d'un autre âge.

Il est arrivé déjà à Mlle Fargueil de se fourvoyer dans les outrances. Elle y a été applaudie, mais je l'ai déploré.

Car elles ne sont pas si nombreuses, celles qui ont les traditions de la grande comédie moderne.

Gardons-nous donc bien de les égarer dans le gros drame où elles trivialisent toujours un peu leur délicatesse.

Est-il d'ailleurs bien nécessaire de nous servir une cinquantième édition de la *Tour de Nesle?* Je ne le pense pas. Il n'y a pas de pièce qui ait été plus radotée que celle-là.

Elle n'a pas seulement couru les théâtres de toute l'Europe, elle a couru les baraques de toutes les foires.

Je me souviens, entre autres, d'une représentation mémorable à laquelle j'eus le bonheur d assister en la bonne ville de Rambouillet.

C'était la fête.

Les saltimbanques avaient été exacts au rendez-vous.

Dans une des loges on jouait précisément *la Tour de Nesle.*

Epique!... Epique!

A un moment donné, pour simuler la folle orgie, Marguerite de Bourgogne *offrait le café* aux gentilshommes de ses rêves.

On apportait une cafetière en fer-blanc, comme celles que les cuisinières bourgeoises emploient. Le filtre y était.

Et jamais, non jamais je n'oublierai la grâce suprême et la voix enrouée avec lesquelles Marguerite de Bourgogne demandait :

— *Prenez-vous le bain de pied, vicomte?*

Restons-en sur cette bonne bouche.

Laissons la *Tour de Nesle* dans les souvenirs, où elle a pris sa place définitive parmi les fossiles du théâtre.

Qu'est-ce à dire?

Voici que les attaques nocturnes recommencent dans le Paris de 1877. Et c'est en plein boulevard Saint-Martin qu'on est appréhendé par des malfaiteurs à deux heures du matin!

Les journaux annoncent qu'en présence de ce redoublement d'audace on va multiplier le service des agents de nuit et surtout changer les heures et l'itinéraire de leurs tournées.

C'est là le grand point.

Du temps des patrouilles, c'était le passage régulier des soldats qui servait de régulateur à messieurs les filous.

Si par hasard la patrouille arrivait cinq minutes après l'heure habituelle, ils disaient :

— Tiens, ma montre retarde aujourd'hui.

Il ne faut pas laisser refleurir ces traditions chronométriques.

Cependant la statistique s'efforce de nous rassurer.

L'*Officiel* publiait l'autre jour le rapport du ministre sur l'exercice de la justice pendant le cours de l'année..... 1875.

Vous avez bien lu. Ainsi le veut la lenteur bureaucratique.

Mais pour être un peu en arrière, ces rapports n'en sont pas moins féconds en renseignements où le philosophe peut puiser à pleines mains.

Les crimes en 1875 ont diminué de 9 pour 100. C'est toujours cela.

Cinq mille accusés environ ont comparu pendant ce laps de douze mois devant les tribunaux de toute la France.

Un sixième de ce contingent revient au département de la Seine.

C'est l'effet forcé de la centralisation.

Un chiffre qui ne laisse pas que de rendre rêveur est celui-ci :

— La moyenne des acquittements pour toute la France est de 20 pour 100.

C'est-à-dire que sur cinq individus qui ont eu à endurer toutes les rigueurs de la détention préventive, il s'est trouvé en moyenne un innocent.

C'est-à-dire que l'instruction préalable s'est trompée une fois sur cinq.

Dans ces conditions, et en face de pareilles proportions, le législateur peut-il se croiser les bras et n'y a-t-il pas des améliorations à chercher? Vous répondrez pour moi.

Trente-trois condamnations à mort ont été suivies de douze exécutions.

A ces constatations judiciaires est jointe la statistique des accidents et des suicides. Quelle sombre armée!... Treize mille morts accidentelles!... Cinq mille quatre cent soixante-douze suicides!

A raison de ces cinq mille quatre cents, cela fait, pour un siècle, rien qu'en France, cinq cent quarante mille malheureux qui s'évadent de la vie.

Plus d'un demi-million de désespérés!

C'est véritablement horrible.

Ah! tout n'est pas encore pour le mieux (tant s'en faut!) dans le plus imparfait des mondes!

A vos fusils, messieurs!

Le monde chassant a été en émoi toute la semaine. C'est dimanche le grand jour.

Que de parties organisées! Que de projets! Que de préparatifs!

Pendant ce temps-là, les journalistes opèrent des fouilles profondes dans le tiroir aux anecdotes cynégétiques.

Il faut payer son contingent.

Je n'aurai pas grand'peine à m'exécuter, car le mien sera représenté par une histoire tout à fait authentique qui date de l'an dernier.

C'était à l'ouverture.

Le baron de B..., fort chasseur devant l'Éternel, envoie à une demi-mondaine de sa connaissance intime une jolie bourriche de gibier.

Mais la bourriche avait le défaut de n'arriver que douzième.

— Que veulent-ils que je fasse de tout cela? dit la demi-mondaine devant le vicomte de S..., qui était en visite chez elle.

— Qu'est-ce donc?

— Encore des perdreaux!

— De quelle part?

— Cela ne vous regarde pas.

— Des perdreaux!... Moi qui, justement, avais promis d'en envoyer à..... Voulez-vous me céder votre dernière venue pour cinq louis?

— Parbleu!

Le vicomte prend livraison et expédie aussitôt à la baronne de B... la propre femme du baron.

Jugez de la stupeur de celle-ci, quand en ouvrant la bourriche elle y trouve deux cartes.

Celle du vicomte par-dessus, et en dessous celle du baron, qu'on avait omis d'en retirer, et qui portait cette mention :

« *A ma petite Nini!* »

On a plaidé net en séparation.

Donc... (est-ce une morale?) chasseurs qui expédiez dans les parages du monde aimable, ayez soin de ne rien écrire sur vos cartes.

Un adversaire déterminé de la chasse, c'était Nestor Roqueplan.

Cependant, tous les ans, il envoyait du gibier.

Et quand on lui demandait où il l'avait tiré, il répondait imperturbablement :

— Dans la forêt de Chevet!

Si la bonne intention est réputée pour le fait, nous devons nous féliciter.

Le *phylloxera* est en péril!

En effet, tout un congrès de savants vient de s'élancer à sa poursuite.

C'est en Suisse que ces messieurs se sont rassemblés. On a prononcé d'interminables discours. Peut-être, si le *phylloxera* avait été contraint de les écouter, aurait-il pris la fuite, et nous serions déjà délivrés de son odieuse présence.

Mais les discours n'ont sévi que sur des confrères habitués à ce genre d'héroïsme.

Après quoi on a voté un certain nombre de décisions platoniques... et la question ne semble pas avoir fait la moitié d'un pas.

Jadis, à propos de l'*oïdium*, il y eut aussi réunion d'un congrès.

Un membre de l'Académie des sciences, aujourd'hui décédé, y prit même part.

Ah! l'admirable harangue qu'il prononça. C'était d'un persuasif!

L'auteur fut criblé de bravos.

Comme on sortait de la séance, qui avait lieu dans une ville de province, on passa devant une maison qui était tapissée par un cep, justement atteint d'*oidium*. Les grappes pendaient, noires et racornies.

Et le savant, au grand discours, de s'arrêter en s'écriant :

— Tiens! qu'est-ce qu'elle a donc cette vigne-là?

Une jolie formule.

Un journal, rendant compte des courses de Lille, disait hier :

« La dernière course n'a pu *réunir* que *Jacinthe.* » *Réunir* un seul cheval!

On n'entend plus parler des fameuses expériences téléphoniques qui nous avaient été promises pour la fin du mois.

Est-ce donc que le *téléphone*, ce merveilleux agent électrique à l'aide duquel on doit percevoir l'écho d'un concert à cent lieues de distance, est-ce donc que ce fameux agent ne serait qu'une mystification?

Les journaux américains, je ne l'ignore pas, se sont répandus en détails interminables sur les expériences qui ont eu lieu là-bas. Mais je me rappelle toujours en pareil cas le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.* Le vol des canards accroît sa vitesse en raison du carré des distances.

Si cela continue, du reste, on n'aura bientôt plus besoin de téléphone pour entendre à plusieurs kilomètres la musique contemporaine.

Au festival que la ville d'Anvers a donné pour célébrer le centenaire de Rubens, n'a-t-on pas exécuté une symphonie dans laquelle le carillon de la cathédrale, le bourdon et deux pièces d'artillerie faisaient leur partie?

A bientôt une fantaisie pour cent canons!

Il n'y a pas à espérer de répit. Les bruyants sont les maîtres de la place. On prend le tapage pour du génie.

Quand cette méthode du fracas forcé a fait ses premières démonstrations, les gens de goût ont inutilement protesté. Aujourd'hui, c'est incurable.

Cela me rappelle un bien joli commentaire de Théophile Gautier.

On l'avait mené entendre une ouverture composée par un des précurseurs du genre.

Gautier revint furieux.

— Mais c'est odieux!... mais c'est insensé!... cette musique épileptique n'a aucun mérite.

Puis, se reprenant soudain :

— Si!... elle en a un... elle fait apprécier le silence.

PIERRE VÉRON.





ANVERS. — LE CENTENAIRE DE RUBENS. — Cortége historique. — Les chars des Géants. — Défilé des sociétés devant l'Hôtel-de-Ville. — Dessins à la plume de M. Kaemerer. — (Voir l'article de M. E. Bergerat, page 131).



ANVERS. — LE CENTENAIRE DE RUBENS. — **La Retraite aux flambeaux.** — Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant en Belgique.)

LA GUERRE

En Europe

Les événements ont donné un grand regain d'actualité à notre dernier numéro, consacré tout entier aux premiers épisodes du drame sanglant qui se dénoue dans les Balkans, et probablement dans les mêmes lieux dessinés avec tant de soin par notre correspondant.

Les détails de ces luttes héroïques dans la passe de Schipka seront du plus grand intérêt; nous nous bornerons aujourd'hui à publier la dépêche qui nous paraît la plus véridique; elle marquera suffisamment notre petite étape hebdomadaire :

Bucharest, 26 août. — Gabrova, 25 août.

La fusillade a continué à Schipka pendant toute la journée du 24 et n'a été interrompue qu'à la nuit. Les Russes ont maintenu toutes leurs positions.

Les pertes subies pendant ces quatre derniers jours sont considérables. On a transporté à Gabrova 27 officiers russes et 900 soldats blessés. Le chiffre des morts est inconnu.

Le 25, à neuf heures du matin, la canonnade a recommencé pour le cinquième jour. On combat avec le même acharnement. Les Russes tiennent solidement. Plusieurs attaques consécutives ont été repoussées avec énergie.

Le général Dorojenski, qui a dirigé la défense pendant les trois premiers jours, a trouvé aujourd'hui une mort glorieuse.

Quant aux combats qui ont eu lieu du côté d'Osman-Bazar, entre Mehemet-Ali et l'aile gauche russe, il paraîtrait que l'avantage en est resté aux Turcs, qui auraient pris deux canons à l'ennemi. Ce combat n'est que le prélude d'une bataille générale qui s'engage peut-être en ce moment sur toute la ligne et qui décidera de la campagne.

—

En Asie

De ce côté encore les Russes auraient eu un nouvel échec sérieux, si l'on en croit la dépêche suivante de source turque :

Constantinople, 26 août, 9 h. 15 soir.

Un télégramme de Mouktar-Pacha daté d'hier annonce qu'une grande bataille a été livrée dans la plaine de Kars, du côté de Yedikler; les Turcs ont attaqué d'abord la colline de Késil et s'en sont emparés dans la nuit de vendredi à samedi. Le corps russe de Bederan se mit en marche samedi matin pour reprendre cette position.

Le combat prit alors de grandes proportions et dura jusqu'à cinq heures du soir.

Toute la plaine de Kars fut transformée en un vaste champ de bataille. Plus de 200 pièces de canon faisaient feu.

Trois attaques des Russes contre la colline de Késil ont été repoussées par les Turcs, qui sont restés maîtres du champ de bataille.

Mouktar-Pacha évalue les pertes des Russes à 3 ou 4,000 tués; les Turcs ont eu 1,200 hommes tués ou blessés. Le général Ali-Pacha et un colonel turc ont été légèrement blessés. Le cheval de Mouktar-Pacha a été blessé. Le général Zozovayoff, commandant la cavalerie russe, a été tué.

LE CENTENAIRE DE RUBENS

LETTRES D'ANVERS

Samedi 18 août.

Ce soir, à huit heures et demie, les fêtes ont été ouvertes par l'exécution de la cantate de M. Benoit.

La place Verte était merveilleusement parée et illuminée. Du reste, les Anversois excellent dans l'art de décorer les rues. Sans compter les drapeaux, dont les plus pauvres maisons tiennent à honneur d'être pavoisées, les trottoirs sont sur toute la longueur enguirlandés de draperies bariolées d'un effet riche et charmant. Les hampes des oriflammes alternent de trois en trois mètres avec des plants de petits sapins, pris dans les campines environnantes; ces hampes sont elles-mêmes fleuries et supportent des écussons aux armes de la ville, ou affichant des devises flamandes en l'honneur de Rubens. Des lanternes de papier multicolores courent dans tout cela, balancées par une bonne brise qui nous arrive de la mer. Les banderoles s'agitent, claquent gaiement sur les murs et vont éventer les bourgeois à leurs fenêtres. C'est sous ce dais mouvant que nous sommes arrivés à la place Verte. Quelle foule! Toute la Belgique est là assurément.

Il suffirait d'avoir traversé cette assemblée énorme pour rester convaincu de l'affabilité flamande. Personne ici ne joue des coudes et ne bouscule ses voisins pour atteindre sa place. Les femmes sortent de là sans avoir leurs jupes froissées. Bruyante sans tapage et remuante sans désordre, la foule conserve une dignité dans la joie. J'admire cette tenue.

La place baigne dans la lumière; le ciel est pur avec des profondeurs bleuâtres et mystérieuses que la flèche de la cathédrale semble interroger de son index silencieux. Elle s'estompe en gris clair sur l'ardoise du ciel; par instants, dans la lanterne du clocher, une petite lumière apparaît, luisante : c'est celle du carillonneur de l'église, installé devant ses cloches, et prêt à jouer sa partie dans le concert qui se prépare. Les façades des maisons, à travers les arbres de la place, ont de beaux jeux de clarté. Je me souviendrai longtemps de celle que j'avais à ma droite, une belle demeure blanche qui étincelait comme de l'or pâle. J'apercevais un salon intérieur, plein de glaces miroitantes, de lustres constellés, de fleurs dans des vases et de meubles de soie bleue; tout y nageait dans une atmosphère d'ambre. Sur le balcon, trois jeunes femmes assises s'éventaient et riaient; toutes trois blondes et diversement belles, de cette beauté flamande, robuste et allègre, que Rubens, à mon gré, a trahie en l'exagérant, car elle n'a rien d'épique. Elles étaient vêtues de costumes clairs, rayés de noir et ornés de dentelles; les roses des cheveux se reproduisaient au corsage. Quand elles se levèrent pour applaudir M. Benoit, ce fut comme une personnification des trois Grâces d'Anvers. Qu'elles reçoivent ici, si elles se reconnaissent dans ces lignes, l'hommage de deux artistes voyageurs.

D'ailleurs j'ai plaisir à le reconnaître, les femmes de la ville n'ont qu'à gagner à ces fêtes publiques qui les font sortir du gynécée. Non-seulement elles sont fraîches et jolies, mais elles s'habillent avec goût, simplicité, et sans surcharge « province » d'ornements. La démarche seule laisse à désirer. Mais on ne marche bien qu'à Paris. La plupart des jeunes filles de la bourgeoisie appartiennent à diverses sociétés chorales et comme elles tenaient toutes leur partie dans la cantate, nous avons pu admirer à l'aise, sur l'estrade où elles étaient réunies, leurs grâces décentes et leurs carnations blanches. Devant cette estrade, on avait dressé une sorte de petite tribune en bois pour M. Benoit, car il fallait qu'il pût être vu, non-seulement de ses mille exécutants, mais de tous les spectateurs. Les journaux de la ville avaient prévenu le public que le silence était de rigueur pendant l'exécution; du reste de petits placards sur lesquels les mots « silence! » et « stilte! » étaient écrits, avaient été cloués sur les poteaux. Aussi dès que le chef d'orchestre eut levé son bâton, on n'entendit plus que le bruissement des feuilles... Je n'irai pas jusqu'à tirer des conséquences politiques de cette observance unanime des Anversois pour les ordres de la municipalité, mais je vous déclare que, en ma qualité de Français, j'en fus extrêmement édifié.

La cantate de M. Pierre Benoit est une œuvre d'un grand labeur et parfois d'une portée musicale assez haute; à mon avis, trop de réminiscences la déparent. C'est ainsi que la phrase principale de la seconde partie est moins à son auteur qu'à Félix Mendelssohn et que nous y avons reconnu la marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été*. M. Benoit sait tirer parti des voix humaines et des contrastes que donnent leurs oppositions, mais son orchestration est plus maigre que de raison : elle ne joue pas toujours le rôle symphonique qu'on est en droit d'espérer de la science du musicien. La dernière partie contient un air fort heureux et trouvé : il était populaire le soir même et tout le monde le chantait, le sifflait, ou le fredonnait dans les rues. Le musicien en M. Benoit est trop indécis; il flotte de l'opéra à la musique d'église et passe du sacré au profane sans crier gare et prévenir les gens. Son succès a été extrême; le maire s'est élancé sur la tribune et l'a embrassé devant toute la ville, avec une bonne tape sur l'épaule, d'un caractère moins officiel mais plus fraternel. Pendant cette brave scène, si attendrissante, je songeais à notre pauvre Berlioz, qui lui aussi, a fait de belles cantates, et qui n'a jamais été embrassé par personne au nom de la France!

Les vers de la cantate sont d'un poëte fort estimé en Belgique, M. Julius de Geyter; c'est d'un bout à l'autre un hymne à la gloire d'Anvers; *lauriers* y rime à *guerriers* dans la mesure requise, et fort honorablement.

Mais le succès a été pour le carillonneur. C'est un admirable artiste que le carillonneur d'Anvers; il a fait tintinnabuler ses cloches argentines avec un esprit et une poésie pénétrants. Dans ce silence solennel, où palpitait pour lui un public de 50 à 60,000 auditeurs, il remuait beaucoup mieux à lui seul les âmes anversoises que ses mille partenaires. J'ai vécu, grâce à lui, un bon quart d'heure dans le passé, et il m'a touché d'une inoubliable émotion. Il me semblait que du haut du grand clocher gris, tacheté d'une lueur tremblante, tous les échos de la joie flamande, tous les rires et tous les baisers ressuscitaient de leur silence éternel, cherchant les lèvres roses et les yeux bleus qui ne sont plus, après les avoir enfantés. Je vous donne cette idée pour ce qu'elle vaut de philosophie; mais soyez convaincu que si l'ange qui les recueille avec les parfums des fleurs et les chants d'oiseaux a laissé retomber sur Anvers les rires et les baisers des antiques kermesses, il y a eu ce soir assez de bouches ouvertes et d'yeux humides pour les recueillir et les perpétuer.

Dimanche, 19 août

Je suis bien sûr que vous ne vous figurez guère à quel degré d'émotion peut faire monter un simple défilé. Une suite d'hommes marchant processionnellement et portant quelque chose en l'honneur de quelqu'un, cela semble assez banal, n'est ce pas? et il n'y a pas là de quoi fondre en larmes. D'où vient donc que nous en étions si rudement empoignés? Le Carolus, qui est le bourdon de la cathédrale, venait de tinter le dernier coup de neuf heures; des salves d'artillerie tonnaient dans le lointain, du côté du port et des bassins; notre ami le carillonneur avait repris le « Beiaarlied » de M. Benoit et emplissait la ville d'un bruit de grelots; il y avait déjà dans les rues une animation extraordinaire. Le chemin de fer avait déversé depuis le matin 45,000 visiteurs dans Anvers. Il faut vous dire que dès le vendredi il n'était plus possible de trouver à louer quoi que ce fût ici dans les auberges; nous ne nous sommes maintenus dans notre chambre, à l'hôtel du Danemark, qu'à des prix formidables. Aussi beaucoup de gens étaient-ils allés se loger à Bruxelles et dans les stations intermédiaires; c'est de là qu'ils arrivaient à toute heure et débordaient de la gare.

Les Flamands ne se sont déshabitués qu'à regret de la méthode sociale des corporations. La corporation est à la fois dans leur sang et dans leur histoire; ne pouvant y retourner franchement, ils cherchent à se donner l'illusion de l'institution chérie par des sociétés. Tout ici est prétexte valable à société, même l'art de la pêche à la ligne, art pourtant, comme on sait, égoïste et solitaire. Tous les Flamands sont des Amis de tel jeu ou de tel autre, Amis de la balle, du tonneau, des quilles, de la boule, de l'arc ou de l'arbalète; il y en a même qui sont Amis de la joie, tout simplement, comme il résulte de ce titre de « Vrengdeminnaars » qu'ils se donnent sur leurs affiches.

ÉMILE BERGERAT.

(*A suivre.*)



VOYAGE DU MARÉCHAL EN NORMANDIE

Le jeudi 16 août, à sept heures du matin, le maréchal de Mac Mahon, accompagné de M. le duc de Broglie et du général Lebrun, commandant le corps d'armée de Rouen, montait dans le wagon-salon d'un train spécial pour entreprendre son voyage dans l'ouest. Deux heures plus tard, après avoir été salué à Mantes par les représentants de la municipalité, le chef de l'État descendait à Évreux et recevait les autorités civiles et militaires du département de l'Eure.

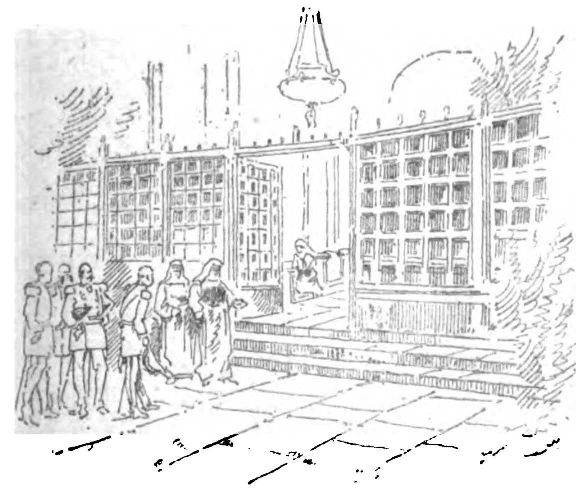


Un grand nombre de *maires de campagne* s'étaient rendus dans les salons de la préfecture. Il y en avait de jeunes et de vieux; les uns portant la veste à petits pans, fort en vogue vers 1830, ceux-ci la longue redingote noire; ceux-là la blouse bleue lustrée, empesée, brodée au col et sur les poignets, — tous étaient ceints de l'écharpe tricolore, insigne de leur dignité.

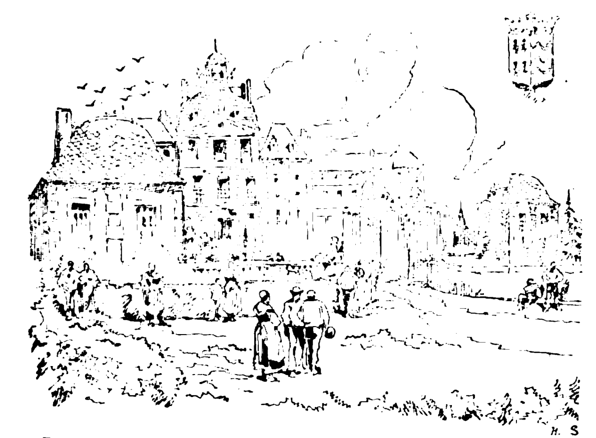
Vers une heure, le Maréchal se rendit à la *cathédrale* à pied, au milieu d'une haie de soldats. Toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux aux couleurs nationales; le long des trottoirs, les oriflammes, à l'extrémité des mâts reliés par des guirlandes de feuillage, flottaient au vent. La foule respectueuse se pressait de toute part pour acclamer le président. Elle lui fit ainsi escorte jusqu'au moment de son départ, et sur la route d'Évreux à Caen nous fûmes encore témoin de plusieurs manifestations sympathiques.



A Conches, les habitants, précédés d'une fanfare, tiraient le canon sur le passage du train, près d'une sorte de *trophée d'obus* surmonté de drapeaux.



Le soir, à dix heures, nous arrivions dans le chef-lieu du Calvados, où de belles fêtes étaient organisées. Le Maréchal assista le lendemain à une grande revue sur la superbe promenade que les Caennais appellent modestement la plaine. Dans l'après-midi, il visita divers établissements et s'arrêta surtout à l'hôpital, où eut lieu une scène bien touchante. Les sœurs de l'ordre de Saint-Augustin, en robe noire avec le voile blanc, étaient agenouillées dans un sanctuaire, où nul autre homme que le chef de l'État ne peut pénétrer.



Le même jour, à quatre heures, nous suivions le chef de l'État au château d'Harcourt situé à quelques kilomètres de la ville : le *château d'Harcourt* est une vieille demeure féodale construite dans une hauteur et dont le croquis de notre collaborateur Scott donne très-exactement l'aspect.



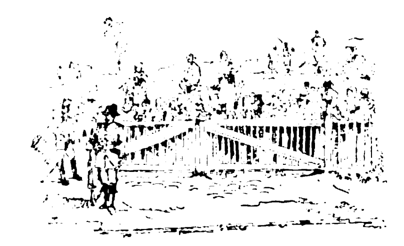
Dans la grande cour, une population nombreuse était groupée. L'hôte de ce domaine donnait à tous une entière hospitalité; dans le superbe *vestibule* même, où la statue du roi Soleil se dresse majestueuse à la place d'honneur, les paysans avaient été admis.



Le samedi 18, dès six heures du matin, le train présidentiel se dirigea sur Saint-Lô, où le Maréchal fut acclamé avec beaucoup d'enthousiasme.

Après avoir reçu les membres du Conseil général, le chef de l'État se rendit à l'église Notre-Dame. Mgr Germain l'attendait pour lui offrir l'eau bénite dans le chœur décoré de drapeaux et brillamment illuminé.

Le Maréchal se dirigea ensuite vers le bel établissement des *haras*. Sur le seuil, un groupe de piqueurs, portant le gracieux uniforme de la vénerie, sonnaient une fanfare de chasse; les officiers, précédés de leur directeur, cravache en main, saluèrent l'illustre soldat qui les honorait de sa visite.



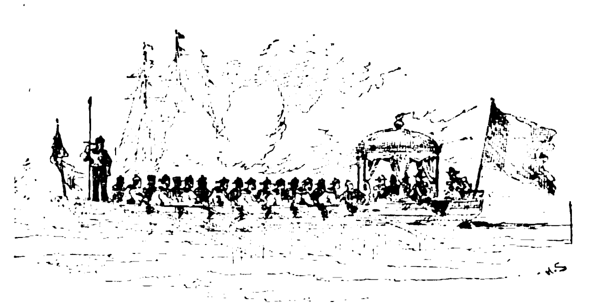
Vers quatre heures, le train qui chauffait en gare nous conduisit *à Lisieux* d'abord, où les réceptions se firent sous un gracieux velum, puis à Cherbourg, but principal du voyage. Sur tout le parcours, *aux passages de niveau*, aux petites stations, la foule était amoncelée et acclamait le Maréchal passant à toute vapeur.



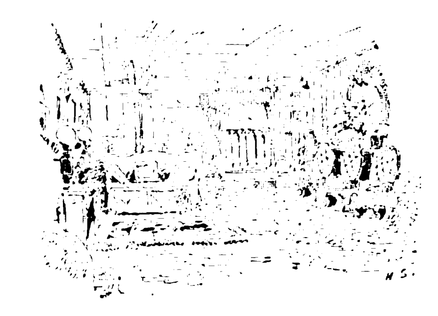
Les dessins détachés de l'album de Scott donnent un ensemble très-complet des fêtes intéressantes qui eurent lieu dans la rade.



Une *baleinière* de l'État avait été mise à la disposition des représentants de la presse, et nous avons pu suivre ainsi tous les incidents de la visite de la flotte.



Au moment où le *canot présidentiel* sortit du port, les matelots du *Suffren*, en vestes blanches, montèrent sur les vergues et crièrent sept fois, conformément aux prescriptions d'une ordonnance ministérielle : *Vive le Président!* et vingt et un coups de canon partirent de tous les navires de l'escadre.



Le Maréchal, à bord du vaisseau amiral (dont nous donnons *le salon* ci-dessus), assista à un *branle-bas de combat*. Jamais nous n'avions vu spectacle comparable en grandeur à celui que présentait ce gigantesque cuirassé avec tout son *équipage défilant sur le pont*, au milieu du bruit formidable des obusiers. Le Maréchal s'intéressait vivement à la manœuvre des pièces; il s'en fit expliquer tous les détails par l'amiral Jaurès.

Après la revue, on fit des expériences de torpilles. Quatre torpilleurs, placés à cent mètres de nous, s'avancèrent avec une rapidité vertigineuse vers le *Suffren*, et lancèrent leur projectile.



Une détonation sourde se fit entendre. En même temps une gerbe d'eau immense s'élança dans l'air. Le navire entier eut un tremblement, puis la mer, autour de nous, devint noire, et on aperçut à la surface des poissons morts que les vagues roulèrent.

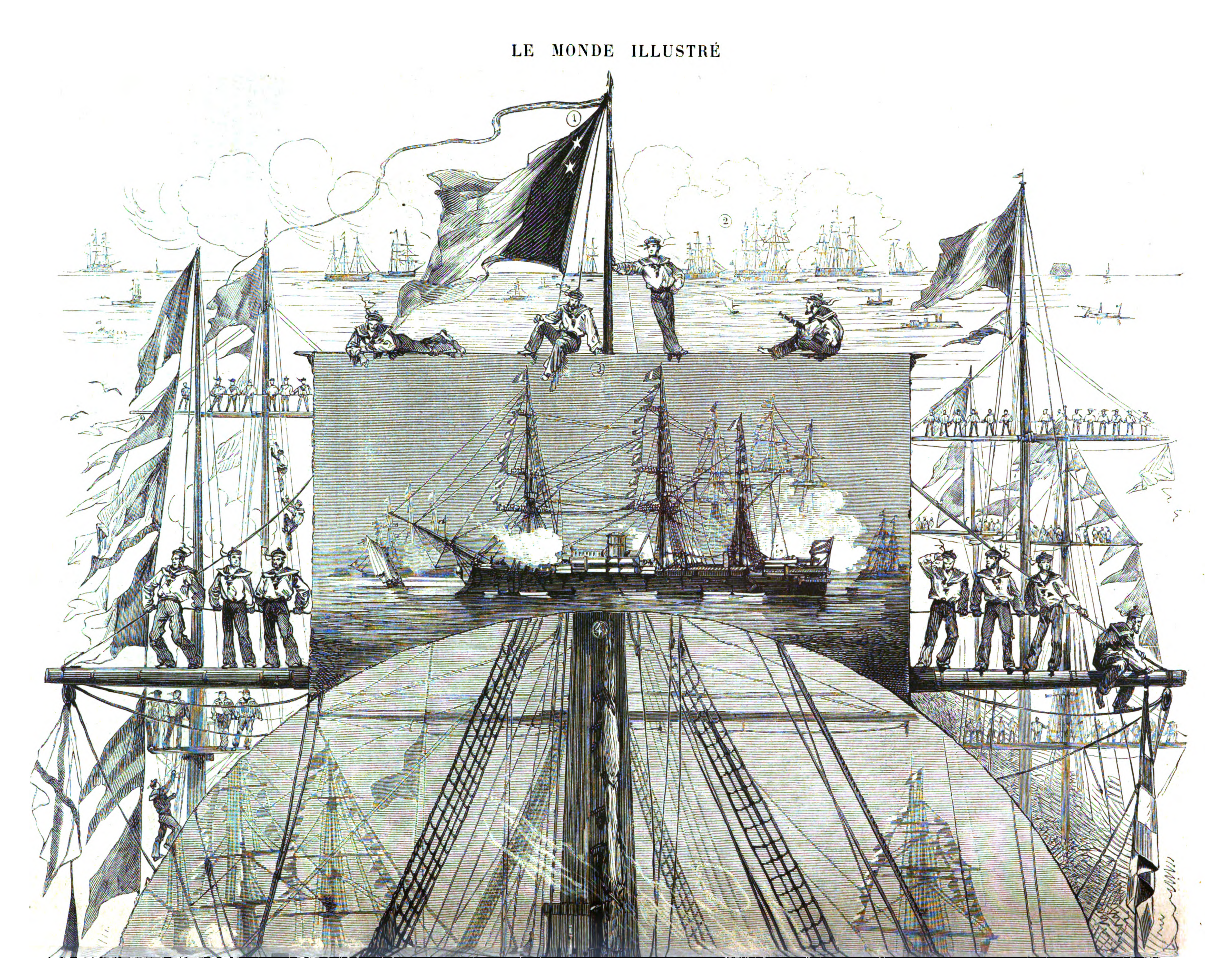
Le Maréchal rentra à Cherbourg vers cinq heures pour assister au lancement du *Fulminant*.

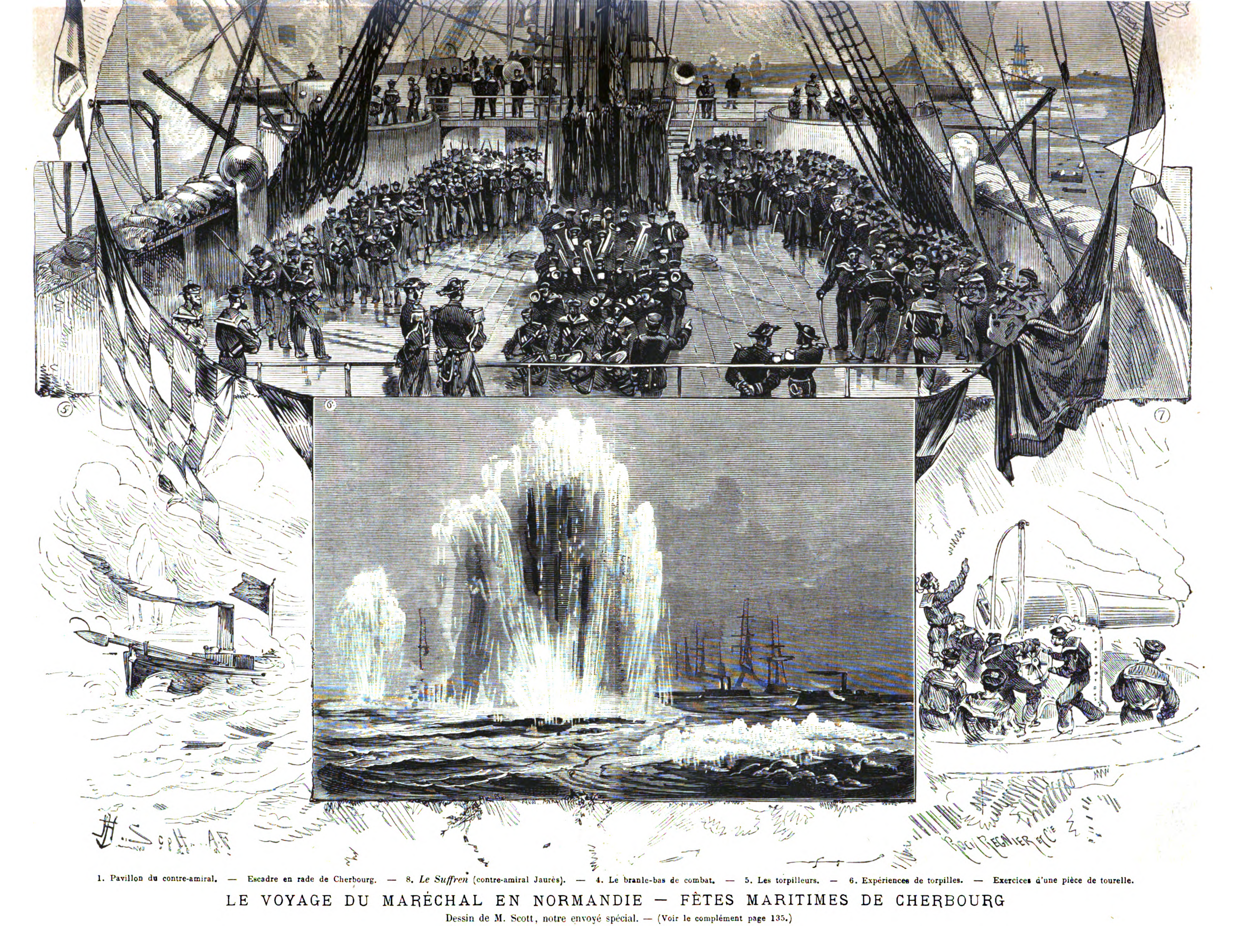
Le soir, il reprenait le train de Paris.

H. M.






1
2
3
4



1. Pavillon du contre-amiral. — Escadre en rade de Cherbourg. — 8. *Le Suffren* (contre-amiral Jaurès). — 4. Le branle-bas de combat. — 5. Les torpilleurs. — 6. Expériences de torpilles. — Exercices d'une pièce de tourelle.

LE VOYAGE DU MARÉCHAL EN NORMANDIE — FÊTES MARITIMES DE CHERBOURG

Dessin de M. Scott, notre envoyé spécial. — (Voir le complément page 135.)

COURRIER DU PALAIS

Une affaire embarrassante. — L'endroit et l'envers d'un cerveau. — Histoire d'une maison de campagne. — Les bons paysans. — Les toquades d'un incendiaire. — Autre cause pour laquelle l'embarras cesse. — Le roi des îles Mariannes. — Ses grands dignitaires. — Les lettres patentes. — Souvenir des princes de féerie. — Les causes secrètes de l'ambition. — Grandeur et décadence d'Antoine Ier. — Gros-jean comme devant.

Il m'arrive souvent de me demander ce que j'aurais fait si j'avais eu l'honneur d'être juré dans telle ou telle affaire dont j'ai entendu les débats; il est rare que, dans ce cas, je ne trouve pas une réponse à la question que je me pose à moi-même; mais aujourd'hui j'avoue que j'aurais été bien embarrassé et que mon embarras subsiste. Il s'agit d'un incendiaire qui a comparu devant la cour d'assises de la Seine. Est-ce un fou? est-ce un esprit raisonnable et surtout responsable? A-t-il commis un crime ou a-t-il inconsciemment accompli un acte dont il n'a ni calculé, ni même compris les conséquences?

Pour faire connaître l'accusation qui pèse sur Ducourtioux, il faut refaire, pour la centième fois peut-être, l'histoire de l'homme qui, ayant vieilli dans les affaires, achète une petite maison à la campagne, le rêve de toute sa vie, et embellit l'oasis dans laquelle il compte se reposer de ses soucis et de ses travaux. L'accusé Ducourtioux a soixante ans. Par son intelligence active et son industrie, dans laquelle il a réalisé des progrès notables, il a gagné une jolie fortune, un peu embarrassée peut-être par suite de ce que les plus indulgents appellent ses *toquades;* mais enfin l'expert comptable lui a trouvé encore un actif d'une centaine de mille francs en dehors des produits de sa fabrique. Il n'a pas fait une folie en achetant cette bicoque à Rosny au prix de 4,500 fr.; seulement, il a dépensé 23,000 fr. pour la mettre à son goût. Un beau jour, la maison lui déplaît; non-seulement ce n'est plus pour lui un plaisir, mais encore c'est une charge, un fardeau pesant. Il a eu des discussions d'intérêt avec un maître maçon; il perd son procès : on se moque de lui; ces bons paysans insultent le *Parisien* qui a osé discuter le mémoire de son maçon, un gros personnage de l'endroit probablement.

Mais alors on s'en va, on vend sa maison!

Ah! vous croyez que c'est aussi facile que cela! Sa femme et ses enfants aiment beaucoup ce charmant petit retrait, et Ducourtioux qui est un excellent père et un excellent mari, n'ose pas contrarier les siens. Ah! si la maudite maison pouvait disparaître, brûler!... Oui... voilà l'idée qui lui apparaît, une idée extravagante sans doute, mais enfin ce cerveau est loin d'être parfait. Si vous aviez entendu les témoins, les vieux amis qui l'ont connu depuis sa jeunesse, M. le docteur Blanche qui l'a examiné, qui a causé avec lui dans la prison, vous sauriez que cette tête intelligente a de singuliers envers. C'est ce même homme qui se purge par plaisir et qui manque d'en mourir, qui s'ordonne à lui-même et qui suit exactement un régime rigoureux d'aliments et de boissons à la glace, qui, pendant le siége, fait son service avec un bonnet à poil, qui s'indigne d'entendre dire que sa chemise passe par un trou de son pantalon, qui s'enveloppe d'un manteau rouge pour ressembler à un cardinal, qui va au marché aux fleurs pour se procurer quelques rosiers et qui achète des boutiques entières, qui fait poser des glaces dans sa cave, qui s'obstine à faire établir dans sa maison six cuisines et six cabinets d'aisance!

— Ma maison est à moi; elle fait mon malheur : je la brûle!

Et il l'a brûlée, ou, plutôt, il a tenté de la brûler, avec un luxe de précautions des plus compromettants; pendant quinze jours, il y a apporté des copeaux, du pétrole; il a percé les plafonds pour relier entre eux, par une mèche imbibée de pétrole, les dix ou douze foyers qu'il a établis avec l'aide d'un ouvrier, vieux compagnon de ses travaux industriels, et qui est ainsi devenu son complice. Et puis, cette maison, il l'avait assurée pour 30,000 francs, plus 15,000 francs pour le mobilier. A-t-il calculé qu'il toucherait ces indemnités? y a-t-il seulement songé? telle est la très-grave question que l'accusation soumettait au jury; il me semble que tout est là.

M. le docteur Blanche a conclu par ces mots : « Il « m'est impossible de déclarer que Ducourtioux n'est « pas responsable de l'acte qu'il a commis. »

Le verdict du jury ayant été affirmatif sur toutes les questions, la cour a rendu un arrêt qui condamne Ducourtioux à huit ans de travaux forcés et son ouvrier Pons à huit ans de réclusion. Après vous avoir annoncé ce résultat, je ne sais plus si je dois rappeler quelques paroles de Ducourtioux : « Je n'étais pas né pour la « campagne, disait-il dans son interrogatoire à l'au« dience; on me rendrait ma maison avec dix mille li« vres de rente que je n'en voudrais pas! »

Mais, après ce malheureux coupable, j'ai à vous parler de trois autres excentriques qui ont comparu devant la 10e chambre du tribunal correctionnel et qui, je vous l'affirme, ne m'auraient causé nul embarras si j'avais eu à me prononcer sur leur sort.

Jamais, peut-être, on n'aura vu pareille bouffonnerie; ceci est de la haute comédie, dirait encore avec raison, le très-vieux Bilboquet.

Vers la fin de l'année 1876, un jeune garçon, élève de l'École normale de Grenoble, destiné par conséquent à remplir les modestes et utiles fonctions d'instituteur primaire, apprenait qu'il était roi légitime ; et par la grâce de Dieu, des îles Mariannes. Le dernier roi de ce pays, Ferdinand, mort sans postérité, appelait pour lui succéder au trône Antoine Laufrey, dernier rejeton d'une branche cadette dont le père est jardinier et dont la mère est marchande de pommes de terre. Il n'y a pas à douter, les documents sont revêtus d'armoiries éblouissantes : c'est une pragmatique sanction, c'est une lettre autographe du feu roi Ferdinand, qui recommande à son successeur d'épouser sa petite nièce Marie-Augustine, fille de sa nièce chérie, la princesse de Coutelmont, à qui la régence des îles Mariannes est dévolue jusqu'à l'arrivée du roi légitime. Cette dernière écrit aussi, de sa main, au jeune roi Antoine Ier de hâter son arrivée pour la débarrasser au plus vite du fardeau de la régence.

Faute d'ambassadeur, c'est le facteur de la poste qui apporte l'enveloppe contenant toutes ces pièces émanées d'une chancellerie royale. L'orthographe en est quelque peu fantaisiste, le style est émaillé de gros barbarismes qui font outrage au bon sens; mais les îles Mariannes ont bien quelque droit à l'indulgence. Lettre à S. A. R. le jardinier et à madame la reine mère, pour les supplier d'accepter la couronne au nom de leur fils mineur! La famille Laufrey est éblouie, et les journaux du département commencent à répandre la nouvelle de ce haut fait politique.

Et puis voilà la cour qui se forme : les hauts dignitaires s'offrent de tous côtés; parmi ces postulants, un certain M. Lanfranchi, qui offre de procurer à la famille les fonds nécessaires pour se rendre dans l'archipel océanien, est nommé grand chancelier, puis baron, puis grand dignitaire de la couronne, puis grand maître de l'ordre royal de Saint-Sauveur, etc., etc.

Nous voilà en pleine féerie de théâtre, les choses deviennent grotesques jusqu'au ridicule; tous ceux qui s'offrent sont nommés quelque chose et par lettres patentes signées Antoine Ier, datées de « l'an de grâce 1877 » avec la formule : « Car tel est notre bon plaisir. »

Il est à peu près hors de doute que le mystificateur avait un but intéressé et, dans tous les cas, Bidot et Sabatier, deux prêtres interdits dont toute l'existence aventureuse n'a été qu'un long scandale et qui ont été déjà condamnés plusieurs fois pour escroquerie et abus de confiance, ont fait des dupes en se parant des titres dont ils ont été honorés par Antoine Ier, roi des îles Mariannes.

Bidot a promis de mettre à la disposition du jeune roi une succession de 9 millions qui lui est tombée du... Canada, et dont les fonds sont déposés pour lui à la Caisse des dépôts et consignations de Londres; il a fait graver pour le jeune roi des sceaux et des armoiries; il a vu la reine d'Angleterre, qui a promis sa protection au nouveau monarque; aussi Bidot est il créé duc de Bouillon, nommé évêque primat des îles Mariannes, intendant général du culte, conseiller privé, grand-croix de l'ordre de Saint-Sauveur, grand universitaire du royaume ; — cela n'en finit pas.

Bidot, Sabatier et Tategrin, un jeune homme de 18 ans, soutiennent qu'ils ont cru à la royauté des îles Mariannes; mais ils ne peuvent se défendre d'un fou rire, quand le jeune roi vient piteusement, en qualité de témoin, réciter le poëme de ses grandeurs et de sa décadence.

Puis, viennent les gens qui ont prêté de l'argent à ces grands dignitaires; mais ces derniers témoins ne paraissent pas du tout être en humeur de rire, même lorsqu'ils entendent condamner Bidot à cinq ans de prison, Sabatier à deux ans et Tategrin à quinze mois de la même peine. Mais l'affaire ne me semble pas terminée; la justice finira bien par découvrir le mystificateur.

PETIT-JEAN.

LES VENDANGES DANS LE MIDI

(Suite et fin)

Vers midi, nous déjeunâmes à l'ombre d'un énorme figuier. C'est le moment où l'on se repose, en mangeant, assis ou couché à terre; on se groupe selon sa fantaisie et sans nul souci des voisins; l'Espigadou s'isola avec Isabelle Peyrorade et je restai avec Jacquettil.

— Ils sont fiancés, me dit-elle, ils en ont le droit. Du reste, ajouta-t-elle, c'est l'époque où se nouent les mariages; on se rencontre, on fait connaissance en riant, en se donnant des coups de poing. On ne sait pas toujours si l'on s'aime; mais l'on s'épouse l'année d'après.

— Et c'est ainsi que tu te marieras, Jacquettil?

— Oh! non.

Elle mit dans sa réponse une froide réserve qui me fit craindre d'avoir été indiscret, et quelques minutes après, avec la spontanéité et la cordialité des femmes du Midi :

— Je puis bien vous le confier, me dit-elle, le fils de notre voisin Deltil doit venir dimanche chez nos parents me présenter le panier de fiançailles.

Dans certains villages, ce panier remplace la corbeille de mariage. Le marié y met les bijoux et les présents qu'il destine à la future épousée : l'anneau, la longue et forte chaîne d'or et, selon la fortune, les boucles d'oreilles, la croix et la montre. Le tout recouvert d'ouate, de fruits et de fleurs. Les amis, les parents peuvent, ce jour-là, en admirant le panier fleuri, y déposer leur cadeau de noce.

Aussi je m'empressai de dire à Jacquettil :

— J'irai te voir dimanche.

— Nous en serons tous contents, dit-elle; mais il est défendu de me rien donner ce jour-là. Nicolo Deltil est riche, il veut remplir le panier à lui seul.

— Ce que je veux t'apporter il ne le refusera pas, j'en suis certain.

On se reposa pendant deux heures, et dans la demi-somnolence des fortes chaleurs du jour, Jacquettil continua à me parler de son fiancé.

Avec mes idées de Parisien, oublieux parfois du pays natal, je la trouvais jeune pour faire une mère de famille et je regrettais cette fraîcheur et cette gracieuse sveltesse que les devoirs de la maternité allaient bientôt enlever à la jolie paysanne.

Quand le jour baissa, les vignes furent abandonnées et l'on se dirigea par groupes vers la métairie. J'y arrivai des premiers avec Jacquettil. Le métayer et son fils veillèrent à l'enlèvement des derniers cuveaux et voulurent goûter au vin qui fermentait déjà.

L'Espigat se frottait les mains :

— Le vin ne manquera pas cette année, et il sera bon! Enfants, allons souper!

En entrant dans la grande cuisine de l'Espigadetto, je vis avec plaisir la longue table de chêne couverte d'assiettes profondes et de verres brillants. Les assiettes étaient en faïence émaillées de fleurs rouges; les verres ne brillaient que par un luxe de propreté, mais la soupière ventrue, dans laquelle le bouillon venait d'être versé, brûlant, remplissait la vaste salle d'un arome délicieux.

Mon appétit, vivement sollicité, me représenta ce potage comme un chef-d'œuvre gastronomique. Après une journée passée en plein air et à un travail qui, sans être très-fatigant, ne ressemblait guère à mes exercices habituels, je ressentais ce besoin absolu et presque brutal de réparation ani-



mâle qui saisit le travailleur à sa rentrée des champs, et dès que le bouillon de haricots, accompagné de larges tranches de pain, remplit mon assiette, je suivis l'exemple de mes voisins et j'attaquai ce mélange de bouillon laiteux et roussâtre, de pain gris, et de grains de haricots en demi-pâte. Je le jugeai délicieux; mon assiette vidée fut remplie à nouveau par des haricots, du lard et un demi-quart d'oie salée. Ce mélange formait un plat qui m'eût paru d'ordinaire suffisant pour trois personnes, mais que j'attaquai bravement ce soir-là. Cependant, cette solide nourriture apaisa bientôt ma faim; je m'aperçus alors que Jacquettil se trouvait à mon côté et me regardait manger avec une satisfaction évidente :

— Est ce bon, ces haricots? Il n'y a que ma mère pour en faire cuire de pareils.

— C'est délicieux. Je vous demanderai la recette pour notre cuisinier.

— S'il est de Paris, c'est inutile, dit-elle dédaigneusement.

— Vous croyez?

— Oui; ma mère vous en préparera quand vous le voudrez; vous serez certain d'avoir le vrai plat du pays.

On servit, au dessert, une corbeille de figues et de raisins, puis on vida quelques bouteilles de vin de trois ans, qu'on décora du nom de vin vieux. Je déclarai au métayer que je voulais boire de la blanquette, ce champagne du Midi, avec nos bons vendangeurs.

Tout le monde battit des mains.

— Allons faire un tour de danse, s'écria Jacquettil, la blanquette servira à nous rafraîchir.

Elle m'entraîna, je devins son cavalier pour une danse insensée à laquelle il n'était besoin de rien comprendre, si ce n'est qu'on avait la liberté de prendre sa danseuse dans ses bras et de l'enlever aussi haut et aussi longtemps que possible, en tournant et en sautant. Pendant ce temps, deux ou trois chanteurs marquaient la mesure avec un air de danse rhythmé par ces voix sonores et puissantes qu'on entend partout dans le Midi.

Il fallait voir ces paysannes, couvertes de jupons et de vestes de grosse laine, car elles avaient repris leurs vêtements au sortir du travail, se démener en tous sens, à la clarté de la lune, sur un terrain battu qui servait au dépiquage du blé! La sueur coulait de leurs fronts; mais personne ne s'arrêtait; on ne changeait guère de cavalier : c'eût été du temps de perdu. On se décida cependant à s'arrêter un moment pour boire le vin qui moussait dans les verres, mais on ne s'attarda pas autour de la table. On reprit les danses avec autant d'ardeur qu'au début. Un peu fatigué, je jugeai à propos de choisir cette reprise pour m'esquiver. Jacquettil ne le comprenait pas ainsi; elle tenait à me faire encore fête.

Je lui dis alors que je partais le lendemain pour Paris et que j'avais besoin de prendre du repos.

— Vous partez déjà? s'écria-t-elle; pourquoi si tôt?

Cette simple question m'embarrassa; je pouvais encore disposer de quinze jours et je ne sais quel sentiment d'ennui me poussait tout à coup à reprendre plus tôt que d'habitude ma vie parisienne.

— J'aurais été si heureuse de vous revoir dimanche, continua-t-elle.

Je balbutiai :

— Moi aussi.

Mais, en la voyant si naïve et si jolie, je me dis que je ne reviendrais pas. Nicolas Deltil me semblait un mari bien lourd pour cette délicate fleur des champs...

Et cependant le dimanche j'étais encore à Bernac et j'offrais à Jacquettil un souvenir de ma mère : son portrait en miniature que j'avais fait encadrer d'un cercle d'or, et qui devait lui servir à attacher son fichu blanc de mariée.

Nicole Deltil trouva le portrait si beau et le présent offert de si bonne amitié que je lui pardonnai d'épouser Jacquettil.

CAMILLE PÉRIER.

FIN

THÉATRES

CLUNY : Reprise de *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, drame en cinq actes, par MM. Victor Ducange et Dinaux. — HIPPODROME : *les Amazones*, pantomime équestre.

Je n'ai jamais lu quelque chose de bien complet sur la vie et les ouvrages de Victor Ducange, un des deux auteurs de *Trente ans*. La critique s'est toujours montrée assez dédaigneuse pour cet écrivain de troisième ordre, malgré la place assez importante qu'il a tenue parmi ceux de son temps. Il est vrai que tenir de la place n'est ni une condition ni une garantie de talent.

Victor Ducange fut aussi connu comme romancier que comme auteur dramatique. *Léonide ou la Vieille de Suresne, le Médecin confesseur, Albert ou les Amants missionnaires, Agathe ou le Petit vieillard de Calais*, etc., etc., se sont inscrits entre les productions de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, sans avoir ni la verve brutale du premier ni la gaieté immense du second. Ennemi acharné du gouvernement de la Restauration, adversaire à outrance des nobles et des prêtres, on aura une idée de sa manière en lisant ce portrait d'un vieil émigré :

« Représentez-vous une de ces antiques têtes à perruque que l'on plantait jadis sur un bâton pointu; coiffez ce visage de deux grandes ailes de pigeon, bien crêpées, bien poudrées; sur la pointe du toupet posez une casquette de taffetas gommé; puis, habillez ce mannequin sec et fluet d'une culotte de soie noire, avec des guêtres chamois; armez ce paladin d'une escopette rouillée, d'une gibecière de toile verte et d'un parapluie chiné..... Ce gothique personnage, qu'on aurait pris de loin pour le singe Coco qui fait la foire de Saint-Cloud et mange la savonnette, était l'illustre messire Vieillechaise de Saint-Martin, marquis de Tour-sur-Tour, descendant en ligne directe du fameux fondateur de la tour de Babel, supposé que le fondateur et la tour aient jamais existé; enfin un vrai chevalier tout à fait d'autrefois, qui revenait de Londres, croyait n'avoir dormi qu'une nuit pendant laquelle il avait eu le cauchemar... et allait à la chasse. »

Au théâtre, Victor Ducange obtint de grands succès : *Calas, Thérèse ou l'Orpheline de Genève, Il y a seize ans* et, par-dessus tout, *Trente ans ou la Vie d'un joueur*. Il avait l'entente des fortes situations et ne reculait pas devant les moyens naïfs ou grossiers pour arriver à l'effet. Ainsi s'explique la vogue longtemps persistante de *Trente ans*; — on l'a expliquée aussi par le jeu supérieur de Frédérick-Lemaître et de Mme Dorval.

Victor Ducange mourut jeune, vers 1833, je crois. C'était un homme de manières polies et distinguées, selon ce que m'en a raconté Anicet-Bourgeois, qui avait fait avec lui *le Courent de Tonnington*.

Le théâtre Cluny réalise en ce moment quelques recettes avec la reprise du chef-d'œuvre de Ducange. Ce qui m'a paru avoir le plus vieilli dans ce chef-d'œuvre, c'est le style, en admettant qu'il ait jamais existé. L'interprétation est supportable. Faute de grives, on mange des merles. Frédérick-Lemaître parti, on se contente de M. Jenneval. M. Jenneval n'est pas un merle qu'il faille dédaigner : il a l'oreille du public et sait siffler les couplets de cette grosse littérature. Il a longtemps boudé Paris, préférant être le premier en province. La province nous le renvoie aujourd'hui, encore plein d'ardeur et de foi : c'est un des derniers fervents du mélodrame.

Au nombre des spectacles d'été qui font attendre patiemment la réouverture des théâtres, il faut placer le nouvel Hippodrome de l'avenue de l'Alma. C'est un vaisseau grandiose pouvant contenir sept ou huit mille spectateurs. On y donne des représentations de jour et des représentations de nuit. L'espace y est favorable aux grands cortèges, aux pas d'armes, aux tournois, aux carrousels. Le directeur rêve d'y ramener l'ancienne pantomime équestre, celle qui a fait la gloire des Franconi. Nos pères nous parlent encore avec attendrissement de cet admirable répertoire : *le Chien du régiment, la Mort de Kléber, la Chaumière espagnole, le Palais, la Guinguette et le Champ de bataille* (quel beau titre!).

Les Amazones sont un essai dans ce genre; il est fort goûté tous les soirs. Les costumes sont merveilleux, et celles qui les portent ne manquent ni de crânerie ni d'attrait sculptural.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

L'EXPOSITION MUSICALE

On fait quelque bruit en ce moment d'un projet d'exposer de la musique, autrement de faire entendre des morceaux inédits, en 1878, dans le palais du Trocadéro. Une commission officielle est même instituée et fonctionne déjà à l'effet de préparer les voies et moyens de cette exhibition.

Ce qui tient du miracle, ce qu'il faut noter comme un trait de mœurs qui marquera dans l'histoire de la France moderne, c'est que *tous* les commissaires nommés se trouvent être compétents à la besogne qu'on leur a mise sur les bras! Il n'en est peut-être pas deux sur le nombre qui ne sachent pas lire et écrire la musique.

Tant il y a que la commission de l'Exposition musicale s'exposant elle-même ne serait pas une des moindres curiosités du Champ-de-Mars. Les étrangers auraient ainsi la preuve que les temps ont marché depuis Beaumarchais, et que chez nous on ne donne plus aux danseurs des places de calculateurs.

Pour former ce petit parlement, on a rassemblé tout ce qu'on a pu découvrir de prix de Rome, ayant du temps de reste; on leur a ensuite adjoint des dignitaires de l'art officiel, tel que M. Ambroise Thomas, à qui on a donné la présidence; puis des administrateurs et des gens de loi pour régler les questions litigieuses; des journalistes spéciaux qui sont des auditeurs exercés et d'une grande perspicacité d'oreille. Enfin, je vois aussi sur la liste le nom d'un physicien, lequel résoudra les problèmes d'acoustique.

La commission travaille, et on ne sait trop encore comment elle s'y prendra pour mener à bien l'honorable tâche qu'elle s'est donnée.

Ce qui est certain, c'est que de telles entreprises, si aventureuses qu'elles paraissent aux sceptiques, ne sont nuisibles ni aux personnes ni aux choses. A supposer que le résultat ne fût pas atteint, et qu'une œuvre mémorable ne sortît point de ce concours, nous retomberions dans la situation présente sans qu'il manquât un demi-ton à notre gamme. D'autre part, et c'est une belle chance à courir, il existe peut-être dans quelque coin un Beethoven ignoré qui profitera de l'occasion pour entrer dans la lumière. Qui sait?... Il faut voir...

Nous ne pouvons donc qu'applaudir à de si généreux projets.

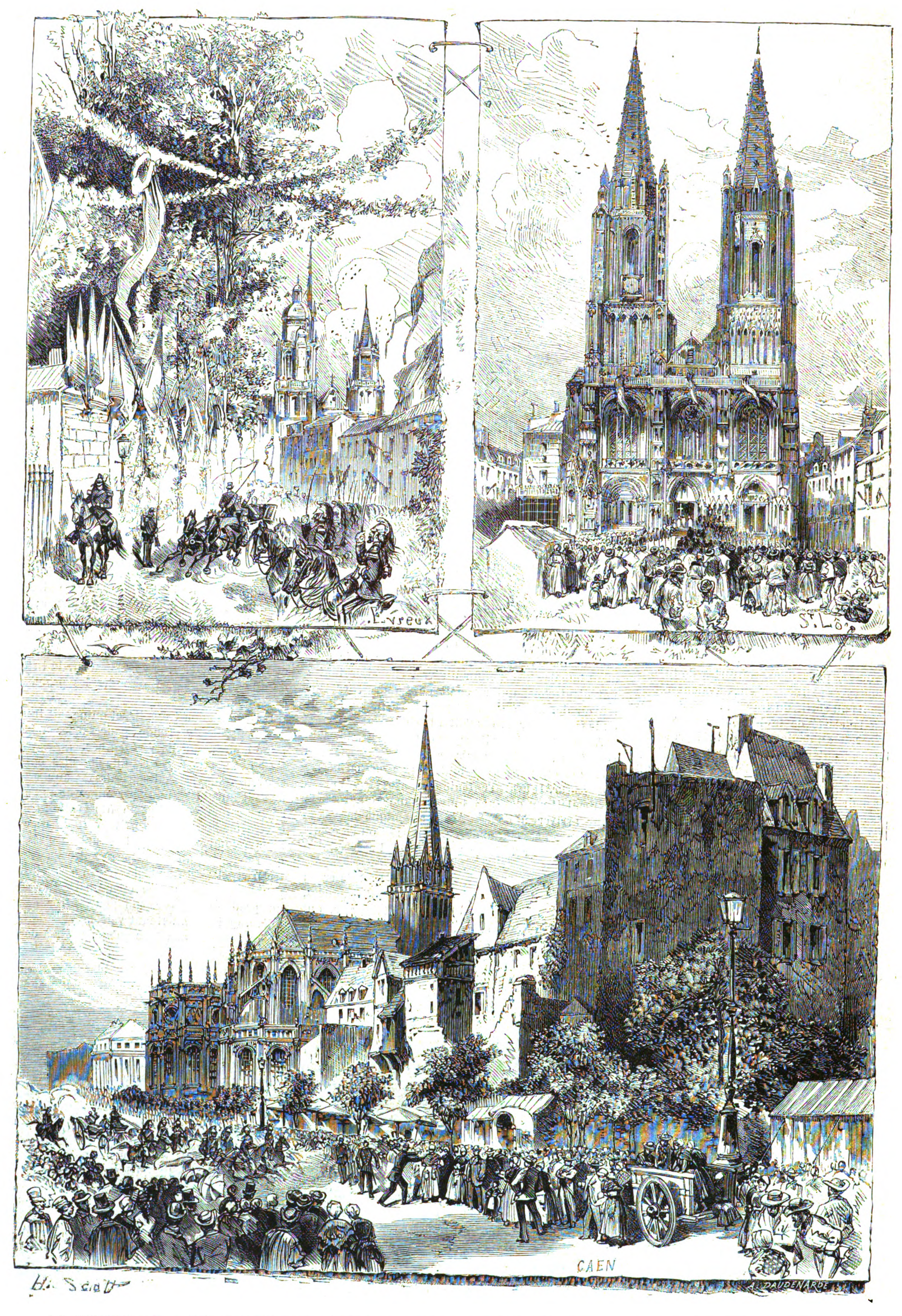
Et d'ailleurs, nous y sommes un peu tenu, sous peine de nous contredire. Voyez le n° 427 de la collection du *Monde illustré* (tome XVI, 1er semestre de 1865); nous y soumettions au lecteur un plan « d'Exposition musicale » que nous avions conçu.

Ce n'est pas qu'aujourd'hui nous venions réclamer l'honneur d'avoir trouvé une idée, qui plutôt est venue nous trouver, car elle était « dans l'air, » et nous n'avons fait que la saisir au vol. Peut-être, cependant, est-ce nous qui, sans mauvaise intention, avons forgé cette expression « d'Exposition musicale, » qui est assez gauche et malplaisante. Ce qui est certain, c'est que nous nous en excusions de notre mieux, en 1865, comme d'un péché par nous commis, et trop lourd sur la conscience d'un modeste journaliste :

« *Exposition musicale*, disions-nous, n'est pas d'un français sans reproche; mais, par analogie, le mot est peut-être acceptable et l'usage en a consacré de plus barbares. Il s'agit, d'ailleurs, de quelque chose qu'on ne saurait nommer autrement, d'une institution qui serait à la composition musicale ce que le Salon est à la composition picturale et sculpturale. »

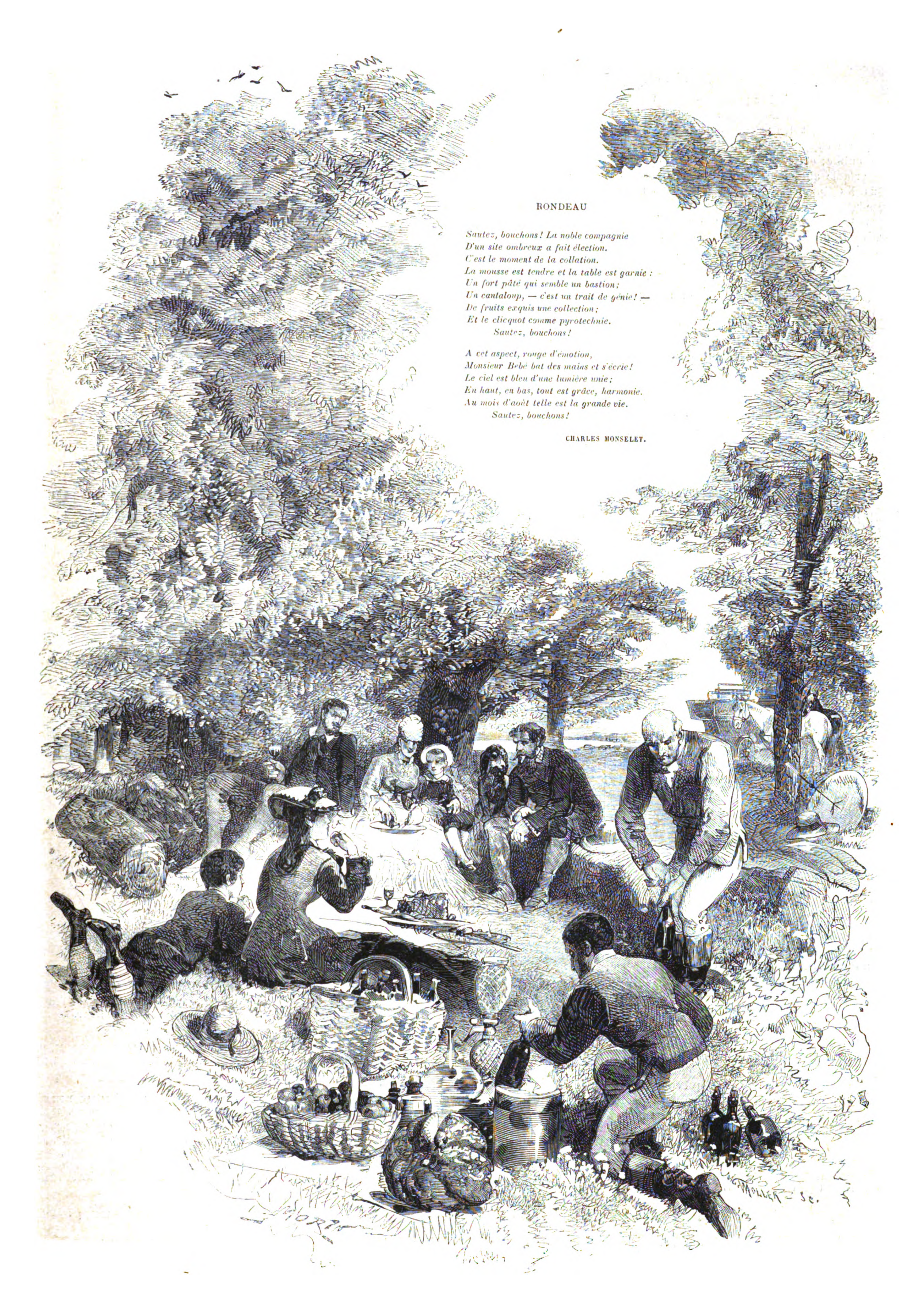
Puis nous développions le programme que nous avions imaginé et qui se résumait ainsi :





LE VOYAGE DU MARÉCHAL EN NORMANDIE. — Arrivée à la préfecture d'Évreux. — A la cathédrale de Saint-Lô. — A Caen.

(Dessins de M. Scott, notre envoyé spécial). — Voir le complément, page 135.



RONDEAU

Sautez, bouchons! La noble compagnie
D'un site ombreux a fait élection.
C'est le moment de la collation.
La mousse est tendre et la table est garnie :
Un fort pâté qui semble un bastion;
Un cantaloup, — c'est un trait de génie! —
De fruits exquis une collection;
Et le clicquot comme pyrotechnie.
Sautez, bouchons!

A cet aspect, rouge d'émotion,
Monsieur Bébé bat des mains et s'écrie!
Le ciel est bleu d'une lumière unie;
En haut, en bas, tout est grâce, harmonie.
Au mois d'août telle est la grande vie.
Sautez, bouchons!

CHARLES MONSELET.

LES MOIS GASTRONOMIQUES. — Août. — Sur l'herbe. — (Dessin de M. Edmond Morin.)

« Tous les ans un concours serait ouvert entre les compositeurs français, sans distinction d'âge, ni de sexe ;

« Aucun genre de musique proprement dite ne serait exclu ;

« La sévérité du jury devrait être excessive. Il s'agirait, en effet, de choisir parmi les pièces présentées au concours un nombre de morceaux dont l'exécution durerait trois heures au plus. Car le seul moyen d'exposer de la musique, c'est de la jouer en public; et je ne sache pas qu'un concert soit supportable au delà de cette limite de temps...

« Tous les dimanches, pendant les deux mois que dure l'exposition des tableaux, on réunirait un orchestre de cent musiciens, et des choristes en nombre égal, dans la salle du Palais de l'Industrie... »

Mais nous arrêtons ici la citation, car on voit où nous voulions en venir. Le programme, une fois arrêté, devenait le *livret* de l'Exposition musicale. Et le concert se répétait tous les dimanches, c'est-à-dire sept ou huit fois pendant la durée du Salon.

Si, en effet, on se contentait d'une seule audition le but serait manqué. Il faut qu'un grand nombre de personnes puissent être admises à entendre les morceaux choisis par le jury, sans quoi il n'y aurait pas exposition. Il ne s'agirait plus que d'un concert banal qui n'aurait aucun retentissement. Une sorte de permanence est donc de rigueur.

C'est pour avoir méconnu ces prescriptions du bon sens que les organisateurs du concours de composition de 1867 n'ont abouti qu'à un fiasco. Le morceau couronné était une cantate de M. Saint-Saëns, intitulée *Prométhée ;* on la joua au cirque des Champs-Elysées, puis il n'en fut plus question. C'était peut-être tout ce que méritait cette œuvre de peu de charme, et d'une froideur glaciale. Mais puisqu'on avait tant fait que d'ouvrir un concours, il fallait tenir bon et résister fièrement à l'indifférence de la foule.

Si nous sommes partisan d'une exposition musicale, c'est que, comme nous l'avons dit, l'expérience ne peut pas coûter, en cas d'insuccès, ce qu'elle rapporterait en réussissant. Les bons compositeurs sont devenus tellement rares, quoi qu'en disent les journaux, que tous les moyens sont bons pour faire éclore leur génie.

On peut se demander cependant si le moment est bien choisi pour entreprendre des travaux aussi délicats. La muse, que nous voulons interroger, sera peut-être un peu ahurie en l'année de bousculade 1878, et ne nous répondra rien qui vaille. Et puis le public sera un peu affolé au milieu du grand tohu-bohu, et vous aurez de la peine à le fixer.

Si vos séances ont lieu le soir, vous êtes perdus! Souvenez-vous qu'en 1867 le Champ-de-Mars était désert après le soleil couché. Les Parisiens étaient rentrés chez eux pour se reposer des fatigues de la journée. Quant aux étrangers, ils s'étaient rabattus sur les plaisirs du boulevard.

Tout compte fait, nous en revenons, pour ce qui est de nous, à notre programme de 1865. Nous demandons que la musique soit « exposée » tous les ans en même temps que les tableaux et les statues.

Et pendant qu'on aurait sous la main des musiciens exécutants, on pourrait même faire entendre les compositions que les lauréats de l'Institut envoient de Rome tous les ans, et qui restent à l'état de grimoires, faute d'être réalisées par un orchestre.

Le public qui suivrait ces séances officielles constituerait une sorte de cour d'appel qui confirmerait ou casserait les verdicts du jury, suivant sa justice souveraine.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au nº 1037*), dans la *quinzaine, franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

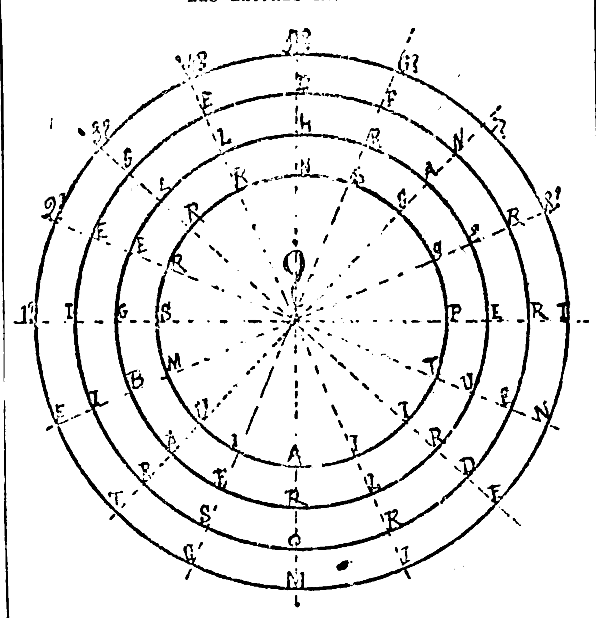
(Les solutions de problèmes d'échecs doivent être adressées à M. Paul Journoud, quai Voltaire, 13.)

Les solutions et mentions de solutions justes ne seront publiées que par série de dix (problèmes 121 à 130, 131 à 140, 141 à 150, etc.) et cela dans le double but d'économiser les ports de lettres à nos lecteurs et de tenir le moins de place possible dans le journal.

CONCOURS EULER. — A la demande de plusieurs de nos plus zélés solutionnistes, nous remettons au 31 octobre la clôture du concours, à cause des déplacements causés par les eaux et bains de mer. — Nous n'avons plus que quelques centaines de diagrammes imprimés, prière de nous demander *de suite* la quantité que l'on désire encore, pour que nous en fassions tirer à nouveau, s'il y a lieu.

141 — LA ROSE DES VENTS, *par IOIO, à Sumène*

LES LETTRES INCONNUES



Trouver les huit mots ci-dessus; la lettre inconnue du centre est commune à tous les mots, mais les premières lettres sont différentes pour chaque mot; les lettres connues sont transposées.

NOTA. — Voir le nº 1029, où l'on trouvera un exemple de cette cryptographie.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 121 A 130

PARUS DANS LES Nos 1058, 1060 ET 1061

121 — NOUVELLE CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER

MÉTHODE EULER — (Voir les nos 1055 et 1057).

SUR LE COLLIER D'UN CHIEN

Je ne puis offrir de largesse
A celui qui me trouvera ;
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
Pour récompense il la verra.

(*Auteur inconnu.*)

LÉGENDE DE LA CHAINE

1. 17. 30. 19. 4. 16. 20. 2. 24. 10. 6. 23. 13. 3. 18. 28. 9. 12. 15. 29. 11. 8. 27. 31. 22. 26. 32. 14. 25. 5. 7. 21.

122 — CRYPTOGRAPHIE A INITIALES *par Jul-Lub-Per, à Vauvert (Gard)*

LES 12 HEURES	Une	Deux	Trois	Quatre	Cinq	Six
	Sept	Huit	Neuf	Dix	Onze	Midi Minuit
LES 12 MOIS (grégoriens)	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin
	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
LES 12 MOIS (républicains)	Nivôse	Pluviôse	Ventôse	Germinal	Floréal	Prairial
	Messidor	Thermidor	Fructidor	Vendémiaire	Brumaire	Primaire
LES SIGNES DU ZODIAQUE	Le Bélier	Le Taureau	Les Gémeaux	Le Cancer	Le Lion	La Vierge
	La Balance	Le Scorpion	Le Sagittaire	Le Capricorne	Le Verseau	Les Poissons
LES 12 APÔTRES	Pierre	André	Jacques le Majeur	Jean	Philippe	Mathieu
	Barthélemy	Thomas	Jacques le Mineur	Jude	Simon	Judas
LES 12 PETITS PROPHÈTES	Osée	Joël	Amos	Abdias	Michée	Jonas
	Nahum	Habacuc	Sophonas	Agée	Zacharie	Malachie
LES 12 TRIBUS	Ruben	Dan	Gad	Issachar	Siméon	Judas
	Nephtali	Oser	Zabulon	Benjamin	Ephraïm	Manassé
LES 12 CARTES	Hector	Argine	Charles	Hogier	Rachel	Alexandre
	Lahire	Pallas	César	Lancelot	Judith	David

123 — LOGOGRIPHE, *par M. Em. Prouvot, à ...*

SOLUTION DE L'AUTEUR

(Nos habiles œdipes ont trouvé jusqu'à 160 mots.)

SUR 8 PIEDS

Urbanité

SUR 7 PIEDS

Butiner
Tribune
Turbine

SUR 6 PIEDS

Abrité — Tribun
Abruti — Turban
Bruant — Uranie
Maître — Urbain
Nature — Utérin

SUR 5 PIEDS

Autre — Brute — Ternir
Autre — Burin — Tiare
Bâtir — Butin — Train
Béant — Etain — Tribu
Béarn — Brait — Turin
(Biter) — Mètre — Unité
Brune — Ruban — Urane
Brunit — Ruiné — Urine
Bruit — Taire

SUR 4 PIEDS

Abri — Brai — Rien
Aube — Brie — Taie
Aune — Brun — Tare
Baie — Brin — Tari
Bain — Bure — Tuer
Beau — Huit — Tien
Béat — Raie — Tube
Béni — Raté — Unir
Bêta — Rive — Urne
Bien — Rite

SUR 3 PIEDS

Air — But — Nui
Art — Bin — Rat
Ane — Eau — Rue
Ban — Nue — Rut
Tan — Uni — Bât
Tir

SUR 2 PIEDS

An — Nu — Tu
Bu — Ré — Un
Et — Ri — Ut
Au — Ta
Né — Te

124 — DAMES, *par M. Creval-Durant, à Paris*

36 à 31 — 17 à 11 — 33 à 29 — 38 à 32 — 48 à 42 — 39 à 34 — 35 à 2.

125 — DAMES, *par MM. les Labadens (Jeune-France), à Dunkerque*

16 à 11 — 26 à 21 — 37 à 31 — 33 à 2.

Les noms des lecteurs qui ont trouvé les problèmes de Dames seron publiés, à l'avenir, en tête des mentions des solutions justes.

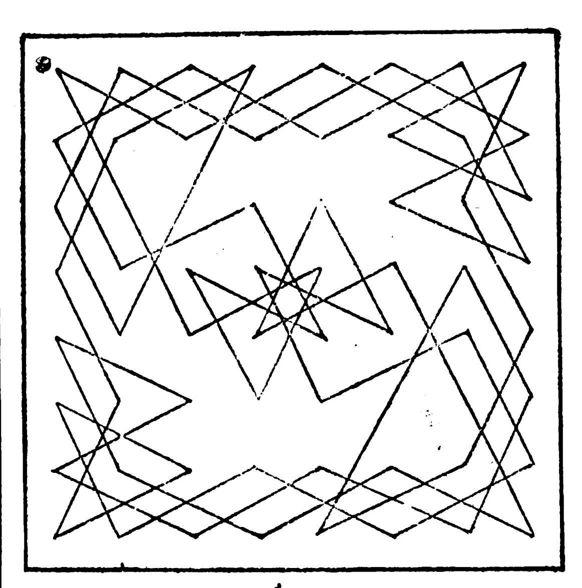
126 — MOTS EN CARRÉ, *par Riomok à ...*

M O R A L
O P E R A
R E V E R
A R E N E
L A R E S

127 — PROBLÈME GRAPHIQUE DU CAVALIER

(MÉTHODE EULER)

L'Étoile



L'une des nombreuses figures à *étoile* que l'on peut trouver par la méthode Euler.

LÉGENDE

1. 17. 9. 12. 15. 28. 6. 10. 18. 3. 13. 23. 25. 8. 11. 14. 24. 2. 20. 16. 4. 19. 7. 5. 22. 26. 30. 29. 27. 31. 32. 21.

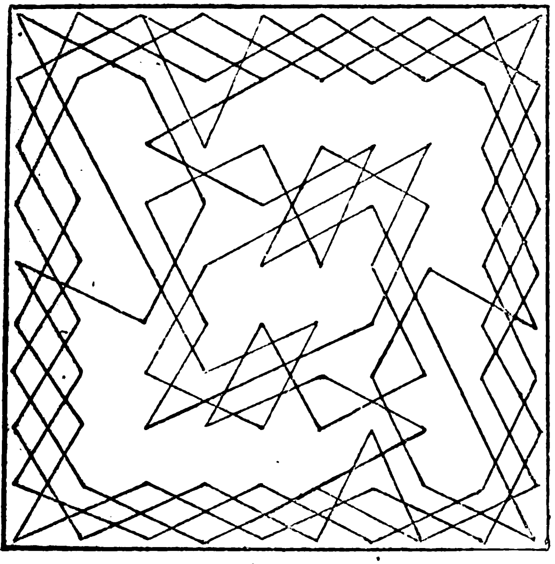
128 — DIX NOMS ET PRÉNOMS BIEN CONNUS DES LECTEURS DU « MONDE ILLUSTRÉ »

Pierre Véron. — Charles Joliet.
François Coppée. — Charles Monselet.
Albert Delpit. — Petit-Jean.
Jules Noriac. — Paul Journoud.
Albert de Lasalle. — Olivier Merson.

129 — MOTS EN TRIANGLE, *par Du Marais, à Paris*

H A R E M
L I M E
T I R
L A
H

130 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER
MÉTHODE EULER — SUR DAMIER POLONAIS



LÉGENDE

1. 21. 40. 50. 17. 31. 6. 12. 24. 8. 13. 16. 30. 20. 4. 25. 9. 34. 7. 5. 28. 18. 32. 2. 26. 10. 22. 3. 15. 29. 19. 14. 11. 23. 33. 41. 37. 48. 35. 39. 49. 38. 42. 46. 44. 36. 47. 45. 27.

MES DERNIERS JOURS

Si j'approchais du bout de ma carrière,
Chaque matin un vieillard malheureux,
Un orphelin, une indigente mère,
Viendraient me voir et s'en iraient heureux!
(DEMOUSTIER.)

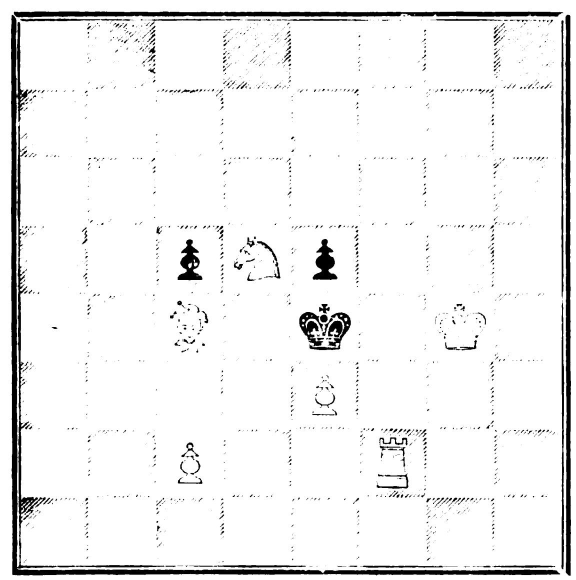
P.-L.-B. SABEL.

(Les mentions de solutions justes au prochain numéro.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 670, COMPOSÉ PAR M. J.-J. WATTS

English chess Problems



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 668.

1. D 8 F — 1. T 4 F (Var.)
2. D pr. P — 2. *ad libitum*
3. C pr. PD, échec et mat.

(A)

1. F 3 C
2. C pr. PD, échec — 2. D pr. C
3. F 2 C, échec et mat.

(B)

1. R pr. C
2. F 2 C, échec — 2. R 6 D
3. C 1 F, échec et mat.

(C)

1. T pr. D
2. C 6 F, et mat le coup suivant.

(D)

1. P 6 C
2. D pr. C, et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. Louis de Croze; Kassioph; le Cercle des Voyageurs à Granville; le café Central, à Péronne; le Cercle du Commerce de Firminy; G. Latta, à Mantes; café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 667 : M. Kassioph.

PAUL JOURNOUD.

ANVERS. — LE CENTENAIRE DE RUBENS. — Les affiches avant la fête sur le quai de Van Dyck.



ANVERS. — L'arc de triomphe de la place du Meir avant la fête.

(Voir l'article de M. Émile Bergerat dans le précédent numéro.)

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ah! si l'on n'étouffe le phylloxéra, dans dix ans, nous ne boirons plus que de l'eau.

Ont deviné : MM. Lebas, Paris; café Central, Tarare; Officine-Club, Toulon; le cercle d'Amplepuis; W. Jérôme, Paris; Audibert et Cartoux, Paris; café de la Réunion, Noyon; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Joseph Pomiès et Maurice Halleur, café de l'Apollon, Paris; Grand café Henriet, à Maubeuge; un Lochois.

Noms omis à l'avant-dernier rébus : MM. Jules Fougeron; Gaston d'Avène; A. Garnaud.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1065 — 8 Sept. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.

H. SCOTT. ROCH REGNIER

LA CHAMBRE MORTUAIRE DE M. THIERS AU PAVILLON HENRI IV, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

(D'après nature, par MM. Scott et Ferdinandus.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

BRIGHAM YOUNG est mort.

Vous ne connaissez pas Brigham Young? C'était tout simplement un des plus grands hommes de ce siècle. Il était né en 1801, un an avant Victor Hugo. En 1820 c'était déjà un homme dans la noble acception du mot. En 1827 il se fit apôtre, marchant docilement sous les ordres du maître; il fut prophète, grand politique, législateur et puis il devint dieu.

Ne riez pas; dans ces divers *métiers* il fut à la hauteur de la situation.

En France, on rit de tout ce qu'on ne connaît pas, et souvent Brigham Young fut la cible sur laquelle les petits esprits lancent les petits mots. Tout porte à croire qu'il est mort sans s'être jamais douté que les habitués des estaminets du boulevard Montmartre souriaient à ses dépens.

Son maître, Joseph Smith, mourut en 1845, martyr de la foi, lâchement assassiné non par des sectaires en voulant à son Dieu, mais par des hommes en voulant à son bien, par des voisins qui lui voulaient prendre sa ville.

Là aussi la force prime le droit.

Deux cent mille hommes, qui de leur main avaient élevé la plus riante cité du monde dans une province fertile, furent chassés et dispersés « comme les sables du désert. »

Ce fut au milieu de cette panique qu'ils choisirent Brigham Young pour leur maître, pour leur roi, pour leur dieu.

Le nouveau pontife rallia son troupeau affolé; il en fit deux parts.

La première, conduite par le chef, s'en alla, à travers les glaces et les montagnes escarpées, chercher l'endroit que le premier prophète avait désigné d'avance, comprenant que la persécution viendrait tôt ou tard, poussée par la cupidité et les passions humaines, s'abattre sur son peuple heureux.

« L'histoire de cette émigration, disait l'autre jour M. de Précy, dans un article remarquable, sera un des étonnements de l'histoire ».

Il avait raison, aucun roman, aucun récit de voyage ne peuvent apporter en eux une série aussi complète de douleurs et d'émotions. Deux mille émigrants, hommes, femmes et enfants, exposés à tous les dangers d'un voyage de quatre cents lieues à travers des contrées où chaque pas est un péril.

La faim, le froid, les fauves, les précipices, les ouragans, rien ne manquait à la sublime caravane, qui, au milieu de ce déchaînement effroyable de terreur, n'avait qu'un désir : marquer et faciliter le chemin aux frères qui allaient les suivre.

Les frères vinrent, en effet, et si l'étoile sacrée ne les guida pas en route, ils reconnurent le passage aux cadavres des leurs, semés sur le chemin comme les cailloux du Petit-Poucet.

Ils vinrent tous, abandonnant la cité-mère, mais non sans avoir accompli l'ordre du prophète martyr, qui leur avait dit :

— Vous ne quitterez pas le berceau de la lumière sans y avoir laissé un monument sacré qui marque à jamais notre foi et qui étonne vos persécuteurs eux-mêmes.

Les persécuteurs ne furent pas étonnés; ils prirent, pour en faire un temple, la cathédrale des saints des derniers jours, et ils se réjouirent, parce qu'elle fut estimée par leurs architectes, non compris le travail humain, à cinq millions de francs.

La nouvelle patrie se couvrit bientôt de cabanes. Partagé entre ses devoirs de roi, Brigham Young quittait la pioche nourricière pour prendre le glaive, car les sauvages se ruaient contre les saints des derniers jours, afin de les piller tout comme avaient fait les hommes civilisés.

Peu à peu la nouvelle ville se dessina; des habitations confortables firent place aux masures. Un temple sortit de terre avec tant de rapidité, que les saints eux-mêmes croyaient que les anges les venaient aider pendant la nuit.

Des manufactures, des usines, des bibliothèques s'élevèrent de toute part, et pendant que ce peuple nouveau donnait, par son courage, son génie et son honnêteté, le spectacle le plus admirable qu'il pût offrir aux vieux peuples des deux hémisphères, Brigham Young élaborait une constitution, chef-d'œuvre de sens, de justesse et de justice, une constitution pleine d'amour et de paix, de prudence, de grandeur et de liberté.

Une seule chose nuisit à cette secte si admirablement établie.

Joseph Smith et après lui Brigham Young, le premier sur les tables de sa loi, le second dans sa constitution, placèrent la polygamie parmi les statuts sociaux.

En France, on éclata de rire. Un peuple où chaque homme peut posséder autant de femmes qu'il en peut nourrir, voilà vraiment bien de quoi s'étonner! Les mahométans, et avant eux les patriarches, n'avaient-ils pas pratiqué cette loi dont l'infériorité est loin d'être démontrée?

Aucune pensée coupable n'était venue traverser l'esprit des saints des derniers jours.

Chaque femme nouvelle était une charge lourde acceptée pour obéir aux saintes Écritures et aux nécessités de la civilisation, qui donne une explication à cette parole : « Croissez et multipliez », en ajoutant : « La terre n'est rien sans les bras de l'homme. »

Mais vous comprenez combien c'était drôle pour un farceur de s'écrier :

— Je vais m'embarquer pour le pays des Mormons, au moins là on fait ce qu'on veut.

Vous entendez aussi le cri du mari farceur criant dans une brasserie :

— Pauvres Mormons! plusieurs femmes, que je les plains! moi qui n'en ai qu'une et qui trouve que c'est trop!

Si en France le rire est bête, il faut reconnaître qu'il n'est pas dangereux; quand on eut bien ri pendant trois mois, on pensa à autre chose.

Mais pendant que notre beau pays souriait, l'Angleterre biblique fronçait le sourcil et l'Amérique méthodiste montrait ses longues et cruelles dents jaunes.

Ces rigoristes, qui admettent le divorce et se marient au premier coin venu, devinrent les ennemis jurés et les persécuteurs acharnés des Mormons.

Qui va succéder à Brigham Young? Je l'ignore; mais je pense que la secte est plus en danger par sa mort que par l'introduction de la polygamie dans ses mœurs.

Les lois et coutumes s'usent à servir, les codes sont révisables, les constitutions perfectibles, mais qu'il est rare de trouver un homme qui ait les qualités et les vertus des rois, même parmi les saints!

Les deux événements du jour sont la fête des Loges et l'ouverture de la chasse.

La fête des Loges est la reine des fêtes des environs de Paris, on ne sait pas trop pourquoi. Il n'y a pas plus de mirlitons qu'à Saint-Cloud, pas plus de pain d'épice qu'à Maisons, pas plus de lapins savants qu'à Bougival, pas plus de saltimbanques qu'à Chatou, pas plus de loteries qu'à Saint-Mandé et pas plus de billards anglais qu'à Vincennes. Seulement, comme cette fête se trouve en pleine forêt, on n'y trouve aucun restaurant; la cuisine se fait en plein vent, et Dieu sait quelle odeur nauséabonde circule de la baraque de la somnambule au bal de jour et de nuit!

Quand il pleut, c'est un désastre. Quand il fait chaud, les feux des rôtisseurs viennent compliquer la situation, et les promeneurs ne sont guère plus heureux que les maigres volailles qui tournent devant les feux.

Pour compléter le tableau, il ne faut pas oublier le suave parfum de la gibelotte qui traverse l'espace avec lenteur, pour bien faire sentir aux promeneurs que les émanations de la forêt ne sont pas faites pour leurs fichus nez.

Malgré toutes ces séductions il y a toujours un monde fou.

Il y a un dicton parisien pour caractériser le mauvais temps : « Il va pleuvoir comme à la fête des Loges. » En effet, il pleut chaque année; mais la pluie n'a pas plus d'influence que le reste : on ira toujours à la fête des Loges.

L'ouverture de la chasse a eu lieu comme à l'ordinaire, avec les mêmes événements que les années précédentes : fusils qui éclatent, cartouches qui s'enflamment, chasseurs qui se trompent et tuent leurs chiens quand ils ne blessent pas leurs confrères, etc., etc.

Cependant le nombre des chasseurs se double et le nombre des perdreaux diminue, si bien qu'avant peu le législateur devra faire de nouvelles lois s'il veut que chacun ait sa part. Il n'est pas juste que quand deux hommes payent chacun un permis de chasse 25 francs il y en ait un qui rapporte et l'autre qui ne rapporte rien.

Il serait bien plus simple de faire dans la plaine Saint-Denis ce que l'on fait dans les châteaux du bel air, c'est-à-dire que chaque pièce qui tombe est mise en réserve et que le partage se fait le soir.

Chaque invité part avec sa bourriche, qui, dans les châteaux bien ordonnés, est égale pour tous, sans préoccupation de l'adresse ou du bonheur des tireurs.

Je sais bien que la part de chaque chasseur serait minime, plus que minime même, mais au moins ces braves gens, après avoir dépensé tant d'argent pour s'équiper, seraient sûrs d'en tirer pied ou aile.

Tous les ans, à la même époque, je me lamente sur l'avenir de la chasse en France; je ne puis ni ne veux changer cette habitude, et je répète que si l'on ne prend pas des mesures sérieuses et intelligentes, nos fils ne sauront pas ce que c'est qu'un perdreau, et ce sera grand dommage, car le perdreau est une excellente chose.

N'est-il pas pitoyable qu'en France, dans les provinces comme à Paris, un perdreau coûte 8 ou 10 fr. le jour de l'ouverture de la chasse!

Les lièvres ont des prétentions encore plus exorbitantes. Quant aux faisans, il ne faut y penser qu'en rêve.

La liberté est une belle chose, mais il ne faut pas oublier qu'elle n'est une belle chose qu'à la condition de ne nuire à personne.

Or, la liberté du chasseur nuit aux gourmands et aux simples citoyens qui aiment le gibier.

Les ports d'armes se délivrent par milliers, et en somme forment un médiocre impôt. Il y a-t-il compensation?

Je sais que le remède n'est pas facile à trouver; il faudrait une mesure énergique, et personne n'osera la proposer.

Il y aurait aussi une autre mesure à prendre, et je n'hésite pas à la proposer celle-là.

Il s'agit des aéronautes forains.

Maintenant il n'est plus de bonne fête de ville ou de campagne qui n'ait son ballon monté par une ou plusieurs personnes, si bien que tous les mois il



y a un bon petit accident sans aucun profit pour la science.

Comment! on exige des filets sous les trapèzes des gymnastes, on prend de sages précautions contre les jeux dangereux, il y a même des lois pour empêcher les gens de boire ou de se ruiner au jeu, et il n'y en a pas pour empêcher des gens utiles et courageux d'exposer bêtement leur vie pour amuser de cruels badauds?

Je plains et j'admire fort les martyrs de la science, mais j'avoue que je suis loin de partager cette admiration pour les intrépides imbéciles qui s'envolent sans savoir ni pourquoi ni comment.

C'est un métier, dira-t-on; je le veux bien, je n'ai pas la prétention d'empêcher personne de l'exercer; mais si l'on constatait bien que ces ascensions ne servent à rien, que la plupart de ceux qui les entreprennent n'y entendent pas grand'chose, la foule ne se passionnerait pas. Elle court parce qu'elle confond ces dangereux farceurs avec ces hommes intrépides qui risquent leur vie pour faire faire un pas aux connaissances humaines.

∿∿ La mode des montgolfières est revenue. Ces ballons enflammés impressionnent mieux le public que les ballons à gaz, mais ils sont plus dangereux, malgré ce que disent les intéressés. Ils ont de plus l'avantage d'être dangereux pour tout le monde, parce que, dans certaines circonstances, ils peuvent provoquer des incendies et puis, j'en reviens toujours à mes moutons, pour quoi faire?

∿∿ Une ascension a eu lieu ces temps-ci à Arras, qui me donne encore une fois raison.

Deux aéronautes se sont enlevés dans une immense montgolfière; à peine étaient-ils à cinq cents mètres que le ballon troué a dégringolé. Une vaste déchirure que nul n'avait vue ou prévue, était cause de l'accident. Heureusement, il y a eu plus de peur que de mal.

Ce qu'il y a d'horrible et de bête en même temps, c'est que l'un des *voyageurs* était monté sur un mouton.

Pourquoi ce mouton? Allait-il faire des expériences ce pauvre mouton, rêvait-il les palmes du martyre, ou voulait-il épater les masses?

Il y a longtemps que l'on a dit aux moutons qu'ils auraient beau faire, qu'on les tondrait toujours, ils paraissent en avoir pris leur parti, leur laine est bonne à quelque chose; c'est bien. Une fois tondu, le mouton va à la boucherie et l'homme explique sa cruauté en dévorant côtelettes et gigots. C'est encore bien. Mais enlever un mouton, voilà ce que je n'admettrai jamais, voilà qui répugne au dernier point et qui habitue le peuple aux cruautés inutiles.

O inconséquence! les combats d'animaux sont interdits, on empêche les bouledogues d'essayer leurs dents les uns sur les autres. On empêche, avec juste raison, les coqs de s'éperonner, et on laisse suspendre un malheureux mouton à deux ou trois mille mètres au-dessus du niveau de la prairie! C'est horrible et bête.

Ignore-t-on à Arras qu'il existe une loi qui s'appelle la loi Gramont, qui défend à tout citoyen de martyriser les animaux? Membres de la Société protectrice, mes chers confrères, qui êtes ordinairement partout pour représenter l'humanité, où donc étiez vous ce jour-là?...

∿∿ Décidément, depuis son aigle, la ville de Meaux n'a pas de chance.

Bilboquet l'a rendue célèbre par son maire légendaire et madame son épouse, et voici la politique qui va continuer, sans s'en douter, l'œuvre de Bilboquet et jeter le ridicule à nouveau sur la cité Meldoise.

La cité Meldoise, c'est Meaux, mais Meaux est commun, Meaux est plat, tandis que la cité Meldoise est bien autrement raffiné.

Or, la cité Meldoise était en fête, je ne sais à propos de quel saint.

Parmi les attraits de la fête, un concours musical de toutes les sociétés de Seine-et-Marne avait attiré beaucoup de monde.

C'était fort brillant, assure-t-on, et par une délicatesse qui honore la lyre Meldoise et son habile chef, M. Guérillot, cette Société n'avait pas voulu concourir chez elle.

Jusqu'à présent, la cité Meldoise est un exemple de bon goût et de savoir vivre; attendez un peu.

On distribue les prix. Écoutez la voix mâle du membre du jury chargé de proclamer les récompenses :

— Prix unique : une médaille de vermeil offerte par M. André, décernée à l'*Harmonie de Citry*.

Vous croyez que ces mots excitent des transports? Erreur.

Un silence glacial se produit tout à coup, et c'est au milieu de ce silence que le chef de l'*Harmonie de Citry* va recevoir son prix, et, « à partir de ce moment, sauf pour une médaille d'honneur, le nom du donateur qui *jetait un froid* n'a plus été prononcé. »

∿∿ Il faut vous dire que le donateur qui jetait un froid n'est autre que M. André, candidat conservateur, et que l'autre donateur, celui qui jetait un chaud, n'est autre que M. Ménier, le grand industriel que vous savez, celui à qui l'on a tant reproché son excellent chocolat.

Je me suis souvent demandé ce qu'on lui aurait dit et fait si son chocolat eût été mauvais.

∿∿ Maintenant je dois avouer que je n'affirme pas l'authenticité du fait important que je viens de relater, et voici pourquoi : je l'ai pris tout au long dans un journal qui appartient à M. Ménier lui-même, le donateur qui *jette un chaud*.

Je vais tâcher de me procurer un journal de M. André, le donateur qui *jette un froid*, et si je parviens à démêler la vérité, je vous en ferai part.

Peut-être ne tenez-vous pas à savoir à quoi vous en tenir sur ce fait important? Si cela est ainsi, nous n'en parlerons plus.

— Monsieur et madame le maire est-il content?

∿∿ Voici une historiette qui pourrait bien donner à réfléchir à ceux qui préconisent le divorce :

L'histoire est vraie, et tous les gens du pays chartrain pourraient la certifier, car ils la connaissent bien; mais c'est le dénoûment que je suis heureux de leur apprendre.

Il y avait, aux environs de Chartres, deux familles qu'on appelait dans le monde les Capulets et les Montaigus; dans le peuple, on les appelait les Chiens et les Chats; jamais ces deux familles n'avaient pu vivre en paix.

Or, il arriva ce qui arrive toujours : un jeune Montaigu devint amoureux d'une Capulette et jura qu'elle serait sa femme.

Voilà les deux familles plus divisées que jamais et faisant les serments les plus solennels de ne se jamais rapprocher.

Un soir les deux jeunes gens disparurent, et pendant que les pères se menaçaient, les deux mères s'embrassèrent; la douleur leur avait fait oublier la haine.

Quinze jours après, les deux coupables furent mariés, et jamais on ne vit ménage plus charmant et plus heureux... pendant deux ans.

∿∿ Au bout de ce temps, le Montaigu, qui n'avait pas d'enfant, accusa sa femme de manquer d'activité dans l'accomplissement de ses devoirs de famille et il se mit à jouer son bien et celui de sa femme.

Les Capulets n'étaient pas contents, et leur fille apprit par eux que non-seulement elle était en passe d'être ruinée, mais que son mari la trompait indignement avec des créatures.

A cette fatale nouvelle et après avoir eu des preuves de ses infortunes, la dame demanda la séparation de corps.

En recevant du papier timbré, le Montaigu implora son pardon et jura tous ses grands dieux qu'il ne recommencerait pas.

La Capulette céda.

Mais le coup était porté. L'amour n'est pas une glace qu'on essuie lorsqu'un passant a soufflé dessus.

Si bien qu'au bout de deux autres années ce fut le Montaigu qui demanda la séparation, se fondant sur la sympathie que sa femme professait pour l'armée française en général et pour la cavalerie en particulier.

On plaida beaucoup afin de se disputer les derniers lambeaux d'une fortune jadis honnête.

Les huissiers et les avoués ayant passé par là, il ne resta absolument rien à personne.

∿∿ Le Montaigu vint à Paris, cette patrie des décavés du mariage et du tapis vert. Quelques amis de collége l'aidèrent à se faire une position, et comme il était revenu de bien des choses, il travailla avec zèle et intelligence.

De son côté, la Capulette était arrivée par la rive gauche dans ce grand Paris, refuge des séparées, des abandonnées ou des abandonnantes.

Comme armée, Paris en ce temps-là ne laissait rien à désirer; la dame ne fut pas longue à trouver un guide qui lui raconta les gloires passées de la ville de Melun, ses antiquités et son commerce, et lui fit admirer plus tard et en détail les merveilles de Fontainebleau.

∿∿ Que fit la dame après les désastres de l'empire? On l'ignore. Le mari avait fait fortune dans les cuirs, ou quelque chose d'approchant, et il désirait se retirer et vivre en rentier aisé regrettant sa solitude.

Un matin, il lut dans un journal l'annonce suivante :

> UNE DAME *distinguée, bonne musicienne, appartenant à une excellente famille, désirerait entrer chez une personne seule pour tenir sa maison. — S'adresser aux initiales A. B., poste restante.*

Le Montaigu sourit. Il se dit que, puisqu'il avait été malheureux lorsqu'il avait voulu choisir lui-même, le hasard le favoriserait peut-être; il écrivit à A. B., et le lendemain on lui annonça une dame voilée.

Cette femme voilée c'était la sienne, vous l'avez deviné, mais ce à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que depuis trois ans ces deux êtres sont les gens les plus heureux du monde.

Leur affection n'est probablement pas basée sur une mutuelle estime, mais ils se sont tellement expliqués qu'ils ne savent plus lequel a commencé.

∿∿ Voilà le coup du lièvre qui reparaît pour faire suite au coup du lapin.

Vous savez ce vieil *ana*. Un bourgeois demande à un paysan de lui donner un lièvre s'il en tue le jour de l'ouverture.

— Je vous en ai envoyé un ce matin, répond le rustique.

— On ne me l'a pas dit, je n'ai rien vu, je ne l'ai pas reçu.

— C'est étonnant, répond le finaud, je l'ai rencontré hier et je lui ai bien dit : Va-t'en chez M. Durand.

∿∿ Tous les ans les journaux reproduisent cette grossière facétie. Seulement M. Durand est remplacé par un maire révoqué dans les journaux conservateurs et par un curé dans les journaux avancés.

Et le soir beaucoup de gens à la campagne racontent l'histoire avec des airs malins.

Il faut bien que les journaux servent à quelque chose.

JULES NORIAC.

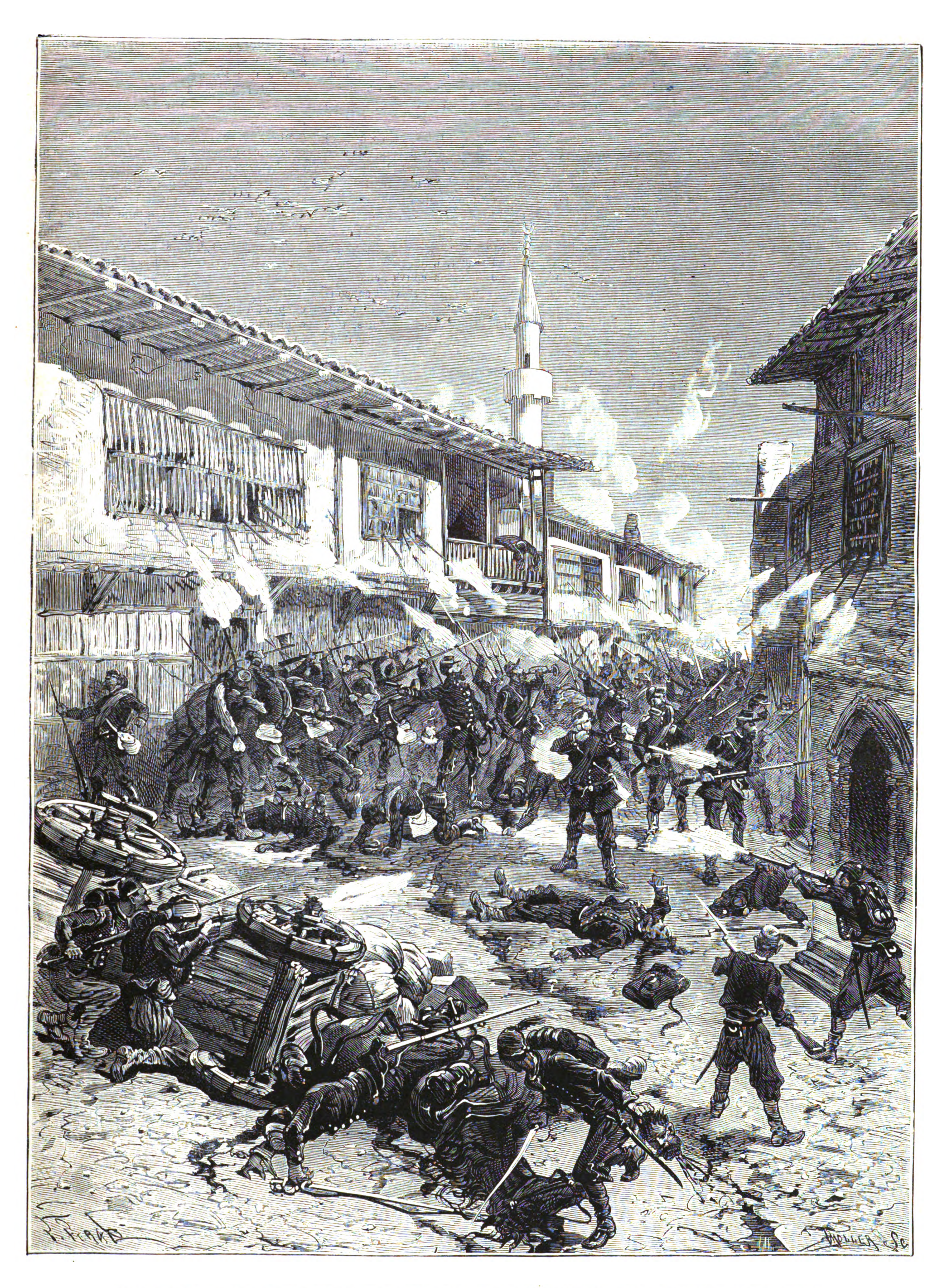
La mort imprévue de M. Thiers nous prend au dépourvu et nous devons nous borner aujourd'hui à publier avec sa chambre mortuaire, où nous avons pu pénétrer, le pavillon Henri IV, déjà célèbre par la naissance d'un grand roi et illustré de nouveau par la mort d'un grand citoyen.

Le *Monde illustré*, s'associant à la douleur commune, tiendra à honneur de rendre un hommage digne de lui, dans son prochain numéro, à l'homme dont la destinée est liée, depuis près de cinquante ans, aux destinées de la France, dont il fut l'une des plus grandes gloires par ses talents, son éloquence et son dévouement patriotique.



SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Le Pavillon Henri IV où est mort M. Thiers le 3 septembre. — La Cour de l'Hôtel. — (1) Fenêtre de la Chambre mortuaire.

(Dessiné, le 4 septembre, par MM. Scott et Ferdinandus.)



LA GUERRE. — Première attaque de Plevna, le 20 juillet, par la brigade Schildner (9e corps). — Combat dans les rues.

(Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick, notre correspondant spécial.)

LA MORT DE M. THIERS

Voici, recueillis par le *Figaro*, les détails des derniers moments de l'illustre historien et homme d'Etat :

M. Thiers a succombé, le 3 septembre à Saint-Germain, à six heures et quelques minutes, à une attaque d'apoplexie dont les premiers symptômes se sont manifestés dans la matinée.

Levé à son heure habituelle, en parfait état de santé, il a fait sa promenade sur la terrasse. Rentré au pavillon Henri IV avec la ponctualité et la régularité qu'il apportait dans l'économie de son existence, M. Thiers a déjeuné. Il avait bon appétit et attribuait cette heureuse disposition au changement de température qui venait de se manifester. Pendant les deux tiers du repas, il fut de très-bonne humeur et put manger de tous les plats qu'on lui servit. C'est seulement au dessert que les personnes qui l'entouraient et celles qui étaient à sa table remarquèrent dans ses traits une altération qui s'accentua peu à peu au point de les inquiéter. En même temps, l'afflux séreux se portait au cerveau, et M. Thiers se sentait de plus en plus souffrant. On fit en toute hâte chercher le docteur Le Piez, qui l'avait visité depuis le commencement de son séjour à Saint-Germain.

Ce médecin constata immédiatement la gravité du cas, et il ne put dissimuler ses inquiétudes à la famille de l'illustre vieillard. On n'hésita plus alors à télégraphier à Paris pour mander en toute hâte M. le docteur Barthe. M. Le Piez, en l'attendant, combattait énergiquement les progrès de l'épanchement par une application de sangsues derrière les oreilles. Mais bien qu'on les eût placées en grand nombre, elles ne parvinrent pas à dégager le cerveau, lentement mais progressivement envahi.

Dès les premières atteintes du mal, M. Thiers, qui avait été porté sur son lit, était tombé dans un état comateux. Il avait la perception assez nette des choses, mais il ne semblait pas comprendre que son heure dernière approchât. Il restait abattu, silencieux, et le visage contracté n'accusait pas une douleur violente.

Quand le docteur Barthe arriva, le malade ne reconnaissait déjà plus les personnes qui l'entouraient. L'éminent professeur approuva le traitement de son collègue et tenta par des moyens empruntés à la méthode révulsive d'activer et de régulariser la circulation entravée. Ses efforts furent vains : frictions et sinapismes, tout fut sans effet et à six heures dix minutes le grand politique expirait sans convulsions, mourant aussi doucement qu'il avait vécu bruyamment.

LE CENTENAIRE DE RUBENS

LETTRES D'ANVERS

(Suite)

Ou, ils étaient convoqués aujourd'hui à des concours entre eux; ils se sont présentés au nombre de cinquante mille, au bas mot. Mais, avant d'aller concourir, ils sont allés saluer à l'hôtel de ville le bourgmestre et les échevins.

De la place, le coup d'œil était magnifique. Chaque société, musique en tête, la bannière haute et portant devant elle les prix gagnés aux luttes précédentes, médailles, objets d'art et jusqu'à des couverts d'argent, s'avançait en marquant le pas. Armée pacifique et charmante d'un peuple heureux et que ne déchirent point des discordes intestines! Bannières aimables, surmontées d'emblèmes consolants, vierges des ensanglantements humains et des fumées mortelles! Couverts d'argent bénis, saintes pendules dorées, que vous m'attendrissez et me rafraîchissez l'âme! Et vous, médailles suspendues aux franges des guidons et qui sonnez au vent comme des clochettes de troupeaux, c'est vous qui êtes les décorations enviables. Là-bas, vers l'Orient, le glas des massacres et des tueries tinte lugubrement dans les couchers de soleil! Mais ici l'on n'entend que des cris de joie, des fanfares et des chansons : de bonnes figures épanouies rient au ciel clément, flagellé d'envolées d'oriflammes; de bonnes joues se gonflent sur des tuyaux de cuivre; de braves mains frappent la peau d'âne des tambours! Et en avant la *Brabançonne* et les airs populaires de Flandre! Charivari harmonieux! Tohu-bohu clair à mes yeux! Comme il est facile pourtant d'être heureux!

Mais quels sont ces troupes innombrables armées de lances? Ils ont des gibernes de paille, des chapeaux truculents et farouches, et leurs jambes sont guêtrées comme celles des soldats barbares! Leurs étendards retentissent de mots d'une langue menaçante! Tremblez, anguilles de l'Escaut, voilà les pêcheurs à la ligne du bon Dieu! les chasseurs de poissons, les écumeurs de berges, les amis de l'hameçon, du silence, de l'asticot, que sais-je! C'est à ne pas s'y reconnaître. Et tous convaincus, tous dignes, graves, presque pontifiants! Ils vont concourir, savez-vous! Dieu nous est témoin que nous aurions tout donné pour assister à ce concours, que nous avons fait l'impossible et le surhumain dans ce but. J'étais allé pour ma part jusqu'à me décider à user des cartes sans nombre que la municipalité m'avait fait l'honneur de m'adresser, et dont une seule me donnait le droit d'entrer partout et de ne sortir de nulle part, si bon me semblait. Tout a été inutile. Aucun Anversois n'a voulu ou su nous indiquer où avait lieu ce concours, en quoi il consistait et quel en était le programme. Ceux qui ne nous riaient pas au nez se mettaient bonnement en colère et nous prenaient pour des mystificateurs. De telle sorte qu'il n'y a rien de plus répandu à la fois en Belgique et de plus ignoré que l'art de la pêche à la ligne! Concevez-vous un malheur comparable au nôtre? Kemmerer avait aiguisé son crayon le plus fin pour vous dessiner le profil de ces lutteurs alignés sur la rive et armés de ces longs bambous qui, selon Gavarni, ont toujours une bête à un bout. Pour moi, je comptais, vu l'intérêt du sujet, hausser mon style au ton de l'ode; je rêvais de suspendre à mes lignes, moi aussi, l'amorce de quelques rimes... n'en parlons plus. Mais, je vous en donne ma parole, ils étaient bien trois mille au défilé. Eh bien! alors?

« *Turba ruit* » ou « *ruunt* », dit Lhomond, l'inventeur de la langue latine. Et l'on ajoute : L'un et l'autre se dit ou se disent. A Anvers, c'est « *ruit* » qu'il faut écrire, car la foule n'est, à proprement parler, qu'un bloc. Pour pouvoir apprécier la quantité de visiteurs amenés ici par la kermesse, il faudrait compter les pavés de la ville et multiplier le total par 2. Il y a bien certainement quatre pieds par pavé dans les rues. Personne ne marche; on agite vaguement les mollets pour avoir l'air d'exister personnellement, mais c'est tout. Les Flamandes, là-dedans, se montrent d'une indulgence encourageante et les Flamands d'une audace de haut goût. Tout le monde rit, personne ne se fâche; et puis il y a des traditions respectables qu'il ne faut pas laisser perdre.

C'est ici que le personnage d'Edgar Poë serait heureux, et, de fait, je crois bien l'avoir rencontré plusieurs fois l'Homme des foules! C'était une sorte de grand vieillard à la barbe blanche, vêtu en paysan brabançon, et dont les yeux brillaient singulièrement sous son feutre à bords rabaissés. Avec sa haute canne de cornouiller, il passait à travers les masses les plus compactes, sans que je comprisse comment il s'y prenait pour y arriver. En y songeant, je me suis convaincu peu à peu que ce n'était pas l'Homme des foules, mais bel et bien le Juif errant en personne. Sa présence à Anvers est, d'ailleurs, fort naturelle, puisque la fête qu'on y célèbre est un centenaire et même un tri-centenaire. Décidément, c'est lui; le Juif errant a traversé Anvers, et vous pouvez dire que je l'ai vu. Je me rappelle maintenant un certain regard noir!... Qu'est-ce que cette apparition peut bien signifier? je me le demande comme vous! Le vieil Ahasvérus à Anvers! Enfin réfléchissez-y, gens de peu de foi! Je vous dirai plus loin ce que j'en pense.

Toutes les femmes, les jeunes filles et les enfants sont en costumes clairs et dûment endimanchés. Les poteaux des bannières ont été festonnés de fleurs artificielles parfaitement bien faites et de jolis tons frais. Sur de certains magasins on peut lire le nom de Rubens dans un alphabet odoriférant dont les lettres sont formées de roses superposées. Je n'ai vu dans toute la ville qu'une seule maison qui n'eût pas revêtu l'uniforme de joie; encore le propriétaire avait-il eu la précaution d'avertir le public par une affiche que s'il s'était abstenu, c'est qu'on avait voulu lui forcer la main. Personne ne trouvait mauvais que ce propriétaire-citoyen eût usé de sa liberté. Les cafés, les tavernes, les estaminets sont gonflés, du haut jusqu'en bas, de buveurs et de fumeurs, et surtout de chanteurs. On chante partout : on chante seul, on chante en chœur, on tonne et on détonne comme des possédés. Les sociétés chorales sont en train de concourir cependant; que sera-ce ce soir, après les prix! quand elles se répandront dans la ville!

Parmi les amuseurs publics qui viennent entre les tables des cafés exécuter leurs tours ou débiter leurs marchandises, j'ai noté divers types assez réjouissants : l'homme-orchestre d'abord, avec son chapeau à clochettes, sa grosse caisse surmontée de cymbales, surmontées elles-mêmes d'un triangle que surmonte à son tour un timbre, il souffle dans une flûte de Pan à huit trous et de la main tourne la manivelle d'une vielle; le marchand de coco dont la petite cave de cuivre en forme de castel gothique, est fort originale; le marchand de « sorbettes » à l'instar de Paris, qui promène bravement son barbarisme sur une petite voiture à baldaquin; l'homme à la claque, un bonhomme qui s'envoie des coups de poing formidables sur les dents et imite fort désagréablement le bruit des locomotives; le marin siffleur, qui joue la *Traviata* dans une salade de romaine; une fausse sourde-muette, qui dessine avec ses doigts des choses effrontées; des marins montrant un phoque au fond d'une barque, ils ont aussi une de ces têtes de carton dont se servent les modistes et que l'annexion d'une queue transforme en sirène irrésistible; enfin, les plus caractéristiques, les fraîches campagnardes qui vendent dans des paniers des œufs durs, des crabes et des crevettes. L'œuf dur et la crevette jouent à Anvers le rôle des petits gâteaux à Paris, ce sont les friandises entre les repas. Un œuf dur donne droit à une ration de sel que l'on vous verse sans façon sur la table d'une bouteille spéciale, fermée par un bouchon mobile; une autre joie des consommateurs, c'est d'assister à la lutte continuelle entre les gamins et les garçons de café exaspérés, au sujet des morceaux de sucre laissés sur les soucoupes. Une hirondelle ne happe pas plus vite une mouche, qu'un galopin d'Anvers un carré de sucre sur une table. Et les garçons de courir la serviette en l'air...

— Si vous le permettez, je ne m'étendrai pas longtemps sur les régates ; nous y avons assisté d'un vapeur anglais, assis sur des cordages et traversés par une pluie battante. D'ailleurs le spectacle en est assez banal par lui-même, et c'est le cadre ici qui lui donne toute son importance. Une course à rames n'est pas une chose commode à réussir sur un fleuve tel que l'Escaut qui mesure ici la largeur d'un bras de mer, c'est-à-dire près de 600 mètres et qui atteint 10 mètres de profondeur à la marée basse. Des bâtiments en sillonnent sans repos la nappe brune, moirée à la marée haute de lames courtes et dures, peu favorables aux yachts et aux périssoires. Vous pensez bien qu'un port de l'activité d'Anvers ne s'arrête pas de vivre pour une kermesse, fût-elle celle de Rubens, à plus forte raison pour des régates. Aussi les coureurs sont-ils secoués terriblement par les remous, par les battements de roues, par le vent même qui souffle aigre, et ils ont à éviter la rencontre des bateaux marchands qui remontent le courant, à contre-vent, en tournant sur eux-mêmes, comme des cygnes endormis. Aussi les régates sur l'Escaut offrent-elles surtout l'attrait du péril évité ou vaincu. Les concurrents d'ailleurs, ne se sont pas présentés en grand nombre. Mais, même sous la pluie, le coup d'œil était pittoresque. Le tableau valait par son cadre, je l'ai dit, et jamais il n'en fut de plus beau. A l'horizon, la rive, nappe de verdure elle-même, immense et clair-semée de villages à toits rouges, à murs verdâtres, à pignons en escaliers, qui sentent déjà la Hollande; des navires lointains découpent leurs fines mâtures grises sur un ciel que l'orage envahit. Au fond, à droite,

les ports et bassins avec leurs grands hangars bruns et leurs forêts de mâts argentés par un suprême rayon. Puis devant nous, le quai Van Dyck, grouillant de monde, bariolé de drapeaux qui se gonflent et fouettent l'air, de platanes qui s'échevèlent, de guirlandes qui s'effeuillent; puis la déroute des spectateurs à la première ondée, les femmes perdues dans leurs jupes, les parapluies qui éclosent comme une poussée soudaine de champignons violets, l'effarement comique, les cris, la bousculade sous les auvents des cafés, enfin la pluie torrentielle qui couvre tout d'un voile strié, la pluie, le règne du neutre. Pendant ce temps les braves coureurs, partis sur leurs trirèmes légères, rament à tour de bras et tournent probablement le bateau qui limite la piste!... Qui me dira pourquoi encore en ce moment je cherche des yeux sur les rives l'échelonnement rêvé des pêcheurs à la ligne?

Lundi 20 août.

La sortie du grand cortége historique nocturne n'a pas eu lieu hier soir à cause de la pluie qui n'a cessé de tomber. Maudite pluie, elle a jeté le désordre dans notre kermesse. Ce matin, tous les étrangers étaient partis, ou à peu près. En cela, ils ont eu grand tort : les gens du pays le leur avaient prédit de reste. En Flandre comme en Hollande, une ondée ne prouve rien contre la température générale. Jean qui rit succède à Jean qui pleure : le ciel est aujourd'hui d'une limpidité admirable. Comme la majeure partie des visiteurs confiants n'avait pas trouvé à se reposer dans la ville, la nuit entière on a continué de boire et de chanter dans les tavernes. Dès que le grain cessait un peu, tous les enragés mélomanes sortaient et s'en venaient donner des sérénades aux bourgeois lâchement étendus sur l'édredon de l'égoïsme. D'ailleurs les illuminations avaient prolongé le jour jusqu'à l'aurore, car on avait illuminé quand même et malgré tout. La ville d'Anvers est assez riche pour jeter, s'il lui plaît, des lampions à l'eau.

Aujourd'hui lundi à deux heures, le vieux Druon Antigon est enfin sorti de l'arsenal où il se repose le reste de l'année de la malice des Anversois et de leurs cruels manques de respect. Pauvre géant, quel sort que le sien! Être de la race d'Odin ou Wotan, avoir connu les Walkyries et peut-être avoir compté parmi les favoris de la belle Freya, déesse de l'Amour, pour que des galopins flamands vous fassent des pieds de nez et vous tirent la langue! Qu'est-ce qu'attend donc le saladin Richard Wagner pour voler au secours d'Antigon d'Anvers. Enfin le voilà sur son char de supplice, une massue à la main, un genou en avant et l'autre replié de façon menaçante. Sous son casque surmonté d'un dragon, son visage respire l'amertume de sa destinée; il a les yeux cernés par le chagrin, et sa barbe noire, si noire qu'on ne voit qu'elle dans l'air limpide, n'a pas un fil d'argent après tant de siècles. Est-ce là ce terrible colosse dont le toupet dépassait les tours de son château et qui enjambait l'Escaut pour cueillir les vaisseaux entre ses mollets! Vous ne me ferez pas croire qu'un petit lieutenant romain soit venu à bout de ce demi-dieu là, de cet hercule scandinave!

Derrière lui voici sa fille, la belle Octroie, ou la belle Douane à votre choix; elle est habillée à la mode grecque, par la même couturière sans doute que sa cousine céleste Pallas-Athéné. Superbe créature, et que l'on excuse de n'avoir pas accepté pour mari ce freluquet de Salonis Brabon. Elle a sur sa cuirasse le blason d'Anvers, « de gueule, aux trois tours d'argent, surmonté de deux mains appaumées »; attendu que ce blason a une grande portée étymologique et explique le nom d'Anvers, selon quelques savants en *us*. « Hand » en flamand comme en hollandais signifie « main » et « werpen » veut dire « jeter », d'où Handwerpen, ou Antwerp, ou Anvers. Il est vrai qu'à côté de ces savants en *us* il y a d'autres savants en « *ior* » qui veulent que l'origine du nom se trouve dans les mots « an't werf », c'est-à-dire le banc de sable : il y a encore un point de la ville qui s'appelle le werf. C'est ici que je me sépare de mes confrères et que je revendique le titre de savant en « *issimus* ». Selon moi, Anvers vient d'Ahasvérus, et cela est suffisamment établi par la présence du Juif errant au centenaire de Rubens De Ahasvérus à Anvers la différence est insensible. Et maintenant que l'on m'appelle Pic de la Mirandole; j'ai trouvé, moi aussi, mon étymologie.

Les chars d'Antigon et d'Octroie sont entourés d'un groupe de guerriers scandinaves et barbares, vêtus de peaux de bêtes et de haches de pierre; ils ont de grandes robes blanches pareilles à celles des druides. Ce sont les premiers habitants, les Ambivarites. Puis vient la baleine. La baleine est un monstre populaire, cher aux Anversois, et qui les fait rire jusqu'aux larmes; elle a le privilége réjouissant d'arroser les spectateurs et de leur lancer, par le nez, des gerbes d'eau. Il paraît qu'un jour une de ces gerbes s'en alla retomber sur le balcon où était assis le roi Léopold, et qu'elle le trempa libéralement de la tête aux pieds. Depuis cet accident, la baleine est propriété nationale; elle relève de la section des monuments historiques au ministère des travaux publics. A la suite, viennent deux dauphins, guidés par des enfants, et le navire, symbole du commerce d'Anvers. Ce navire est, au point de vue de l'art, une pièce charmante et d'un bon travail.

Les fous traditionnels escortent, en zigzaguant, ce premier char, le plus intéressant, assurément, et, avec leurs battes, ils tapent à tort et à travers sur les deux rangs de curieux.

Je ne vous décrirai pas les autres chars du cortége; ils sont diversement réussis. Celui de Plantin est assez original : il représente les ouvriers du célèbre imprimeur autour d'une presse en chêne dont un aide tourne la manivelle sans discontinuer. Le char de la Musique est fait d'un orgue sur lequel un musicien, en costume de vieux maître du seizième siècle, fait courir ses doigts d'un air inspiré. Le char des Ecoles de peinture comprend trois groupes : les élèves de Quentin Metsys, les élèves de Martin de Vos, les élèves de Rubens. Enfin, le char de Rubens, encadrant une copie de la *Descente de croix*, assez heureusement venue, précède le char de l'Apothéose du peintre, orné d'une statue dorée de celui dont le nom est sur toutes les lèvres. Entremêlez à cela des cavaliers du quinzième, du seizième et du dix septième siècles, des oriflammes, des bannières, des trompettes, des chevaux richement harnachés et tout l'attirail ordinaire de ces cérémonies, et vous aurez assisté de votre fauteuil au grand cortége historique d'Anvers.

ÉMILE BERGERAT.

FIN

LA GUERRE

En Europe

La lutte acharnée qui a duré près de huit jours dans les défilés des Balkans a subi un temps d'arrêt qui permet aux Russes de reprendre haleine et d'attendre avec plus d'assurance les nouvelles attaques de Suleyman-Pacha, qui ne serait pas découragé, paraît-il, par ses défaites multiples et par la perte de 15,000 hommes tant tués que blessés. M. Dick, qui s'est transporté de nouveau dans ces parages, nous envoie sur ces combats de géants des documents nouveaux qui sont uniques et que nous publierons prochainement.

Les dépêches suivantes, adressées de Bucharest, résument les événements qui préludent à l'engagement général qui se prépare :

Gorny-Studen, 1er septembre.

Le 30 août, les Turcs ont attaqué l'avant garde de l'armée de Routschouk, à Sadina. A Karahassankioï, la lutte a été acharnée.

A Karahassankioï, le général Leonow a tenu, pendant douze heures, avec un faible détachement, contre 12,000 hommes. Le village a été pris et repris six fois.

Vers le soir, le général Leonow s'est retiré en bon ordre dans la direction de sa position principale, où il est arrivé vers huit heures, emportant tous ses blessés, dont le nombre s'élève à 400.

Bucharest, 1er septembre.

Hier, une attaque dirigée par Osman-Pacha contre quatre positions fortifiées russes et roumaines a été repoussée vers les cinq heures du soir par l'artillerie russe.

Les tirailleurs turcs ont éprouvé de grandes pertes.

Le général Zotoff a été félicité de ce succès.

Vienne, 3 septembre.

Le ministre des affaires étrangères de Roumanie adresse à ses agents diplomatiques une circulaire portant que l'armée russe et roumaine devant Plevna est placée sous les ordres du prince Charles, que toute l'armée roumaine, composée de 40,000 hommes, la réserve comprise, a achevé samedi de traverser le Danube à Corabia, et que le prince Charles a passé hier par Nicopolis, en route pour son quartier général de Parabia.

Nicopolis sera occupé exclusivement par des troupes roumaines.

Bucharest, 2 septembre.

Les Turcs ont construit à Silistrie un pont qui rejoint une île du Danube. On ignore s'ils ont l'intention de passer en Roumanie ou s'ils veulent simplement couper du bois dans l'île. En tous cas, les Russes et les Roumains ont pris leurs dispositions pour rendre tout passage impossible.

—

En Asie

Rien d'important comme fait d'armes; il résulterait des derniers renseignements pris que, dans la dernière bataille, la victoire des Turcs n'a pas été complète, les deux armées opposées ayant repris leurs positions.

Voici sur ce point les dernières nouvelles :

Londres, 3 septembre.

D'après une dépêche de Karajal, adressée au *Daily News*, en date du 2 septembre, le camp russe s'est avancé de deux milles, de Kurukdara, sur les collines de Karajal.

Le grand-duc Michel a pris le commandement direct de l'armée.

Le général Tcherchaïeff fait partie de l'état-major russe.

Les Turcs fortifient leurs nouvelles positions.

On télégraphie de Batoum, 31 août, que les Turcs ont commencé à évacuer Soukoum-Kalé, par suite de l'approche des Russes.

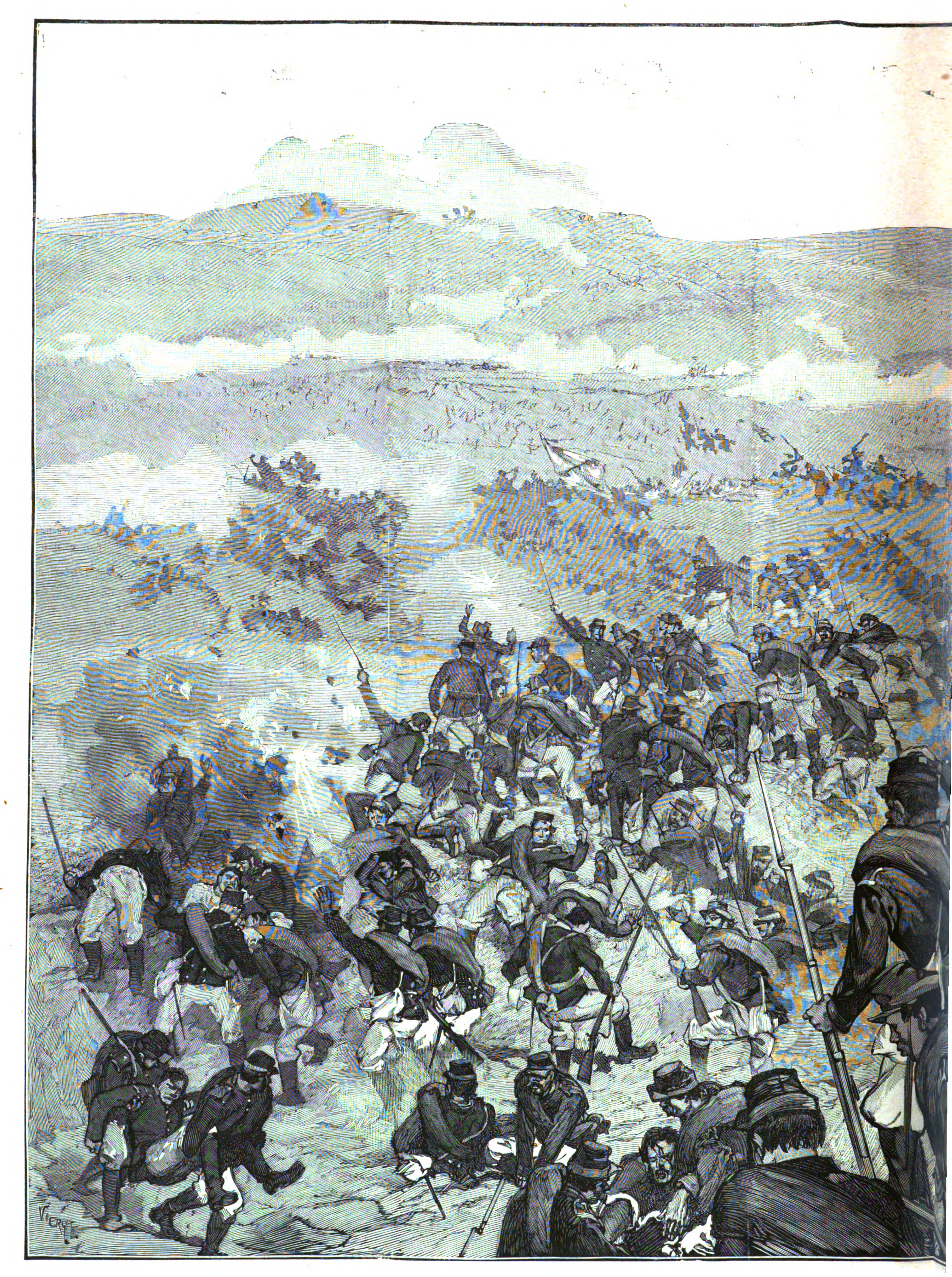
La Bataille de Plevna

Détourné par les grands événements des Balkans, que le *Monde illustré*, seul parmi les journaux illustrés, a eu l'avantage de publier d'une façon exacte et précise, notre correspondant, comme on le verra en lisant son propre récit, n'est arrivé qu'au dernier moment sur le théâtre de la grande bataille de Plevna. Malgré le retard apporté à son envoi, nous avons pensé néanmoins que nous ne devions pas en priver le public ni laisser inutiles ses fatigues et son dévouement. Nous publions donc les deux phases de cette importante affaire dont le résultat a été si fatal aux Russes, et nous aurons ainsi comblé une lacune que nous ne voulons pas avoir à nous reprocher.

Bulgareni, 5 août (près Plevna).

Après nous être reposés quelques jours à Kasanlik, nous espérions que la colonne du général Gourko reprendrait sa marche en avant, et que sous peu nous entrerions à Philippopolis; déjà nous nous voyions sous les murs d'Andrinople. Depuis l'occupation d'Eskizara, les troupes d'avant-garde s'étaient portées partie dans la direction d'Ienizara, partie sur la route de Kalofer, où s'étaient même établies deux sotnias de cosaques. Les troupes de la division du prince Mirski (9e division du 8e corps) qui occupaient les hauteurs du col de Shipka commençaient à descendre dans la vallée; le régiment d'Orel, qui formait tête de colonne, était déjà arrivé à Hadikioj, à moitié chemin de Shipka et de Kazanlik, quand il reçut soudainement l'ordre de se replier et de remonter occuper les redoutes du passage. Nous nous demandions ce que voulait signifier





LA GUERRE. — Bataille de Plevna (30 juillet). — Attaque des hauteurs fortifiées de Rad

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Di



ichovo par les régiments de Koursky et Rilsky (1re brigade de la 32e division, 11e corps, prince Tchakoskoy).

ek, notre correspondant particulier à l'armée russe.)

cette contre-marche, quand le lendemain nous vîmes les troupes campées dans la direction de Kalofer se replier sur Kazanlik. En même temps nous apprîmes que la 9ᵉ division des troupes du 9ᵉ corps, commandée par le baron Krudner, avait subi un grave échec à Plevna, échec qui, pour le moment, suspendait tout mouvement en avant.

Plevna, peu de jours après le passage du Danube à Sistowo, avait été occupé par les troupes du 9ᵉ corps, qui allèrent ensuite attaquer Nikopolis. Au lieu de laisser, comme il l'aurait dû, sa cavalerie en arrière pour observer les mouvements de l'ennemi, le général Krudner l'emmena avec lui, se contentant de laisser une sotnia de cosaques dans la ville. Malheureusement pour les Russes, Osman-Pacha, le commandant de l'armée de Widdin, était loin d'égaler en incapacité militaire le généralissime Abdul-Kérim-Pacha. Au contraire, faisant preuve d'un véritable tact militaire, et, voyant les Russes abandonner une excellente position d'où il pourrait inquiéter leur flanc droit, il se porta rapidement en avant avec la majeure partie de la garnison de Widdin et une portion des troupes rappelées du Monténégro, qui étaient déjà arrivées par Sophia à faire jonction avec lui. Cette masse de troupes, forte de près de 30,000 hommes et de 70 canons, chassa facilement de Plevna la centaine de cosaques qui y étaient établis, et s'y installa solidement.

Le général Krudner, s'apercevant de la faute qu'il avait commise, ordonna au général Schilder de marcher avec trois régiments sur Plevna et de réoccuper la position. Ce général descendit par la route de Nikopolis qui longe la rivière la Vid et arriva le 20 en vue de Plevna, dans laquelle il s'engagea imprudemment, tambours et musique en tête. Les jardins et les clôtures extérieures furent rapidement enlevés; mais à peine les Russes furent-ils entrés dans les rues qu'un feu épouvantable partit de toutes les maisons où les Turcs s'étaient retranchés, et, après des efforts incroyables, ils furent forcés de battre en retraite avec une perte de 1,500 hommes dont deux colonels tués. Un autre régiment devait venir par la route de Biéla et attaquer la ville à revers; mais, retardé dans sa marche, il arriva quand l'affaire était terminée et dut se replier à son tour.

Le 23, le grand-duc Nicolas ordonna de rassembler le 9ᵉ corps, et de le porter au plus vite sur Plevna; pareil ordre fut également donné au 11ᵉ corps (général Tchakoskoy), qui était en marche sur Tirnova.

Après avoir occupé Plevna, Osman-Pacha fit également occuper Loviza, où se trouvait un faible détachement russe qui se replia sur Selvi. Un officier russe blessé quelques jours auparavant, et qu'on avait transporté dans une maison de Loviza, put s'échapper en se traînant à travers les bois, et a raconté l'horrible massacre qui signala l'entrée des Turcs : maisons incendiées, habitants égorgés, les bachi-bouzouks se lançant au galop de tous côtés, criant comme des fous et déchargeant leurs pistolets en l'air.

Après de pareilles nouvelles, nous comprîmes que pour le moment notre place n'était plus au delà des Balkans, où pour le moment ne se passeraient que des événements secondaires, mais qu'il nous fallait aller au plus vite à Plevna, où était le véritable nœud de cette première partie de la campagne. Aussi le 29 juillet, à six heures du matin, pendant que le général Gourko se portait dans la direction d'Ienizara pour culbuter quelques bataillons turcs venant de cette direction, et qui avaient l'air de menacer la passe de Hainkioj, dont le col était défendu par une brigade russe, nous prîmes le chemin de Tirnova, par le col de Shipka.

Après mille péripéties et mille fatigues, nous arrivons enfin dans cette dernière ville, puis successivement par Samovoda, Ivanovza et Ebeli, d'où avec un peu d'audace je puis m'avancer suffisamment pour vous faire exactement, après l'action, les croquis que je vous envoie à l'aide des renseignements les plus détaillés et les plus précis.

Les Russes attaquèrent, le 31 juillet, par trois points. A droite, le général Krudner s'avança par la route de Biela et enleva Griviza; arrivé auprès de Plevna, il rencontra trois formidables lignes de tranchées que les Turcs avaient construites depuis dix jours. Les deux premières furent enlevées à la baïonnette. La troisième était appuyée à une vaste redoute entourée de deux fossés. Les Russes franchirent le premier, mais le deuxième était tellement profond qu'ils y roulèrent sous le feu des Turcs, sans pouvoir escalader le revêtement. Là, le carnage fut horrible. Un régiment qui s'était présenté au feu avec près de 2,000 hommes en revint avec un effectif réduit à 232 hommes. A la fin, les Russes, décimés et voyant la nuit arriver, se retirèrent et battirent en retraite, sans que les Turcs, intimidés par tant d'héroïsme, osassent sortir de leurs retranchements pour les poursuivre.

Pendant ce temps, le général Tchakoskoy s'était avancé au centre par Katarice, Drenova, Tuceniza, et avait enlevé, après bien des difficultés, la position de Radichovo auprès de Plevna; mais devant la retraite du général Krudner, il fut forcé de se replier également.

Le brillant général Skobeleff, qui formait l'extrême gauche avec deux régiments de cosaques et un bataillon d'infanterie, tourna en passant par les champs la position turque de Loviza, et prenant la route qui mène de ce village à Plevna, entra dans la ville où il se maintint jusqu'au lendemain matin.

Aujourd'hui les Turcs occupent en avant de Plevna les positions suivantes : à gauche, Griviza, au centre Radichovo, et à droite ils ont élevé de forts retranchements sur une hauteur où passe la route de Loviza.

Quant aux Russes, ils occupent une ligne qui coupe verticalement la route de Biela à Plevna, et forme la corde de l'arc décrit par la courbe de la rivière Osem. Les principales positions de cette ligne sont les villages de Kojulovce, Erstenik, Karac Bugarski, Poradin et Tuceniza.

L'affaire de Plevna a coûté des pertes plus que sérieuses à l'armée russe : on parle de 6 à 7,000 hommes tués ou blessés; mais il faut tenir compte de l'exagération du premier moment.

LES DIEUX QU'ON BRISE

LII

LA LÉGENDE DE PROMÉTHÉE

Prométhée a fini sa tâche :
Le ciseau qu'a guidé sa main,
Sculptant et taillant sans relâche,
Du marbre a fait un être humain.

L'ouvrier sublime regarde
Cette statue au corps glacé,
Et dans son œil ardent il garde
Le reflet du labeur passé.

Son œuvre est-elle donc finie?
Ce marbre froid, qu'il a vaincu
Par un effort de son génie,
Mourra donc sans avoir vécu?

S'il pouvait lui donner une âme
Et le sculpteur audacieux,
Pour ravir la divine flamme,
Rêve d'escalader les cieux!

Mais les dieux, pour punir son crime,
Le livrent aux becs des vautours
Qui rongent son cœur magnanime,
Son cœur qui renaîtra toujours!

Ainsi pour l'artiste qui crée :
Il a terminé son labeur,
Conçu dans l'ivresse sacrée,
Mais enfanté dans la douleur;

Alors, comme a fait Prométhée,
Il songe avec un sombre ennui
Que cette œuvre qu'il a tentée
Ne restera pas après lui;

Il souffre; il tente l'impossible
Pour l'animer du feu divin...
Hélas! le ciel est insensible
Et se laisse implorer en vain.

Loin de rayonner sur le monde
Avec son immortalité,
Son œuvre demeure inféconde,
Atteinte de stérilité;

Déjà son châtiment commence :
Ainsi que le vautour vainqueur,
La douleur de son impuissance
Ronge éternellement son cœur!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Une colonie à fonder. — Une constitution à faire. — Les utopies. — La charte de Maisons-Laffitte. — L'apparition d'un café-concert. — La colonie triomphe. — Un mot sur les vacances judiciaires. — Après vacations. — Crime inexpliqué. — La lettre du meurtrier. — C'est là la cause. — L'inconduite et la paresse. — Préméditation. — Sang-froid dans l'assassinat. — Un agent d'assurances. — Comment il comprenait sa profession. — Trois cantons incendiés.

Ah! comme je comprends cela! Et qui ne le comprendrait, qui n'a rêvé pareille combinaison, pour passer tranquillement ses jours? Il s'agit d'une colonie à fonder spécialement pour les citadins qui finissent par aimer la campagne. On cherche un beau site, de beaux arbres, de beaux ombrages, un cours d'eau si c'est possible; on divise le terrain par lots sur lesquels chacun construira à sa guise; mais, avant tout, on dresse un cahier des charges formidable de précautions pour assurer le bien-être et la tranquillité de tous. Les acquéreurs, les futurs habitants ne pourront créer dans leur maison ni usine, ni industrie gênante, ni même aucun établissement commercial; défense de se livrer à des travaux et à des plaisirs bruyants. Ce sera d'abord la campagne sans les bons paysans, et, par contre, comme il faut que les visiteurs n'envahissent pas ce paradis terrestre, que les Parisiens ne viennent pas le dimanche, soit sous forme de canotiers, soit sous forme de petites dames en costume de plage, la colonie n'admettra ni auberge ni hôtel, ni restaurant, ni café, ni bal, ni concert surtout! Si je ne craignais de tomber en pleine utopie, j'aurais bien à présenter de très-sérieuses considérations touchant la prohibition absolue des pianos et des chiens bouledogues. Mais alors ce serait l'idéal du bonheur, le rêve des âmes, quelque chose comme l'amour dans le mariage.

Tenons-nous au possible, et rien ne saurait être plus justement jugé possible que ce qui a été fait pour le parc de M. Laffitte, le célèbre banquier. Or, en 1834, quand ce domaine fut dépecé pour faire place à la colonie de Maisons-Laffitte, on rédigea sous forme de cahier des charges une véritable charte des adjudicataires confiée à la vigilance d'une association syndicale. Mais il y a quarante ans de cela, et, avec le temps, les meilleures et les plus sévères réglementations tendent à s'affaiblir et à disparaître. Or, il est arrivé que l'adjudicataire du château et du parc réservé qui ont appartenu successivement à M. le président de Maisons, au comte d'Artois, au maréchal Lannes et à M. Laffitte, est décédé, et le domaine a passé dans les mains de M. Grommet. Celui-ci a carrément installé sur sa propriété... quoi? un café-concert! Grand émoi des paisibles habitants, qui voient déjà leur douce retraite se transformer en ville d'eaux. Mais l'association syndicale est là qui, la charte en main, demande compte à M. Grommet de cette violation de l'article 2, devant la 1ʳᵉ chambre du tribunal civil, et conclut à 3,000 f. ancs de dommages-intérêts. Le tribunal lui a donné pleinement raison en condamnant M. Grommet à faire cesser l'exploitation du café-concert, à supprimer les constructions élevées par lui en dehors des conditions imposées par le cahier des charges, à peine de payer 100 francs par chaque jour de retard; et, pour le préjudice passé, il payera 200 francs de dommages-intérêts.

Il ne faut pas oublier que M. Grommet avait formé une demande reconventionnelle en 6,000 francs de dommages-intérêts pour l'obstacle apporté à la vente de ses terrains. Comment donc faut-il s'y prendre pour faire comprendre ce que c'est qu'une loi?

Voilà l'époque à laquelle j'ai l'habitude de commencer mes tournées en Europe et surtout en Amérique d'où les procès civils ou criminels vous arrivent toujours avec un parfum d'étrangeté; mon itinéraire est déjà tracé et je ne tarderai pas à m'embarquer, car au Palais mon butin est des plus pauvres. Depuis un mois, au milieu de ce bourdonnement vague, confus, qui est un composé général de toutes les voix, je n'arrivais plus, dans quelque chambre que j'entrasse, à distinguer que ces paroles : « Plaise au tribunal remettre après vacation l'affaire...? » Ou bien encore : « Renvoyé



après vacation. » Et il faut voir comme les avocats ferment avec soin leur serviette; ils ne l'ouvriront pas de deux mois. Enfin, nous sommes en vacances, et la chasse est ouverte; il faut bien que Thémis se recueille.

Je vous ai bien un peu annoncé, dans une de mes précédentes chroniques, la grosse affaire criminelle qui a causé quelque émoi cette semaine. Oui, c'est encore là un de ces crimes dont le mobile est à peu près insaisissable. Pourquoi Dupont a-t-il tué sa femme d'un coup de couteau? Il n'était ni cruel, ni avare, ni jaloux. Voici, du reste, comme il annonçait à ses parents son intention de tuer sa femme le jour même :

« Paris, 1er juin. — Jour remarquable.

« Chers parents, je m'empresse de vous écrire pour « vous prier de venir à Paris aussitôt cette lettre reçue. « Le motif le voici : Je vous écris à six heures du soir. « Marie m'a monté la tête de toutes les manières, ne « voulant pas me revoir et m'assurant que c'est pour « toujours..... Ce qui me fait faire aujourd'hui le « crime que je vais commettre, etc. »

Dans cette lettre, fort longue, Dupont essaie, mais en vain, d'expliquer le motif pour lequel il va frapper sa femme; c'est un mélange d'attendrissements mélancoliques et de sentiments haineux mal expliqués et mal exprimés :

« Je suis tellement découragé que mon intention est « de tuer Marie ce soir à huit ou neuf heures, et moi « me livrer à l'échafaud, car je n'ai plus de carac- « tère... Pour moi, la laisser à Paris, elle est perdue « d'une manière ou de l'autre, car ici, c'est tout en- « chantement, toilettes, bijoux, théâtres, etc... Je ne « veux pas me détruire seul et qu'elle fasse sa ma- « dame! »

Ainsi c'est là la cause, comme dit Hamlet! Dupont sait que sa femme est honnête, qu'elle n'a pas cessé de l'être, qu'elle l'a aimé, qu'elle l'aime encore et que si elle veut vivre seule c'est parce que son mari s'est ruiné par sa paresse, par sa négligence, parce qu'il passait sa vie dans les cabarets, parce qu'il venait encore se faire donner le mince salaire qu'elle gagnait de son côté. Après avoir fait faillite, Dupont, venu à Paris, ne travaillait plus et en dernier lieu il avait vendu jusqu'aux dernières pièces de son chétif mobilier; sa femme, qui était employée au bazar des Halles Centrales, gagnant 40 francs par mois et sa nourriture, avait demandé à être couchée par ses patrons qui y avaient volontiers consenti.

Non! il n'y a là ni roman, ni drame à bâtir. Dupont, haut tout au plus de quatre pieds, bossu à tête grosse, disgracieux au possible, doué d'un entêtement formidable et contre lequel échouent tous les raisonnements, n'est pas un héros, même à la façon du Quasimodo ou du Crao d'Eugène Sue. La vie lui a été douce et facile, sa femme l'avait épousé par inclination et même malgré la résistance de sa prévoyante mère. La pauvre femme a toujours cherché à pallier les torts de son mari, à excuser son inconduite et même à la lui pardonner et, en dernier lieu, si sa résolution de vivre séparée de lui a été inébranlable, c'est que Dupont avait lui-même dissipé tout ce qui composait le ménage. Vers neuf heures, comme il l'avait écrit, il vient au magasin, cause longtemps avec sa femme fort paisiblement, parlant avec elle à voix basse, puis, tout à coup, il lui appuie la main gauche sur la tête pour découvrir le cou et de la main droite il l'égorge. Elle s'échappe de ses mains, il la poursuit et lui porte encore deux nouveaux coups. La mort a été foudroyante.

Devant la cour d'assises de la Seine, Dupont a répondu sans colère, mais aussi sans manifester la moindre émotion, aux questions qui lui étaient posées; ses explications ont toujours le même vague et, quand il est embarrassé, il se tait. La condamnation suprême est prononcée contre lui; il reste impassible.

Dans l'affaire dont il me reste à vous parler aujourd'hui, on ne saurait dire, par exemple, que le mobile du crime n'est pas connu; il est, au contraire, d'une clarté incomparable et même effrayante, car il y a de quoi s'épouvanter en voyant avec quelle logique simple et facile des gens peuvent arriver à l'idée et à l'exécution d'un crime quand il est de leur intérêt de le commettre. Il s'agit tout bonnement d'un agent d'assurances contre l'incendie qui mettait ou plutôt qui faisait mettre le feu dans les cantons limitrophes de celui où il avait fixé son domicile et le centre de ses opérations. Bouchet habitait le village de Poilchevru, dans le département de l'Yonne; il a été successivement l'agent des compagnies d'assurance *la Confiance, le Nord, la Patrie* et *la Caisse générale.*

Incendier un propriétaire ou un fermier, c'était pour lui tout bénéfice; d'abord, les autres propriétaires ou fermiers s'empressaient de venir contracter des assurances; puis il se vengeait ainsi de ceux qui avaient refusé ses offres de service; en outre, il se vengeait, par ce moyen, des compagnies qui l'avaient révoqué. L'acte d'accusation ne comprend pas moins de douze ou quinze incendies dont Bouchet serait coupable.

Ce malheureux avait agi avec une incroyable habileté; il payait, pour exécuter ses desseins, un cultivateur nommé Lucand, et Lucand faisait allumer les incendies par son fils, un jeune homme de vingt ans. Lucand père est mort au cours de l'instruction, et son fils est sur le banc des assises de l'Yonne, à côté de Bouchet, l'accusant et l'accablant de ses révélations.

Malgré ses dénégations persistantes, obstinées, l'agent d'assurances contre l'incendie a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Lucand fils a été condamné à vingt ans de la même peine.

PETIT-JEAN.

L'HOMME EST ONDOYANT ET DIVERS

NOUVELLE

. . . .

. . . .

. . . .

Ce fut seulement après un assez long silence que Mme de Saint-Lyé répliqua :

— N'essayez point, mon cher Jacques, d'ébranler ma résolution : ce serait en vain.

Et sa fermeté, douce et triste, me semblait inébranlable, en effet... Cependant, je tentai une dernière prière. — « Ah! les amoureux ne sont point fiers! » — disent les campagnards : et les campagnards ont parbleu bien raison!

— Dites au moins pourquoi vous me condamnez à six mois d'exil?...

— Pourquoi, Jacques?... afin d'être bien sûre qu'après ces six mois de séparation, votre amour pour Luce sera toujours aussi fervent qu'à cette heure.

— Votre doute est aussi injuste pour Luce que pour moi.

— Oh! non, non, mon ami, car ce n'est point le doute qui me fait agir ainsi, mais uniquement la craintive prudence... Hélas! mon expérience de la vie me fait juger « *l'homme ondoyant et divers* »; et ma tendresse, qui s'effraie, veut vous épargner à tous les deux peut être, mes enfants bien-aimés, d'irrémédiables douleurs!...

— Six mois d'absence!... dis-je à part moi avec colère.

Et puis tout haut :

— Luce sait-elle cette décision?

— Non... Et même je vous défends de l'en prévenir; mais elle est avertie que nous devons partir seules pour Paris. Une fois là, sous un prétexte quelconque, nous irons sur les bords du Rhin... En Écosse .. Je ne sais point où encore... Mais à l'avance, mon ami, où que nous allions, vous le saurez.

Ceci se passait au château de Saint-Lyé, bâti sur la lisière orientale de la Beauce, dans une des vastes *accoures* de la forêt d'Orléans... On était aux premiers jours de juin. Et, ironie du sort, ce mois des roses, alors que tout dans la nature est parfums, espoirs et chants d'oiseaux, ce mois me mettait en perspective toutes les rigueurs, toutes les glaces de six mois d'exil!... Oh! j'étais bien malheureux!...

Eh bien! bon gré, mal gré, je dus me taire : mais en me promettant, *in petto*, des représailles contre ma *belle-mère*; et, résigné ou non, je pris mon vol...

Arrivé à Orléans, je ne savais encore où aller. J'étais suivi de mon chien Léal et muni d'une boîte d'armes de chasse, fusil et carabine, d'un port d'armes, d'un passe-port!... d'un pléonasme de précautions.

Je pris mon billet pour Bayonne.

Durant juin, juillet et la première quinzaine d'août, j'explorai les Pyrénées : mais aussi lassé par les excès admiratifs de chaque jour que rôti par le soleil, en gravissant les pics à la poursuite des isards, des genettes, des gélinottes et des coqs de bruyère, je pris le parti de *doubler mes voies* jusqu'à Tonas, d'où je devais gagner l'Anjou, puis la Bretagne.

J'aime les légendes — je l'avoue naïvement — et ma propension à poursuivre ces feux follets de l'histoire me devait logiquement amener dans la vieille Armorique, leur terre promise.

Mais il me faut avouer aussi que, tout en espérant y étancher ma soif d'antiquités problématiques, j'avais la certitude d'assouvir pareillement mes appétits de chasseur.

J'allais justement arriver au plus beau moment des landes... quand les bruyères, roses ou empourprées, y sont encore fraîchement épanouies; que, dans les haies, les chèvrefeuilles blancs s'entrelacent aux jeannics, dont les fleurs, papillons d'or, tranchent vigoureusement sur les verts piquants qui sont leur feuillage... Les chênes centenaires, les hêtres et les châtaigniers ont encore leur parure estivale... Elle est si luxuriante, que les oiseaux, croyant à la durée de la saison d'amour, chantent dans la feuillée comme au printemps!

Quelques-uns, inconscients des froidures prochaines, s'en vont, pour un nouveau nid, à la récolte des flocons blancs échappés à la quenouillée de la magique filandière.

Ces fils ténus, qui se balancent dans l'espace, d'où viennent-ils... et où vont-ils, emportés par la brise?...

Chi lo sa!...

Oh! que les landes sont belles, lorsque le soleil en dore les vapeurs! Mais tout a été dit sur ces vapeurs, qui semblent être un voile intime et mystérieux jeté sur ce beau pays des mirages.

C'est bien assurément pour la Bretagne, en particulier, que l'auteur des ballades fait dire à la fée :

— « Et l'étranger dit nos rivages
« Plus doux que le pays natal! » —

Mais dans ces landes, où foisonnent les souvenirs de tout âge, le touriste, pour peu qu'il soit disciple de Saint-Hubert, en battant haies et buissons, trouvera abondamment encore lièvres et perdreaux. — Avis aux gourmets! — Les perdreaux surtout sont exquis, s'étant grassement nourris dans les champs de sarrasin qui avoisinent les landes.

Chacun sait que le sarrasin est le premier degré de la culture qui remplacera les landes primordiales, landes où chevauchent, depuis les premiers âges de notre planète, les *kourigans*, méchants et trompeurs, et les temzarpouliets folâtres. Ce sont ces lutins qui, seuls, savent certainement les secrets des menhirs, des cromlechs et des dolmens... Mais les diront-ils?...

Ah! quel amusant pays de chasse, cette poétique Bretagne! Dans les grandes forêts exceptées, c'est la chasse de *partisans* qu'on y pratique. — Elle tient du braconnage et de l'affût. — Haies à traverser, malgré houx, ronces et ajoncs armés de mille dards, fossés profonds et hauts échaliers qui forcent à s'élancer pour passer d'un champ exploré dans un autre, où le gibier se peut être remisé...

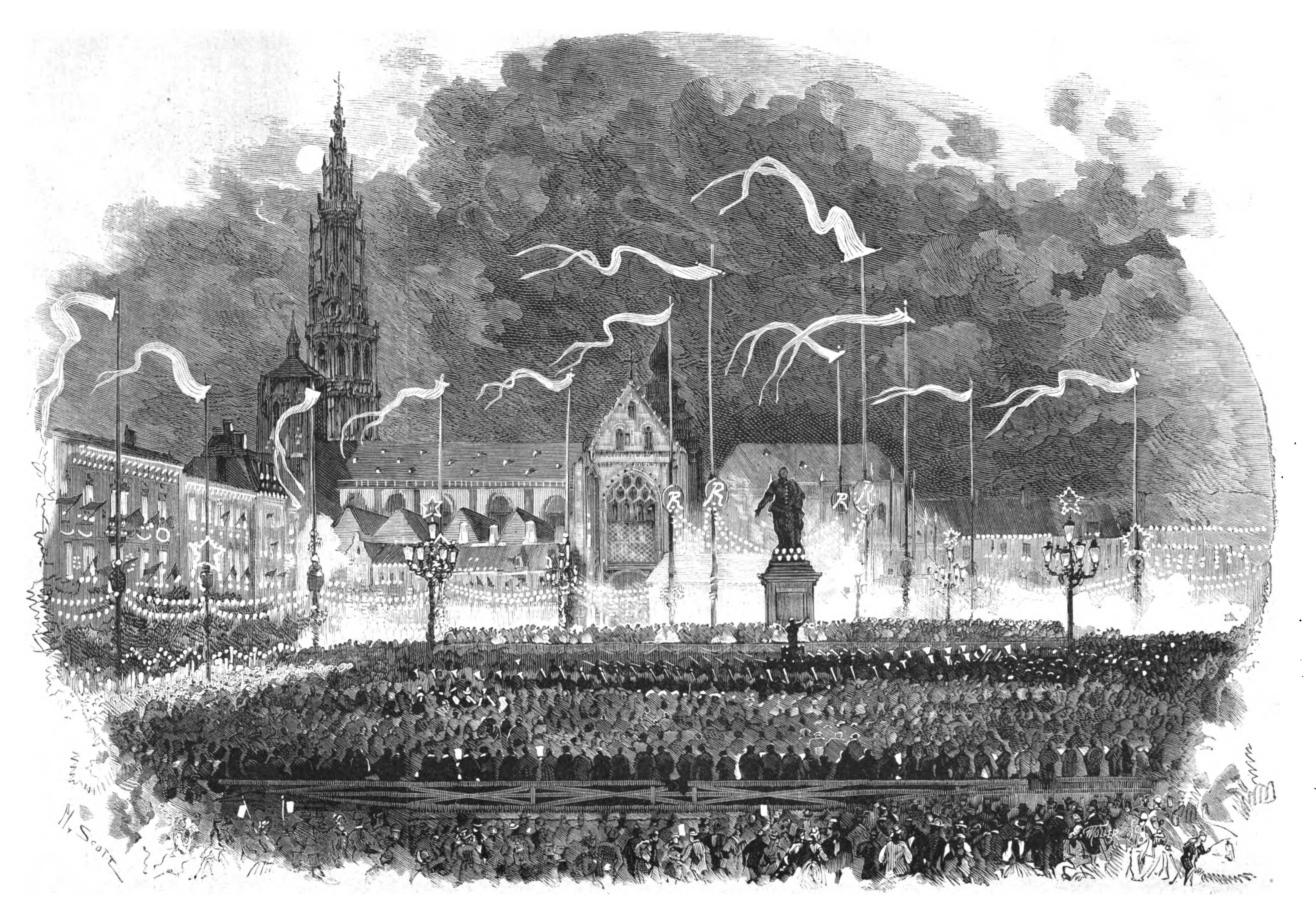
Dans ces pédestres *steeple-chases*, voilà qu'une croix à fleur de sol arrête le touriste.

Cette croix porte un millésime souvent et rarement un nom. — Pourquoi en est-il ainsi? — Serait-ce pour mettre en chasse à son tour l'activité du penseur?... Peut-être...

Je fis ma première halte sur le sol breton à Châteaubriant; et en visitant le sombre manoir édifié vers 1515 par Brient, comte de Penthièvre, le sphinx *pourquoi* me laissa indécis entre les deux héroïnes de la lugubre légende qui enlumine le château de Brient. *Pourquoi* Françoise de Foix, plutôt que Louise de Crèvecœur, est elle chargée de l'opprobre amoureux de François Ier?...

— Je ne sais!...





LE CENTENAIRE DE RUBENS A ANVERS. — **L'Exécution de la Cantate au pied de la Statue de Rubens.** — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant en Belgique.)



Ordre du groupe : Musique de la Hanse. — Écoutète à cheval. — Bourgmestre suivi de l'Amman, des échevins, etc. — Bannière de l'École de Rubens. — Rubens, ses élèves, ses contemporains. — Le char de Rubens glorifié par son chef-d'œuvre.

LE CENTENAIRE DE RUBENS A ANVERS. — Le Triomphe de Rubens dans le cortége historique. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant en Belgique.)

Voir l'article de M. Émile Bergerat, page 150.

En franchissant la poterne renaissance, je lus sur une longue affiche collée à l'un des pilastres :

COURSES DE NOZAY
Steeple-chase couru par gentlemen riders
Quatorze obstacles à franchir.

Et au-dessous :

Great attraction!!
Courses de chevaux bretons
montés par des gars d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan
et du pays nantais,

Ces courses étaient fixées au Dimanche 16 août 185... J'en avais été averti la veille; je me promis d'y assister.

JEAN JACQUES DES MARTELS.

(*La suite au prochain numéro.*)

THÉATRES

VARIÉTÉS : *Chanteuse par amour*, pièce en un acte, par MM. G. Vibert et R. Toché; musique de M. Paul Henrion. — TROISIÈME-THÉATRE-FRANÇAIS : *l'Amour et l'Argent*, comédie en quatre actes et en vers, par M. Ernest de Calonne. — CHATEAU-D'EAU : reprise de *la Poissarde*.

C'EN est fait, le peintre Vibert a été mordu par le démon du théâtre. Mais n'y avait-il pas déjà un peu de vaudeville dans ses tableaux? *Le Verglas*, représenté il y a deux ans, s'arrangeait comme un joli motif noyé d'ombre, un Corot retouché par Meilhac. La *Chanteuse par amour* peut être considérée comme un pastel aux tons égayants et roses. On y voit une demoiselle toute seule qui se trouve occuper par hasard l'appartement d'une actrice; la curiosité la pousse à fouiller dans les tiroirs de l'absente et à parcourir sa correspondance; elle s'essaye même dans son répertoire de chansonnettes, coiffe ses perruques et fredonne l'incomparable romance de *la Torpille et le Requin*... Tout à coup, elle est interrompue par un coup de sifflet, parti, non de la salle, mais d'un tuyau acoustique communiquant de sa chambre à l'étage supérieur. C'est un amoureux de l'actrice qui est venu nicher là; mais cet amoureux est aussi celui de la chanteuse improvisée. On devine qu'une explication des plus chaudes ne peut manquer de se produire, et le rideau tombe au moment où Mme Judic annonce qu'elle va orner sa jarretière d'un poignard espagnol.

Elle est fort amusante, Mme Judic, dans ce monologue qui tient la scène pendant près de trois quarts d'heure; elle excelle surtout dans l'imitation, dans la parodie, qu'elle ne pousse jamais aux limites extrêmes. Les rondeaux qu'elle dégoise sont gentiment mis en musique par M. Paul Henrion, un de nos compositeurs les plus populaires dans le meilleur sens du mot.

La mode est en ce moment aux pièces en un acte; voyez *les Charbonniers* à ce même théâtre des Variétés; voyez aussi *le Roi Candaule* au Palais-Royal. Les paresseux d'esprit et les délicats s'accommodent particulièrement de ces légères distractions. C'est dire qu'ils hésitent quelquefois à faire le voyage du Troisième-Théâtre-Français, où règnent les longues pièces et les courts succès.

Cette fois encore, le Troisième-Théâtre-Français, jaloux plus que jamais de justifier son titre, vient de rouvrir avec une comédie en quatre actes. Elle aurait pu en avoir cinq; ne nous plaignons donc pas. Si j'ajoute qu'elle est en vers, on n'en sera pas étonné : la scène de M. Ballande est un temple ouvert aux poëtes de tout âge et de toute condition. Il en arrive de tous les pays, de la Belgique comme M. Potvin, de l'Odéon comme M. de Calonne.

L'Amour et l'Argent, — ainsi s'appelle la comédie en question, — met en jeu l'éternelle lutte entre le sentiment et la spéculation; la fille d'un banquier, élevée dans les idées pratiques de son père, est peu à peu ramenée aux pensées larges et généreuses par un officier de marine qui l'aime. C'est la Psyché de la Bourse. — La pièce de M. Ernest de Calonne ne triomphe pas précisément par l'intérêt; elle ne triomphe pas non plus par le style, qui se contente d'exprimer correctement des idées rebattues. A ce propos, je me suis demandé pour la centième fois si le vers devait et pouvait être appliqué à la comédie moderne, et pour la centième fois je me suis répondu négativement. Où est la nécessité de dire péniblement ou précieusement ce que l'on dirait si bien en prose? Et puis, quel air étrange ont par moments ces hommes d'affaires, ces négociants, ces domestiques, en agitant la sonnette de la rime! On m'objectera que le vers donne plus de force et de relief à une tirade, et que, grâce à lui, un enseignement ou même une simple image se grave plus aisément, plus longuement dans l'esprit. Je ne vois pas que, pour se graver dans l'esprit, le fameux monologue de Figaro ait eu besoin d'être écrit en vers.

Passe encore pour la tirade, mais une comédie moderne ne peut pas toujours procéder par tirades; il faut qu'elle redescende de ce niveau; et la voyez-vous patauger dans les morceaux de transition, au milieu des vulgarités de la vie usuelle! La rime lui est non-seulement un embarras, mais un ridicule. C'est le moment où M. Ernest de Calonne fait dire à une des deux jeunes filles de *l'Amour et l'Argent* :

> ..... Je sonne,
> Afin que vous soyez reconduit par ma bonne.

A quel langage est-ce réduire la poésie! Je sais bien que dans de tels moments la poésie change de nom et devient versification. Mais c'est précisément parce que je repousse de toutes mes forces la versification, — cet art équivoque, ce compromis auquel nous devons le répertoire incolore d'Alexandre Duval, de Viennet, et les plus faibles ouvrages de Ponsard, — que je m'inscris contre la possibilité de la comédie moderne. Le dernier essai de M. de Calonne n'est pas fait pour m'ébranler dans mon opinion, malgré la sincérité et la conscience dont il porte les marques en certaines parties.

Une jeune troupe, créée et formée par M. Ballande, joue avec beaucoup de zèle *l'Amour et l'Argent*. Encore un peu, et MM. Silvain et Albert Lambert seront tout à fait hors de page.

Une bonne reprise, c'est *la Poissarde ou les Halles en 1804*; le Château-d'Eau pourrait bien y trouver un succès à la *Angot*, d'autant plus que le drame nous montre les mêmes costumes que l'opérette. Vous ne savez peut-être pas que les artistes du Château-d'Eau se sont constitués en société, et l'une de leurs premières mesures a été de s'interdire les noms en vedette sur l'affiche. Je les en félicite : voilà de l'égalité bien comprise. La vérité est que MM. Pougaud, Gravier et Péricaud ont assez de valeur pour se passer de ces moyens charlatanesques. Ils possèdent, ainsi que leurs camarades, la tradition de ces vieux drames où le traître s'écrie : *A moi l'héritage!* et où le premier rôle répond : *Pas encore!* — Le souvenir de Mme Marie-Laurent nuit un peu à Mme Laurenty dans le rôle principal.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS (réouverture) : Reprise de *Madame l'Archiduc*, opérette en trois actes, de M. A. Millaud, musique de M. Offenbach. — Fondation du Conservatoire de Venise.

LE 31 août, vingt-quatre heures avant le jour traditionnel, les Bouffes-Parisiens ont fait leur réouverture par une reprise de *Madame l'Archiduc*. Le même soir prenaient fin les vacances de la Renaissance, où se donnait *Kosiki*, l'opérette de l'hiver dernier.

D'autre part, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique se disposent à commencer leur campagne d'automne. Les affiches collées à leur porte sont pleines de promesses, qui seront réalisées, en partie du moins, pendant que ces lignes seront à l'impression.

Le Théâtre-Lyrique annonce *la Clé d'or*, de MM. Octave Feuillet et Eugène Gautier, et pour les jours suivants deux autres opéras inédits : *Graziella* et *l'Aumônier du régiment*, sans compter une reprise de *Giralda*.

A l'Opéra-Comique ce sera, pour débuter, *Zampa*, puis une reprise de *l'Eclair*, et le répertoire courant de l'année dernière, comprenant *la Dame blanche* et *Lalla-Rouck*.

Nos lecteurs lointains nous sauront peut-être gré de ce luxe d'informations, qu'il nous est d'ailleurs si facile de nous procurer. Et pour achever de les renseigner, nous leur dirons que si le théâtre dédié à Favart (*vulgo* l'Opéra-Comique) n'a pu encore allumer son gaz, c'est que justement le lustre y menaçait de s'effondrer. A l'heure qu'il est, le mal est réparé, et on se plaît généralement à supposer que l'Opéra-Comique est redevenu un lieu de délices, où l'on pourra aller écouter *la Dame blanche* sans danger.

Ce qui n'en est pas moins certain, c'est qu'avec les nouvelles manières de vivre que nous devons à la locomotive, les théâtres pourraient prolonger jusqu'en octobre leur congé annuel.

On a fait, dans ces derniers temps, une campagne pour établir que les spectacles de Paris levaient trop tôt leur rideau, étant donnée l'heure du dîner de plus en plus tardive. Il ne serait pas bien difficile de prouver aussi que le public argentifère des loges est encore très-éparpillé en septembre. La saison des bains de mer n'est pas finie, et celle de la chasse commence. Il faut compter encore avec les voyages que favorisent les jours tièdes de l'automne.

A l'appui de notre dire, nous pourrions prendre pour exemple la représentation de réouverture des Bouffes, où ne s'est point pressée la foule habituelle. Pour notre compte, nous n'y avons pas eu une seule poignée de main à donner.

Il est vrai que dans ce désert relatif les comédiens se sont agités, et ont fait montre de leurs petits talents, avec un zèle digne de louange. On ne sait pas tout ce qu'il faut d'entrain naturel pour envoyer des sourires ou pour décocher des plaisanteries au velours des fauteuils d'orchestre. C'est à quoi, pendant trois heures, Mme Théo et Daubray se sont employés avec une bonne grâce digne d'un auditoire plus nombreux.

Pour ce qui est de *Kosiki*, je ne l'ai pas vu. Je vous avouerai même, sans douleur d'amour-propre, que le théâtre de la Renaissance ne m'a point compris au nombre de ses invités.

— La ville de Venise vient de se donner le luxe d'un Conservatoire; cela pour la raison excellente qu'elle n'en avait point, et qu'ainsi elle laissait se perdre le trésor des belles voix dont la nature a gratifié ses habitants. C'était un vrai gaspillage. Les gondoliers, dès longtemps renommés pour la vaillance de leur larynx, envoyaient aux échos des notes de toute beauté, pures, vibrantes, d'un timbre coloré (je les ai entendues), et autant en emportait le vent de la lagune.

Il va donc être mis ordre à ce désordre.

Mais qu'ai-je parlé de luxe? les Conservatoires en Italie sont strictement nécessaires, autant que les haras en Normandie, que les poulaillers dans le Maine et que les pressoirs en Bourgogne, ou bien ce serait dilapider à plaisir les meilleurs produits du pays.

Du reste, Venise fait là un retour heureux vers son passé. Elle a possédé autrefois des Conservatoires qui, pour n'être qu'à l'usage des femmes, n'en ont pas moins jeté beaucoup d'éclat à divers moments de son histoire.

Ce qui en fait foi, c'est cette lettre d'un voyageur français que je trouve très à propos dans mes collections de documents, et qui est datée de 1678 :

« ... Je crois vous avoir dit, monsieur, que l'État de Venise était le séminaire des belles voix. Vous saurez qu'une des singularités de la ville ce sont les Conservatoires, maisons fondées pour des filles trouvées ou orphelines, mettant la musique au rang des points capitaux de leur éducation.

« Il y en a quatre, savoir : l'hôpital de la Pitié, les Mendiants, les Incurables et le petit hôpital de Saint-Jean et Saint-Paul. On exécute dans chacun d'eux des oratorios et autres morceaux de musique sacrée, tous les samedis et les dimanches soir. Toutes les parties vocales et instrumentales sont soutenues d'une façon supérieure par ces jeunes femmes sans battement de mesure, omission commune à toute l'Italie, qui est étonnée qu'ailleurs on ait besoin de ce régulateur. »

Le même écrivain nous donne ensuite des détails



bien curieux, et on pourrait dire bien vénitiens, sur les cérémonies dans lesquelles figuraient ces jeunes virtuoses :

« Attendu, dit-il, que ces conservatoires sont dans la main de l'Église, vous ne serez pas étonné s'ils viennent, à certains jours, ajouter à la magnificence des fêtes qui se donnent dans les monastères de religieuses. Les plus divertissantes de ces fêtes sont celles où ces dames, et surtout les sacristines, distribuent à leurs amis des bouquets artificiels d'or ou de point de Venise aussitôt qu'ils sont entrés dans l'église; et si celui à qui l'on veut donner un bouquet a un caractère qui le fasse distinguer, c'est souvent un prêtre en surplis qui le porte sur une soucoupe d'argent. »

Au siècle suivant, le spirituel président de Brosse passait par Venise, d'où il écrivait à ses amis de Dijon :

« La musique transcendante ici est celle des hôpitaux; il y en a quatre, tous composés de filles orphelines. Celles aussi que leurs parents ne sont plus en état d'élever le sont aux dépens de l'État, et on les exerce uniquement à exceller dans la musique. Aussi chantent-elles comme des anges, et jouent du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle, du basson. Elles sont cloîtrées en façon de religieuses. Ce sont elles seules qui exécutent, et chaque concert est composé d'une quarantaine de filles. Je vous jure qu'il n'y a rien d'aussi plaisant que de voir une jeune et jolie religieuse en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille, faire exécuter et battre la mesure avec toute la grâce et la précision imaginables! »

Il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années entre les dates de ces deux lettres, et c'est pendant ce laps, si vous l'avez remarqué, qu'un changement caractéristique s'est opéré dans l'exécution de la musique en Italie. Vers la fin du dix-septième siècle, on ne battait pas encore la mesure, et au cours du siècle suivant on la battait. Une telle innovation devait avoir pour cause les progrès du rhythme, c'est-à-dire la distribution symétrique des temps forts et des accents dans le discours musical.

Les élèves du nouveau Conservatoire de Venise (que nous entendrons peut être à Ventadour) auront, comme il faut l'espérer, le culte du métronome, qui sera une tradition à eux léguée par leurs grand'-mères.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au n° 1037*), dans la *quinzaine*, *franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

(Les solutions de problemes d'echecs doivent être adressées à M. Paul Journoud, quai Voltaire, 13.)

Les solutions et mentions de solutions justes ne seront publiées que par série de dix (problèmes 121 à 130, 131 à 140, 141 à 150, etc.) et cela dans le double but d'economiser les ports de lettres à nos lecteurs et de tenir le moins de place possible dans le journal.

CONCOURS EULER. — A la demande de plusieurs de nos plus zélés solutionnistes, nous remettons au 31 octobre la clôture du concours, à raison des deplacements causés par les eaux et bains de mer. — Nous n'avons plus que quelques centaines de diagrammes imprimes, prière de nous demander *de suite* la quantité que l'on désire encore, pour que nous en fassions tirer à nouveau, s'il y a lieu.

MENTION DES SOLUTIONS JUSTES

DES PROBLÈMES 121 A 130

Les 2 problèmes de Dames nos 124 et 125 ont été trouvés par :

Fiscalini, les B. J.; Ed. Pennetier; café du Rhône; Clerville; A. Boutigny, capitaine du 143e; A. Oudart; café de la Rotonde (Saint-Lazare), à Marseille; H. R e, à Versailles; A. Blancard; A. Aronni, H. Bonnet, officier d'infanterie de marine: le cercle Batiu, à Bayon; cercle du Faon (Finistère; Emile Frau, à Lyon (125); Kassioph; café Parisien, à Bordeaux; Ach. Prieur; G. Banse, à Calais; Victor Larrieu, à Bordeaux; la nièce du president P., à Orleans (125); Cercle musical d'Aubenas; les trois Edouard (Prière d'indiquer vos solutions comme nous le faisons); deux exiles, à E. (125); J. E., à Saint-Barnabe; cafe de la Rotonde (Pardon, la solution du 114 est très-juste); l'un des trois Ajax.

Plusieurs de nos solutionnistes ont trouve le 124 en 6 coups au lieu de 7 : 48 à 42 — 17 à 11 — 33 à 29 — 38 à 32 — 39 à 34 — 35 à 2.

SOLUTIONS DES 8 AUTRES PROBLÈMES

Aucun solutionniste n'a trouvé le 8° du problème de M. Jul-Lub-Per cryptographie à mi-i les), mais le Cercle musical d'Aubenas l'a ingénieusement traduit par les douze pierres précieuses suivantes classées selon l'echelle de dureté et caractères généraux :

Les voici :

Diamant.	Péridot.
Rubis.	Almadine.
Chrysolithe.	Hyacinthe.
Aigue marine.	Jade.
Cornaline.	Labrador.
Hydrophane.	Lapis lazuli.

Les douze premiers : 1er, Cercle musical d'Aubenas (tout); — 2e, Kassioph (tout, moins les prophètes et les cartes); — 3e, Du Marais (id); — 4e, Ed. Pennetier, Paris (9); — 5e, la nièce du président P., à Orléans (9); — 6e, V. Larrieu, à Bordeaux (9); — 7e, Clerville, à Paris (8); — 8e, l'un des trois Ajax (8); — 9e, Oméga, à Chambéry (7); — 10e, Ach. Prieur, à Paris (7); — 11e, les trois Edouard à Nogent (7); — 12e, L. H., à Saint-Etienne (6).

Ont trouvé six problèmes : L. C. de V., à Angers; Mme Laure de M.-G. Banse; M. N. O., à Versailles; Cinq-Mars; deux exilés, à E.

Ont trouvé cinq problèmes : H. Rué; Whistiti Ier; Bernard; Orphée XXVII; V. Bonhomme: H. B., officier d'infanterie de marine; un abonné ardent: Re ard; Coriolan; un salon de la rue de Rivoli; Mme R ine L ; Signard.

Ont trouvé quatre problèmes : Mme M. de T., à Bruxelles (Tous nos compliments); Valet-de-Cœur; l'Œdipe de Brives; Mlle Ir ne de Sabl.; cafe de la place d'Armes, à Roanne (Votre lettre ne nous est point parvenue; nous regrettons de n'avoir pu mentionner les 8 solutions que vous nous avez envoyées); un vieux sorcier; A. de T., à Oran; les B. J., à Paris.

Ont trouvé trois problèmes : Grelmann, à Hommarting (Merci; trop gracieux); Je tiens le fil; V. Arthur; cafe Parisien, à Bordeaux; R S. T., à Saint-Cloud; X. à Alger; les frères Irene-Konett, à Bruxelles; G. A. à Paris; Mlle Léonie D.; Paul et Virginie; Septentrion; Emile Juffé, à Pontoise (Tous nos compliments; très-jolie collection d'etoiles); S. G. D. G., à Pau.

Ont trouvé deux problèmes : A. Capleville, à Beziers; les Baignols, à Dax; A. Martin, d'Uzès Nestor Sinergen; l'Œdipe du cercle de la Jeunesse; le Solitaire; un debutant, à Clermont-Ferrand; l'Invalide de Constantinople; Fiscalini; un malin du cafe Simon, à Schelestadt (Alsace).

Ont trouvé un problème : L. Traxelle; E. de Lacotardière; A B., de Lyon; Mlle L. de S.; A de T., à M.; Ernest Dufay, à Creuilly; Ménélas (Var); T., café Folgas, à Albi; A. Candeville, à Béziers; Cerveaux; A. Hardy; E. H. Y.; Hector de B.; L. Cal ge; Agenor, à Marseille; Mlle Alphonsine D.; cercle de l'Union, à Quimperlé.

Accusé de Réception des Envois d'Août

Albert Chapuis; Alfred Aronni; les joueurs de Dames du café du Rhône, à Lyon; Mme M. de T., à Bruxelles; Crevat; Durant; A. B. K. C., à Cadillac; Louis de Croze, à Marseille; T., café Falgas; Dufay, à Creuilly; Bernard (Les Vers sont-ils inedits?); un apprenti, à Carpentras.

P.-L.-B. SABEL.

JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION

Les Nubiens Amrans et les animaux qu'ils accompagnent quitteront le Jardin d'Acclimatation le 10 septembre au matin.

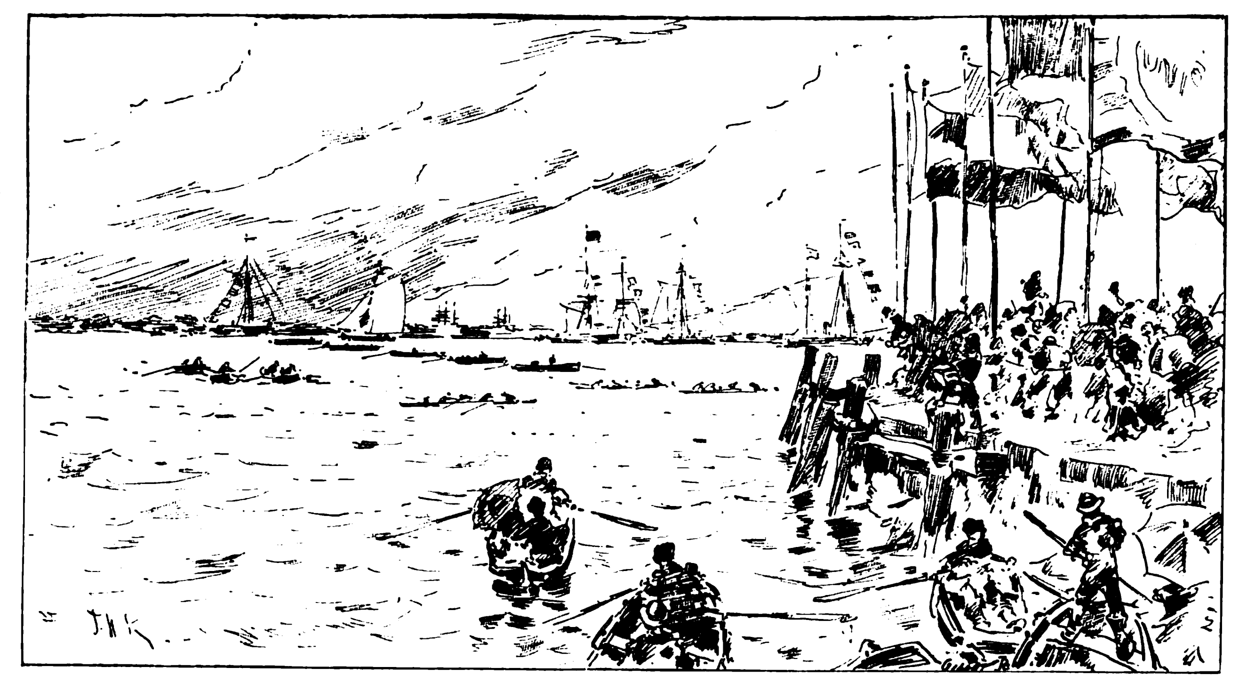
MEMENTO

Statuomanie. — Peu de personnes probablement se rappellent que la ville de Milan avait décidé, à la mort de l'empereur Napoléon III, de lui élever une statue comme « libérateur de la Haute-Italie. » La réalisation de cette pensée, qu'on avait cru oubliée, va avoir lieu. Le sculpteur Barzaghi vient de terminer ce monument, qui est une statue équestre; la grande fonderie de Florence avait été chargée de l'exécuter en bronze.

Le comité du monument de Linné a déjà reçu une somme de 36,000 couronnes (216,000 fr.). La statue du célèbre naturaliste sera érigée à Stokholm et inaugurée le 10 janvier 1878, date du centenaire de Linné.

Il était né dans un village de Suède; son père y était pasteur. Les commencements de sa carrière n'ont pas été brillants. Placé en apprentissage chez un cordonnier, il eut le bonheur d'attirer l'attention d'un médecin qui lui avait reconnu d'heureuses dispositions, et lui avait fourni les moyens d'étudier la botanique. Les plantes restèrent toujours l'objet de ses prédilections; il créa pour elles une classification méthodique, et il étendit ensuite son système aux minéraux.

Charles de Linné avait été anobli; il est mort, comblé d'honneurs, à l'âge de quatre-vingts ans.



ANVERS. — Le Centenaire de Rubens. — Les Régates. — (Dessin à la plume de M. Kœmmerer.)

Les plus vieilles créatures vivantes de la terre. — Ce sont les arbres; le souvenir des patriarches ou des héros s'y rattache fréquemment.

Le platane de la vallée de Constantinople a existé déjà à l'époque où les dieux de l'Olympe ont présidé à la chute d'Ilion.

En Crimée fut planté un noyer, quand on érigea le temple d'Iphigénie. Les Tartares ont sans doute perdu le souvenir de cette date classique; mais cinq familles de ce peuple nomade se partagent les cent mille noix que donne tous les ans cet arbre fécond.

Xerxès, dans sa marche vers la Grèce, s'arrêta pendant trois jours sous un platane, qu'il orna à son départ de ses plus précieux bijoux. De même Alexandre le Grand suspendit à un platane de Lybie une parure magnifique, et le fit garder par un guerrier choisi dans les rangs de ses dix mille immortels.

Aujourd'hui encore les pèlerins, dans la Terre-Sainte, se prosternent devant l'arbre à l'ombre duquel Abraham a salué les messagers de Jéhova.

Aujourd'hui encore, les oliviers du jardin où Jésus-Christ a passé sa dernière nuit avec ses apôtres, ainsi que les sycomores d'Héliopolis aux pieds desquels la mère du Sauveur a cherché le repos, sont vénérés de tous les chrétiens.

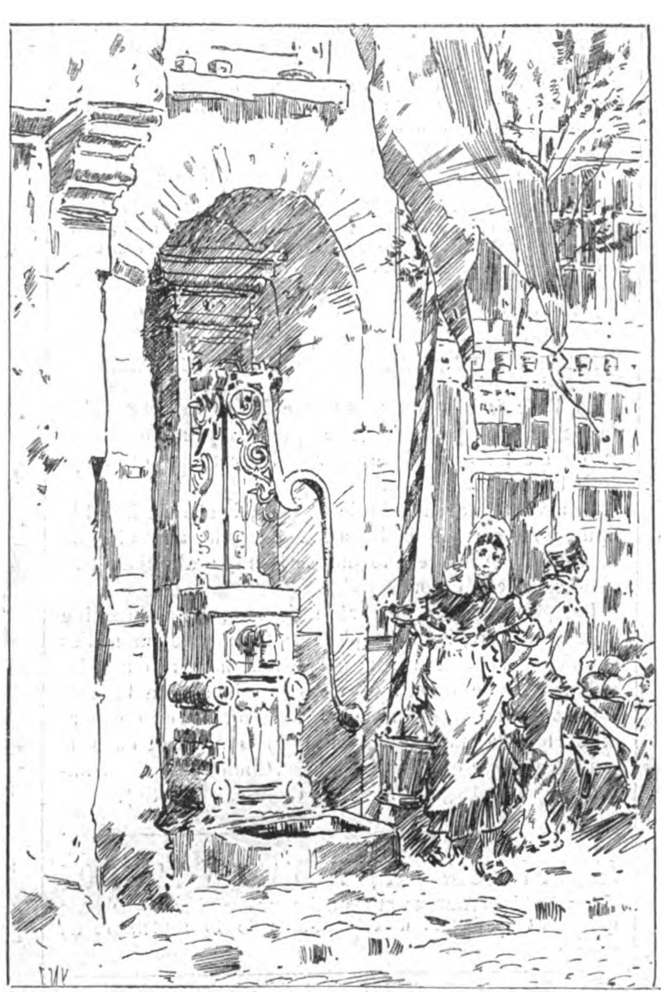
Près de l'Etna, en Sicile, fleurit annuellement le *castagno de cento cavalli*. Jeanne d'Aragon, surprise, pendant son voyage d'Espagne à Naples, par une tempête, trouva avec ses cent cavaliers un abri sous ce géant des forêts. Entre ses branches, qui poussent à fleur de terre, peuvent passer deux voitures de front. Au centre, se trouve une cabane qui sert à garder les marrons. On attribue à ce châtaignier un âge de quatre mille ans.

Dans un ancien couvent de la Dalmatie, des moines montrent aux voyageurs un laurier dont les feuilles avaient couronné le front de Jules César, et, en 1845, existait encore celui du tombeau de Virgile au Pausilippe.

En nous rapprochant des temps modernes, nous voyons dans la Thuringe *le hêtre de Luther*, sous lequel le grand réformateur s'est arrêté lors de son retour du concile de Worms. En 1841, cet arbre fut détruit par un ouragan qui, après avoir traversé l'Allemagne, a abattu le tilleul de Fribourg, planté, il y a juste quatre siècles, pour perpétuer le souvenir de la victoire remportée par les Suisses sur Charles le Téméraire. Il n'y a pas longtemps que la foudre a détruit, dans le cloître de Saint-Onofrio, à Rome, le chêne qui abrita le Tasse pendant la composition de son immortelle *Jérusalem délivrée*. Près d'Yvetot (département de la Seine-Inférieure), nous voyons, dans un cimetière, un chêne qui est une des merveilles naturelles de la France. Il a dix mètres de circonférence; ses branches monstrueuses projettent leur ombre sur presque tout le cimetière. Les antiquaires de la Normandie lui attribuent un âge de neuf cents ans.

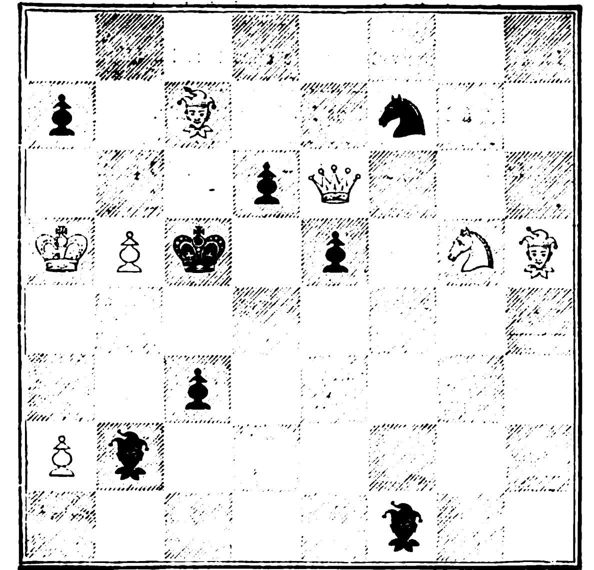
Enfin, à Mexico, le cyprès connu sous le nom de l'Arbre de la *Triste Nuit* vient d'être brûlé. D'après la légende, le conquérant Fernand Cortez, repoussé par l'armée des Aztèques, s'était arrêté, le 1er juillet 1520, sous cet arbre pour y établir son quartier de nuit. D'après les botanistes, ce cyprès aurait été l'arbre le plus ancien de notre planète.

ÉMILE WITH.



ANVERS. — Une Fontaine dans le Hoogstraat. (Dessin à la plume de M. Kaemmerer.)

PROBLÈME N° 671, COMPOSÉ PAR M. G.-J. SLATER



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 669.

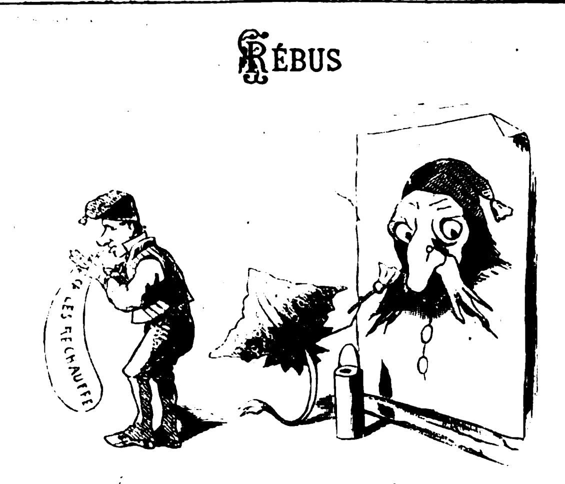
1. D 3 TR	1. R 5 R
2. T 4 F, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Louis de Croze; la Réunion des officiers, à Compiègne; Duhêtre; Cercle conservateur de L'Isle-sur-Doubs; le docteur A. Lafont; G. Latta, à Mantes; le Cercle des Échecs de Chalindrey; Henri Lefebvre, à Ardres; Café Valentin, à Fontainebleau; le Cercle du commerce de Firminy; Georges Nicolas; Pougery, à Angers; Émile Frau; Café Brestois, à Brest; Léopold Jinnoegger; A.-D. Dobricéano; Louis Duchesne; W. Jérome; Samuel Young; le Cercle de l'Union orphéonique de Cambrai; Georges Félix, d'Orléans; Quéval; Kassioph; Moulin, à Vals-les-Bains; Philibert, à Loos; E.-P., capitaine de marine; le Cercle des Voyageurs à Granville; le café de Bordeaux, à Tours; Café Central, à Péronne; M.-D., à Puys; Camille; Cercle de la Renaissance, Sommières, Gard; Cercle du château La Valière; Café des Oiseaux, boulevard Rochechouart; le Petit-Cercle, à Genève.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné : L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; le cercle d'Amplepuis; le cercle de l'Union de Mazère; le café de Paris, à Vitry-le-François; W. Jérôme, Paris; la mère Tobie, Colombes; Padounet fils, à Pézenas.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La percée de l'avenue de l'Opéra permet d'apprécier la valeur de l'édifice de Garnier.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

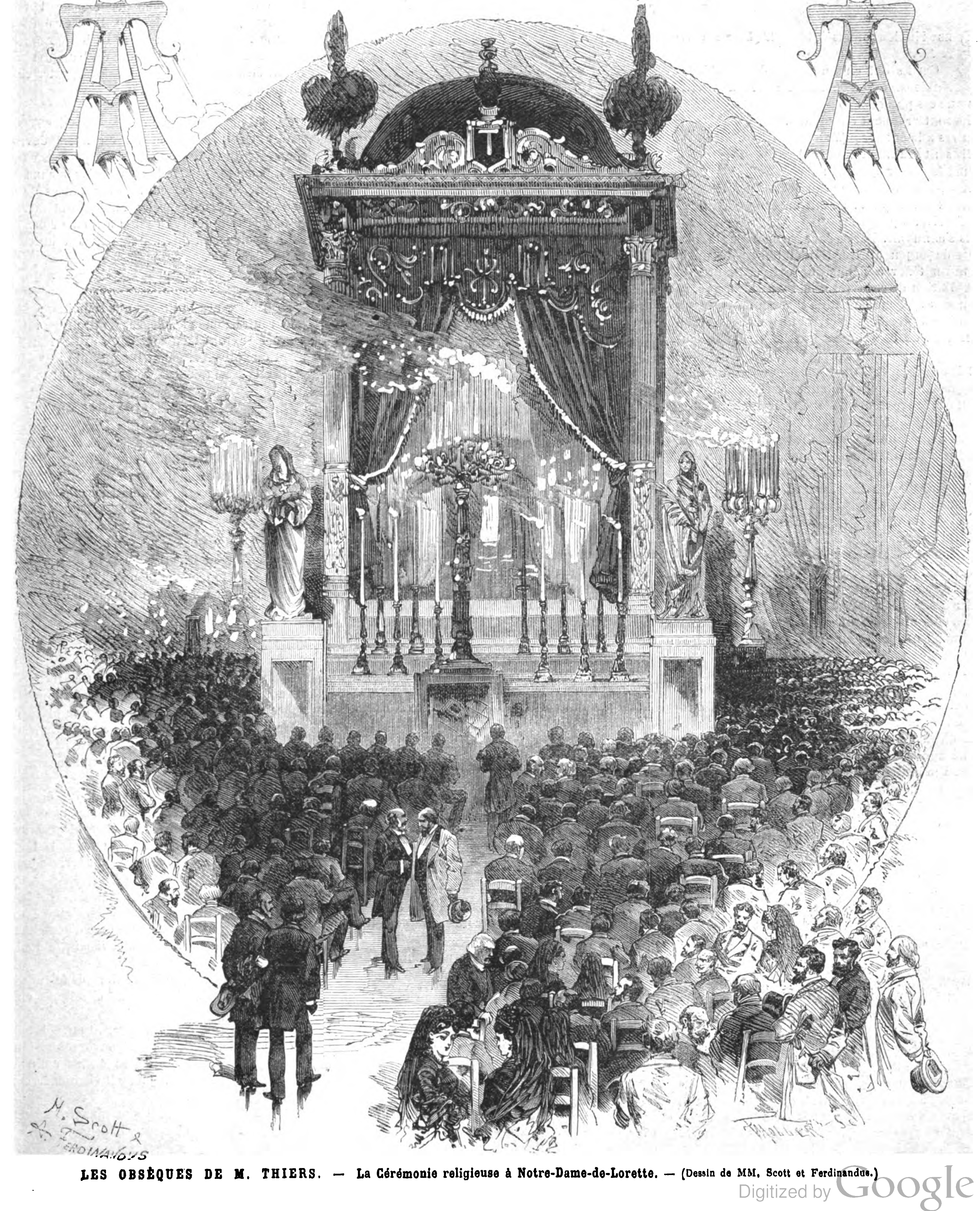
JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
21e Année. N° 1066 — 15 Sept. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.

Rétablir la pagination de ce numéro après l'avoir coupé



LES OBSÈQUES DE M. THIERS. — La Cérémonie religieuse à Notre-Dame-de-Lorette. — (Dessin de MM. Scott et Ferdinandus.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Les Nubiens nous quittent. *Lugete veneres!...*

Car ils ont eu un succès de beauté, les Nubiens. On n'entendait redire aux visiteuses que ces phrases :

— Ils sont vraiment charmants.

D'autres allaient jusqu'à :

— Ils sont vraiment admirables.

A quoi le chœur ajoutait :

— Avez-vous vu quelle peau douce ils ont!

Heureux Nubiens!... Ils ont eu cette chance insigne d'arriver à propos.

Paris s'ennuyait. Paris, dans ce moment-là, n'avait pas de joujou attitré. Il n'était signalé sur la place ni un ténor à détonation extraordinaire, ni une exhibition de cadavres célèbres à la Morgue, ni un nouveau système de patins sans roulettes, ni un phénomène à plusieurs têtes, ni un procès retentissant, ni rien de ce qui peut passionner la badauderie.

C'était en plein été, quand les courses font relâche et que les infortunés retenus au rivage par leur humilité ne savent à quelle distraction se vouer. Les Chambres faisaient relâche.

Il n'en a pas fallu davantage pour faire encaisser au Jardin d'acclimatation de formidables recettes. La même chose se produisit, à la même époque de l'année, pour l'irrésistible Léotard, le héros du trapèze, pour qui tout Paris eut aussi les yeux de Chimène, et de qui on disait également :

— Il est charmant.

Voire même :

— Il est admirable.

La vérité vraie est que cet empressement à aller regarder des hommes d'une autre couleur a été un peu bien enfantine, et leur exhibition pêle-mêle avec des animaux un peu bien irrévérencieuse pour la race humaine.

Les Nubiens, d'ailleurs, ont pris leur revanche et ne se sont pas fait faute d'échanger entre eux d'irrévérencieux commentaires sur les civilisés qui défilaient devant leurs yeux.

L'un d'eux même, le plus lettré de la bande, a consigné sur ses tablettes ses observations quotidiennes. Il a l'intention de s'en servir, lors de son retour au pays, pour charmer les soirées de désœuvrement en faisant à haute voix la lecture de ses notes parisiennes.

Indiscret comme un chroniqueur doit l'être, nous avons trouvé moyen de risquer un œil curieux sur ces pages écrites au hasard de chaque jour. Un traducteur nous en a donné une interprétation fidèle, et nous y avons puisé pour les lecteurs du *Monde illustré* quelques citations à titre de spécimen.

∿∿ Nous cédons la parole à l'album du Nubien :

Arrivé à Paris depuis hier. Belle ville, très-proprement tenue. Ne pas comprendre seulement pourquoi Parisiens avoir établi dans des rues certaines fabriques de boue. Pendant que les autres sont pavées en pierre, ces rues-là sont couvertes avec soin d'une couche de terre que la pluie doit délayer. Avoir supposé d'abord cette boue servir à quelque chose. Mais aussitôt qu'elle est faite à point, employés venir la réunir avec instruments, puis jeter sous terre. Après quoi se dépêcher remettre couche de terre pour former boue nouvelle. Comprends pas.

Vu hier grande maison carrée.

Eux appeler la *Bourse*.

Entendu pousser dedans cris épouvantables. Pensé que c'était abattoir à bestiaux.

Dit à passant :

— Bêtes qu'on écorche crier là-dedans?

Lui répond en riant :

— Au contraire, ceux qui crient ce sont ceux qui écorchent les bêtes.

Avoir pas compris du tout.

Parisiens trouver surprenant nous avoir jambes nues.

Allé au théâtre. Vu dame nue presque jusqu'à ceinture.

Pourquoi couvrir parties du corps pas sensibles au froid et découvrir justement celles par où prendre maladies de poitrine?

Drôles de gens!

Vu chose singulière.

Madame avec petit garçon venue Jardin d'acclimatation.

Acheté au moins vingt petits pains. Donné manger à tous les animaux.

A la sortie, moi par hasard marcher derrière madame et petit garçon.

Rencontré pauvre homme. Pauvre homme tendre main, disant lui avoir faim.

Madame pas même fait attention.

Lui insister. Faim!... faim!... Madame menacer faire arrêter par sergent de ville.

Pensé, moi, elle avoir mieux fait donner un petit pain de moins aux animaux et gardé pour homme.

Remarqué, parmi visiteuses les plus élégantes, les plus riches d'habits pas paraître toujours les plus considérées.

Demandé pourquoi

Gardien expliquer que femmes de mauvaise conduite se procurer surtout belles parures.

Moi penser à la place femmes honnêtes, pour attraper les autres, m'habiller simplement, simplement.

Et alors femmes pas honnêtes plus ruiner maris des femmes honnêtes pour avoir parures coûteuses.

Remarqué hommes donner le bras à dames comme pour conduire elles.

Mais toujours dames dire :

— Aller par ici.

— Tourner par là.

— Arrêter.

— Asseoir.

— Marcher.

Paraît que comme ça en toute chose dans ce pays. Hommes avoir l'air maîtres, femmes mener eux.

Moi pas aimer cela. Moi content être Nubien.

Parisiens, très-propres.

Laver avec soin vaisselle, jeter eau qui tombe dans égout.

Puis aller l'été baigner eux dans bains voisins des égouts, où tomber toutes saletés.

Parisiens très-propres... Mais à leur façon.

... Arrêtons-nous.

L'actualité nous réclame.

L'album du Nubien, si nous avons de la place disponible, nous fournira encore quelques citations la fois prochaine.

Mais qui sait d'où la fois prochaine soufflera le vent de la curiosité?

∿∿ Avant d'aller plus loin, une explication.

Dans notre courrier précédent, nous parlions, à propos des voyages en Suisse, de ce que nous appelions la *grève des écorchés*.

Un excellent hôtelier de là-bas m'écrit qu'en effet, si certains de ses confrères abusent de la fantaisie en matière d'addition, ce n'est point une raison pour englober la corporation tout entière dans un anathème dont la généralité fait l'injustice

Notre estimable correspondant a raison.

Oui, il y a en Suisse des hôtels où l'on est traité à souhait. Je me souviens personnellement d'un séjour à l'*Hôtel des Trois Couronnes*, de Vevey, qui fut charmant et sans aucune exagération quant au quart d'heure de Rabelais.

Je voudrais pouvoir ajouter que toutes les hospitalités en Suisse ressemblent à celle-là.

Mais je dois, par égard pour la vérité, me borner à constater qu'il y a d'heureuses exceptions là-bas comme partout; comme partout aussi, elles y confirment la règle.

∿∿ Graves incertitudes et péripéties variées à propos de la *Françoise de Rimini*, d'Ambroise Thomas.

Il y a quelques jours, c'était chose faite; on était tombé d'accord. M. Halanzier engageait Capoul; Mlle Daram, à défaut de Mlle Devriès était agréée pour le rôle de la Francesca. Et les étrangers qui honoreront notre Exposition de leur présence devaient être admis au bonheur de déguster cette primeur impatiemment attendue.

Aujourd'hui, volte-face.

Capoul ne peut être libre à temps; Mlle Daram est remise en question, et les étrangers devront se contenter du répertoire.

Je ne suis pas autrement surpris pour ma part.

Françoise de Rimini subit les destinées de *l'Africaine*. Vous vous rappelez l'histoire mémorable de cette partition qui resta vingt ans en tiroir.

Le tiroir s'entr'ouvrait de temps à autre. Émotion universelle.

— Meyerbeer se décide. C'est Mlle X... qui créera le rôle!

Le bruit courait pendant une semaine, après quoi tout rentrait dans le silence. Le tiroir se refermait. Meyerbeer, tout bien considéré, avait trouvé finalement que Mlle X... était insuffisante.

Et cela recommençait périodiquement tous les six mois.

En réalité, le choix des interprètes n'était pas le vrai motif de tous ces retards. La preuve, c'est qu'à la fin on accepta Mlle Sass, après avoir refusé des cantatrices qui l'égalaient en mérite.

Mais la vérité était que Meyerbeer, arrivé au sommet de la renommée, était pris de peur à l'idée de jouer de nouveau son immense réputation sur une carte.

Il pensait tout bas à Rossini le sage qui s'était retiré en pleine gloire et se disait :

— Peut-être ferais-je bien de l'imiter?

Puis le désir d'ajouter un fleuron à sa couronne le reprenait.

Il avait la nostalgie des bravos. C'est alors qu'on annonçait derechef *l'Africaine*. Et ainsi de suite pendant des années.

Rien ne se comprend mieux et rien n'est plus honorable que ces alternatives de résolution et de défiance chez l'artiste qui a conquis une place au premier rang. Noblesse oblige. Il a toujours peur d'aspirer à descendre.

Un jour Meyerbeer faisait confidence au baron James de Rothschild de ses angoisses.

Le baron, qui voyait tout au point de vue de la finance, lui répondit spirituellement :

— Vous avez raison, mon cher Meyerbeer, et je vous comprends parfaitement, mon ami. Les débutants jouent à terme, mais les gens arrivés jouent au comptant.

Nous nous tromperions fort si, dans les tergiversations auxquelles *Françoise de Rimini* a déjà donné lieu, il n'y avait pas quelque chose d'analogue. Ambroise Thomas, avec *Mignon* et *Hamlet*, a donné à sa carrière une solennelle consécration.

Rude aventure que de tenter la fortune de la scène après ces succès devenus classiques en quelque sorte.

Mais, nous public, nous plaçant au point de vue de notre égoïsme, nous ne pouvons que faire des vœux pour que le maître se décide enfin à nous donner la partition à laquelle il vient encore de travailler tout cet été.

Nul, en effet, ne pratique plus consciencieusement qu'Ambroise Thomas le

Polissez-le sans cesse et le repolissez!



Voyons! un mouvement d'audace! Cela porte bonheur, assure le proverbe.

Et les sympathies de tous sont disposées, cher maître, à ne pas le faire mentir en cette occasion!

∿∿ Il y a des locutions contre lesquelles la réalité proteste à chaque instant.

Vous entendez, par exemple, parler continuellement du *sexe faible*.

Or, pour peu que vous ayez dans votre vie assisté à un bal, vous avez vu le sexe faible à l'œuvre. C'est effrayant! De frêles créatures, qui sembleraient devoir se briser au moindre choc, y parcourent, sous forme de valse ou de polka dans l'espace d'une nuit, trois fois l'itinéraire d'un facteur rural chargé de besogne.

De même aussi il est proverbial de toujours faire allusion à la fragilité des ténors.

Eh bien, consultez le programme que M. Léon Escudier vient de publier pour la prochaine saison des Italiens. En tête brille le nom célèbre de Tamberlick.

Tamberlick! L'indiscret Vapereau nous raconte que l'illustre ténor italien est né en 1820. C'est par conséquent cinquante-sept ans d'âge. Quant aux états de service, Tamberlick a débuté à Naples en 1841. Trente-six années d'*ut dièse* à jet continu. Voilà une fragilité à faire envie aux athlètes les plus robustes.

Il est juste d'ajouter que Tamberlick est une exception glorieuse. S'il s'était contenté d'être un pousseur de cris comme tant d'autres, il se serait brisé et usé depuis longtemps. Mais, chez lui, l'artiste a sauvegardé le virtuose. Tamberlick possède, en effet, au plus haut degré, la science du chant, l'art de la diction. Il ne se dépense qu'où il faut se dépenser, et sait se ménager à propos.

Rossini avait pour désigner cette habileté toute spéciale une expression pittoresque.

Il disait :

— C'est un chanteur qui a une caisse d'épargne.

La caisse d'épargne de Tamberlick n'est pas près d'être épuisée, je vous en réponds. Et pourtant jamais carrière ne passa par des péripéties plus invraisemblables. Tamberlick a vingt fois parcouru non-seulement l'Europe, mais l'Amérique entière, bravant les bandits, les naufrages, les épidémies.

Un jour, à la Havane, la fièvre jaune l'empoigne; il passe pour mort, toutes les boutiques se ferment en signe de deuil, tant il était populaire. Sa robuste nature au contraire triomphe en deux jours du mal, et on annonce sa rentrée.

Toute la ville se porte en foule au théâtre et dans les environs.

Quand il arrive, le magistrat, dont les fonctions correspondent à celles de maire, lui adresse une harangue pompeuse. Tamberlick est profondément ému, mais en même temps il est vivement surpris, car dans cette harangue, à côté des éloges, figurent les détails biographiques les plus complets.

Pourquoi cet historique?

Tamberlick l'apprit le lendemain.

Le digne fonctionnaire croyant Tamberlick mort avait préparé une oraison funèbre, et avait tenu à la placer quand même en la récitant au défunt ressuscité.

N'est-ce pas piquant ce cas d'un homme placé tout vif en face de sa propre épitaphe?

Depuis lors Tamberlick a donné pas mal de suites au prochain numéro à la biographie havanaise, et ce n'est pas fini, puisqu'il va venir se faire applaudir de Paris cet hiver, comme il l'a été de Londres cet été.

Mais, c'est égal, ne me parlez pas des fragiles ténors.

∿∿ Si nous ne lisons pas ce n'est pas faute de livres.

Une statistique, publiée ces jours-ci, nous apprend en effet que les bibliothèques publiques de Paris renferment la bagatelle de quinze cent mille volumes.

Il est vrai que sur le nombre, il y en a bien les trois quarts qui n'ont pas été ouverts depuis trente ans!

Curieuse monographie à écrire que celle des bibliothèques de Paris! Le chapitre le moins intéressant ne serait pas celui qui serait consacré aux bévues de ce bon public. Un homme d'esprit de nos amis, qui remplit les fonctions de conservateur dans une bibliothèque, a fait collection de calinotades et de drôleries, toutes authentiques et d'un comique irrésistible.

C'est à lui qu'arriva l'aventure du bonhomme qui vient demander un dictionnaire.

— De quel auteur, fait le conservateur.

— Mon Dieu, à peu près vingt-cinq centimètres, c'est pour m'asseoir dessus.

Une autre fois, un lecteur à l'aspect rustique réclame *les Caractères de La Bruyère*.

Cinq minutes après, il rapporte le livre d'un air vexé en disant :

— Je croyais que c'était un ouvrage sur les plantes.

Notre ami a aussi fait collection des bulletins rédigés par les lecteurs avec des fantaisies orthographiques qu'on n'inventerait pas.

Nous en avons remarqué un qui, pour désigner le célèbre livre de Lesage, était ainsi conçu :

« *Aventures de J. Le Blasse!!!* »

Quand je vous dis qu'il y aurait à faire un livre désopilant en même temps qu'instructif avec l'histoire des bibliothèques de Paris.

∿∿ *Homo duplex*, a dit le latin.

Lafontaine, le remarquable comédien, a justifié cette semaine la formule. Il s'est montré devant le public sous un double aspect, à la fois auteur et comédien.

On doit passer par d'étranges émotions lorsqu'on se soumet volontairement à une épreuve deux fois redoutable. L'intérêt, pour un psychologue, serait de savoir si, en pareil cas, c'est l'auteur qui domine sur le comédien ou le comédien qui l'emporte sur l'auteur.

Pour nous, la réponse n'est pas douteuse.

Le père cérébral, si on peut ainsi parler, est évidemment celui qui domine. Il y a d'ailleurs des précédents qui le prouvent. Picard, l'auteur de *Petite ville*, des *Marionnettes* et des *Ricochets*, était à la fois auteur et acteur.

Or, voici ce qu'on trouve sur son compte, dans des mémoires contemporains : « M. Picard a essuyé une chute l'autre jour. On a même sifflé quelque peu. Mais il n'en demeure pas moins convaincu que sa pièce était excellente, et en sortant de scène il s'est écrié : C'est ma faute, j'ai mal joué! »

Vous le voyez, pas d'hésitation. *J'ai mal joué!*

Se tromper sur l'interprétation est en effet moins sensible à l'amour-propre que se tromper sur la création.

Nous reconnaîtrons à la rigueur, si l'on trouve notre enfant disgracieux, que c'est parce que nous l'avons mal habillé, mais non parce que nous l'avons fait laid.

Il n'en faut pas moins un héroïsme tout spécial pour affronter le parterre dans ces conditions.

Vous me direz à cela que Molière... Mais vous n'avez pas la prétention de donner Molière comme une règle générale.

∿∿ Préparons-nous à des surprises de tout genre quand va venir l'Exposition.

Déjà l'on annonce l'envoi, par les États-Unis, d'un instrument qui fera certainement les délices des badauds. Cet instrument est un orgue à vapeur aux proportions immenses. Au lieu d'être mus à bras, les soufflets sont mis en mouvement par une locomobile placée en arrière du buffet.

L'effet, dit-on, est foudroyant.

Espérons qu'on ne s'en tiendra pas à l'orgue. Nous possédons déjà le piano mécanique. Mais il faut tourner la manivelle.

Une petite machine, artistiquement réglée, perfectionnerait agréablement la combinaison.

Cela engendrerait tout un vocabulaire inédit.

On lirait dans les comptes-rendus du *high-life* :

« Hier, le grand bal donné par Mme la marquise de Châteausec a été plein d'entrain. Le cotillon ne s'est terminé qu'à trois heures et demie du matin, par un grand galop de la force de six chevaux. C'était étourdissant. »

Et dans les salons, quels dialogues nouveaux!

— Chère madame, est-ce que nous n'aurons pas un peu de musique ce soir?

— Si... Ma fille va tout à l'heure chauffer une mazurka de Chopin.

Innovation! innovation!

∿∿ Un autre inventeur qui me paraît être un fort éleveur de canards a publié cette semaine, dans un journal scientifique, une lettre dans laquelle il prétend avoir trouvé le moyen de communiquer à un fruit le goût d'un autre, par un procédé dont il indique sommairement les bases.

Il s'agirait de verser sur les racines de l'arbre fruitier auquel on veut donner une saveur qui n'est pas la sienne, une certaine quantité d'une essence extraite, je suppose, de la pêche, de la fraise ou de l'abricot.

N'a-t-on pas travaillé à produire également des roses qui ne sentent plus la rose?

Toutefois, je le répète, je n'ajoute qu'une médiocre foi dans le système préconisé; il me semble être cousin-germain d'une méthode qui fit, il y a deux ou trois mois, grand bruit en Italie, et qui donna lieu à un épisode dans lequel le mystificateur se trouva le très spirituellement mystifié.

Un journal italien avait publié un beau matin une communication d'un correspondant, annonçant qu'il avait trouvé le secret de l'œuf à la coque truffé!

Il suffisait, prétendait-il dans une description minutieuse, de prendre l'œuf au moment même de son apparition, de le plonger dans un hachis de truffes préalablement préparé et de l'y laisser macérer pendant douze heures.

Après quoi on obtenait un parfum délicieux quand on brisait la coquille.

Quelques jours après, un journal rival publiait une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le rédacteur,

« Je suis heureux de constater que je viens de mettre à l'épreuve le système préconisé par votre confrère pour parfumer artificiellement les œufs à la coque.

« J'ai obtenu des résultats merveilleux. Plus merveilleux même que votre confrère ne l'avait supposé.

« Après avoir en effet traité un œuf, comme il l'indiquait, je l'ai fait immédiatement couver... et j'ai obtenu un poulet truffé!!

« Faites de ma communication l'usage qu'il vous plaira. »

On en rit encore de l'autre côté des Alpes.

∿∿ Pour une bizarre formule, voici une bizarre formule. On lisait hier au bulletin théâtral :

— Tous les soirs aux Champs-Élysées, les cafés-concerts font *salle comble*.

Salle comble en plein vent.

C'est neuf.

∿∿ Un mot féminin d'une cruauté bien implacable :

On parlait devant Mme de B.. d'une de ses *amies*, réputée pour sa médisance.

— Il n'y a pas à dire, bavardait-on, il faut qu'elle morde tout le monde.

— Pour faire de la réclame à son râtelier, opina Mme de B...

Jugez un peu s'il n'avait pas été question d'une amie!

∿∿ Un dernier écho sur M. Thiers.

On lui avait apporté un volume de poésies guerrières que l'auteur, croyant sans doute flatter ses goûts militaires, lui avait dédié solennellement.

Le volume était déplorable de banalité emphatique. Tous les lieux communs y avaient passé rimés dans une forme mirlitonesque.

A peu de temps de là, l'intermédiaire qui lui avait remis l'ouvrage revient trouver M. Thiers.

— Eh! bien, et le volume de mon jeune homme?

— Ah! il est jeune!

— Sans doute.

— Cela m'étonne.

— Pourquoi?

— Parce qu'il fait radoter la poudre!

PIERRE VERON.



LES OBSÈQUES DE M THIERS



ERS. — Le Char funèbre. — (Dessin de M. Lix.)

MONSIEUR THIERS

Quand une existence aussi éclatante disparaît de l'horizon d'une nation, l'heure n'est pas à la critique, elle est toute au souvenir; et, reportant ses regards en arrière, on cherche à revoir, comme dans un tableau, l'ensemble d'une vie aussi longue et aussi remplie. Ce tableau, nous allons essayer de le tracer avec un respect et une impartialité dont nous ne nous pardonnerions pas de nous départir.

Louis-Adolphe Thiers naquit à Marseille le 16 avril 1797, ou plutôt 1796, comme le prétendent des biographes bien informés, d'une famille de bourgeoisie, que la Révolution avait atteinte dans sa fortune, et aussi dans un du moins de ses membres. Par sa mère, en effet, M. Thiers se rattachait à André Chénier, et c'est à cet illustre souvenir qu'il dut les premiers protecteurs qu'il rencontra dans la vie.

Après d'excellentes études au lycée de sa ville natale, M. Thiers vint faire son droit à Aix, et c'est là qu'il forma avec M. Mignet cette amitié qui ne s'est jamais démentie. A vingt-trois ans il était reçu avocat. Mais, chose étrange, ce jeune homme qui devait un jour être un des plus brillants orateurs qu'ait eus la France, ne paraît pas avoir songé à faire sa profession du barreau, et c'est vers les lettres qu'il se tourna tout d'abord. Fut-ce l'heureux succès d'un *Eloge de Vauvenargues*, sujet mis au concours par l'Académie d'Aix, qui détermina chez lui cette vocation? fut-ce une sorte de prévision de l'avenir brillant qui lui était réservé sur un plus vaste théâtre? toujours est-il que, délaissant le barreau d'Aix qui l'avait à peine entrevu, il vint à la fin de 1821 s'établir à Paris.

Protégé par le député Manuel, présenté par lui à Étienne, le spirituel rédacteur du *Constitutionnel*, il fut presque aussitôt attaché à ce journal. Un article sur le livre de la *Monarchie française*, de M. de Montlosier, paru au mois de mars 1822, et où se révélait déjà l'historien et le politique, attira l'attention publique sur le jeune écrivain, qui déjà n'était plus un inconnu, et dont l'esprit et la hardiesse se donnaient carrière dans les salons de M. Laffitte et des chefs du parti libéral. Le journalisme, cependant, n'absorbait pas M. Thiers. Outre ses articles politiques au *Constitutionnel*, outre un *Salon* qu'il fit en 1824 dans le *Globe*, il entreprenait, en 1823, cette *Histoire de la Révolution française* qui allait commencer sa réputation.

M. Thiers, qui venait d'achever ce grand ouvrage, songeait à écrire une *Histoire générale*, et, voulant s'y préparer par des voyages, il venait d'obtenir de M. Hyde de Neuville l'autorisation de faire partie du voyage autour du monde que devait effectuer la *Favorite*, lorsque, changeant subitement de résolution, il fonda, au mois de janvier 1830, le *National*, avec MM. Mignet et Armand Carrel.

L'on sait l'influence que ce journal eut sur les événements du mois de juillet 1830. Signataire de la célèbre protestation des journalistes contre les ordonnances, M. Thiers contribua beaucoup alors à empêcher la proclamation de la République et à établir cette nouvelle monarchie constitutionnelle que Lafayette appelait la meilleure des républiques. Personne ne s'étonna donc de trouver M. Thiers parmi les premiers et les plus zélés serviteurs du roi Louis-Philippe. Nommé conseiller d'État, puis sous-secrétaire d'État au département des finances, il s'assimila avec une merveilleuse rapidité la science financière à l'école du baron Louis.

Élu député d'Aix au mois d'octobre, il prit alors place sur les bancs des députés conservateurs et, à la chute du cabinet Laffitte, appuya celui de Casimir Périer. Après un discours qui souleva alors les clameurs de la gauche, il se prononça pour la paix, malgré la prise de Varsovie, pour l'hérédité de la pairie et pour « un gouvernement fort » en face des émeutes de Lyon et de Paris. Cette conduite, qui faisait de lui le trait d'union entre la gauche et le centre, le fit appeler au ministère de l'intérieur lors de la formation du cabinet du 11 octobre 1832.

La répression de l'insurrection vendéenne marqua ce premier ministère, qu'il quitta bientôt pour celui des travaux publics, où il contribua à l'élaboration de la loi célèbre de 1832 sur les travaux publics et à la mise à l'étude d'un réseau de chemins de fer. Appelé de nouveau au département de l'intérieur le 4 août 1834, il se signala alors par l'énergie avec laquelle il réprima les terribles insurrections de Paris et de Lyon, et par le sang-froid qu'il déploya lors de l'attentat de Fieschi. Quelques jours après cet abominable crime, il proposait les célèbres lois de septembre.

Les événements d'Espagne, dans lesquels M. Thiers aurait voulu intervenir plus qu'il ne convenait à la politique de paix à laquelle étaient dévoués la majorité et le roi Louis-Philippe, amenèrent la chute du ministère en 1836, et M. Thiers ne reparut plus aux affaires que le 1er mai 1840. Ce ministère, qui fut marqué par les célèbres événements dont la Syrie fut le théâtre et par la mise à exécution du plan de fortifier Paris, fut le dernier dont M. Thiers fit partie sous la monarchie de Juillet. Obligé, devant l'attitude de la Chambre, de donner sa démission le 29 octobre, M. Thiers se plaça sur les bancs de l'opposition centre gauche. M. Thiers se rangea cependant du côté du Gouvernement dans la question des forts détachés et celle de la régence du duc de Nemours. Sans donner son approbation aux banquets réformistes de 1848, il se montra assez sympathique à tout ce qu'il appelait l'opposition légale.

Sous la seconde République, la politique de M. Thiers fut surtout une politique de réaction : son élection fut alors considérée comme une menace contre la République. Membre de la réunion de la rue de Poitiers, il se montra ouvertement favorable à la candidature présidentielle du prince Louis-Napoléon contre celle du général Cavaignac. Mais, hostile au coup d'Etat, il chercha à le prévenir et demanda à la Chambre de voter la célèbre proposition Baze, qui donnait aux questeurs la réquisition directe de la force armée en tout ce qui concernait la garde de l'Assemblée.

Rentré dans la vie privée au commencement de l'empire, M. Thiers n'en sortit qu'en 1863. Élu député le 31 mai, il combattit la politique extérieure de l'empire avec un bon sens admirable. Il réclama aussi la liberté avec une puissance d'accent incomparable. C'est alors qu'il prononça le célèbre discours des libertés nécessaires.

Depuis le 4 Septembre la vie de M. Thiers est trop bien présente à toutes les mémoires pour que nous ayons besoin de la rappeler.

Négociateur officieux de la paix de 1870, président de la République, sa carrière politique se résume alors dans la libération du territoire et dans une politique intérieure caractérisée par une tendance de plus en plus marquée à s'éloigner de la droite et du centre droit pour aller vers la gauche. Cette politique, nous n'avons pas à l'apprécier ici; nous honorons une grande mémoire, l'histoire la jugera.

LES DIEUX QU'ON BRISE

LIII

LA BANNIÈRE DE BELFORT

Je t'ai bien reconnue, ô magique bannière,
Lorsque tu t'inclinais sur ce noble cercueil :
Lorsque la France était vaincue et prisonnière,
C'était toi le drapeau de la patrie en deuil!

Dans tes plis glorieux tu renfermes une âme,
L'âme de notre honneur resté toujours vivant,
Car, jusqu'au dernier jour de notre horrible drame,
Nous vîmes tes couleurs se déployer au vent!

Belfort resté français, par Denfert défendue;
Des murailles encor vierges de l'étranger;
A l'heure où toute gloire, hélas! était perdue,
Un suprême succès qui semblait nous venger;

C'est ce que voulaient dire aux foules accourues
Ces emblèmes fameux vénérés des vainqueurs,
O drapeau de Belfort, qui passais dans les rues
Salué par l'amour d'un million de cœurs!

Et certes l'on fit bien de te garder ta place
Près des restes bénis par nous tous respectés,
Car tu semblais pleurer, ombre de notre Alsace,
Et des larmes coulaient de tes plis attristés!

Au désespoir muet de cette foule immense
Qui venait saluer le grand citoyen mort;
A ces tambours voilés qui frappaient en cadence;
A ce peuple pensif demeuré calme et fort;

A tous ces bataillons de nos légionnaires
Inclinant leurs fusils et marchant le front bas;
Aux canons qui jadis ont lancé des tonnerres,
Et qui, muets, suivaient son grand cercueil au pas;

Au pompeux appareil de ces honneurs funèbres
Dont s'entourait hier ce convoi glorieux;
Au concours empressé de ces hommes célèbres
Escortant le grand mort, des larmes dans les yeux;

A ces fleurs, frais emblème, abondamment versées,
Qui couvraient le drap noir de leur reflet changeant;
A ces chevaux avec des crinières tressées
Et caparaçonnés de lanières d'argent;

Aux discours éloquents qu'à cette heure dernière
On est venu jeter sur la tombe du mort;
A tout, — j'ai préféré ta présence, ô bannière,
Car tu nous rappelais qu'il a sauvé Belfort!

J'ai préféré pour lui cet admirable hommage
De pleurs silencieux versés par un drapeau,
Car tu me semblais être une vivante image
Du pays tout entier penché sur son tombeau!

ALBERT DELPIT.

Paris, 11 septembre 1877.

NOS GRAVURES

La mort de M. Thiers a causé une émotion profonde et universelle. Amis et ennemis, partisans et adversaires politiques ont senti qu'avec cette grande intelligence s'éteignait l'une des plus grandes renommées de la France et de l'Europe, et, malgré les regrettables incidents qui ont enlevé à ses funérailles le caractère de deuil national, une population innombrable est venue saluer une dernière fois la dépouille du grand citoyen dont on peut regretter les erreurs, mais dont on ne saurait oublier les services et le patriotisme.

Le *Monde illustré* a voulu s'associer au deuil général et à la reconnaissance publique en consacrant ce numéro à l'illustre mémoire de l'historien national, du vainqueur de la Commune et du libérateur du territoire.

Le *portrait* que nous publions a été exécuté d'après le beau tableau de M. Bonnat, qui a été très-admiré au dernier Salon; c'est le plus ressemblant et le plus parfait qui existe.

Nous avons choisi dans les cérémonies des funérailles, partout si impressionnantes, les sujets qui nous ont le plus frappés.

L'*intérieur de l'église de Notre-Dame-de-Lorette*, où peu de personnes ont pu pénétrer, le *tombeau au Père-Lachaise*, dont une consigne sévère interdisait l'entrée à la foule, seront désormais connus du public, grâce à nos dessinateurs.

L'*aspect du boulevard* rempli de monde, depuis le rebord du trottoir jusqu'au sommet des cheminées, est encore dans la mémoire de ceux qui ont vu ce grand spectacle. Notre dessin, pris près de la porte Saint-Denis, en donnera parfaitement l'idée aux absents.

Le *char* couvert de fleurs et de feuillage, et son cortége de porteurs de couronnes, a produit partout sur son passage une vive sensation. Nous avons cru devoir le développer pour bien compléter nos gravures, qui sont aujourd'hui des documents historiques.

Quant à *la bannière de Belfort*, la ville frontière conservée à la France par l'énergie et l'habileté de l'illustre homme d'Etat, ce fut la note la plus émotionnante de la cérémonie; l'emblème de la délivrance fut salué et acclamé sur tout le parcours du cortége avec une chaleur toute patriotique.

Il nous resterait à faire une description en règle de ce grand événement; mais quand le *Monde illustré* paraîtra, nos abonnés en auront lu tous les détails dans les journaux quotidiens. Nous croyons que nos gravures en diront plus que dix colonnes de texte; nous y renvoyons donc le lecteur, nous bornant à donner pour mémoire les quelques notes qui suivent :



On sait que de Saint-Germain le corps du défunt fut transporté dans son hôtel de la place Saint-Georges; c'est là que durent se réunir les invités de Mme Thiers, que les passions politiques ont substituée au chef de l'État qui avait pris l'initiative pour rendre à son prédécesseur les honneurs nationaux.

Le cortége, suivant la rue Notre-Dame-de-Lorette, présentait un aspect très-pittoresque de parapluies, d'où surnageait seulement le char ressemblant à un immense bouquet.

La cérémonie religieuse, qui devait se faire aux Invalides, aux frais de l'État, avec un grand déploiement de pompe, fut néanmoins très-brillante dans un plus modeste sanctuaire. C'est à la sortie de l'église que se forma alors le vrai cortége pour se rendre au Père-Lachaise, suivant la rue Le Peletier, les boulevards jusqu'à la place du Château-d'Eau, le boulevard du Prince-Eugène et la rue de la Roquette.

Les honneurs militaires étaient rendus par des détachements des divers corps de l'armée, en avant et en arrière du cortége.

Le magnifique char funèbre était traîné par six chevaux caparaçonnés; MM. de Sacy, de Cissey, Vuitry, Jules Simon, Grévy et l'amiral Pothuau en tenaient les cordons.

De chaque côté, six porteurs des couronnes offertes par les différentes villes l'escortaient. A la suite, venaient les porteurs des ordres et décorations et les républicains de Saint-Germain portant leur couronne dans les plis d'un drapeau tricolore.

La famille venait ensuite, puis les sénateurs, les anciens députés, les diverses académies, le conseil général de la Seine, etc., etc.

Enfin les députations nombreuses, la délégation de Belfort et d'Anzin en tête, précédaient la foule des invités, à laquelle se joignit bientôt une partie du public, de telle sorte que le corps était arrivé au cimetière que les voitures de deuil et les derniers détachements de l'armée étaient encore à la place du Château-d'Eau. La voiture de l'ancien président, précédant les autres, ses lanternes allumées et toute garnie de crêpe, produisit une vive impression.

Nous devons constater que sur tout le parcours, malgré l'agglomération extraordinaire, malgré les mille moyens employés pour se faire une place d'où l'on pût bien voir, la foule se montra calme et respectueuse. Au passage du char, les cris de *Vive la République!* au passage de la bannière de Belfort, les mêmes cris et de nombreux applaudissements ont fait de cette grande démonstration de deuil une démonstration patriotique.

Cinq discours furent prononcés sur la tombe de M. Thiers par MM. Jules Grévy, Jules Simon, Sylvestre de Sacy, Vuitry et l'amiral Pothuau, chacun mettant en lumière les qualités multiples de leur illustre ami, retraçant les plus brillants côtés de sa vie et rendant un hommage sympathique à la compagne dévouée dont la douleur est si universellement partagée.

COURRIER DU PALAIS

Responsabilité du locataire. — User, mais ne pas abuser. — La punaise constitue-t-elle l'abus? — L'origine d'une colonie. — Quel est son berceau? — Dix mille francs. — Deux jeunes faussaires. — A dix-sept ans. — Sur les traces des caissiers infidèles. — Enfants qui promettent. — Les économies d'un berger. — Une comédie lugubre. — Un malfaiteur insaisissable. — Pauvre petit enfant. — La loi et les incendiaires. — Le feu prend trop vite. — Un mouvement de colère. —Repentir.

GRAVE question, très grave question, quoiqu'il me soit bien difficile de la traiter gravement. Jusqu'à quel point un locataire est-il responsable envers son propriétaire de certaines détériorations constatées dans la maison louée? Sans doute on est toujours responsable du dommage que l'on a causé; mais quand un propriétaire vous loue sa maison, c'est évidemment pour que vous l'occupiez, et il est bien difficile, par exemple, d'occuper une maison sans planter des clous dans les murs; — détérioration? Je pense donc — toujours sauf meilleur avis, car je ne suis pas jurisconsulte — qu'il y a des dommages inhérents à l'usage même de la chose louée et que la réparation de ces dommages est à la charge du propriétaire, qui reçoit des loyers précisément pour qu'on use de sa chose. Voilà le principe, j'en jurerais bien; mais il reste à déterminer quels sont ces dommages et si, notamment, les punaises en font partie.

Devant la 5e chambre du tribunal civil, Mlle Houcdienne, propriétaire d'une maison qu'elle a louée à Mme Volbert, demandait 10,000 francs de dommages-intérêts à sa locataire, à laquelle elle reprochait d'avoir introduit dans son immeuble toute une colonie de punaises. Mme Volbert protestait avec énergie contre cette accusation et prétendait que la colonie était en possession des lieux avant son arrivée. Nomination de trois experts, qui avaient à décider à quelle époque pouvait bien remonter l'invasion et à indiquer les mesures à prendre pour détruire ces insectes!

Ordonne qu'il soit fait un rapport à la cour, etc.

10,000 francs de dommages-intérêts, 10,000 francs pour désinfecter la maison; nous voilà bien loin de la boîte de poudre insecticide et du petit soufflet spécial! 10,000 francs! mais c'est presque un franc par punaise. Evidemment, il y avait lieu de ce chef à certaine modification. Les experts ont bien constaté, en effet, que le mobilier de la locataire portait les traces d'un long séjour que les insectes y auraient fait; mais peut-on aller jusqu'à dire qu'il n'y en avait pas dans la maison? Me Renoult, l'avocat de la propriétaire, et Me Massu, l'avocat de la locataire, ont fait assaut d'esprit dans l'intérêt de leurs clientes respectives. Quant aux punaises, qui n'étaient pas parties en la cause, elles ont été naturellement excommuniées des deux côtés de la barre. Le tribunal a déclaré la locataire responsable et l'a condamnée à 1,000 francs de dommages-intérêts, représentant le montant des travaux de désinfection jugés indispensables par les experts.

Devant la cour d'assises de la Seine, sur le banc où se sont assis tant de criminels, nous avons vu deux jeunes gens, presque deux enfants; il ont dix-sept ans! Quel est le crime dont ils ont à répondre? Le croirait-on : ils ont fait un faux, ils ont fabriqué un faux billet à ordre, ils l'ont présenté, ils en ont touché le montant, dont probablement ils ont caché une partie et dont ils ont dissipé l'autre. Depuis plusieurs années les tribunaux retentissent des méfaits des caissiers, des comptables infidèles, qui prennent la fuite en emportant des sommes considérables, ou qui ont joué à la Bourse pendant de longues années avec l'argent de la maison; mais jamais la démoralisation n'avait encore atteint de si jeunes esprits. Chauffournier et Delpy, il faut le reconnaître, ont conçu et exécuté leur plan avec une habileté et un aplomb qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Tous les deux étaient employés à la *Société générale*. Chauffournier, contrefaisant l'écriture et la signature d'un client de la maison, avait adressé avis de la présentation d'un billet de 2,240 francs, puis il avait fait toucher le billet par un commissionnaire. On a bientôt reconnu que le faussaire avait dû avoir sous les yeux la fiche déposée par le client et portant le type de sa signature. Or, Delpy avait accès dans le bureau des fiches; c'est ainsi que l'on arriva bientôt à des constatations certaines, les deux coupables ne s'étaient pas présentés à leur bureau pendant trois jours.

Ce qu'il y a de plus triste peut-être, c'est la tenue qu'ils ont eue à l'audience. Chauffournier avait avoué tout au moment de son arrestation et on l'avait conduit aussitôt chez Delpy. — « Allons, dit-il à celui-ci, j'ai tout avoué; tu n'as plus qu'à rendre l'argent. » — « Qu'est-ce que cela veut dire, répondit Delpy avec une superbe assurance; je n'ai rien fait, je ne suis coupable de rien et je n'ai pas d'argent chez moi! »

Entraîné par cet exemple, Chauffournier rétracta ses aveux, disant qu'il avait inventé cette histoire dans l'espoir d'être mis en liberté. Cependant, devant le commissaire de police, il se déclara de nouveau coupable, manifestant un profond repentir. Ce bon mouvement fut le dernier; il en est revenu à ses dénégations, et les deux jeunes accusés ont persisté à se dire innocents malgré les preuves qui les accablent. Chauffournier a été condamné à quatre ans de prison et Delpy à trois ans de la même peine. — Hélas! ils n'ont pas sourcillé.

Et puis nous retombons dans un de ces crimes aussi hideux qu'inexplicables, du moins tel que le formulait l'acte d'accusation, car le jury a répondu aux questions qui lui étaient posées par un verdict négatif, et l'accusée, la femme Falaise, a été acquittée.

Un berger nommé Falaise, un homme laborieux et rangé, avait remis à différentes reprises l'argent qu'il économisait à sa femme; il la chargeait de porter ces sommes à la caisse d'épargnes, à Aumale. Falaise savait son compte; il devait avoir un petit pécule de 1,300 francs, et il voulait se donner le plaisir d'aller constater lui-même l'existence de son trésor. Sa femme, sous divers prétextes, faisait tout son possible pour détourner son mari de ce voyage; deux fois même elle parvint à le retenir à la maison au moment où il se mettait en route. Enfin, Falaise se décide un dimanche; il part de bon matin, et vers midi il doit être de retour.

Quand il se présente à la caisse d'épargne, quel est son étonnement! on lui présente les comptes, et il est dépositaire d'une somme de 60 francs seulement. Inquiet, furieux, il reprend, et d'un bon pas, le chemin du village, et vers midi, il est devant sa porte. Il frappe, il frappe, mais personne ne répond; sa femme et son fils, un petit garçon de trois ans et demi, doivent être là pourtant! Il s'impatiente, il force la porte, il pénètre dans la cuisine et il voit son pauvre petit enfant pendu à une cheville de bois près de la cheminée; il s'élance dans l'autre chambre et il trouve sa femme liée par le cou et par les poignets; elle pousse des cris, elle se lamente; mais enfin il faut bien qu'elle s'explique : « Un malfaiteur s'est introduit chez elle et a étranglé et suspendu l'enfant pendant qu'elle était dans le jardin; quand elle est rentrée ce malfaiteur s'est jeté sur elle, l'a presque étranglée et l'a liée sur son lit! »

Mais ce malfaiteur, comment était-il? Elle ne sait pas; elle était tellement affolée par la terreur et le désespoir qu'elle ne l'avait pas bien vu. Falaise est terrifié; il a bien remarqué que les mains de sa femme n'avaient pas été attachées derrière le dos, mais sur l'estomac; que les liens n'étaient rien moins que compliqués et solides, qu'il les avait enlevés avec la plus grande facilité. Mais que croire, que supposer? pourquoi cette simulation?

« Va, malheureuse, lui dit son mari, tu m'as mangé mes 1,300 francs, tu pourrais bien avoir aussi étranglé notre enfant. »

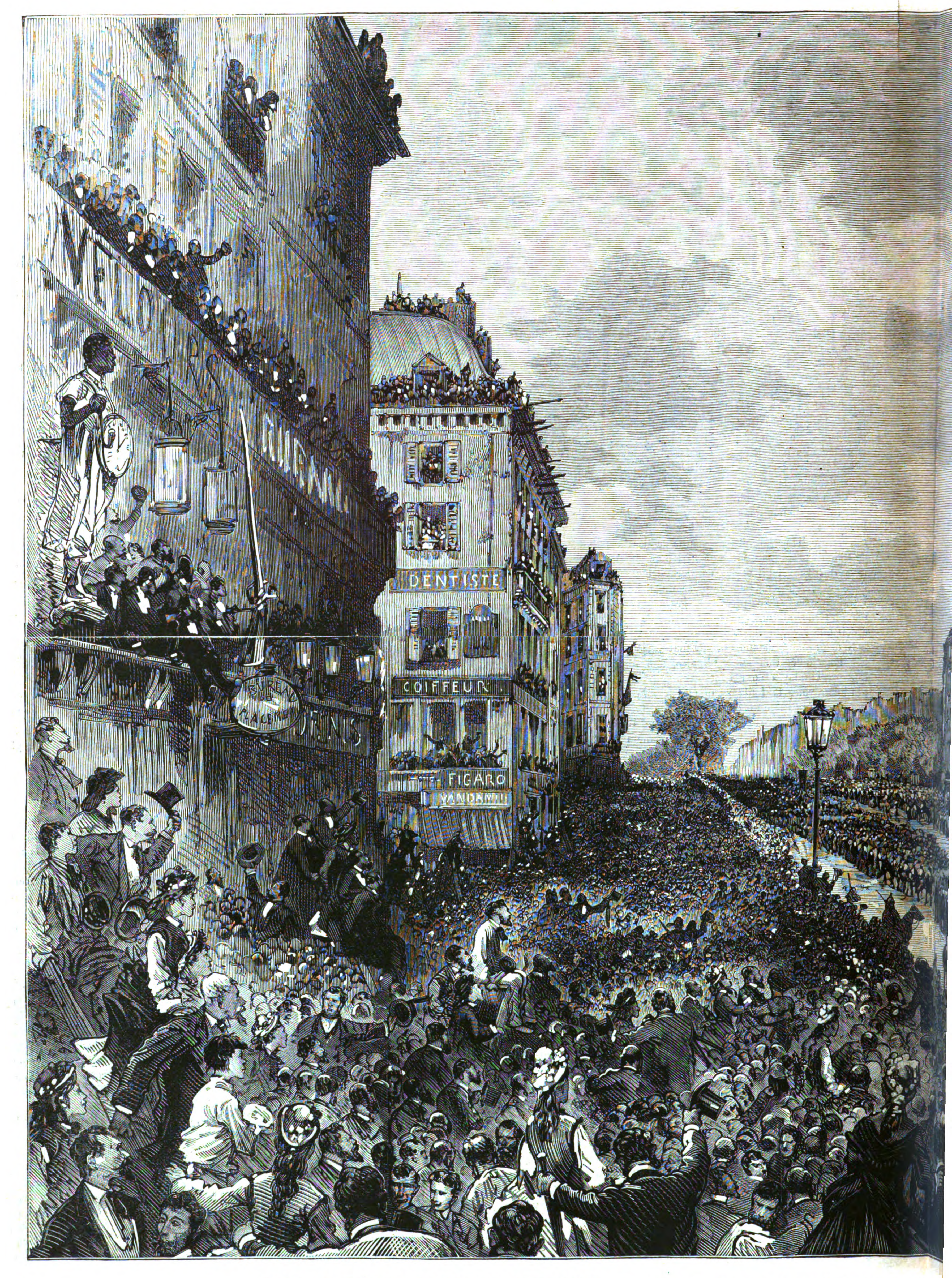
Tel a été le point de départ de l'accusation. La femme Falaise avait, en effet, dépensé, et dépensé d'une manière inavouable, les 1,300 francs de son mari; celui-ci allait tout découvrir; que faire? Simuler un vol et, pour rendre cette comédie plus vraisemblable, tuer l'enfant?

Mais aussi comment croire, sans preuves positives, matérielles, à une combinaison aussi monstrueuse? Le jury ne l'a pas osé, et, pour que l'accusation l'ait hypothétiquement admise, il a fallu l'accumulation d'indices, de présomptions d'une incontestable gravité. Ces liens qui ne tiennent pas, ce voleur, cet assassin, dont la femme Falaise ne peut indiquer ni la taille ni les vêtements, qui étrangle inutilement un enfant dont il n'a rien à craindre et qui laisse vivre la mère qui pourra le reconnaître plus tard; ce voleur qui fouille les armoires, sème le linge sur le plancher et emporte des papiers sans aucune valeur!...

Ce n'est pas sans raison que la loi est sévère pour les incendiaires; l'incendie est de tous les crimes le plus facile dans l'exécution et le plus difficile à découvrir. Un homme, un honnête homme, éprouve une violente colère, il veut se venger. On n'a pas toujours sur soi un couteau-poignard, un revolver, un bâton... Mais, une allumette, c'est si vite frotté, la flamme brille avant que la réflexion n'ait eu le temps de naître. Un riche cultivateur du département d'Ille-et-Vilaine, un homme considéré, estimable, comparaissait devant la cour d'assises.

Certes, quand il était sorti de chez lui, le soir, pour aller chercher de la chaux dont il avait besoin, il ne pensait pas à incendier les propriétés de son voisin; mais, en marchant, il repasse dans son esprit les incidents de la journée. Un champ a été vendu aux enchères, ce champ était bien à sa convenance, il en désirait depuis longtemps la possession et il avait poussé l'enchère aussi loin que possible; mais son voisin avait été plus heureux, plus hardi que lui, et c'est au voisin que le champ avait été adjugé, quel désespoir!...

Il passait en ce moment devant une grange appartenant à ce voisin; la toiture est en chaume, personne ne peut le voir, il a sa pipe allumée, il la met en contact avec la paille, et le feu prend! Il s'enfuit, mais à



LES OBSÈQUES DE M. THIERS. — Aspect du boulevard Saint-Denis



…is, le 8 septembre, à deux heures de l'après-midi. — (Dessin de MM. Scott et Férat.)

quoi bon, c'est lui-même qui, le lendemain, avouera son crime.

L'arrêt de la cour a condamné Roulleaux à cinq ans de réclusion, mais les jurés ont signé, nous dit-on, un recours en grâce ou, tout au moins, en commutation de peine.

PETIT-JEAN.

THÉATRES

Vaudeville : *Pierre*, comédie en quatre actes, par MM. Cormon et de Beauplan; *Chez elle*, un acte, par MM. Charles Narrey et Dreyfus. — Théâtre-Historique : *Le Régiment de Champagne*, drame en cinq actes et neuf tableaux, par M. Jules Claretie.

Il faut avouer que ce titre modeste de *Pierre* est bien fait pour désarmer la critique, si tant est que la critique soit cette amazone armée et cuirassée que certains auteurs s'imaginent. *Pierre* est un doux et bon drame qui vise plus haut qu'il n'atteint, en ce sens qu'il prétend faire le procès à la société et qu'il est vaincu par elle. Il recommence *Antony* à sa manière, mais simplement, *pianissimo*, sans aucun de ces emportements à la Dumas père ou de ces subtilités à la Dumas fils. Les deux auteurs, hommes de conciliation par tempérament — et par situation, au moins l'un d'eux, — se sont demandé si la réhabilitation complète, absolue, était impossible pour un banqueroutier ayant subi une condamnation de trois ans de prison. Naturellement, ils ont fait de ce banqueroutier une victime du sort et le modèle de toutes les vertus privées; naturellement encore, ils ont fait peser sur sa femme et sur son fils la réprobation qui s'attache à un accident d'une nature aussi grave. Leur pièce plaide les circonstances atténuantes avec plus d'émotion que de logique, à ce point que le public convient que M. Hardouin, le riche et impeccable manufacturier, a raison de donner sa fille en mariage au fils du banqueroutier, du moment que cela fait plaisir à lui et à tout son groupe. Mais, parmi les spectateurs, je doute qu'il en soit beaucoup qui se sentent tentés de suivre son exemple. En général, on préfère des alliances pures. Les banqueroutiers n'ont qu'à se marier entre eux.

Pierre est joué avec beaucoup de zèle, d'abord par le véritable Pierre, le jeune Pierre Berton, et ensuite par Mme Doche, la plus attrayante des mères. Citons encore Mlle Réjane, qui se pousse et qui aborde tous les emplois indistinctement, depuis les grandes coquettes jusqu'aux petites ingénues comme Gabrielle Hardouin.

Un de ces babils spirituels où excellent M. Charles Narrey et M. Dreyfus, *Chez elle*, accompagne la comédie de MM. Cormon et de Beauplan. Figurez-vous un jeune homme distrait montant chez une jeune personne étonnée; il est chez elle, et puis, au bout d'une demi-heure d'entretien, *ils* sont *chez eux*. Voilà comment les choses se passent au Vaudeville, avec M. Dieudonné et Mlle Kalb pour les faire passer.

Nous avions déjà *l'Histoire d'un drapeau;* nous avons aujourd'hui l'histoire d'un régiment, *le Régiment de Champagne*, un des plus beaux et des plus vaillants de Louis XIV, à l'époque où le grand roi, vieilli et vaincu, avait besoin de toute la vaillance de ses soldats pour tenir tête à la Hollande, à l'insolente Hollande. M. Jules Claretie a découpé un grand drame dans cette époque, un drame à coups d'épée et à coups de fusil, pour le Théâtre-Historique.

Le premier tableau se passe à l'hôtellerie du Prince d'Orange, à Utrecht. Le comte Arnaud de Pardaillan, gentilhomme huguenot, a deux fils, dont l'un illégitime et qu'il ne connaît pas. L'autre, le véritable, Bernard de Pardaillan, est un drôle qui a abjuré pour se rapprocher d'une femme qu'il aime, la comtesse Eliane de Nangis, protestante convertie elle aussi. Le drame se pose immédiatement entre les deux frères, rivaux d'amour. Ils se provoquent, s'insultent, mais Bernard refuse de croiser le fer avec un simple capitaine au régiment de Champagne, n'ayant d'autre nom que celui de Roger.

Roger ne tarde pas à être instruit du secret de sa naissance. Avant un combat dans le village de Crèvecœur, il reçoit la nouvelle de la mort de sa mère, avec une bague qui lui est remise par un petit paysan, chargé en outre de lui répéter les dernières paroles de la défunte : « L'homme qui portera au doigt la bague pareille à celle-ci sera ton père. » Roger reconnaît aussitôt sur la bague le blason des Pardaillan. Il est un Pardaillan! Il aurait dû s'en douter à l'ardeur avec laquelle il avait constamment pratiqué la fière devise de cette famille : *Toujours tout droit!*

Je regrette de surprendre M. Jules Claretie en flagrant délit de maraude sur les terres de M. d'Ennery. *La bague de mon père* n'est autre chose que *la croix de ma mère*, avec quelques années de rouille en plus. Hélas! dès qu'il est entré dans cette voie, M. Claretie ne s'arrête plus; la bague le conduit aux parchemins, ces fameux parchemins dont la possession permettrait à Roger de porter hautement le nom de ses aïeux, et qui auraient dû lui être remis en même temps que la bague de son père. On part à la recherche de ces parchemins, et on les retrouve chez un gazetier du nom de Nicolas Chevalier, qui en est le dépositaire. Bernard de Pardaillan, l'odieux Bernard, qui est décidément le *traître* de l'ouvrage, arrive trop tard pour disputer à son frère ces papiers précieux; il passe sa mauvaise humeur sur l'infortuné gazetier, auquel il donne de son poignard dans la gorge.

M. Claretie, après avoir retrouvé les parchemins de Roger de Pardaillan, se retrouve lui-même à l'acte suivant, qui se passe au château de Marly, chez Louis XIV. C'est un acte bien fait et d'une plume habile; la physionomie mélancolique de celui que ses nombreux revers n'empêchent pas d'être toujours le grand roi est rendue avec vérité (l'acteur y est pour quelque chose; c'est M. Randoux). Une scène marquée également au bon coin du théâtre est celle où Roger démasque la belle comtesse Éliane de Nangis, laquelle n'est autre qu'une espionne aux gages de la Hollande et du prince Eugène.

Les trois Pardaillan se rencontrent une dernière fois sous les murs de Denain, au fameux régiment de Champagne. Les deux frères ne laissent point échapper l'occasion de vider leur ancienne querelle; ils mettent l'épée à la main, et Bernard tombe pour ne plus se relever. Abel a fait son affaire à Caïn; le trait n'en est pas plus joli pour cela. — Et puis maintenant, à l'assaut! La ville de Denain est prise; le vieux Pardaillan trouve une mort glorieuse au milieu des balles, et sa civière est saluée des cris de : Vive la France!

Tout cela est plein de bruit, de fracas et aussi de longueurs. Mais il y a l'étoffe d'un succès.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

La musique aux funérailles de M. Thiers. — Opéra-Comique (Réouverture) : *Zampa, Lalla-Rouck, la Dame blanche, etc...*

Nous en sommes encore là : pour la plus grande partie du public, « faire de la musique » c'est se réjouir; du moins il est quantité de gens bâtis de telle sorte qu'ils semblent avoir les oreilles dans les jarrets, et que chez eux l'audition d'une mélodie quelconque ne saurait aller sans éveiller une arrière-pensée de danse!

Il en est tellement ainsi qu'on ne pourrait supporter à son piano une personne qui viendrait de perdre un parent proche, ou un ami, jouât-elle quelque morceau élégiaque qui fît écho à ses sentiments, en l'enfonçant plus avant dans sa douleur.

Nos mœurs sont ainsi faites, et mal faites, en attendant qu'elles soient corrigées par une éducation artistique plus complète et mieux raisonnée.

C'est encore ainsi qu'aux obsèques de M. Thiers les musiques militaires qui faisaient partie du cortége n'ont pas été du goût de tout le monde. Généralement on trouvait les cornets à pistons, les flûtes, les trombones bien effrontés de se faire entendre en pareille circonstance; le son de ces instruments semblait cynique pour n'avoir pas dépouillé toute la signification joyeuse qu'il a d'ordinaire; et on se fût contenté de quelques roulements de tambours voilés. Ce sont, du moins, les sots propos que nous avons entendus dans la foule.

Comme si la musique, qui est par excellence la langue sentimentale, n'avait pas toutes les éloquences et n'était pas apte à peindre tous les états du cœur humain. Elle est de la noce aussi bien que de l'enterrement; et les sept notes qui sont son alphabet expriment, dans leurs combinaisons multiples, tous les mouvements de l'âme.

Il est pourtant vrai que s'il existe en musique un nombre inappréciable de compositions d'un caractère éploré, douloureux même, le répertoire des marches funèbres est beaucoup plus restreint. Nous avons pensé à dresser une liste de ces sortes de morceaux pouvant être exécutés par des orchestres militaires et voilà tout ce que nous avons trouvé en fouillant dans notre mémoire et en inventoriant toute notre bibliothèque :

MARCHES FUNÈBRES ET RELIGIEUSES

d'*Alceste*, de Glück;
de *la Flûte enchantée*, de Mozart;
d'*Idoménée*, de Mozart;
de *la Symphonie héroïque*, de Beethoven;
de *la Vestale*, de Spontini;
de la *Messe du sacre*, de Cherubini;
de *la Gazza ladra*, de Rossini;
de *la Juive*, d'Halévy;
de *Dom Sébastien*, de Donizetti;
Marche *en si bémol mineur*, de Chopin.

C'est peut-être faute d'érudition suffisante, mais nous ne pouvons pousser plus loin la nomenclature. Encore nous a-t-il fallu y faire entrer les marches de *la Flûte enchantée*, de la *Messe du sacre* ou d'*Alceste*, qui ne sont pas précisément funèbres, mais dont le caractère religieux est du moins très-marqué.

Le chef-d'œuvre du genre est bien certainement la *Marche funèbre* tirée de la deuxième sonate (op. 35) de Chopin. La puissance d'expression en est telle que, bien sûr, elle eût suffi à convertir ceux qui blâmaient l'intervention de la musique aux funérailles de M. Thiers. Il y a même dans cette page célèbre une intensité de sentiment si grande, qu'il en résulte chez l'auditeur une sorte d'épouvante. C'est du funèbre qui va jusqu'au lugubre. Nous parlons surtout des premières mesures qui tintent à l'oreille comme un glas; aussi quand arrive le chant séraphique qui forme l'intermède du morceau, on peut dire qu'il en est temps, et qu'un peu plus l'impression ressentie tournait au désespoir.

Il n'y pas à douter que la marche de Chopin n'ait été exécutée pendant la cérémonie de samedi dernier, seulement il n'en est pas parvenu une note jusqu'à nous.

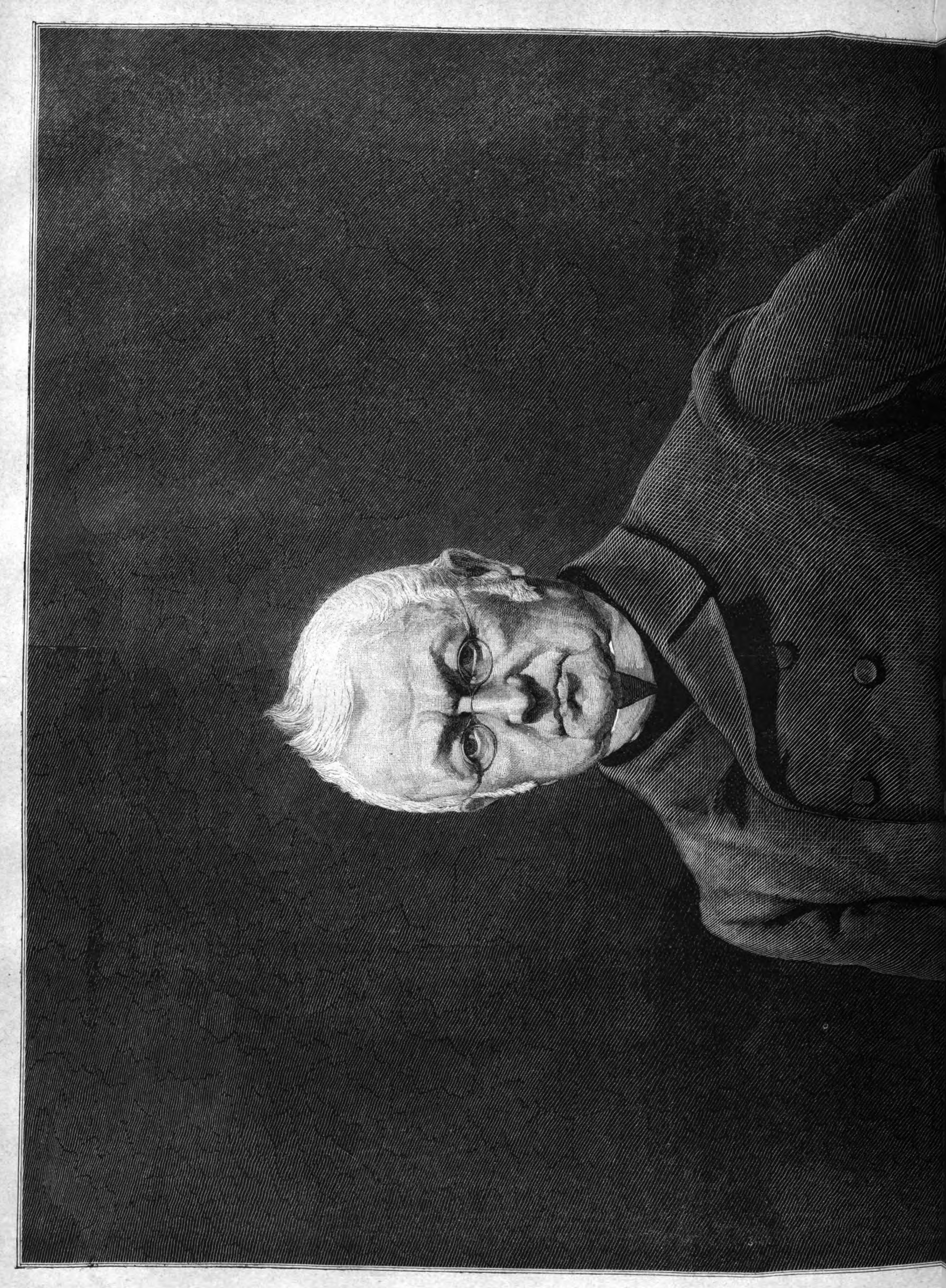
— L'Opéra-Comique, depuis plusieurs jours qu'il est ouvert, n'a pas perdu son temps à donner quelque pièce nouvelle d'un compositeur stérile et prétentieux, comme il en est tant qui traînent aujourd'hui sur le pavé de Paris. Loin de là, il nous a fait entendre plusieurs des meilleurs spécimens de son vieux répertoire.

Il a débuté par *Zampa*, avec Stéphane et Mme Franck-Duvernoy; puis sont venus *les Dragons de Villars, la Dame blanche, Lalla Rouck*, etc.

Je ne me fatiguerai point de répéter que cette délicieuse *Lalla-Rouck* a été jouée sans désemparer durant tout l'hiver dernier. On me pardonnera mon insistance si on veut bien considérer la tiédeur de la presse à l'endroit de Félicien David. Les feuilletons semblent avoir épuisé toutes les faveurs dont ils disposent à en combler quelques musiciens soporifiques qu'ils voudraient mettre à la mode. Il est vrai que l'auteur du *Désert*, d'*Herculanum* et de la *Perle du Brésil* a sa victoire gagnée depuis longtemps, et n'a pas besoin, comme on dit, d'être « poussé. » Le public est avec lui.

Dans *Lalla-Rouck* s'est produite une demoiselle Ploux, qui nous semble avoir affronté le public





Monde illustré. — No 1066.

Bureaux · 13, quai Vol aire,

MONSIEUR THIERS

D'après le tableau de M. Bonnat (Salon de 1877)

Gravure de M Chapon. — Photographie de M. Braun.

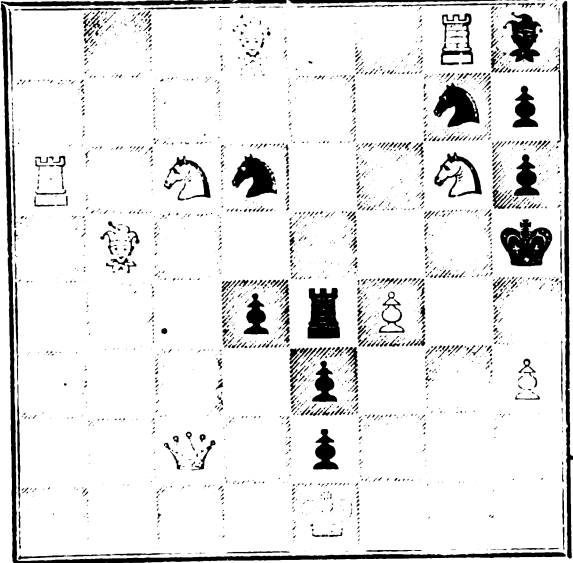
avant ses études terminées. C'est l'histoire de presque tous les débutants depuis quelques années. Mlle Ploux n'en est pas moins douée de qualités naturelles qui ont été appréciées pour ce qu'elles valent et pour ce qu'elles promettent. Sa voix est belle, d'un timbre chaud et vibrant. De plus, la nouvelle cantatrice est fort plaisante à voir, et elle porte le costume avec beaucoup d'aisance.

Et puis on nous a fait entendre un nouveau Georges Brown, qui est le ténor Engel. Il vient du Théâtre-Lyrique, où, si vous vous en souvenez, il a doublé Capoul dans *Paul et Virginie*, après avoir paru dans *Giralda*. Sa voix ne manque pas de charme, et il la conduit avec tout l'art qu'il a pu acquérir à l'école de Duprez. On l'a surtout applaudi pour la façon habile dont il a dit le fameux air du second acte. Mais il a paru un peu grêle de sa personne pour prendre les attitudes conquérantes du sous-lieutenant de *la Dame blanche*. ALBERT DE LASALLE.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 672

COMPOSÉ PAR M. J.-O. HOWARD-TAYLOR



Les Blancs font mat en deux coups.

Solution du problème n° 670.

1. F 2 T	1. P 5 F
2. T 2 D	2. P 6 F
3. F 1 C	3. P pr. T
4. P 4 F, échec déc. et mat.	

Solutions justes : MM. Louis de Croze; Quéval; J. P.-C., à Privas; Kassioph; le Cercle des Échecs de Chalindrey; le café Luja, à Luxembourg; le Cercle de Blois; le Cercle du commerce de Firminy; G. Lefebvre; A.-D. Dobricéano; W. Jérome; Café Central, à Péronne; le Cercle de l'Union orphéonique de Cambrai; Café des Oiseaux, boulevard, Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 669 : le café Luja à Luxembourg; M. Renault; la brasserie Alsacienne de la rue d'Orsel.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les paysans se frottent les mains, la récolte est exceptionnelle.

Les vrais Parisiens que leur grandeur ou toute autre cause retient au rivage rient du préjugé qui tendrait à faire de Paris un endroit insupportable pendant l'été. Ils ont raison : mettez à part le désir bien naturel de changer de place et de milieu, où trouvez-vous une promenade plus fraîche, plus ombragée, plus agréable que le Bois de Boulogne et, dans le Bois même, un endroit de repos plus charmant que le Jardin d'Acclimatation, avec ses animaux de toutes sortes et ses distractions si chères aux enfants de tout âge?

Mais, outre ses séductions, les concerts des jeudis et des dimanches sont de véritables fêtes musicales. Sous l'habile et savante direction de son chef, M. Mayeur, un véritable maestro, l'orchestre du Jardin d'acclimatation exécute les morceaux les plus variés et les mieux choisis pour le plaisir des oreilles : ouvertures, pas redoublés, fantaisies charmantes, quadrilles entraînants, parmi lesquels je vous recommande le *Brick* et l'*Alhambra*, de Jules Schmitz. C'est du Musard du bon temps.

Avec le mois de septembre commence à Paris la vente des huîtres; elle se présente cette année sous les meilleurs auspices, et tout fait prévoir qu'elle sera fructueuse; de nouveaux débouchés se créent tous les jours à Paris.

La maison J. Guillaumet et Cie, entre autres, est appelée à un grand succès, en raison de son emplacement exceptionnel et des importants marchés qu'elle vient de passer. Nous ne pouvons que souhaiter la bienvenue à ce nouvel établissement, situé, 2, rue Saint-Honoré, c'est-à-dire au centre des Halles.

Mlle *Printemps* valse, *Truite aux Perles!* polka de J. Klein, font fureur

LE TOMBEAU DE M. THIERS AU PÈRE-LACHAISE. — Les discours. — (Dessin de M. Valnay.)

LES ŒUVRES DE M. THIERS

—

Pour rendre un juste hommage à la mémoire de l'homme éminent qui vient de disparaître, nous avons montré les traits de son visage si caractéristiques et les honneurs rendus à sa dépouille mortelle, nous avons tracé en quelques lignes de biographie la part qu'il a prise dans les destinées de notre pays, il nous reste à citer les œuvres littéraires qu'il a laissées et dont quelques-unes dureront autant que son illustre nom. C'est par l'*Éloge de Vauvenargues*, dans un concours littéraire de l'Académie d'Aix, que M. Thiers commença sa réputation littéraire, vers 1820; c'est en 1821 qu'il vint à Paris et qu'il entra à la rédaction du *Constitutionnel*, où ses articles firent une certaine sensation, entre autres un article intitulé : *la Monarchie*. Il s'occupa alors de critique artistique, et son *Salon de 1822* fut très-remarqué. Il publiait ensuite *les Pyrénées ou le Midi de la France pendant les mois de novembre et décembre* 1822. En 1823, M. Thiers collaborait aux *Tablettes historiques* et commençait la publication de son *Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire*, qui eut un si grand retentissement et se répandit à 150,000 exemplaires. En 1830, M. Thiers fondait le *National* avec MM. Mignet et Armand Carrel, et ses vives polémiques, telles que son article : *le Roi règne et ne gouverne pas*, eurent une grande influence sur les événements d'alors. Les différentes situations politiques qu'il occupa ensuite sous le règne de Louis-Philippe ne firent qu'interrompre ses études; il avait commencé une *Histoire générale* qu'il laissa sur le métier pendant qu'il publiait son œuvre capitale l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui eut un succès universel, et qui lui fit donner par Napoléon III la qualification d'*historien national*. La publication de ce grand ouvrage, commencée en 1845, ne fut complète qu'en 1862. Outre ses deux grands ouvrages historiques et les autres publications que nous venons de rappeler, on a encore de M. Thiers : *Law et son système de finances*, *la Monarchie*, apologie de la Révolution de Juillet, *Congrès de Vienne*, un grand nombre d'articles politiques ou littéraires dans le *Globe*, dans l'*Encyclopédie progressive*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc., sans compter ses nombreux discours comme député, comme ministre ou Président de la République, qui sont consignés au *Moniteur*, et dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre de savoir et d'éloquence. On dit que M. Thiers laisse de nombreux manuscrits de l'*Histoire générale*, qu'il avait commencée il y a de longues années, et qu'il mettait la dernière main à un grand ouvrage philosophique quand la mort est venue éteindre son intelligence inépuisable et arrêter son infatigable activité.



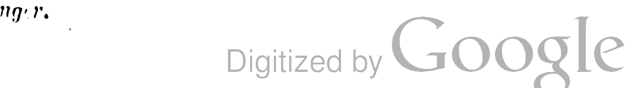
La bannière de Belfort aux obsèques de M. Thiers.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT,
13, quai Voltaire.

Des épreuves de choix sur papier de Chine, montées sur bristol, des trois grandes gravures de ce numéro seront adressées à toute personne qui en fera la demande, à raison de 5 francs l'une, adressés à l'Administration du MONDE ILLUSTRÉ.

Le port en sus en province et à l'étranger.



LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE
21e Année. N° 1067 — 22 Sept. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M. Caillaux. M. de Fourtou. Le Maréchal.

LE MARÉCHAL EN VOYAGE. — Le Wagon-Salon. — (Dessin de M. Lix.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer la venue d'une nouvelle école, qui s'apprête à traiter bientôt et à sa façon la grande question de la peine de mort.

Jusqu'à présent, on ne connaissait que trois écoles, celle-ci fera la quatrième.

La première école, qu'on pourrait appeler l'école légale, veut que celui qui tue soit tué à son tour et tué par la guillotine.

L'article 13 (un fichu compte) du code d'instruction criminelle dit textuellement :

— Tout condamné à mort aura la tête tranchée.

Au premier abord, cette phrase a l'air d'avoir été rédigée par M. de La Palisse; mais pour peu qu'on l'étudie deux secondes, on la trouve complète, nette et coupante comme le sinistre couteau.

Tout condamné à mort aura la tête tranchée, c'est-à-dire tout condamné à mort sera guillotiné et ne périra pas autrement. Il ne sera ni brûlé, ni roué, ni écartelé, ni saigné, ni assommé, ni lapidé, ni empoisonné; il aura la tête tranchée.

〰 La deuxième école désire qu'on ne condamne plus les assassins, et elle donne pour prétexte que nul n'a le droit de tuer son semblable.

Ceux qui soutiennent cette théorie, fort respectable du reste, invoquent, suivant qu'ils sont libres penseurs ou déistes, le droit social ou le droit de Dieu.

Ils vont même plus loin, ils prétendent que la société commet un crime en ôtant la vie à un de ses membres.

Alphonse Karr a porté un coup droit à ces honorables philosophes en leur disant :

— Vous voulez abolir la peine de mort; c'est bien simple, nous ne demandons pas mieux : que messieurs les assassins commencent.

Les assassins n'ont pas commencé et l'affaire en est là.

〰 La troisième école a des visées moins philanthropiques. Elle dit :

— Certes, il est fâcheux de tuer, mais c'est une nécessité sociale; seulement si la société a le droit de supprimer un homme, elle n'a pas le droit de le faire souffrir.

Cette opinion pourrait être discutée à la rigueur. La statistique du crime fournit peu d'exemples de criminels tuant leur victime d'un seul coup. Le plus souvent le meurtrier s'est acharné avec une cruauté qui rappelle l'assassin rendu célèbre par Philippon.

Le gendarme, le bon gendarme comme on disait alors — tout est bien changé — le bon gendarme l'interpellait ainsi en attendant les juges :

— Eh bien! accusé, nous avons donc tué notre père?

— Mon Dieu oui, monsieur le gendarme.

— Diable, diable! quelle idée avez-vous eue là?

— Une de ces idées qui ne s'expliquent pas et qu'on regrette après quand on réfléchit.

— Il vaudrait mieux réfléchir avant.

— Sans doute, mais on n'est pas parfait.

— A qui le dites-vous! Il paraît que vous auriez lancé plusieurs coups de couteau à l'auteur de vos jours?

— Oui, monsieur le gendarme.

— Combien de coups?

— Treize, monsieur le gendarme.

— Diable, diable, un ou deux ça se comprend; mais treize, c'est de l'enthousiasme!

〰 En bonne conscience, quand le condamné ne mourrait pas à la seconde, la peine de mort étant admise, il n'y aurait pas grand mal à ça, mais en somme les praticiens ont raison, la société punit et ne torture point. S'il est vrai que la décapitation n'entraîne pas la mort immédiate, il faut chercher autre chose et refaire le fameux article treize.

Mais avant de tant crier il faudrait prouver, et les savants adversaires de la guillotine ne prouvent absolument rien.

Ils racontent tous les six mois la fameuse histoire du décapité qui tourne les yeux quand on l'appelle par son nom. Ils disent même qu'ils ont vu des têtes sourire ou pleurer. Les larmes pourraient s'expliquer, mais le sourire se comprend difficilement dans une semblable situation.

Les romanciers ont donné créance à cette opinion des savants, dans le but déplorable de faire frissonner leurs lecteurs; mais, sauf le bienheureux saint Denis, bien peu de personnes ont été se promener en emportant leur tête sous leur bras. Pour se livrer à une semblable excentricité, il faudrait vraiment avoir bien envie de se faire remarquer.

〰 La première école dit à la troisième :

— J'admets que votre système soit vrai, que le supplicié ne meure pas sur le coup; c'est fâcheux, il faut en convenir, mais qu'y faire? Tâchez de trouver mieux.

La troisième école offre toute espèce de système : les poisons qui foudroient, les poisons qui endorment; mais rien ne prouve que l'homme foudroyé soit plus mort que celui à qui on coupe la tête, et rien ne démontre que les poisons qui donnent la mort après le sommeil n'amènent pas des songes affreux plus horribles que la souffrance physique, ou des songes trop gais pour des gens qui ne méritent pas de s'endormir dans la joie.

Or, la troisième école cherche; puisse-t-elle trouver !

〰 La quatrième école est l'adversaire la plus déterminée de la peine de mort. Mais ce n'est ni par religion ni par philanthropie qu'elle réprouve la terrible loi : c'est parce qu'elle ne la trouve pas assez sévère.

Je ne parle pas ici de la bonne femme à qui l'on racontait qu'un vaurien ayant rencontré une paysanne dans un bois, s'était rué sur elle, et, afin de n'être pas dénoncé, l'avait assommée à coups de sabot et avait caché le cadavre sous des feuilles sèches.

En entendant cette lugubre histoire, la bonne dame avait demandé :

— A-t-on découvert l'assassin?

— Heureusement.

— Est-il jugé?

— Jugé et condamné.

— A quoi?

— A mort.

— C'est tout?

— Mais c'est bien raisonnable!

— Ah! vraiment, non; le misérable mériterait qu'on lui en fasse autant.

〰 La quatrième école n'a pas de raisonnement de cette espèce; elle est moins naïve, mais aussi cruelle que la bonne dame.

Elle dit :

— La mort n'est rien; outre qu'elle habitue la multitude à la vue des spectacles sanglants, elle présente un grave inconvénient : elle ne punit pas.

Au lieu d'abandonner le criminel au bourreau, il vaudrait mieux le mettre en lieu sûr et le laisser à ses remords. C'est ainsi seulement qu'il pourrait laver son crime par le plus affreux des martyres.

C'est assez bien pensé; malheureusement, ce n'est pas pratique. Les criminels sérieux n'ont pas de remords, et il n'existe pas de lieux sûrs.

Le criminel s'habituerait peu à peu à vivre avec ses remords, comme les Orientaux vivent avec la gale ou l'ophtalmie, et ils joueraient aux cartes avec leurs gardiens. Cela s'est vu.

Ou bien un jour viendrait, — en France tout arrive, c'est bien connu, — où l'heure de la liberté sonnerait, et Dieu sait ce qui arriverait!

〰 Un médecin qui a laissé un grand nom me faisait la grâce de me dire un jour :

— L'institution du jury est une invention déplorable, parce qu'il n'est pas un juré qui ne soit convaincu qu'il vaut mieux absoudre un coupable que de condamner un innocent.

— Mais, cher maître, lui dis-je assez timidement parce qu'il paraissait on ne peut plus convaincu, la loi divine et la raison humaine le veulent ainsi.

— La loi des sots et la raison des imbéciles, reprit-il brutalement; c'est absurde. Un innocent, ça se remplace, il n'en manque pas; les coupables, il ne faut pas les remplacer.

— Mais...

— Il n'y a pas de *mais*; que diriez-vous, de bonne foi, d'un homme qui préférerait laisser vivre un loup que de tuer un de ses moutons?

— Mais je penserais que c'est un homme sensible et raisonnable.

— Ah! que vous êtes bien de votre époque! Notre temps a une plaie : le sentimentalisme. Eh bien, moi, je vous dis que l'homme en question serait un sot, un âne, un animal stupide et cruel, parce que pour avoir voulu épargner un mouton, maigre peut-être, il compromettrait l'existence de tout son troupeau.

J'ai souvent songé à cette sortie du docteur, et il est des jours où je me demande véritablement si...

Mais je suis bien embarrassé, parce qu'il y a des loups blancs et des moutons noirs.

〰 Il y a un journal qui a publié dernièrement un tableau assez étonnant contenant la somme des subventions que chaque nation accorde à son Théâtre-Lyrique.

Le premier comme chiffre, c'est notre Académie nationale de musique.

L'Opéra de Paris touche. . . .	800,000 fr.
Le Théâtre royal de Berlin. . .	700,000
Celui de Stuttgard	625,000
— de Dresde.	400,000
— de Vienne.	300,000
— de Copenhague	250,000
— de Weimar	250,000
— de Munich	200,000
— de San Carlo, à Naples. .	300,000
La Scala de Milan.	175,000
La Pergola de Florence	100,000
Le théâtre Apollo de Rome. . .	300,000
Le théâtre de Palerme.	120,000

Il faut être Français avant tout et reconnaître que l'Opéra français est le premier des théâtres subventionnés d'Europe.

Son répertoire peut rivaliser avec tous les répertoires du monde; il est vrai qu'il a été formé par des musiciens de toutes les nations.

Ses chanteurs sont acclamés dans le monde entier; son orchestre est de premier ordre. Si ses chœurs n'ont pas la régularité germanique, ils ont des qualités de vigueur qu'on ne saurait leur contester. Enfin, on peut, sans crainte d'être démenti, affirmer que pour le luxe, l'ensemble et la science scénique, l'Opéra français est sans rival; mais...

— Ah! il y a un *mais?*

— Mais certainement, plutôt deux qu'un. Ce n'est pas 800,000 francs de subvention qu'a l'Opéra, c'est 6 millions de francs. Ne criez pas, comptez.

Comptez le chiffre des expropriations;

L'achat des terrains;

Le prix des constructions ;

L'entretien et le reste, et vous verrez.

Comptez en outre une recette persistante de dix-huit à vingt mille francs et vous trouverez que chaque représentation coûte CINQUANTE MILLE FRANCS!

Eh bien! franchement, c'est cher.

A Londres, il y a un industriel, M. Gye ou

M. Malpleson, je ne sais lequel, qui n'a pas huit cent mille francs de subvention sans compter le reste, et qui offre à son public M. Faure, Mme Patti, et pour aller au court, les premiers artistes de l'univers.

Je ne veux, pour aujourd'hui, rien critiquer, je pose des jalons pour plus tard. J'ajouterai pourtant que mon intention est d'attaquer le système et non les personnes.

Je ne traiterai pas des questions particulières, je montrerai des chiffres.

Dieu soit béni, voici une vieille mode qui revient sur l'eau, comme toutes les vieilles modes du reste. C'est la mode des sous-titres pour les livres et surtout pour les pièces de théâtre. Voici le Vaudeville qui annonce une pièce intitulée :

LÉLIO
ou
LE BOUT DE L'OREILLE

Si la pièce s'appelait simplement Lélio, ça ne voudrait pas trop dire grand chose; mais en ajoutant : « ou le bout de l'oreille » voilà le spectateur fixé.

Peut-être le bout de l'oreille eut-il suffi, mais c'était perdre Lélio et c'eut été dommage. Le brave Henry Monnier regrettait fort les sous-titres.

— On ne sait plus ce qu'on va voir maintenant, disait-il souvent, autrefois il n'en était pas ainsi. On voyait sur une affiche :

LA LEÇON DE BOTANIQUE
ou
LA DOULEUR D'UN PÈRE

Il y avait là un jardinier qui s'appelait Rustique; on savait tout de suite de quoi il s'agissait.

Plusieurs sous-titres sont restés célèbres.

Aux Nouveautés :

LE CADAVRE RÉCALCITRANT
ou
LE FOSSOYEUR DANS L'EMBARRAS

On devinait la pièce. Là, le sous-titre complétait le titre principal; souvent il n'y avait aucun rapport entre les deux, comme dans la fameuse pièce des Folies-Dramatiques :

LE TYRAN PEU DÉLICAT
ou
L'ENFANT DE CINQ ANS MUET, MAIS COURAGEUX

Le sous-titre n'était pas une affaire de goût ou de mode. Les auteurs d'autrefois avaient remarqué avec une sagacité qui leur faisait honneur qu'un titre était chose fort importante. En effet, le public se laisse facilement entraîner par l'étiquette. Telle pièce doit à son titre la moitié de son succès. Pour parler d'une œuvre récente, il y eut à l'Odéon une grande discussion. La pièce qu'on allait jouer, et sur laquelle on comptait beaucoup, et avec raison, s'appelait *Madame Régis*.

— Mauvais titre, disait M. Duquesnel qui s'y entend mieux qu'aucun homme de France, mauvais titre!

— Voulez vous l'ancien? demandait l'auteur anxieux.

— Qu'est-ce que c'était que l'ancien?

— *Les Affaires*.

— Peuh! Ça ne vaut pas mieux, au contraire.

On chercha trois jours. Enfin l'auteur proposa *la Maîtresse légitime*.

Ce titre fut admis avec enthousiasme.

— Nous aurons tous les mariés de la main gauche, s'écria Léonide Leblanc; c'est déjà la moitié de Paris!

C'était vrai, et comme la pièce était bonne, le succès dure encore. Qui sait s'il n'eût pas été plus long à s'affirmer sous le nom de *Madame Régis*, qui ne signifie pas grand'chose?

Du temps de Victor Ducange et de Pixérécourt, la pièce de Davyl se fût appelée :

LES TOURMENTS D'UNE FEMME
ou
LE FAUX MÉNAGE

Et cela aurait fait son effet.

Il est des sous-titres qui font rêver. Le plus célèbre est celui que M. Scribe, un très-grand homme, inscrivit en tête d'une de ses œuvres :

LA JEUNE ALLEMAGNE
ou
LES YEUX DE MA TANTE

N'est-on pas désireux de lire, ne serait-ce que pour connaître quelle analogie pourrait exister entre la patrie de M. de Bismark et les yeux de sa tante.

Les journaux continuent à citer les mots de ce grand chancelier, et il est probable qu'ils lui en prêtent, car il est impossible qu'un homme de la valeur du prince allemand trouve tant de billevesées à lui tout seul.

L'autre jour, c'était le *Lloyd*, une feuille des plus sérieuses qui racontait l'anecdote suivante :

On causait beaucoup devant le prince de la guerre d'Orient. Comme chez le tireur de cartes, chacun disait « la sienne, » et tous épiaient avec anxiété un geste ou un signe d'approbation du grand homme.

Mais le grand homme ne disait rien : c'est la meilleure façon de ne point se tromper.

Soudain un indiscret, n'allant pas par quatre chemins, demande l'opinion du grand politique.

Le colonel des cuirassiers blancs fronce les sourcils et répond :

— Mon opinion, monsieur, est que les armées ne reçoivent jamais que les coups qu'elles méritent.

Je crains fort que cette réponse ne laisse la postérité assez froide. On a beau dire, les mots historiques ne se trouvent pas sous les pieds d'un Prussien.

Que cette réponse soit drôle, c'est possible; le sourire, Dieu merci, n'est pas le même dans tous les pays, mais, à coup sûr, elle manque de justesse, et c'est pour cela que je ne crois pas qu'elle émane d'un soldat qui sait mieux qu'un autre que les armées ne reçoivent que les coups que mériteraient les généraux qui les commandent.

La Rome religieuse est sens dessus dessous. Le médecin de Sa Sainteté notre saint-père le Pape vient d'être dégommé par suite, dit-on, d'une indiscrétion professionnelle.

Tel est du moins le motif allégué; mais il ne parait guère vraisemblable : l'auguste malade est à un âge où l'on ne met plus de coquetterie à cacher certaines infirmités.

Tous les médecins de la ville sainte sont sur pied pour remplacer le dégommé. Chacun a son partisan, et la lutte menace de se transformer en véritable bataille.

Quel intérêt peuvent avoir les habitants du Vatican à faire triompher leurs créatures. Les appointements de la charge ne sont pas excessifs, il s'en faut, et dans l'état de santé où se trouve l'illustre malade, s'il se fait un miracle, ça ne sera pas la faute du docteur qui va être nommé.

Puisse M. Georges Jauret qui corrige les épreuves de son remarquable livre *les Conclaves* n'avoir pas à y ajouter un chapitre de plus!

A quoi tient la destinée des empires?

Il y a quelque vingt ans, un jeune homme, qui avait charmé par ses vers brûlants la ville de province qui lui avait donné le jour, résolut de venir à Paris tenter la gloire.

Ses compatriotes l'accompagnèrent jusqu'à la gare en lui souhaitant tous les bonheurs, et la cérémonie finie, chacun rentra chez soi, persuadé que le grand homme allait du premier coup faire pâlir l'étoile de l'auteur de la *Ciguë*.

Hélas! la gloire est longue à se décider, et, pendant qu'elle réfléchissait, le jeune poëte voyait avec effroi approcher l'heure où il chercherait inutilement dans la poche de son gilet.

Dans cette cruelle situation, il se prit à penser qu'il avait une lettre de recommandation pour un financier déjà célèbre.

Le lendemain, il va porter sa lettre et s'excuser du retard qu'il a mis à la présenter. Malheureusement ou heureusement, comme il vous plaira, le financier n'était pas chez lui.

Le jeune poëte, supposant qu'il serait mieux reçu par le financier s'il lui laissait la lettre, la déposa chez le concierge, accompagnée de l'unique volume qu'il eût mis au monde.

Ce livre était un recueil de poésies, des odes, des sonnets et autres menues pièces, doux péchés de jeunesse émaillés des rimes les plus riches.

Ce livre, dont l'éditeur vendit trois exemplaires en dix ans, était intitulé : *Sur la Grève*.

Je vous laisse à penser s'il était rempli d'étoiles et de voiles, de rivages et de mirages, et si la vague écumante et la lame bondissante y faisaient de jolis duos; c'était à dégoûter du sillage argenté et de la vague bleue.

Après bien des tentatives, le jeune poëte finit par arriver jusqu'au financier.

— Monsieur, lui dit-il, c'est moi qui ai eu l'honneur de vous faire remettre une lettre qui me recommande à votre bienveillance.

— Une lettre de qui?

— De M. Durand, votre ami de collége.

— Durand, Durand? où prenez-vous Durand, je vous prie?

— Je ne le prends pas, monsieur, fit le poëte, piqué, je l'ai laissé à X..., votre ville natale.

— Vous voulez sans doute parler de Théodore Durand, de Bayonne.

— Lui-même, monsieur.

— Ah! ah! très-bien C'est en effet l'un de mes amis d'enfance, un brave garçon, je ne l'ai pas oublié, mais je connais tant de Durand... En somme, que puis-je faire pour vous?

— Je vais vous parler franchement, je suis très-pauvre et je désirerais une petite place dans vos bureaux.

— Ah!

— Oui, monsieur, mais une place qui me laisse un peu de liberté.

— Désolé, mon cher monsieur, j'ai plus de monde qu'il ne m'en faut et chaque jour je renvoie des employés. Mon cœur saigne, mais je ne puis faire autrement.

— Désolé de vous avoir dérangé.

— Ce brave Durand, que je regrette donc de lui refuser la première chose qu'il me demande! Mais dites-moi, vous me parliez de liberté, prenez bien garde, Paris est dangereux.

— Monsieur, je destinais les heures de liberté que j'espérais, à un travail qui me passionne et qui, je l'espère, me fera honneur un jour.

— Vraiment! Et quel est ce travail, je vous prie?

— J'ai eu l'honneur de vous faire remettre, avec la lettre de M. Durand, un modeste volume.

— Rouge?

— C'est cela même.

— En effet, je me souviens, rappelez-moi donc le titre.

— *Sur la Grève*.

— Ah! s'écrie le financier dont le visage change soudain et devient bienveillant, que ne le disiez-vous plus tôt! j'aime les jeunes gens qui, à votre âge, au lieu de rechercher des plaisirs dissolvants, s'occupent des grandes questions sociales. Les grèves, mais c'est un sujet plein d'actualité! L'empereur désire modifier la situation des ouvriers, et moi-même je me proposais d'étudier la question. Voulez-vous être mon secrétaire?

Le poëte songea aux poches de son gilet et répondit :

— Avec bonheur, monsieur.

Il fit, pour le financier, un discours qui produisit alors un grand effet au Palais-Bourbon. Lancé dans les grandes affaires, il fit bientôt une fortune assez rondelette et aujourd'hui il va poser sa candidature dans un département du Nord, parce que nul n'est prophète dans son pays.

Le plus singulier de l'affaire, c'est qu'un jour le financier dit à son secrétaire :

— Qu'est-ce qu'on me disait hier, il paraît que vous avez fait un volume de vers?

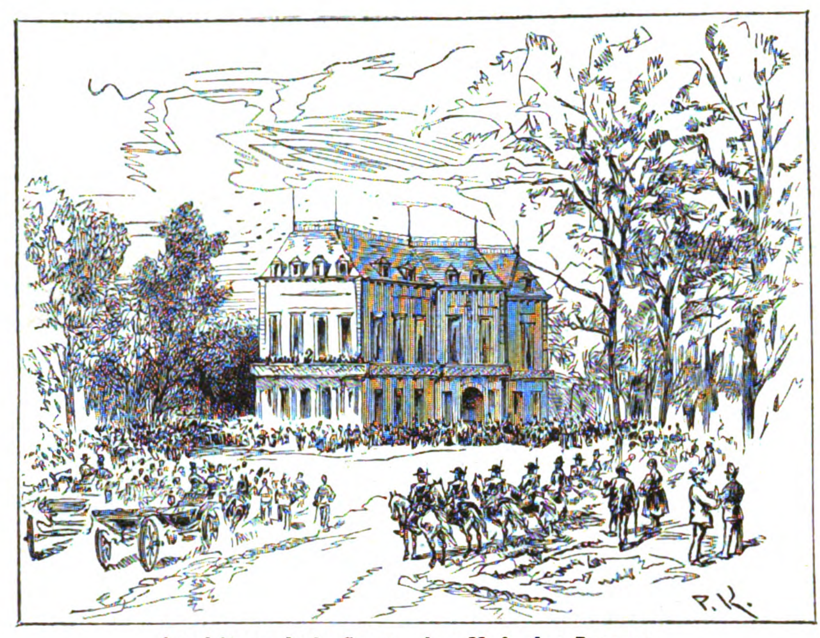
— Non, répondit en rougissant le poëte en route pour le pays du sac, non, ce n'est pas moi, c'est mon frère.

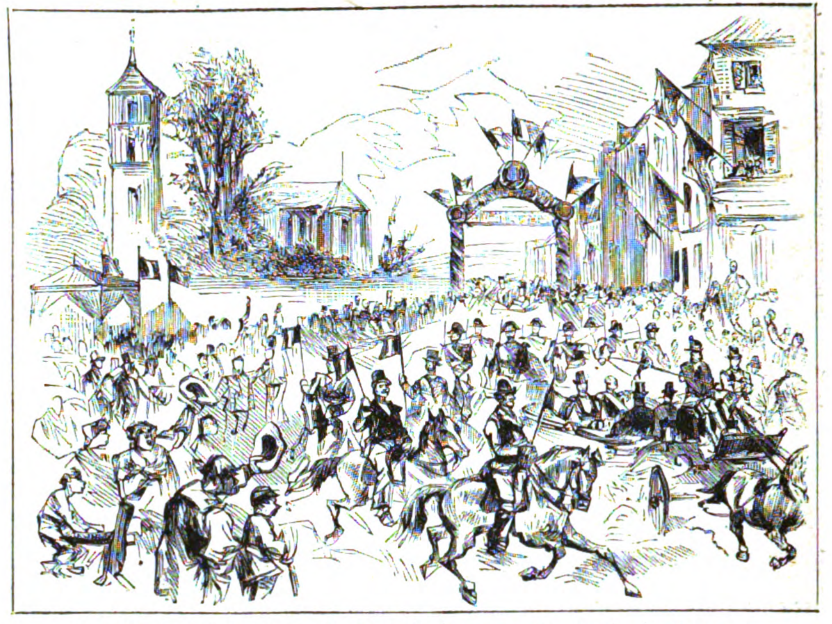
Brigand, va!

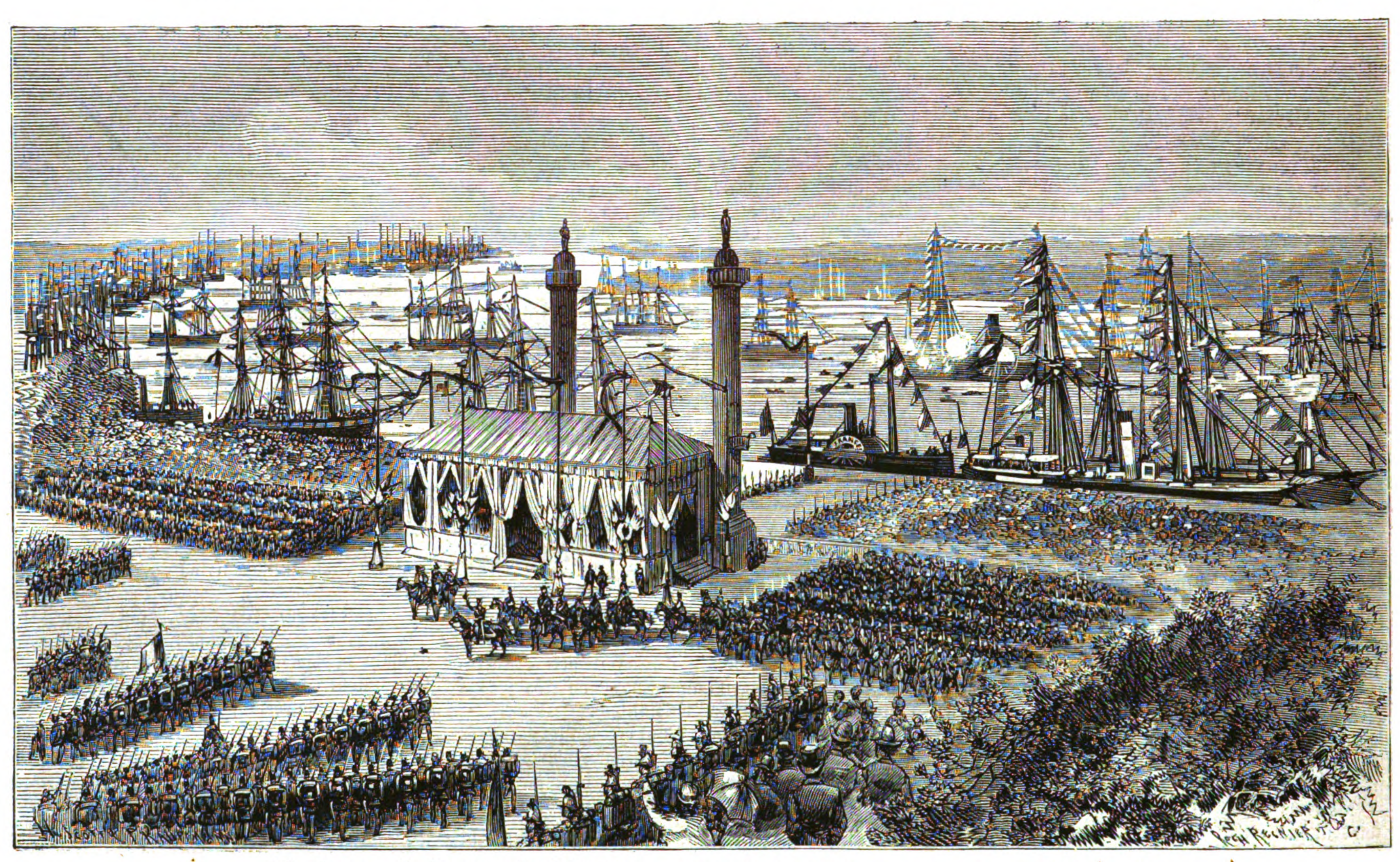
JULES NORIAC

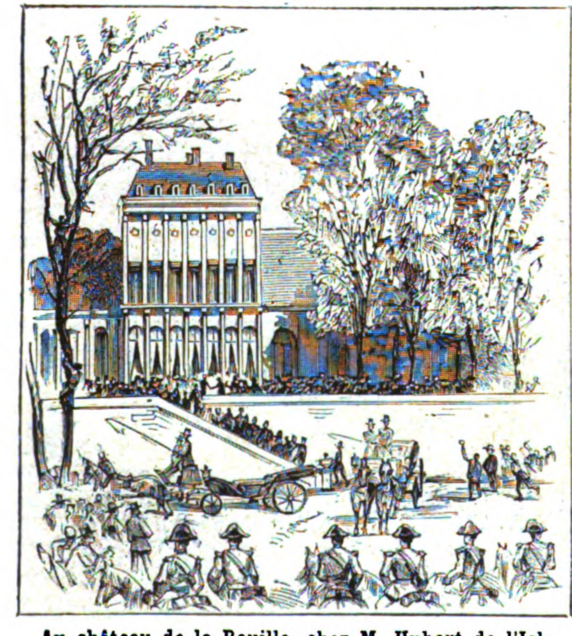
AVIS. — *Notre presse n'a pas cessé de tirer depuis l'apparition de notre dernier numéro consacré à M. Thiers. Nous pouvons donc dès à présent satisfaire à toutes les nouvelles commandes de nos correspondants.* — *Tirage actuel : 90,000 exemplaires.*

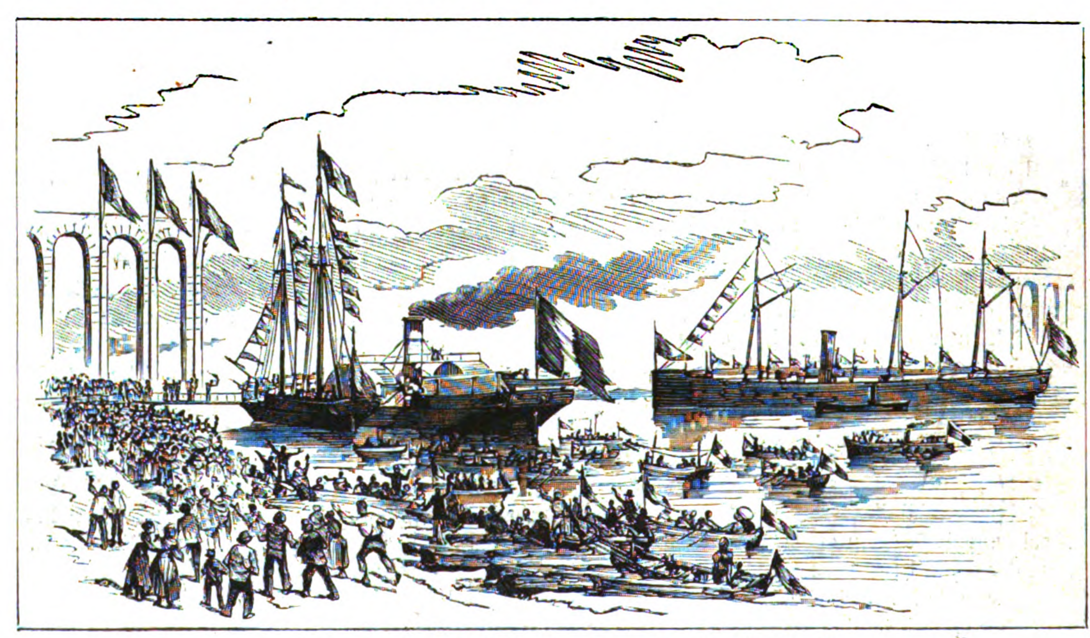
Nous rappelons que des épreuves de choix, sur papier de Chine, montées sur bristol, de nos trois principales gravures seront adressées soigneusement à toute personne qui en fera la demande, à raison de 5 fr. l'une. — Le port en sus pour la province et l'étranger.


Au château de la Grave, chez M. le duc Decazes.


Au village de Lugon. — Cortége de jeunes gens munis de drapeaux.

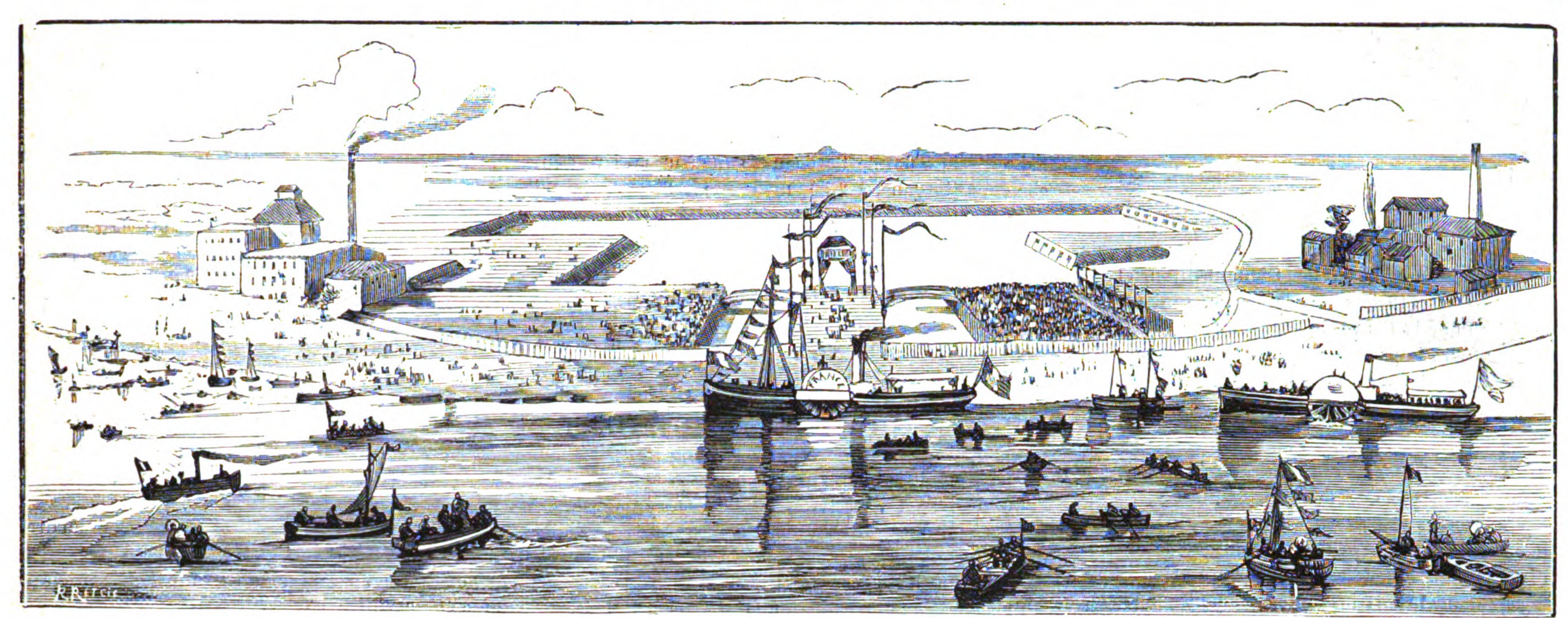

A Bordeaux. — La Revue sur les Quinconces. — (Croquis de M. G. Saint-Lanne, notre correspondant à Bordeaux.)


Au château de la Bouille, chez M. Hubert de l'Isle.


A l'embarcadère de Cubzac. — (Croquis de M. Princeteau.)

LE VOYAGE DU MARÉCHAL

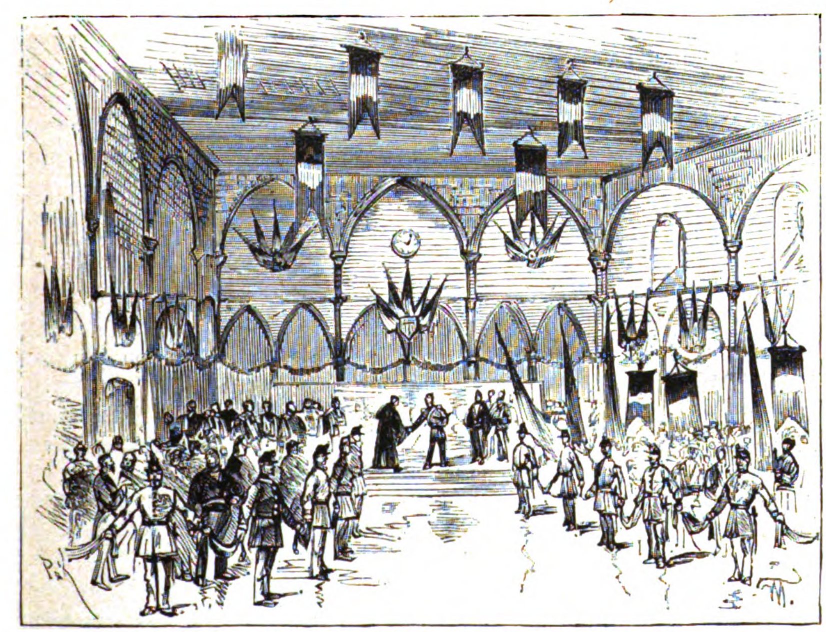




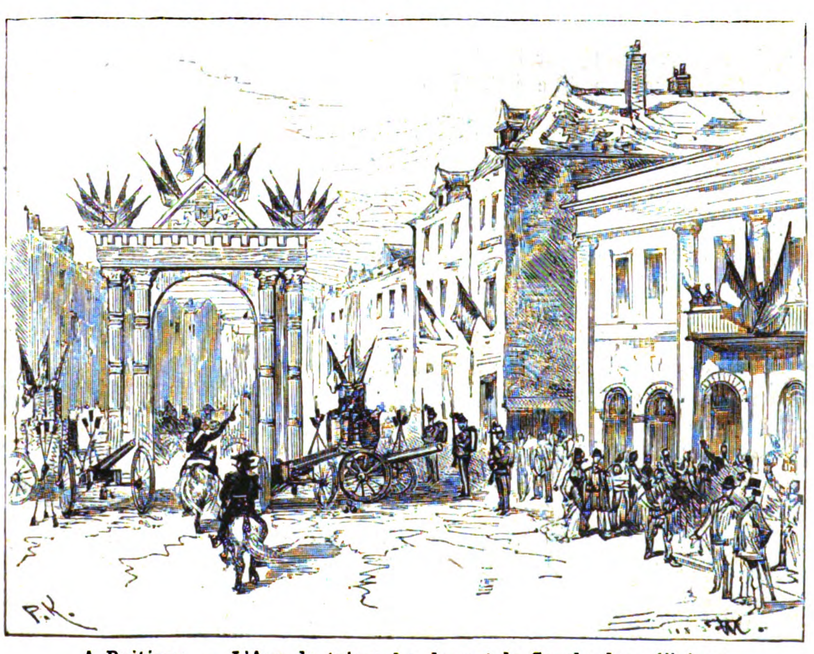
Aux Docks de Bordeaux.



A Poitiers. — La Petite Guerre. — Attaque de nuit des hauteurs de Blossac. — (Croquis de M. Lallemand et photographie de M. Perlat.)



A Poitiers. — Réception au Palais de Justice.



A Poitiers. — L'Arc de triomphe devant le Cercle des officiers.

LE VOYAGE DU MARÉCHAL

NOS GRAVURES

LE VOYAGE DU MARÉCHAL

Le Maréchal a quitté Paris le 9 septembre, accompagné de MM. de Fourtou, d'Harcourt, de Broye, Lapanouze, de Gontaut-Biron et de plusieurs officiers d'ordonnance, se dirigeant vers le château de la Grave, appartenant au duc Decazes. Ce devait être la première station du Maréchal dans son voyage de la Gironde.

CHATEAU DE LA GRAVE

La Grave est située à 12 kilomètres de Libourne. On arrive au château par des prairies plantureuses, bien ombragées, et alternant avec les vignobles, qui sont la principale richesse du pays. Un affluent de la Dordogne, l'Isle, coule au pied de cette demeure princière.

La réception a été fort brillante. Pendant que le Maréchal dînait avec quarante invités à la table du duc Decazes, un banquet était offert, sur la pelouse, à plusieurs centaines de paysans accourus de dix-huit kilomètres à la ronde. Le soir, illumination dans le parc, feu d'artifice, musique des dragons pour les danses populaires.

Dès huit heures, tous les salons du rez-de-chaussée étaient occupés par les invités. Beaucoup de dames et d'officiers étaient venus de Bordeaux, de Libourne, etc. Par les portes ouvertes, on apercevait une foule de curieux venus de Saint-Denis et des environs. Des cris de : *Vive le Maréchal!* retentissaient de tous côtés.

VILLAGE DE LUGON

Le Maréchal a quitté la Grave pour se rendre à Lugon.

Sur toute la route, qui est de trente kilomètres, il a rencontré une population nombreuse et sympathique. Les arbres étaient enguirlandés, et sur les arcs de triomphe on lisait : *Vive le Maréchal! Vive le Président de la République!*

A Lugon, le Maréchal est descendu. Il a été reçu par le maire, au son des cloches de la vieille église.

En reprenant sa route, le Maréchal rencontre partout les populations des villages voisins venues sur son passage. L'accueil qui lui est fait est des plus sympathiques.

CUBZAC ET LE CHATEAU DE LA BOUILLE

En arrivant à Cubzac, de nombreux cris de : Vive le Maréchal! se font entendre. Le sol est couvert de rameaux de buis; sur des écussons, on lit : *Vive le Maréchal; Algérie, Crimée, Italie!*

Des jeunes gens sont à cheval au bord de la route, portant de petits drapeaux. Les chevaux des voitures publiques ont la tête ornée de rubans tricolores.

Le Maréchal et sa suite se dirigent vers la demeure de M. Hubert-Delisle, magnifique résidence Louis XVI. La petite ville est pavoisée, les cloches sonnent, des signes de fête et d'allégresse se montrent partout.

Les arrivants sont reçus par la châtelaine avec la meilleure grâce du monde. Une collation est préparée dans la grande salle.

Le Maréchal se dirige ensuite vers le port, où il doit s'embarquer. Le cortége passe sous un arc de triomphe sur lequel on lit : « Les habitants de Cubzac et le personnel du port au protecteur du travail. »

Le cortége arrive au pont suspendu, une des curiosités de la Gironde. Cinq travées de 109 mètres de longueur chacune et de 28 mètres de haut au-dessus de l'étiage forment ce pont, long de 1,545 mètres.

MM. Descombes et de Sansac, ingénieurs, et M. Cathalot, entrepreneur, en font visiter les travaux au Président de la République.

Après cette visite, le Maréchal s'embarque sur l'aviso la *France*, en passant sur une goëlette qui porte à ses pavillons : *Malakoff, Afrique, Magenta.*

A bord, attendant le Maréchal, sont MM. Decazes, de Fourtou, Caillaux, Hubert-Delisle, Béhic, de Tracy, préfet, M. Dieudonné, sous-préfet, et un grand nombre d'officiers supérieurs.

Le voyage est magnifique. Pendant ce trajet, le Maréchal décore sur le pont M. Sauriaux, conducteur des ponts et chaussées; M. Jacques Dumont, patron de la compagnie *Gironde-Garonne*; M. Labarte, constructeur de l'aviso *la France*.

LES DOCKS DE BORDEAUX

Le bassin à flot de Bordeaux, situé sur la rive gauche de la Garonne, à 2,500 mètres de la Bourse, s'étend dans une direction à peu près normale au fleuve, jusqu'à 750 mètres de la façade du quai de Bacalan; il occupe, avec ses dépendances, une superficie de 52 hectares. Les développements des murs du quai atteignent 1,800 mètres et pourront contenir 80 navires. Les grandes marées pourront fournir un tirant d'eau de 9 à 10 mètres. Deux ponts tournants doivent assurer la circulation. Les travaux de maçonnerie du bassin sont à peu près terminés; il ne reste guère plus que le couronnement à poser. Tous les travaux pourront être achevés vers la fin de l'année prochaine.

En mettant pied à terre, le Maréchal-Président est reçu par M. Armand Lalande, président de la chambre de commerce, et par M. le général de la Rochebouët, commandant le 18e corps.

Plusieurs bataillons d'infanterie forment la haie.

Après avoir visité les docks, le Maréchal se rend à la fabrique de biscuits pour l'armée; il décore M. Jaubert, directeur de l'établissement.

ENTRÉE A BORDEAUX

A 1 heure 20, le Maréchal débarque sur le quai Louis XVIII.

Une salve d'artillerie, tirée par une batterie, salue l'entrée du Président de la République. Le Maréchal se rend dans une vaste tribune décorée de riches tapisseries et autour de laquelle des douaniers font la haie.

M. le maire de Bordeaux adresse au Président de la République un discours auquel le Maréchal fait une courte réponse.

Après ces discours a lieu la réception des sénateurs, grands officiers, fonctionnaires, etc., et un défilé de cinq cents maires commence.

LA REVUE SUR LA PLAGE DES QUINCONCES

Le Président passe ensuite en revue le 57e et le 144e de ligne, le 7e chasseurs, le 15e dragons, un détachement du train et les pompiers de la ville.

L'affluence de la population est immense.

Le chef de l'État visite ensuite la cathédrale. Il est reçu sur le seuil par Mgr Donnet, archevêque, et par Mgr La Bouillerie, coadjuteur, et les chanoines.

De là, le Maréchal se rend à l'hôpital; il adresse à plusieurs malades des paroles affectueuses.

Le soir, grand dîner à la préfecture et représentation de gala au théâtre.

Le Maréchal a quitté Bordeaux, s'est dirigé vers Périgueux, où la réception qui lui a été faite a été très-sympathique; il a visité également Ribérac, Angoulême, et est arrivé à Poitiers. Sur les fêtes de cette ville, nous publions plusieurs dessins.

POITIERS

En arrivant, le Maréchal a été reçu dans la salle d'attente par M. Fournier-Sarlovèze, préfet, M. Orillard, maire, et par les autres autorités locales. Le canon résonnait au loin; sur la place, la musique de l'Ecole d'artillerie se faisait entendre. La foule était considérable.

Le Maréchal, escorté par la cavalerie, va au palais de justice, où a lieu la présentation des autorités et des fonctionnaires de tous ordres, ainsi que des députations.

A 5 heures, visite à l'hôtel de ville; puis revue des troupes de la garnison. A la cathédrale, le Maréchal a été reçu par Mgr Pie, évêque de Poitiers. A 7 heures et demie, dîner de soixante-dix couverts à l'hôtel de la préfecture.

LA PETITE GUERRE A BLOSSAC

Après, a eu lieu le simulacre d'une attaque de nuit sur les bords si pittoresques du Clain, à Blossac. Le 125e de ligne, d'un côté, a opposé le feu de sa mousqueterie au feu de l'artillerie. Le passage des troupes sur la rive défendue s'est effectué sur des bateaux jetés sur le fleuve et éclairés par des lanternes vénitiennes. Ce spectacle a été fort intéressant.

Tout à coup, un feu d'artifice, tiré des Sables, a éclairé le tableau. Les baïonnettes, les sabres, les canons brillaient dans l'ombre. Le parc s'est illuminé; dans la ville, un cordon lumineux dessinait les contours et le sommet des monuments.

Après une visite aux casernes, le Maréchal est monté dans un train spécial, pour aller visiter les manufactures d'armes de Châtellerault.

Toute la ville l'a accompagné jusqu'à la gare.

Sur le quai, les paysans, les bourgeois, les négociants, mêlés aux personnages officiels, saluent le Maréchal du cri unanime de : *Vive le Maréchal! Vive la République!*

TOURS

Le Maréchal, parti de Poitiers, est arrivé le 15 septembre à Tours, où il a été reçu par MM. de Nadaillac, préfet d'Indre-et-Loire, les généraux Foy et Bastoul, le contre-amiral de Fayole.

M. Anglade, adjoint faisant fonctions de maire, représentait la municipalité.

Le Maréchal s'est rendu en voiture à la préfecture, où a été servi le déjeuner.

Sur tout le parcours, la foule était fort nombreuse et enthousiaste.

A deux heures a eu lieu, sur l'avenue de Grandmont, la revue des troupes. Il y avait là, rangés en bataille, le 66e et le 32e de ligne, le 13e bataillon de chasseurs à pied, le 3e dragons et le 2e chasseurs à cheval.

En entrant à la cathédrale, le Maréchal a été salué par Mgr Collet, archevêque de Tours. Il a ensuite visité l'hôpital.

A quatre heures, le Maréchal escorté par un escadron de dragons s'est rendu à la colonie pénitentiaire de Mettray.

VENDÔME

A son arrivée à Vendôme, le Maréchal a été accueilli par M. Foucaud, préfet du Loir-et-Cher, M. Grosniez, sous préfet, Mgr Labordé, évêque de Blois, M. Trémaux, maire, et M. le baron Reille.

Après avoir entendu le discours du préfet, le Maréchal-Président passe devant les députations venues pour le saluer, puis il donne la décoration à MM. Renou, Lancé et Charlier, ce dernier maire de Blois.

Un buffet est dressé sous une gracieuse tente; le Maréchal s'y rend. Il y reçoit d'abord M. Coupa, directeur de la fonderie de Saint-Ouen, qui offre au Président de la République, de la part de ses ouvriers, une paire de flambeaux et un encrier en fonte. Le Maréchal accepte ce présent.

Puis prenant un verre de champagne en se tournant vers M. Trémaux, il dit : « Je bois à la santé des habitants de Vendôme, et je les remercie de leur bon accueil. » Après quoi il adresse la parole au directeur de la Société pour combattre le phylloxera, et lui annonce que, sur la proposition de M. de Meaux, une allocation de 1,000 francs est accordée à cette Société.

A quatre heures, le Maréchal, visiblement satisfait, remonte dans le train, salué par la foule qui entoure la gare et qui crie : *Vive le Maréchal!*

La dernière étape de cet intéressant voyage a été Châteaudun, où le Maréchal a été salué de nouveau par de nombreuses acclamations. Le retour à Paris s'est effectué dimanche soir, après une absence qui avait duré huit jours, et après une série de fêtes et de réceptions magnifiques dont les gravures reproduisent les principaux épisodes.

Les Fêtes d'Upsal

La ville d'Upsal vient de célébrer le 400e anniversaire de la fondation de son illustre Université.

Les fêtes, qui ont été splendides, ont été honorées de la présence du roi de Suède et de son fils aîné le prince héritier.

Elles ont duré trois jours. C'est le 5 septembre qu'elles ont commencé par une solennelle cérémonie religieuse dans la grande cathédrale d'Upsal, où se pressaient de nombreux invités, ayant à leur tête tous les grands corps d'État, les membres et les étudiants de l'Université.

L'érection de cette cathédrale a été commencée en



1287 par le Français Étienne de Bonneville, qui venait de terminer à Paris la construction de Notre-Dame. La cathédrale d'Upsal, détruite par un incendie en 1702, fut reconstruite sur des plans moins grandioses, mais d'une simplicité savante.

Notre dessin représente l'intérieur de la cathédrale au moment où M. Geffroy, membre délégué de l'Institut de France, présente au *Rector Magnificus* ses félicitations, tant en son nom qu'en celui de ses collègues.

A droite de l'autel se trouvent les trônes du roi et du prince royal. Autour d'eux se tiennent les ministres. Les tribunes étaient garnies par les dames suédoises et les représentants des nations étrangères.

Un grand banquet, présidé par le roi, a réuni ensuite les invités, et une magnifique retraite aux flambeaux, avec accompagnement de musique, a été exécutée par les étudiants et a dignement terminé cette patriotique et utile manifestation.

Les Nubiens

Les Nubiens, que tout Paris a été voir au Jardin d'acclimatation, viennent de nous quitter pour se rendre à Londres, qui était le but de leur voyage. Ils conduisent au Jardin zoologique leurs troupeaux d'autruches, de girafes, de buffles, de dromadaires et d'éléphants.

Nous n'avons pas voulu laisser partir ces étranges barbares sans leur consacrer un dessin et un article.

Les Nubiens sont originaires du Takka, borné au sud par l'Abyssinie, à l'ouest par le Nil Bleu et le Grand-Nil, à l'est par la mer Rouge, au nord par le désert du Korosko.

Ils appartiennent à la race chamitique : c'est dire que, malgré la couleur de leur teint, ils ne sont rien moins que nègres.

De même race que les anciens Égyptiens, écrit M. G. de Rialle dans *la Nature*, ils sont les représentants actuels des habitants des célèbres empires de Meroë et d'Éthiopie. Aussi bien l'antique presqu'île de Meroë n'est-elle autre chose que le Takka actuel.

La coloration de la peau des Nubiens, tout en gardant un reflet de bronze rouge particulier, indique cependant un mélange avec les noirs. Les lèvres un peu fortes, la chevelure souvent crépue, sont des symptômes de métissage. Ils sont élégants, souples, agiles, sans être très-forts.

La façon dont ils se coiffent est aussi originale que dépourvue de propreté. Ils se forment autour de la tête comme une perruque et relèvent la partie médiane en forme de toupet abondant dans lequel ils fichent la nervure d'une feuille de palmier qui leur sert d'épingle et de démêloir.

Les jours de fête, cette coiffure subit la préparation suivante :

Après avoir fait dégorger de la graisse de mouton dans de l'eau, le Nubien en mâche énergiquement un morceau de façon à en faire une pâte très-blanche dont il s'enduit les cheveux.

On est disposé à croire que la beauté remarquable des dents de tous ces indigènes est due à cette étrange mastication.

Cette pommade exhale, on le comprend, une odeur répugnante qui contraste avec la propreté ordinaire des Nubiens.

Ils sont grands chasseurs, s'attaquent au lion, à la panthère, à l'éléphant, à l'hippopotame, au rhinocéros, et ne se servent que d'une lance ou d'une lourde épée. Leur pays renferme d'importantes mines d'or. Du reste, Nubie, en ancien égyptien *Noub*, signifie or.

Les Nubiens sont musulmans; ceux que nous venons de voir ont un marabout qui leur dit des prières trois fois par jour. Leurs instruments de musique se composent d'une guitare dont la caisse est une calebasse recouverte d'un morceau de peau et qui a cinq cordes faites en tendons de girafe, et de tambours, dont les uns sont en poterie, et les autres creusés dans des troncs d'arbre.

Leurs tentes sont très-basses et faites en nattes très-serrées. Leur lit est un cadre rectangulaire, porté sur quatre pieds, dans lequel sont tendues des lanières en peau de bœuf garnie de poil, ce qui en fait un sommier assez moelleux.

Ils sont très sobres et préparent eux-mêmes leurs aliments sur des fourneaux en plein vent. Leurs vêtements consistent en un caleçon de toile blanche et en pièces de toile bordées de rouge, dans lesquelles ils se drapent pittoresquement à l'antique.

Nous avons vu les Nubiens du Jardin d'acclimatation jeter plusieurs fois par jour de larges selles sur le dos de leurs dromadaires et se livrer à des *fantasias* pleines d'adresse et d'agilité.

Ils voyagent en Europe sous la direction d'un négociant étranger dont la profession consiste à fournir d'animaux exotiques les ménageries européennes. La spéculation de cet industriel a dû bien réussir en France; outre l'allocation qui lui était personnellement assignée, ses Nubiens recevaient chaque jour des sommes assez considérables sous forme de cadeaux. Ils étaient même, avouons-le, devenus extrêmement savants dans l'art de la mendicité! On raconte que leur séjour au bois de Boulogne leur a rapporté, à chacun, plus de mille francs. Du reste, ils avaient appris à dire : « Merci, monsieur » et « Merci, madame » et à compter la monnaie qu'ils recevaient des spectateurs et des spectatrices enthousiastes.

Ajoutons que la Société d'anthropologie avait chargé une commission d'examiner et d'étudier ces indigènes et que les rapports, qui seront prochainement publiés, seront sans doute remplis d'aperçus nouveaux et curieux.

LES DIEUX QU'ON BRISE

LIV

LA LÉGENDE DU DRAPEAU

On se battait depuis cinq heures du matin,
Et nos soldats pliaient vaincus par le destin;
Mais tels qu'un aigle altier accroupi dans son aire,
Ils voulaient regarder en face le tonnerre.
Les Prussiens étaient quatre fois plus nombreux,
La mitraille et le fer qu'ils vomissaient contre eux
Fauchaient les rangs français, comme en juillet, l'orage
Courbe les épis d'or debout sur son passage.
Rien n'y faisait : toujours, froidement, pas à pas,
Ces glorieux vaincus qu'on n'épouvante pas,
Pour sauver la retraite où reculaient les nôtres,
Calmes, se regardaient mourir les uns les autres.

Ils allaient, sachant bien qu'ils étaient condamnés.

Tout à coup un conscrit dit :
« — Nous sommes cernés! »
En effet, sur le flanc penché de la montagne,
Les Prussiens mettaient cent canons de campagne,
Afin de nous couper la retraite du pont!
En tordant sa moustache, un commandant répond :
« — Va bien! — Allons toujours, enfants, c'est la consigne! »
Ils vont, et dans les rangs, pas un cri, pas un signe
Qui montre que ces gens décimés par la mort
Aient abjuré l'espoir de leur suprême effort!
Un petit lieutenant, de dix-neuf ans à peine,
Dit :
« — Commandant, j'en vois dix mille dans la plaine! »
Et le commandant crie une seconde fois :
« — Va bien! — Allons toujours; je vois ce que tu vois. »
Ils vont. Les Prussiens redoublent la mitraille,
Croyant pouvoir d'un coup terminer la bataille,
Quand un vieux capitaine, un ancien de l'Alma,
Dit :
« — Commandant, ils vont nous tourner par derrière! »
Le commandant répond :
« — Va bien! — Qu'y veux-tu
« Allons toujours. » [faire?
Ils vont. Le canon ennemi
Fait sa trouée énorme et les fauche à demi.
Tout à coup, au lointain, viennent au pas de charge
Dix régiments, tenant mille mètres de large,
Et faisant sur la droite un obstacle contre eux.
Les Prussiens étaient douze fois plus nombreux.
C'était comme une mer d'hommes et de fumée,
Se resserrant toujours autour de notre armée.
Alors, le commandant lorgne les alentours,
Et dit tout bas :
« — Va mal! N'importe!... Allons toujours! »
Ils vont! Mais cette fois ils retournent la tête,
Et chargeant en avant avec la baïonnette,
Cherchent à se frayer un passage sanglant,
A travers ce réseau de fer étincelant.
Oh! les lions français terribles et superbes!
Comme le vent qui fait courber les hautes herbes,
A travers les obus et les boulets de fer
Qui tombent dans les rangs avec un bruit d'enfer,
Ils vont, amoncelant les morts sur les ruines,
Pour creuser un sillon à travers des poitrines!

Tout à coup, au milieu du terrible chemin,
Un cri sort, effrayant, de ce charnier humain :
C'est le drapeau français qui tombe et qu'on menace!
Non! un jeune conscrit s'élance et le ramasse...
Une balle le tue! — Un deuxième le prend...
Un biscaïen l'écrase! — Alors, dans chaque rang,
Et toujours en chargeant en avant, tête basse,
Toujours, de main en main le drapeau français passe.
Prenant pour défenseurs ceux qui veulent s'offrir,
Après celui qui meurt, celui qui va mourir!

Trois frères étaient là. Pour défendre leur France
Ils s'étaient engagés, n'ayant d'autre espérance
Que de mourir pour elle en faisant leur devoir.
Vraiment, on aurait dit trois enfants à les voir :
Le plus vieux a vingt ans, le plus jeune en a seize.
L'aîné prend le drapeau dans ses mains et le baise.
Puis, élevant le bras qui lui sert de soutien,
Il dit, les yeux au ciel comme un martyr chrétien :
« — Dieu me garde... En avant! »
Il est tué. Son frère
Fait le signe de croix, une courte prière,
Et saisit l'étendard en criant :
« — En avant! »
Il est tué. Derrière, arme au poing, le suivant,
Le troisième relève, avec sa main meurtrie,
Ce chiffon glorieux, âme de la patrie,
Et répète :
« — En avant! »
Il est tué.
Grand Dieu!
Sous cette pluie ardente où l'ondée est en feu,
Toujours, pour relever le drapeau qui frissonne,
Toujours quelqu'un, avant qu'il ne reste personne!
Le conscrit volontaire ou le vieux vétéran
Tour à tour le relève et le sauve en mourant...
Vingt-huit fois le drapeau qui tombe, se redresse,
Agitant dans ses plis son ombre vengeresse!

On nous parle beaucoup des vieux Léonidas :
Qu'ont-ils fait de plus beau que ces vingt-huit soldats?

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

La presse est donc utile. — Les voleurs à l'américaine pris au piége. — Une vocation spéciale. — Un bon averti. — Résignation. — L'affaire Ponsard. — Un crime vulgaire. — Paresseux et ivrogne. — Explications absurdes. — Le rasoir caché. — Découverte due à la photographie. — Les malfaiteurs invisibles. — Grâce au défenseur. — Après un repas de famille. — Un coup de couteau. — Une scène émouvante à la cour d'assises.

Enfin, je ne suis pas fâché de constater qu'une fois, au moins, les avertissements donnés si souvent par les journaux auront servi à quelque chose. Voilà un brave employé de commerce qui en a profité et qui a fait ainsi arrêter un coquin blanchi sous le harnais. Depuis le temps que l'on pratique le vol à l'américaine, et toujours avec succès, les acteurs de cette comédie, si rarement entravés dans leur exploitation, ont le temps de suivre tout doucement leur carrière; ils vieillissent comme d'honorables commerçants; ils font tant bien que mal leurs affaires, et on m'assure qu'il y en a qui se retirent loin des fracas du monde pour vivre de leurs rentes. Charles Dubois, celui qui vient d'être arrêté et condamné à deux ans de prison par le tribunal correctionnel de la Seine, est arrivé à la cinquantaine, et c'est un des plus habiles de la profession; il a bien fait déjà quelques années de prison, mais ce sont là de petits désagréments passagers qui ne troublent pas la sérénité des vocations sincères. Il a conquis, dans son monde bien entendu, une certaine célébrité. Le voilà qui, avec une expérience consommée, marche d'un air affairé aux environs de la Banque de France, observant avec soin les physionomies des personnes qui entrent ou qui sortent. Il avise un garçon de magasin qui lui paraît réunir les conditions d'une dupe facile, et il l'aborde aussitôt, lui demande des renseignements généraux sur l'heure de la fermeture des caisses : « Vous venez, sans doute, de toucher de l'argent? lui dit-il. — Précisément, répond le garçon : je viens de toucher 6,000 francs pour mon patron, un négociant de Bercy. — Eh



SUÈDE. — Les Fêtes d'Upsal. — La Cérémonie du 400e Anniversaire de la Fondation de l'Université, dans la cathédrale.

(Dessin de MM. Clerget et Ferdinandus, d'après le croquis de M. R. Hagland, notre correspondant en Suède.)



CLOTILDE DE SURVILLE

Groupe de M. J. Gautherin (Salon de 1877). — Gravure de M. Valette, d'après la photographie de M. Goupil.

mais, attendez donc! je vous connais un peu; moi, je suis rentier, je demeure à Nogent-sur-Marne; je me suis trouvé quelquefois en chemin de fer avec vous! » Puis il passe son bras sous le sien et continue la conversation. A peine ont-ils fait quelques pas ainsi, que se présente à eux le faux Anglais ou Américain traditionnel, qui leur offre 25 francs s'ils veulent le conduire à la gare du Nord. « Volontiers, réplique aussitôt le rentier de Nogent-sur-Marne; bonne affaire,» dit-il tout bas à son nouvel ami. Et il propose d'aller boire un verre de madère. L'Anglais accepte avec empressement, mais François, le garçon, refuse. « Pourquoi? — Parce que vous êtes des voleurs et que je vais vous faire arrêter! »

C'était un dénoûment tout à fait inattendu, et le prétendu Anglais joue des jambes; le rentier de Nogent-sur-Marne veut en faire autant, mais François, qui voit venir deux gardiens de la paix, s'accroche à lui et appelle à son aide. Charles Dubois porte à son nouvel ami un violent coup de poing qui le renverse; mais il est trop tard, les deux agents accourent et s'emparent de lui. François avait lu les journaux, il connaissait sur le bout du doigt les détails de la scène que l'on se préparait à jouer, et, pour se donner la satisfaction de prendre les escrocs au piége, il avait dit qu'il venait de toucher 6,000 francs, tandis qu'au contraire il venait de verser pareille somme. L'apparition du faux Anglais ne lui laissant plus aucun doute, il avait résolûment mis fin à la comédie. Je ne fais pas à mes lecteurs l'injure de leur apprendre ce qui serait arrivé; le sac du faux Anglais était garni de rouleaux de pièces de cuivre simulant des pièces d'or de 50 francs; tout était préparé pour obtenir de François le change de cette prétendue monnaie anglaise. Devant le tribunal, Charles Dubois s'est montré digne de sa réputation : il n'a été ni trop ému ni trop indifférent. Quelle est sa profession? Bijoutier. — Quel est son domicile? Il demeure à Genève. — Il est bien vrai qu'il a passé quelque temps à Genève, et les renseignements ajoutent qu'il demeurait chez un ancien voleur à l'américaine. C'est avec un sourire que Charles Dubois accueille cette révélation. C'est en souriant qu'il s'entend rappeler deux ou trois opérations du même genre, dans lesquelles il était tantôt l'Anglais qui veut aller à la gare du Nord, tantôt le rentier de Nogent-sur-Marne; c'est encore en souriant qu'il s'entend condamner. — Il s'y attendait bien.

L'affaire capitale de la semaine, c'est celle de l'assassin Ponsard, qui a fait un certain bruit à l'époque où le crime a été commis, au mois de mars dernier. Ponsard est garçon d'hôtel; c'est un homme de trente ans, de petite taille, au front bas, au regard vif et singulièrement mobile. Il a étranglé sa maîtresse, Émilie Bourdain, âgée de vingt-quatre ans, puis il s'est porté deux coups de rasoir, et il a soutenu jusqu'au dernier moment que deux malfaiteurs avaient envahi sa mansarde, avaient étranglé la pauvre fille et avaient failli le tuer lui-même. Il avait, disait-il, perdu connaissance; il avait eu à peine la force de crier et il était resté quarante-huit heures sans mouvement. Cette persistance à nier un crime évident et à soutenir une fable d'une stupide invraisemblance a seule pu attirer l'attention sur ce crime vulgaire et dont le mobile ignoble n'offre malheureusement rien de nouveau. Les premiers mots de l'acte d'accusation sont ceux-ci : « Paresseux et adonné à l'ivrognerie... etc. » C'est toujours la même navrante histoire qu'il faut recommencer : Ponsard ne travaillait pas et buvait; Émilie Bourdain, lasse de le nourrir et d'épuiser les faibles ressources de son travail pour payer les dépenses de cabaret, voulait rompre cette liaison; elle n'était arrêtée que par les menaces de mort de Ponsard qui ne voulait pas perdre « sa vache à lait ». Il a mis enfin ses menaces à exécution, et, le jour où elle lui a refusé de l'argent, il l'a tuée. Depuis longtemps elle paraissait convaincue qu'elle mourrait de sa main, et tout le monde le lui répétait, et cependant elle est restée à Paris, au lieu de partir pour son pays, où elle devait se marier.

En dehors de l'horreur qu'inspire le criminel, ce débat était aujourd'hui dépourvu de tout intérêt; le système de défense de Ponsard ne pouvait résister au plus simple examen. Comment, dans une petite mansarde où trois personnes peuvent à peine se mouvoir, une lutte qui aurait duré au moins vingt minutes, au dire de Ponsard, aurait-elle eu lieu entre deux malfaiteurs d'une part et Ponsard et sa maîtresse de l'autre? Lors des premières constatations, il avait été impossible de retrouver le rasoir avec lequel les blessures de Ponsard avaient été faites, et l'accusé en tirait avantage; mais il arriva un jour qu'un photographe, envoyé pour reproduire la vue extérieure de la lucarne de la mansarde, monta sur le toit et trouva, sous une tuile que son pied avait fait osciller, un rasoir dont la lame était encore teinte de sang. Pourquoi les malfaiteurs auraient-ils caché ce rasoir? Enfin, dans cette mansarde où les cloisons et les planchers sont si minces, comment se fait-il que personne n'ait entendu un cri, un bruit quelconque?

Du reste, en présence de l'accusation, Ponsard semblait une bête féroce surprise et découragée par l'impossibilité évidente de se défendre ou de fuir. Tantôt il répond des absurdités comme celle-ci : « Mais je ne sais pas si on a trouvé un rasoir. — Mais, reprend M. le président, je vous le dis et je vous montre le rasoir. — Je ne sais pas. » Tantôt il ne répond pas et jette un regard effaré sur l'auditoire. Grâce aux efforts de Me Danet, Ponsard n'a été condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité.

Antoine Limosin, qui vient de comparaître devant la cour d'assises de la Loire, est un criminel d'un autre genre; c'est un homme de soixante-trois ans, encore vert et vigoureux, qui a tué d'un coup de couteau le fils de sa femme. On venait de dîner en famille chez un parent, et on revenait gaiement à la ville lorsque Benoit Perret eut une altercation avec Limosin, le mari de sa mère. Celle-ci, qui redoutait un malheur, prend son fils par le bras pour l'éloigner. Hélas! elle l'empêche ainsi de parer le coup de couteau qui va lui perforer les intestins et causer sa mort.

Devant la cour, la malheureuse femme entendue comme témoin se reproche d'avoir ainsi causé la mort de son fils; son désespoir éclate par des sanglots, et c'est à peine si l'on peut entendre sa déclaration. « Oui, mon fils était bon, dit-elle, et mon mari est très-méchant; si j'avais autant de pièces de 20 francs que j'ai reçu de coups, je serais trop riche!

— C'est une menteuse! s'écrie l'accusé qui s'agite avec violence sur son banc; elle a bien vu que son fils m'a renversé d'un coup de pied!

— Oui, répond la femme avec un retour soudain d'énergie, oui, après avoir reçu le coup de couteau, il ne savait pas que ses intestins sortaient!

L'accusé, qui du reste a déjà subi trois condamnations pour les faits les plus graves, a été condamné à cinq ans d'emprisonnement, le jury ayant admis la question subsidiaire de coups ayant occasionné la mort sans intention de la donner.

PETIT-JEAN.

L'HOMME EST ONDOYANT ET DIVERS

NOUVELLE

(Suite)

Logé à l'hôtel de la Poste, — car alors, en Bretagne, chaises de poste et diligences galopaient encore sur les grandes routes, — il me fut aisé de me procurer un véhicule, *à volonté*, pour le lendemain et les jours suivants, à raison de 7 francs par jour, le pourboire et la nourriture de l'automédon laissés à ma générosité.

Donc, le dimanche 19 août, à sept heures du matin, après avoir lu une longue lettre timbrée de Cologne, que Mme de Saint-Lyé m'avait adressée, bureau restant, à Châteaubriant, je partis pour Nozay.

J'étais flanqué de mon fusil et de mon fidèle Léal, un splendide épagneul noir et feu. Léal, caressé par Luce, chaque fois que je prononçais son nom béni durant ces jours d'absence, s'agitait, cherchait, et puis poussait un gros soupir... Ah! moi aussi, je soupirais!... à enfler toutes les voiles du *Bucentaure*.

Mais, ce matin 19 août, en mettant le cap sur Nozay, j'avais le cœur épanoui par la lettre reçue et puis aussi par un vague espoir... Qu'espérais-je? .

Point assurément le bonheur à l'encontre duquel j'allais... Mais n'anticipons point ..

J'avais fixé cette heure matinale afin de visiter l'institut agricole de Grandjouan, que je savais devoir trouver à deux kilomètres avant d'arriver à Nozay.

Les courses se faisaient dans une vaste prairie. On y accède par la grande route de Nantes à Niort, et de Niort à Châteaubriant en traversant Nozay.

Cette prairie hippodrome est à l'est de la colline de Beaulieu; de majestueux pins d'Écosse l'entourent.

Le décor est grandiose. Tous les costumes des campagnards bretons lui prêtent l'originalité de leurs couleurs tranchantes, ce qui fait un coup d'œil étrange et plaisant.

Sur le turf, sont tous les sportsmen de l'Ouest, parmi lesquels, je l'ai dit, plusieurs devaient, en montant le cheval qu'ils engageaient, risquer de se rompre bras ou jambes, en bonne compagnie, dans le plus hasardeux des steeple-chases... C'était insensé, mais plein d'attraction, et de tout autant d'intérêt. Car sur ce sol où avaient chevauché les paladins du cycle d'Arthus, les paris s'engageaient aussi prosaïquement que sur les turfs d'Epsom, de Newmarket, de Longchamp ou de Chantilly... Mais, par contre, les belles indigènes ou autres y posaient, tout aussi consciencieusement qu'aux temps héroïques, en *Reines de la beauté et des amours*. C'étaient de nobles passes d'armes dont elles couronnaient le vainqueur... *Nil novi sub sole!...* pour ce qui est du beau sexe en particulier...

Ma curiosité, avide du pittoresque, s'avouait satisfaite. Elle savourait ce qui lui était offert, lorsqu'elle fut remise en appétit par un nouvel arrivant.

Un jeune homme de très-haute taille et du plus grand air.

Il montait un étalon des landes, peut être défectueux sous le rapport des formes, mais plein de feu et de ressort; et qu'il montait... à faire crier : Bravo! au comte d'Aure lui-même.

Sur la robe alezan brûlé du vaillant cheval, sa crinière et sa queue blanches, en ondulant au soleil, brillaient comme si elles eussent été du verre filé.

Ainsi que sa monture, ce cavalier était à tout crin...

Aux saluts pleins de déférence que lui firent les hommes, ceux même d'un âge mûr, à la curieuse attention que lui accordèrent les femmes, je me dis que ce jeune homme devait avoir d'autres titres que sa belle prestance à l'attention de l'aristocratie bretonne.

Je me mis alors à le regarder plus minutieusement. Ses longs cheveux, plutôt couleur cuivre que châtain, tombaient en boucles multipliées autour de sa tête, en s'échappant d'un feutre gris, à larges bords, et posé négligemment en arrière comme ceux des matelots. Il laissait voir ainsi une partie du front. Quant au bas du visage, il était absolument masqué par une barbe et des moustaches d'une longueur démesurée, mais fines, ondulées et d'une teinte dorée bien plus claire que celle des cheveux; tandis que les sourcils, les cils et les yeux noirs tranchaient étrangement avec la barbe, les cheveux et le blanc mat du haut et large front de notre cavalier. Son nez aquilin contribuait certainement à donner à sa physionomie une expression d'irrésistible commandement.

A mesure que j'observais cet étranger, j'entrevoyais, dans la pénombre de mes souvenirs de collége, un bel adolescent, au visage d'amazone, qui fut mon *copain* au collége de Clermont-Ferrand.

Jean de Préneuf, ce bel adolescent, était fils du contre-amiral de Préneuf. Il quitta le collége pour entrer dans une école préparatoire de la marine.

En nous disant adieu, — les yeux noyés, — nous nous jurâmes la plus fervente de ces amitiés qui ont pour devise *jamais* ou *toujours*...

Mais le *faucheur sombre*, ayant pour assesseur l'éloignement, fit, entre les deux *copains*, sinon l'oubli, du moins le silence.

Je ne saurais dire quels sentiers suivit ma pensée pour en venir à l'aphorisme de Montaigne — *« L'homme est ondoyant et divers »* — servant de point d'appui à la logique de Mme de Saint-Lyé; mais je saurais parfaitement démontrer que Luce était incomparablement plus charmante que la plus belle des merveilleuses qui embellissaient la fête... Luce entre toutes eût brillé

Comme entre les fleurs brille celle
Que l'on cueille en rêvant d'amour!



Ah! mon cœur, comme il volait loin de l'hippodrome de Nozay!..

Les gentlemen riders étaient en selle: les obstacles vraiment formidables allaient rendre la course palpitante d'intérêt, comme le cinquième acte d'un drame amenant mort d'homme, lorsque je vis, se disposant à quitter le turf, ce cavalier sur qui mon attention s'était un instant arrêtée.

Je ne l'avais vu échanger mot avec personne; et, en s'en allant, il emportait sur son visage la même indifférente impassibilité qu'il y avait en arrivant...

Ma foi, je suivis ce jeune homme, énigme vivante sur la terre où Karnac, depuis tant de siècles, porte un défi aux hardis chercheurs du motif ou des causes...

L'étalon traversait au pas, tout en rongeant son frein, la partie de la prairie conduisant à la grande route, que son œil ardent dévorait d'avance; lorsqu'un bull-dog, couché sous une voiture qu'il gardait à l'entrée de cette route s'élança en jappant et mordit le cheval au poitrail, aux naseaux... Alors, fou d'émoi et de douleur, il se cabra pour se débarrasser du bull-dog; ses pieds glissèrent sur l'herbe chaude et foulée; il tomba.

Le cavalier resta pris sous sa monture qui le couvrait en entier...

Je m'élançai; je pus le dégager.

Le sang sortait à flots de sa bouche... Il était évanoui... Je le crus mort.

— Vère! s'écrièrent des paysans de Carquefou, le bourgeois de la *Mouette* est failli!...

Tandis que je m'efforçais de rappeler le blessé à la vie, quelques gentlemen accourus les premiers à son secours me demandèrent anxieusement:

— M. de Préneuf est-il mort?

Ce nom fit monter de mon cœur à mes yeux toutes les chères souvenances de mes jeunes années... Sans répondre à ceux qui me nommaient un ami si cher, je l'étreignis contre ma poitrine. Cette étreinte aviva sans doute sa douleur, car elle arracha une plainte au blessé; il ouvrit les yeux.

Son regard glissa indifféremment sur moi.

— Où souffres-tu, Jean? lui dis-je.

— Où êtes-vous blessé? demandèrent les curieux accourus en foule.

— Là..... dit Jean en montrant sa poitrine.

Et faisant un grand effort, il essaya de se mettre debout; mais il retomba sur le sol en murmurant:

— J'ai le pied brisé!...

— Eh! non, non, ton pied n'est point brisé... Tu te seras donné une entorse.

Ce tutoiement répété par celui qu'il croyait un étranger surprenait de Préneuf.

— Sans connaître votre nom, monsieur, je vous remercie des soins que vous me donnez, dit-il avec une accentuation qui oscillait.

Pour faire cesser l'équivoque, je me nommai, en ajoutant:

— Au diable soient les longues barbes!... Elles ont manqué nous faire passer côte à côte sans nous reconnaître!

— A quelque chose malheur aura été bon pour moi, mon Jacques, puisque je te retrouve!...

Et Jean serrait mes mains avec une effusion qui s'épanouissait sur son franc et beau visage, auquel elle donnait un grand charme.

Il reprit:

— Que tu le veuilles ou ne le veuilles point, je t'emmène prisonnier dans mon île.

— Oui, oui, c'est entendu, je suis ton prisonnier... mais ton île, est-elle bien loin d'ici?

Je me voyais déjà parti pour Belle-Isle, Noirmoutiers, ou l'Ile-Dieu; et conséquemment fort loin des bureaux de poste où devaient m'arriver les chères nouvelles de Luce. Jean me rassura.

— Non, dit-il: à cinq ou six lieues seulement.

J'avoue que je ne comprenais pas très bien comment il se pouvait faire qu'une île ne fût qu'à six lieues de Nozay, alors que la petite ville est à plus de quatre-vingts kilomètres de l'Océan.

Une plainte de Jean me rappela que l'important était de le ramener chez lui.

Vingt voitures lui furent offertes pour l'y transporter.

— Merci à vous tous, messieurs... J'ai à ma *volonté* un char à bancs qui nous transportera chez Jean.

Et j'ajoutai en riant:

— Ma foi, je ne sais où!...

— A Nort, dit-il. Mon yacht m'y attend. De là, tout ira de cire... A vous tous, merci, messieurs, et au revoir bientôt...

J'expédiai un gars à Nozay. Il m'en ramena char à bancs, chien et fusil: et, monté sur Jeannic, l'étalon de Jean, il nous suivit jusqu'à Nort.

Mais, avant de partir de la grande route qui domine la prairie, nous vîmes l'effroyable chute d'un gentleman rider et de son hunter. On les releva morts tous les deux... Tristes!... tristes et inutiles morts!... *Requiescant in pace!*.....

En envisageant mon *copain*, une fois seul avec lui, lorsque je l'eus commodément installé, je retrouvai bien ses traits d'autrefois; mais ses yeux avaient une implacable fixité que je ne leur avais jamais vue. Je me dis que le sillon tracé entre ses noirs sourcils devait en être la conséquence.

Jean interrompit mon investigation par une question toute simple, toute naturelle, mais faite avec une solennité étrange.

— Es-tu marié, Jacques?

Un fou rire m'empêcha d'y répondre immédiatement.

— Tu m'interroges du même ton que *Werther-Brunet* demandait à *Lothaire-Potier*: « T'ai-je narré ma première entrevue avec Lolotte? »...

Jean soupira sans rire ni se défendre.

— Hélas! non, repris-je. Je ne suis point encore marié!... Mais, dans trois mois, je le serai, j'espère, s'il plaît à Dieu et à madame de Saint-Lyé!...

— Tant pis!...

— Pourquoi tant pis?... es-tu donc mal marié, toi, Jean?

— Non; je ne suis point marié.

— Eh bien! tu te marieras aussi.

— Jamais! ..

Après cette réponse péremptoire, Jean ferma les yeux et resta muet.

Le croyant endormi, je gardai pareillement le silence, tout en cherchant un joint à la carapace misanthropique dans laquelle il se retranchait. Elle ne me choquait point... Elle éperonnait seulement ma curiosité toujours en *condition* pour chevaucher dans les *champs du possible* et les *mondes de l'âme*... Aussi je me promis d'arracher son secret à mon camarade.

Le bruit des roues sur le pavé l'éveilla.

— Allez à l'embarcadère des bateaux à vapeur, dit-il à l'automédon.

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain numéro.)

THÉATRES

GYMNASE: *Pierre Gendron*, pièce en trois actes, par MM. Lafontaine et Georges Richard. — ATHÉNÉE-COMIQUE: *Coucou*, comédie en trois actes, par MM. Hippolyte Raimond et Alphonse Dumas.

S'IL me fallait employer le langage des auteurs de *Pierre Gendron*, je devrais dire que c'est une pièce *chouette*, mais cela me conduirait trop loin, là surtout où mes lecteurs n'ont rien à voir, aux confins d'une littérature de débauche et de vitriole. Comment l'honnête Gymnase s'est-il laissé aller à ouvrir ses portes à ce monde de *poivreaux* et de *rouflaquettes* (toujours style des auteurs)? Par la même raison qui lui a fait accueillir *Bébé*, par curiosité, par désir du nouveau. Il a cru que là était la mode, et que la mode lui amènerait le succès. Aucune tentative ne répugne à M. Montigny, depuis que Scribe et Bayard sont morts, emportant avec eux le secret de la comédie élégante et légère.

Pierre Gendron, le héros de la pièce nouvelle, est un brave contre-maître dans l'usine Dubuisson; il n'a contre lui que de vivre avec une nommée Rosalie, qui passe pour sa femme et qui n'est que sa maîtresse. Bonne femme, au demeurant. Madeleine et Louise, les deux filles de Pierre Gendron, issues d'une union régulière, ont été élevées différemment: la première au pensionnat, la seconde dans la rue ou à peu près. Aussi celle-ci finit-elle par apprendre la situation irrégulière de son père; emportée par un naturel vicieux et une coquetterie excessive, elle prête l'oreille aux propos galants d'un *poisseux* (*gommeux* est déjà démodé), Ernest Dubuisson, le frère du propriétaire de l'usine.

C'est avec une lettre de recommandation de cet Ernest que se présente à l'atelier un ouvrier du nom de Simon Louvart, dit *l'Anguille*. Cheveux rouges et ras, accroche-cœur prétentieux, veste et pantalon de velours, regard en dessous, parler gras et imagé, voilà le type. Ce n'est pas précisément un coquin, c'est un mauvais drôle. Il n'est pas nouveau au théâtre; tous les drames populaires en ont vécu, mais il a pour lui d'apporter un vocabulaire dans le dernier goût de *l'Assommoir*. On l'attendait; il était prévu; il vient à son heure; c'est le point important.

Simon Louvart, entre autres exploits, a séduit une jeune fille, qui l'a quitté en ne dissimulant pas son dégoût. C'est Rosalie, la maîtresse actuelle de Gendron; — et il se trouve que celui-ci a été l'ancien patron de Louvart; aussi le reçoit-il à bras ouverts et l'emmène-t-il dîner chez lui le jour même. Ce jour-là est la Saint-Pierre, *« un saint qui tombe bien mal! »* s'écrie un des personnages désintéressés de la pièce. En effet, la présence de Simon Louvart ne tarde pas à jeter un froid général dans la maison du contre-maître. Rosalie, qui le reconnaît, refuse de s'asseoir à table. Bref, Louvart et Pierre Gendron s'en vont bras dessus bras dessous au cabaret, — c'est-à-dire chez le *mastroquet*, pour rester dans le vocabulaire de *l'Assommoir*.

Lorsque Pierre Gendron rentre chez lui, sa fille Louise a été enlevée par l'Ernest du premier acte; sa femme est en larmes. Simon Louvart a mis tout en œuvre pour la décider à le suivre de nouveau; mais, comme dans le *Supplice d'une femme*, elle préfère tout raconter à son mari. Cela lui réussit. On flanque le chenapan à la porte, où l'attendent deux gendarmes, qui le recherchent pour certains méfaits accomplis pendant un séjour en Egypte. *« Ah! si on me la fait au tribunal! »* dit-il en haussant les épaules à la façon de Chopart, dit l'Aimable.

C'est son dernier mot. La pièce finit avec lui. Pierre épouse Rosalie; l'ingénieur Dubuisson épouse Madeleine; — et qui sait si Ernest, lui aussi, n'épousera pas Louise, revenue saine et sauve au logis paternel? Tout est possible avec la bonté d'âme des auteurs; car, au fond, la pièce n'est pas aussi méchante qu'elle en a l'air; elle est mal embouchée, voilà tout. Le public a bien paru un peu effarouché dès l'abord, mais il a écouté, et il n'a pas protesté. Je ne crois pas que l'avenir du théâtre soit là; l'avenir du théâtre n'appartient à aucun genre spécialement. Toutefois, on peut admettre, à titre d'essai et d'intermède, un *Pierre Gendron* ou même une *Thérèse Raquin*. Le principal est de n'en pas abuser.

On ne cherchait qu'une occasion d'applaudir les auteurs, MM. Lafontaine et Georges Richard, qui sont sympathiques à tous ceux qui s'occupent d'art dramatique. On aurait voulu cette occasion meilleure; on s'est contenté de celle-ci. Ils ont été applaudis pour leur passé et pour leur avenir.

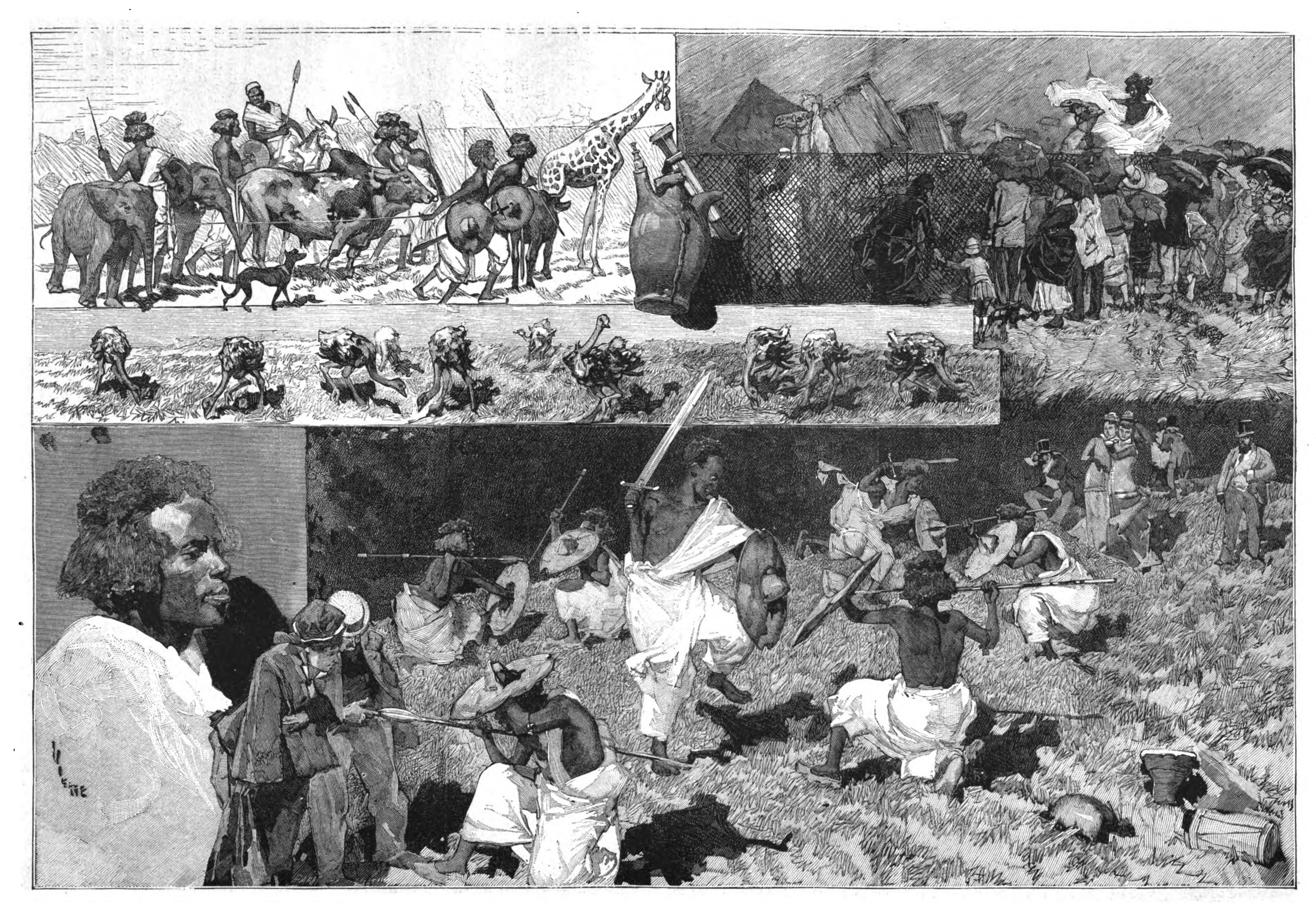
Lafontaine est merveilleux dans le rôle de Simon Louvart; c'est très-observé, et avec une discrétion relative. Il aura tout à gagner à incliner vers le comique, qui lui est facile. J'ai pensé à *l'Auberge des Adrets* en voyant *Pierre Gendron*.

M. Landrol est ce qu'il est toujours, bon sous tous les costumes et dans toutes les situations, mais il n'est que cela. Le visage de Mme Fromentin demeure impassible dans les scènes les plus extrêmes, qu'elle ne rend pas mal cependant. Mlle Dinelli attrape par-ci par-là quelques notes justes dans la gaieté.

L'Athénée pouvait rouvrir par une opérette, comme on s'y attendait; il a rouvert par une comédie, et cette comédie (ô miracle!) a réussi comme si les compositeurs les plus en renom y avaient passé. *Coucou* est un imbroglio entièrement amusant, rondement conduit par le couple Montrouge, et par MM. Lacombe et Allart.

CHARLES MONSELET.





LES NUBIENS pendant leur séjour au Jardin d'acclimatation. — (Dessin de M. Vierge.)

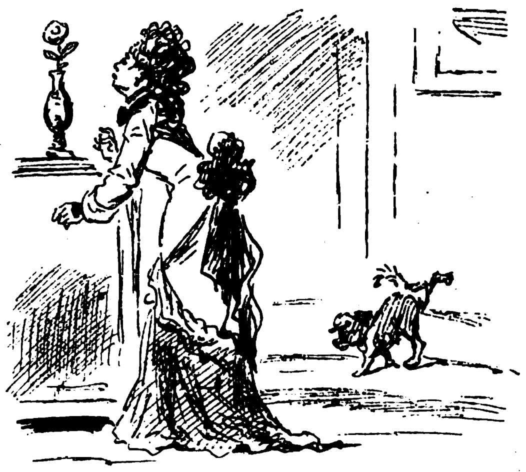
REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Général, vous mettez toujours les Égyptiens en tête! ils ne sont pas à moi!



— Malheureux! vous avez battu encore les Russes! quelle pile ils vont nous donner!



— C'est singulier! il fait beau et la rose est rouge! il doit tomber de l'eau quelque part.



— Polisson! je vais te donner une claque!
— Maman, t'oserais pas! tu serais éreintée dans les journaux de mon opinion.



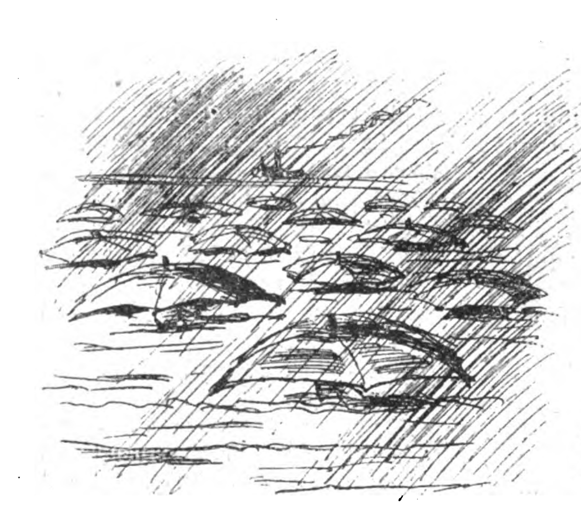
UNE ÉPOUSE CONVAINCUE
— Mais j'ai le chocolat en horreur!
— Il a donné cent mille francs, faut que tu en manges pour qu'il se rattrape!



— Après le *Roi de Lahore*, la *Reine de Chypre!* encore une provocation! mais soyons calmes!

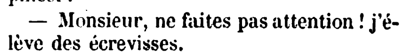


— Madame a-t-elle besoin d'un baigneur?
— Imbécile! vous voyez bien que j'en ai un là-haut!



Aspect des bains de mer en 1877.





— Sapristi! quelque chose vient de me pincer!
— Monsieur, ne faites pas attention! j'élève des écrevisses.



— Voyons, mon ami, prenez votre prix!
— J'ai mes idées! faut que tout soit donné à l'élection.



L'ARRIVÉE EN VACANCES
Entrant avec eux dans la maison.



— Toutes mes félicitations sur cette végétation, produit de la culture de votre intelligence.



CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE-LYRIQUE (Réouverture) : *Graziella*, drame lyrique en deux actes, d'après Lamartine, par M. Jules Barbier, musique de M. Antony Choudens (13 septembre); *l'Aumônier du régiment*, opéra-comique en un acte, de de Saint-Georges et de M. de Leuven, musique de M. Hector Salomon (13 septembre); *la Clé d'or*, comédie lyrique de MM. Octave Feuillet et L. Gallet, musique de M. Eugène Gautier (14 septembre).

Au moins faut-il reconnaître que M. Choudens a saisi l'esprit du livret qu'on lui a confié, qu'il s'en est pénétré profondément et jusqu'au point de ne plus pouvoir s'en dépêtrer.

La pièce était monotone, traînée en longueur, obstinée à la peinture du seul sentiment de l'amour désespéré; la musique est venue telle sous la plume du compositeur. Vous avez même là, pour vos études, un exemple frappant encore que malheureux de ce que peut la langue des sons comme interprète d'un thème donné.

Il ne vous est pas interdit d'espérer non plus que M. Antony Choudens ne tire profit de son talent de traducteur, le jour où il mettrait la main sur une excellente comédie telle que *la Dame blanche* ou *le Pré aux Clercs*.

Mais que vouliez-vous qu'il fît de *Graziella*, dont le sujet n'est qu'une pleurnicherie sans fin? On peut encore lire avec émotion le roman de Lamartine; on ne saurait le goûter sous la forme théâtrale, tant l'action en est dénuée des incidents nécessaires. Il arrive bien quelque chose de formidable à cette pauvre petite pêcheuse de Graziella; mais il ne lui arrive que cela. Elle se prend d'une passion exaltée pour un jeune seigneur qui est venu habiter son île. Cet amour est partagé, et pourtant Graziella désespère de franchir jamais la distance sociale qui la sépare de celui qui a pris toutes ses pensées. Aussi voilà que, par un coup de tête féminin, elle se jette dans les bras du matelot Cecco, et qu'elle l'épouse. Après quoi elle meurt.

Tenez, je viens de profaner le récit poétique de Lamartine en le réduisant à un banal fait divers; et je m'en accuse! Mais c'est M. Jules Barbier qui a commencé; pourquoi en a-t-il fait, lui, une pièce de théâtre? Depuis le temps qu'il s'exerce à ces sortes d'arrangements, l'expérience a pourtant dû lui en venir. Il aurait pu par exemple ajouter quelque chose de son fond à la fable primitive. Personne ne s'en fût offusqué, si la pièce avait été bonne. Ce qui l'aura retenu c'est le souvenir de la déconvenue subie par son ami Michel Carré quand il tira de *Graziella* les trois actes malheureux qui s'appelaient *les Pêcheurs de Catane*.

M. Choudens, pour en revenir à lui, n'a donc pas eu à se louer du poëme sur lequel est née sa musique.

La partition de *Graziella*, prise dans son ensemble, dénote une étude attentive des procédés de M. Gounod, non des meilleurs, s'entend. Le pastiche y est parfois poussé jusqu'au décalque absolu; c'est, si vous voulez, du plaqué imitant le ruolz.

L'artifice le plus souvent employé consiste en ceci : on donne à dire au chanteur quelque chose d'un peu moins précis qu'une mélodie pure, et cependant d'un peu plus dessiné qu'une mélopée. C'est une sorte de récitatif continu, et d'ailleurs mesuré, qui prétend suivre les inflexions du texte littéraire en le commentant minutieusement. Les mots heureux sont mis en relief; les adjectifs soulignés avec complaisance; la ponctuation marquée jusqu'à la dernière virgule.

Et comme, à tout prendre, il n'y a là que des tronçons de phrases plus ou moins bien accolés les uns aux autres, c'est l'orchestre qui fournit la soudure. Guettez bien, vous entendrez alors de grands traits de violon poussés à plein archet, qui viendront relier symphoniquement tous ces lambeaux mélodiques et leur donner un semblant d'unité.

Quelquefois l'illusion est complète, et l'on croit entendre chanter, quand pour de vrai on ne perçoit que de la mélodie émiettée. M. Gounod ne s'est guère gêné pour user de subterfuges de cette sorte les soirs où il n'avait rien à dire. Ce qui doit l'intriguer fortement, c'est que les élèves de sa classe font le tour aussi bien que lui.

Le public a cependant applaudi dans *Graziella* une romance chantée par le baryton, laquelle se détache avec quelque relief sur le fond un peu terne de l'œuvre. On peut citer encore une prière et le trio mélancolique sur lequel se lève le rideau.

Ce qui est encore digne des plus chaleureux bravos, c'est le décor aux couleurs si napolitaines; ce sont les costumes, et jusqu'aux moindres détails de la mise en scène, où se révèle le goût artistique du directeur; car croyez que M. Vizentini a la main partout dans son théâtre. Nous l'avons vu à l'œuvre pendant une répétition, et nous savons comment il travaille au bien de la chose.

Notons aussi les progrès marqués qu'a faits Mlle Vergin, qui, après avoir passé inaperçue à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, a montré dans le rôle de Graziella un talent inattendu de cantatrice, et peut être plus encore de comédienne. Elle fait la petite sauvage inquiète et ébouriffée presque aussi bien que Mme Galli-Marié.

— *L'Aumonier du régiment* a fini la soirée en y apportant quelque gaieté. C'était un vaudeville, plus catholique que voltairien, qui avait été joué, en 1845, au Palais-Royal, par Achard, Lhéritier et Alcide Tousez. Accommodé en opéra-comique, il amuse encore.

Les auteurs ont imaginé un abbé Pascal qui, pour accomplir une action d'éclat devant l'ennemi, prend l'uniforme des grenadiers de son régiment. Après l'avoir ainsi attifé, ils le font assaillir par toutes les tentations de la chair, dont il triomphe d'ailleurs comme un nouveau saint Antoine. S'il n'est pas canonisé à la dernière scène, des joies plus terrestres lui sont du moins réservées : il rend à qui de droit un héritage capté par son frère dont il lave ainsi la mémoire compromise; et puis il marie les deux amoureux de la pièce. Voilà même un cas particulier à relever : le tabellion traditionnel des dénoûments d'opéra comique remplacé par M. le curé!

Cette ingénieuse bluette est agrémentée d'une musique légère, bien appropriée au sujet, et qui n'a d'autre prétention que de faire corps avec le livret sans en exagérer la portée. Des couplets, très-drôlement dits par le trial Grivot, y ont mis le public en joie. Les connaisseurs ont remarqué encore la franche sonorité des chœurs.

M. Hector Salomon, à qui le Théâtre-Lyrique doit ce petit acte guilleret, est chef du chant à l'Opéra. Il y tient aussi le grand orgue; et c'est lui que vous applaudissez, sans le voir, au premier acte de la *Juive*, au quatrième du *Prophète* et au cinquième de *Robert le Diable*.

— *La Clé d'or*, qui a été donnée le lendemain, attendait son tour depuis de longues années. Dans ses pérégrinations de théâtre en théâtre, elle avait même passé par Ventadour, mais pendant la journée seulement, aux heures où l'on répète. A ce propos, ne trouvez-vous pas que nous avons tous trop gémi sur le sort qui est fait aux *jeunes* compositeurs, quand celui des... autres n'est pas plus digne d'envie?

M. Eugène Gautier, qui a signé *la Clé d'or*, est de ces derniers. Voilà trente ans qu'il a donné ses premiers signes de vie dans le monde musical, comme violoniste, chef d'orchestre, compositeur, professeur et journaliste (voir la collection du *Moniteur universel*).

On sent qu'il a été ainsi le contemporain d'une des plus belles périodes de l'histoire de la musique et que son tempérament d'artiste était déjà formé quand a commencé de sévir le choléra wagnérien. Il a échappé au fléau; il s'en est préservé en adoptant, comme mesure d'hygiène, l'étude des vieux maîtres, dont il a cherché à s'assimiler les plus saines doctrines.

On trouve dans la partition de *la Clé d'or* plus d'une page où l'auteur ne fait point mystère de ses tendances classiques. Je citerai notamment le duo comique chanté par Christian et Grivot, la chanson du rossignolet, avec ses développements rossiniens (morceau admirablement détaillé par Mlle Marimon) et encore la romance dite par Bouhy avec un sentiment si profond.

Par exemple, la difficulté devait être extrême à prêter le langage conventionnel de la musique à des personnages modernes, habillés d'après les patrons de la *Revue de la Mode*. L'étonnement est grand au lever du rideau; et puis on s'y fait d'acte en acte.

La pièce, en effet, se passe « de nos jours ». Vous avez pu le constater par la lecture; car *la Clé d'or* est une de ces nouvelles dialoguées que M. Octave Feuillet a réunies en volume sous le titre de *Comédies et Proverbes*.

Mais ce qui a été un autre étonnement, c'est la façon presque distinguée, très-adroite en tous cas, dont Christian joue un rôle à habit noir et à cravate blanche. Il s'est tenu, et avec beaucoup de tact, dans le ton de la comédie, malgré un public inconsidéré qui, par ses applaudissements, le poussait à la charge.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (*dans les formes indiquées au no 1037*), dans la *quinzaine, franco*, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

(Les solutions de problèmes d'échecs doivent être adressées à M. Paul Journoud, quai Voltaire, 13.)

Les solutions et mentions de solutions justes ne seront publiées que par série de dix (problèmes 121 à 130, 131 à 140, 141 à 150, etc.) et cela dans le double but d'économiser les ports de lettres à nos lecteurs et de tenir le moins de place possible dans le journal.

CONCOURS EULER. — A la demande de plusieurs de nos plus zélés solutionnistes, nous remettons au 31 octobre la clôture du concours, à raison des déplacements causés par les eaux et bains de mer. — Nous n'avons plus que quelques centaines de diagrammes imprimés, prière de nous demander *de suite* la quantité que l'on désire encore, pour que nous en fassions tirer à nouveau, s'il y a lieu.

PROBLÈMES

SUITE DE LA SÉRIE DE 141 A 150

(*Envoyer les dix solutions en une seule fois s. v. p.*)

Les lettres du problème 141 (Rose des vents) sont tellement mal venues que nous sommes forcés de les donner ici à nouveau :

1.	?	I.	G.	S.	?	P.	E.	R.	T.
2.	?	E.	E.	R.	?	T.	U.	E.	N.
3.	?	G.	I.	R.	?	I.	R.	D.	E.
4.	?	E.	L.	P.	?	I.	L.	R.	I.
5.	?	D.	H.	N.	?	A.	R.	O.	M.
6.	?	E.	R.	S.	?	I.	E.	S.	C.
7.	?	N.	A.	G.	?	U.	A.	R.	T.
8.	?	R.	E.	S.	?	M.	B.	I.	E.

LE LABYRINTHE

LE SECUNDO DE L'EXCEPTION *B*

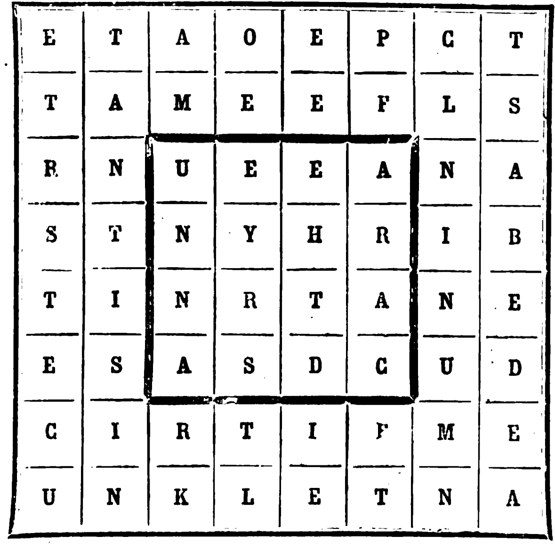
Lorque le *carrefour d'arrivée* devra se trouver sur l'un des *pièges simples* : 2, 7, 9, 16, 49, 56, 58, 63 (voir le 3e tableau), et qu'en même temps le *carrefour de départ* se trouvera sur le 1er périmètre (s'il était sur le 2e, il faudrait entrer au *centre* à partir du 11e carrefour, comme le veut la règle).

Voir le no 1054 pour *l'Exception B* (le *Primo*).

142 — LES COMMANDEMENTS DU WHIST (*suite*)

8e problème sur le Labyrinthe

LE SECUNDO DE L'EXCEPTION *B*



E	T	A	O	E	P	C	T
T	A	M	E	E	F	L	S
R	N	U	E	E	A	N	A
S	T	N	Y	H	R	I	B
T	I	N	R	T	A	N	E
E	S	A	S	D	C	U	D
C	I	R	T	I	F	M	E
U	N	K	L	E	T	N	A



32e FIGURE — CLEF : 17 A 34

143 — ENFANTILLAGES

La Lettre inconnue

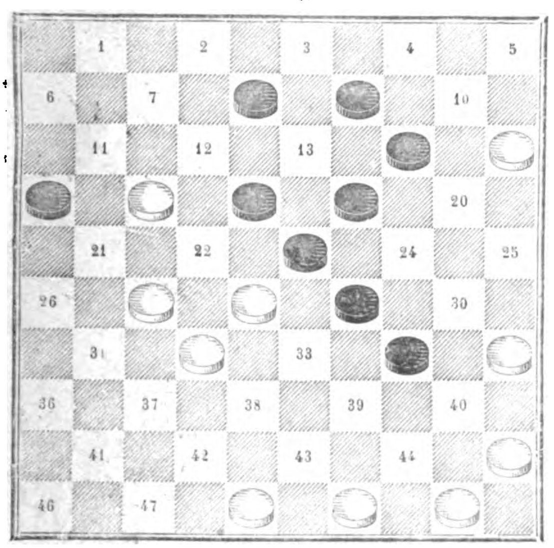
(*Envoi de M. R. de Valaufroys*)

Ajouter une même lettre aux 10 mots suivants et en former 10 nouveaux mots :

Roue — Prise — Pour — Étonner — Père — Tour
Saule — Aire — Fier — Prose.

144 — DAMES, *par M. Clodion, du café de Malte, à Paris*

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 7 coups.

145 — PROBLÈME (FACILE) DE DAMES
par MM. les amateurs du café Foy, à Châlons-sur-Saône

Blancs : 15. 24. 27. 28. 30. 33. 35. 37. 38. 39.
Noirs : 1. 3. 4. 6. 7. 9. 11. 13. 16. 26.

146 — SIMPLE QUESTION
par M. H. B., officier d'infanterie de marine, à Toulon

Les âges de mes quatre amis
Formeront, je vous le prédis,
En mil huit cent septante neuf, ce que l'on nomme
Une progression :
Neuf en est la raison.
Faites des chiffres de cette année une somme,
Ajoutez-y le nombre formé du total
Des chiffres composant
L'an qui les vit naissant :
On trouve un nombre à l'âge du plus jeune égal.

Retournez ces âges, surprise!
Vous avez sans nulle méprise
Les âges de leurs quatre enfants;
Et, comme pour les précédents,
C'est bien une progression
Dont neuf est aussi la raison.
Les chiffres composant l'âge d'un homme
Ou de l'un des enfants
Donnent, si vous en faites bien la somme,
Du jeune fils les ans!

147 — MOTS EN LOSANGE A COMPOSER
avec les 25 lettres contenues dans les mots suivants :
MA — ÉTAI — ÉTAMA — MIRAGE — ARRIMAGE
par C. Launy, à Marseille

Beau précepte de l'Évangile.
A gravir assez difficile.
Nom charmant, mais fort répandu.
L'opposé du fruit défendu.
Ornement porté par le pape.
Ce que bien malgré soi chaque mortel attrape.
Et, pour finir, je suis dans chapelain et chape.

148 — DÉLASSEMENTS GÉOMÉTRIQUES
Composés par M. Talk, à Orléans

Un menuisier doit, avec une planchette carrée de 0m12 sur 0m12, faire un rectangle de 0m16 sur 0m09, et cela en la divisant en deux parties égales et superposables d'un seul trait de scie.

Quelle figure obtiendra-t-il?

149 — MOTS CARRÉS A COMPLÉTER
par un lecteur du MONDE ILLUSTRÉ

? A ? A ?
A ? A ? A
? A ? A ?
A ? A ? A
? A ? A ?

L'auteur nous envoie deux solutions différentes.

150 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER
Jolie fantaisie par Ed. Pennetier, à Paris

Le Jeu des quatre coins

E	F	S	S	C	E	E	S
L	T	R	M	E	R	H	C
O	D	I	I	L	T	N	U
N	O	M	P	O	R	I	E
E	I	A	R	L	R	I	E
M	S	J	R	O	T	E	E
I	Z	A	L	S	V	D	B
I	A	O	M	E	I	E	N

ÉNIGME

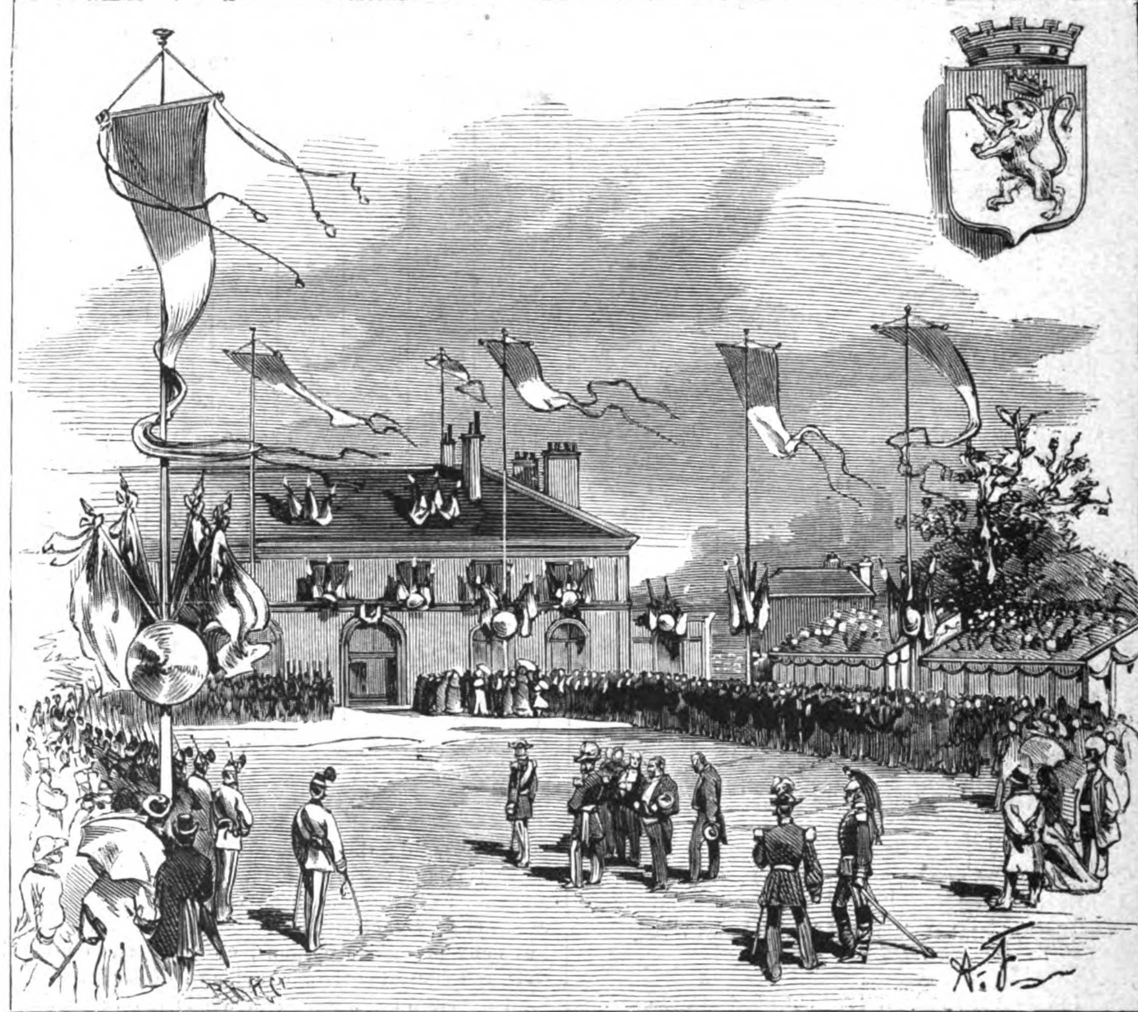
Ce diagramme se compose de 8 chaînes fermées de 8 pas de Cavalier chacune, et toutes indépendantes l'une de l'autre.

P.-L.-B. SABEL.

L'ouvrage de C. Flammarion, *les Terres du ciel*, reparaît pour la troisième fois à la Librairie académique Didier et Ce, en un beau vol. gr. in-8°, illustré de cartes et de vignettes astronomiques, au prix de 10 fr. Les deux premières éditions, en volume et en livraisons, ont constaté par leur rapide succès la faveur dont jouit auprès du public cette nouvelle œuvre de l'ingénieux et savant écrivain; faveur dont on a encore le témoignage par le nombre des éditions de son livre : *la Pluralité des mondes habités*, dont la 25e édition (plus de 30,000 exemplaires) est en vente.



Tours. — Réception à la Cathédrale. (Croquis de M. Sicard.)

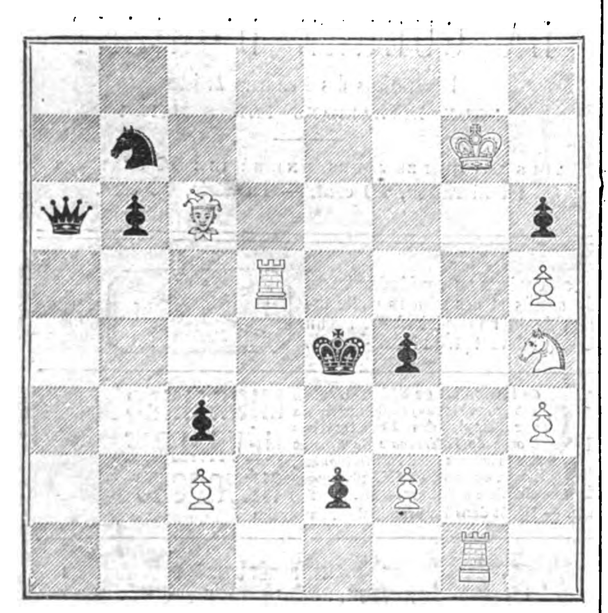


Vendôme. — Arrivée du Maréchal à la gare. — (D'après le croquis de M. Saint-Martin.)

LE VOYAGE DU MARÉCHAL

ÉCHECS

PROBLÈME N° 673, COMPOSÉ PAR M. GRIMSHAW



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 671.

1. F 8 C	1. P 5 D (Var.)
2. F pr. P, échec,	2. R 5 F
3 D 3 TR	3. *ad libitum*
4 D ou F, échec et mat.	

(A)

	1. R 5 D
2. F pr. P, échec	2. R 6 D
3. D 5 D, échec et mat le coup suivant.	

(B)

	1. F pr. P
2 F pr. P, échec	2. R 3 F
3. D 8 F, échec	3. R 4 D
4. F pr. C, échec et mat.	

Solutions justes : MM. Louis de Croze; le Cercle des Voyageurs, à Granville; le Cercle du commerce de Firminy; la Taverne Alsacienne, à Rochefort-sur-mer; G. Lefèvre; Renault; Kassioph; Café Valentin, à Fontainebleau; Café Central, à Péronne; Vital Terrasson, à Teil; Café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 670 : M. Vital Terrasson, à Teil; le Cercle des Voyageurs, à Granville.

PAUL JOURNOUD.

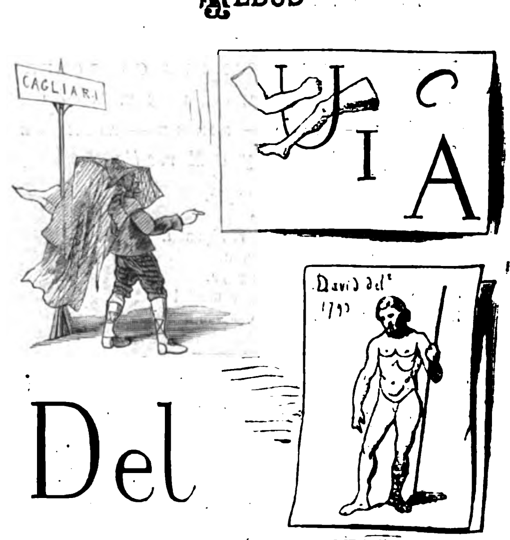
Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 15 contient avec le texte la musique suivante :

Le Ramier, poésie de Brizeux, musique de Léon Kreutzer.
Minuetto, pour piano, musique de B. Damcke.
Largo, pour piano, musique de Haessler.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).



RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'armée russe a franchi la chaine des Balkans : va-t-elle marcher sur Constantinople?

Ont deviné : MM. l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; W. Jérôme; Sansonnet, à Paris; Joseph Pomiès; Maurice Halleur; Fil-de-Fer; Charles Merkel.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

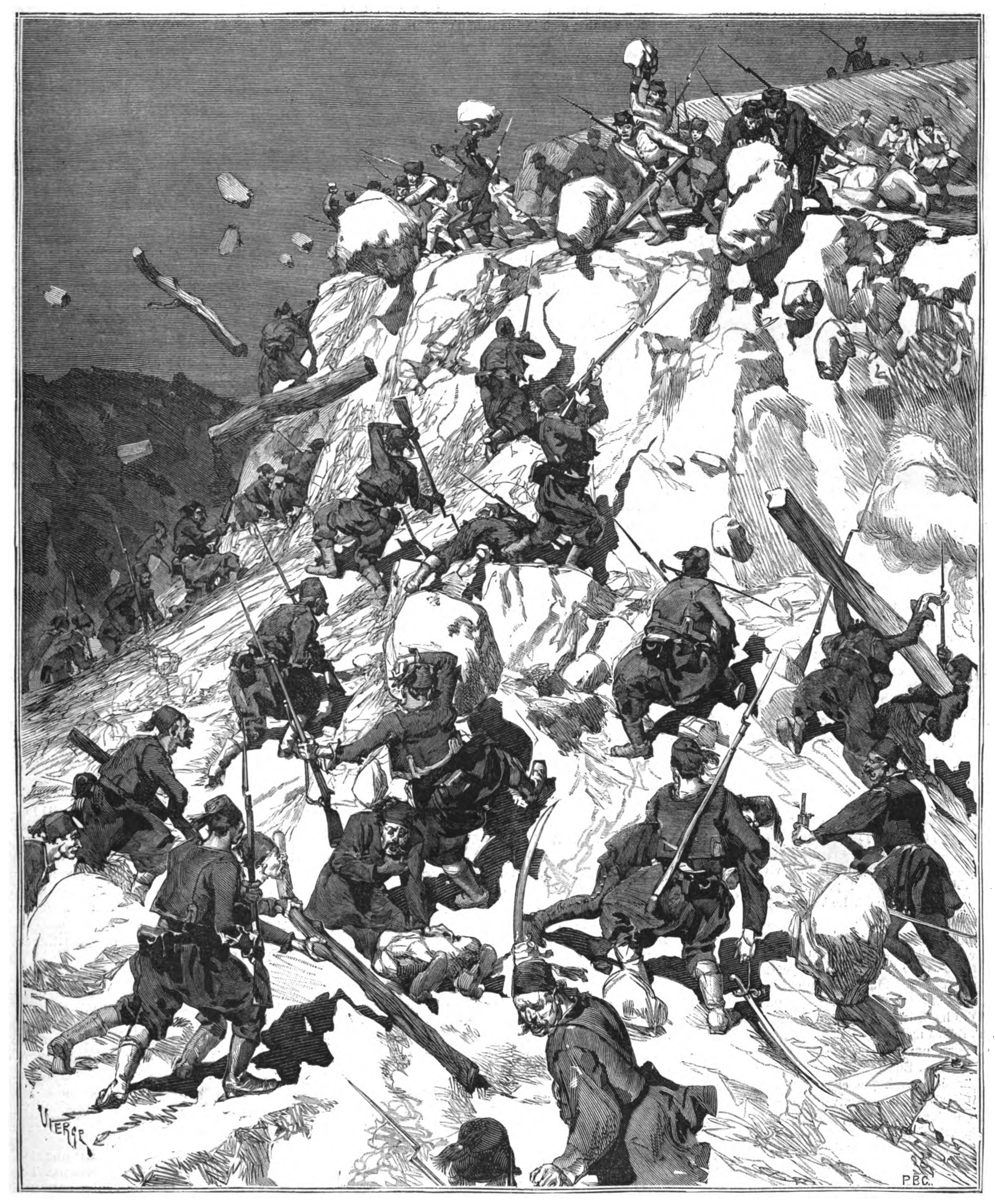
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21e Année. N° 1068 — 29 Sept. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur. M. BOURDILLIAT. — *Secrétaire*, M. E. HUBERT.



LA GUERRE. — Bataille de Schipka. — 3e journée (23 août). — Les soldats du régiment de Briansky et de la légion bulgare, qui défendaient la lunette turque, ayant épuisé leurs munitions, repoussent les Turcs à coups de pierres et de troncs d'arbres. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS

Ce serait, ma parole, à donner envie de faire fabriquer une affiche ainsi conçue :

PARIS PERDU
Récompense honnête
à qui
retrouvera la population
de la grande capitale.

Car enfin il faut bien qu'elle soit alée quelque part, cette population. Et pourtant... interrogez, comme je l'ai fait, ceux qui reviennent des bains de mer. Tous vous répondront comme ils me l'ont répondu :

— Oh!... bien moins de monde que les années précédentes.

Questionnez également ceux qui ont séjourné dans les stations thermales.

Même genre de réplique :

— C'est étonnant comme c'était désert.

Terminez la revue par les habitants des environs de Paris. Ils sont unanimes à constater que nombre de villas sont restées closes, faute de locataires.

Or, pendant tout l'été, les chroniques n'ont pas cessé de redire sur tous les tons qu'il ne restait plus personne à Paris. Que peut donc être devenue la population dont la présence est partout contestée?

On n'escamote cependant pas deux millions d'êtres comme une simple muscade!

Aurait-on fui à l'étranger par hasard?

Pas même la ressource de cette hypothèse. J'arrive de Hollande, et j'y ai constaté que les hôteliers se plaignent que les touristes français vont toujours se raréfiant.

Mais alors...

Laissant à de plus habiles le soin de résoudre ce singulier problème, je passe aux actualités hebdomadaires.

L'événement qui a produit la plus vive sensation, bien qu'il fût attendu et prévu depuis plusieurs mois, c'est la mort de M. Le Verrier, le savant directeur de l'Observatoire.

Un type vraiment étrange!

Ne portant pas de barbe, d'un blond qui flottait entre le roux et le blanc, avec des yeux qui clignotaient dès que la lumière était un peu vive, M. Le Verrier disait lui-même en riant (quand par le plus grand des hasards il lui arrivait de rire) qu'il n'était qu'un albinos manqué.

La figure, uniformément colorée, n'avait ni attrait, ni accent. Elle aurait désespéré un peintre par sa vulgarité antipathique, et jamais, à coup sûr, on n'aurait deviné sous cette enveloppe banale l'homme illustre, malgré ses défauts, dont la renommée a encore dépassé le mérite.

Peu de temps après le siége, j'eus l'occasion de dîner chez un ami commun avec M. Le Verrier. Déjà voûté et affaibli, il luttait contre la maladie qui devait l'emporter. L'estomac lui causait parfois d'intolérables souffrances; mais il avait à ce sujet des théories et des pratiques très-bizarres pour un savant.

Quand il sentait que son déjeuner lui pesait, il se hâtait d'absorber un second repas copieux pour *faire descendre l'autre*, disait-il. A diverses reprises, ce système d'accumulation faillit l'emporter, à la suite d'une indigestion formidable.

Si je donne ce détail intime, c'est qu'il peint l'homme tout entier.

Tel était bien, en effet, M. Le Verrier. Il n'admettait aucune résistance, — pas même de la nature. Et toujours il s'imaginait venir à bout des obstacles en forçant l'obstination.

D'où ses innombrables querelles avec tout le monde savant; d'où la quantité d'ennemis acharnés qu'il s'était mis à la caisse d'épargne.

Dans la conversation même, il ne pouvait tolérer une contradiction sur un sujet futile. Au dîner dont je parlais plus haut, un débat s'engagea entre lui et un artiste, à propos de la chose du monde la plus insignifiante. Il n'en fallut pas davantage pour le mettre hors des gonds, et du premier coup il en vint aux mots les plus amers.

A l'Observatoire, on l'avait plaisamment surnommé le *Telescope à épines*.

Tout cela n'empêchait pas la valeur très-réelle de l'homme.

A l'époque où M. Thiers le replaça à la tête de l'Observatoire, il y eut un *tolle* général. Un personnage des plus influents alla même à Versailles trouver le chef de l'État pour lui représenter que la mesure prise allait faire rejaillir jusqu'à lui l'impopularité de l'astronome.

M. Thiers ne broncha pas.

— Vous avez raison, et je n'ai pas tort, répondit-il. Vous détestez le dehors, j'apprécie le dedans.

M. Le Verrier fut maintenu.

J'ai eu la curiosité de remonter aux origines de sa célébrité.

J'ai feuilleté les journaux de 1846, époque où il annonça à l'Académie la découverte par le calcul de la planète *Neptune*.

On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait que les affirmations de M. Le Verrier furent accueillies comme parole d'évangile.

Ce fut de toute part un déchaînement de quolibets. Nouvelles à la main, quatrains, couplets de revues turlupinèrent à qui mieux mieux l'inventeur de planètes.

On joua sur plusieurs théâtres des à-propos où M. Le Verrier, en costume de Mathieu Laensberg, recevait une pile de calembours sur le dos et chantait des rondeaux de circonstance.

Les journaux satiriques mêlaient la politique à ce vacarme.

« Puisque M. Le Verrier, disait l'un, trouve moyen d'y voir dans les ténèbres, il devrait bien chercher à découvrir ce que nos ministres font des fonds secrets. »

« On invente tous les jours des planètes, disait un autre. Des astres sur désastres. »

Et ainsi de suite.

Tout cela n'était ni bien spirituel, ni bien méchant.

Tout au contraire, il faut constater que M. Le Verrier a dû son renom exceptionnel à cette avalanche de railleries. Le ridicule, loin de tuer, comme on le prétend, est un vulgarisateur de premier ordre.

Grâce à ces boutades, le nom de Le Verrier, inconnu la veille, commença dès le lendemain à être propagé. Si la découverte du savant était restée dans les hautes et placides sphères du monde académique, il aurait poursuivi obscurément des travaux appréciés seulement d'un public spécial et restreint.

Ajoutons que l'on ne fut pas fâché alors de chercher à opérer, grâce à la planète Le Verrier, une diversion qui pût distraire un moment l'opinion publique, déjà fort menaçante.

Bref, M. Le Verrier eut toutes les chances.

Ce qui faisait dire à un de ses collègues de l'Institut :

— Ce Le Verrier! quel drôle de caractère! La fortune lui a toujours souri et il ne lui a jamais rendu un seul de ses sourires!...

Mais, aujourd'hui, on ne doit plus se souvenir que de l'éclat que les recherches patientes de ce prodigieux calculateur ont jeté sur la France.

Les hommes passent, les œuvres restent.

La fièvre électorale a commencé à s'emparer de tous. La chaudière politique entre en pleine ébullition.

Un aimable mystificateur en a profité pour placarder, dès l'autre jour, une affiche trompe-l'œil, destinée à appeler l'attention sur je ne sais quel marchand d'habits tout faits.

La chose débutait, comme une profession de foi, par cette apostrophe :

Français!...

Et la foule d'accourir.

Le truc est vieux. Il réussit toujours.

En 1848, les murailles furent couvertes d'un placard en haut duquel se détachait ce mot :

ÉLECTION

On approchait avec avidité.

Et on lisait :

ÉLECTION
de domicile
Très jolis appartements à louer
aux Batignolles
Quartier neuf
S'adresser. . . . .

Une autre affiche de même espèce était ainsi conçue :

NOMMEZ-MOI

Ce *nommez-moi* suffisait à arrêter net le passant, qui éclatait de rire ou grommelait de colère, suivant son tempérament, en voyant que le placard se terminait ainsi :

NOMMEZ-MOI
une maison qui vende meilleur marché
que
les magasins du ***

Vous le voyez, en fait de puffisme, rien de nouveau sous le soleil.

La reprise de la *Tour de Nesle* à l'Ambigu a, comme il fallait s'y attendre, donné naissance à plusieurs articles dont les auteurs ont entrepris de démontrer que Marguerite de Bourgogne a été odieusement calomniée.

Quelques-uns même sont allés jusqu'à affirmer que cette reine dont on a injustement médit, fut un modèle de pureté angélique.

Il devait en être ainsi. C'est dans les habitudes littéraires du jour, et nous avons des gens qui ont inventé une profession toute nouvelle. On pourrait les appeler les *réhabiliteurs*.

Le réhabiliteur est un spécialiste qui n'a besoin, pour se faire un semblant de nom, ni d'imagination ni de savoir. La recette est bien simple.

Vous cherchez dans l'histoire vulgaire un personnage qui ait laissé une mémoire bien odieuse, bien universellement flétrie. Par exemple, vous prenez Néron, Tibère ou Caracalla; Agrippine ou Messaline, si vous voulez travailler dans l'ancien. Il ne s'agit plus que d'exécuter des variations fantaisistes, non pas sur, mais contre les airs connus.

On comprend facilement que du premier coup on fasse retourner le public, lorsqu'on commence un article par ces mots :

— Néron, cette nature tendre et sympathique...

Ou bien par ces autres mots :

— Messaline, cet ange du foyer impérial...

Le réhabiliteur n'en demande pas davantage. Pourvu que les badauds s'attroupent, il a atteint son but. Peu lui importe après cela qu'on bafoue ses sophismes, qu'on se rie de ses argumentations puériles, mais déshonnêtes. Le public s'occupe de lui, c'est tout ce qu'il lui faut; il a conquis la notoriété du premier coup. Son rêve est réalisé.

Autrefois, pour parvenir au même résultat, on prenait la voie de l'éreintement. On traitait Racine de polisson et Molière de crétin surfait.

Mais l'éreintement a été pratiqué sur une si vaste échelle qu'il ne peut plus étonner personne. Toutes les gloires y ont passé, tous les génies ont subi sa bastonnade. Ereinter est devenu banal quand même et en dépit des plus furibondes violences.

Voilà pourquoi le réhabiliteur est né. Simple changement de batterie. Du moment où l'on ne pouvait plus se faire connaître en traînant les grands hommes dans la crotte, il fallait essayer d'obtenir la célébrité en hissant les gredins sur des piédestaux.

Les extrêmes se touchent.

Le réhabiliteur ne s'en tient pas à l'histoire. Il opère sur tous les terrains.

C'est lui qui, après avoir prouvé que Marat fut un philanthrope, chante la gloire des impressionnistes en peinture. C'est lui qui, en littérature, vous démontrera que le marquis de Sade est un moraliste incompris. Il en a pour tous les goûts, pour tous les sexes, pour tous les temps.

C'est ta faute, public trop naïf. Si tu n'avais pas fait une réputation au premier qui te berna de la sorte, les imitateurs n'auraient pas continué.

Au lieu de cela, tu as eu la bonhomie de retourner la tête et de t'arrêter. C'est tout ce qu'ils voulaient, et ils continuent leur petit commerce.

Mais cela aura un terme tout de même, et il faudra bien qu'ils finissent, quand ils auront canonisé tous les noms flétris, quand ils auront imprimé que c'est Abel qui a eu tous les torts contre Caïn; que Marguerite de Bourgogne fut une chaste épouse trompée par son mari, et que Mme Lafarge a prolongé les jours du sien à force de soins assidus.

〰 Un cri d'alarme a retenti, cri qui a eu un douloureux écho dans le monde artistique.

On a prétendu que la *Leçon d'anatomie*, ce chef-d'œuvre de Rembrandt, est en train de tomber en poussière à la suite d'un rentoilage maladroit.

Il y a là une exagération ridicule.

Nous avons vu la *Leçon d'anatomie*, l'année dernière, elle était encore en parfait état de conservation; et si, depuis, quelque détérioration imprévue s'est produite, elle ne peut avoir la portée qu'on lui a attribuée à tort.

Les Hollandais ont pour leurs chefs-d'œuvre un culte jaloux. C'est leur orgueil national. Croyez bien qu'ils n'auraient pas laissé aller les choses au point que l'on dit sans se hâter d'y porter remède.

La semaine dernière, encore j'ai visité plusieurs musées de Hollande. Ils sont, en général, mal aménagés, la lumière y manque, les tableaux y sont à l'étroit, mais la surveillance y est incessante. Si vous avez le malheur de vous approcher un peu trop près, un gardien accourt effaré. Des inspecteurs viennent tous les mois constater l'état des toiles, et la précaution va, pour quelques-unes, jusqu'à les mettre sous des glaces aussi tutélaires que déplorables. Donc, la nouvelle donnée n'est ni vraie ni vraisemblable.

Nous voudrions pouvoir en dire autant de certains de nos tableaux du Louvre, du *Naufrage de la Méduse*, par exemple, et des Léopold Robert, dont il ne restera bientôt plus rien. Peut-être ferions-nous bien d'aller demander aux Hollandais leurs secrets de conservation, au lieu de les accuser injustement.

〰 A propos de Rembrandt, un mot authentique que j'ai entendu à Amsterdam, l'autre jour.

C'était devant l'immortelle *Ronde de nuit*.

Un peintre local était occupé à la copier avec la plus consciencieuse médiocrité.

Arrive un trio bourgeois, le mari, la femme et la fille. Des Français, hélas! je suis forcé de le constater.

Le trio regarde le chef-d'œuvre d'abord, la copie ensuite.

Et le père de dire à sa fille d'un air capable :

— Tu vois, la copie est tout à fait la même chose. Seulement on trouve l'autre mieux, *parce que Rembrandt est connu* (!!!).

〰 Les journaux ont annoncé ces jours-ci qu'Offenbach venait de livrer au Théâtre-Lyrique la musique du premier acte des *Contes d'Hoffmann*, métamorphosés en opéra fantastique.

C'est à l'Odéon, sous la direction d'Altaroche, que les *Contes d'Hoffmann* furent joués pour la première fois.

Dieu sait si les puritains se voilèrent la face! Une pièce à trucs dans le sanctuaire de la littérature classique! Abomination! ·

Car il y a des trucs, et en assez grand nombre, dans les contes fantastiques.

Le plus curieux et le plus difficile à régler fut celui de l'homme qui a perdu son reflet. Tant que le reflet subsistait, il fallait qu'à travers une glace sans tain un comparse reproduisît instantanément et fidèlement chaque geste de l'acteur qui était en scène, puis que soudain un voile invisible vînt s'interposer et supprimer la transparence.

On eut deux mois de répétitions rien que pour régler ces mouvements.

Autre détail d'une curiosité rétrospective :

Tisserant qui jouait le personnage du diable s'était à une certaine scène fabriqué des mains et une tête de cadavre d'un si effroyable réalisme qu'il ne se passait pas (ceci est à la lettre) une seule soirée sans que trois ou quatre femmes se trouvassent mal dans la salle.

La chose avait pris une telle régularité qu'au commencement de cet acte-là, un employé spécial était chargé d'apporter au foyer la boîte de secours destinée à ranimer les spectatrices trop sensibles.

Nous verrons si, en 1877, le beau sexe est aussi impressionnable qu'il l'était en 1851.

Je recommande à Vizentini la scène de l'évanouissement comme un précieux élément de succès.

Tisserant d'ailleurs est encore vivant, bien vivant, Dieu merci, et tout prêt à donner les indications nécessaires pour renouveler les émotions de jadis.

〰 Quel trait de mœurs!

Les faits divers d'un journal contenaient, lundi dernier, ces quatre lignes :

« Comme nous l'avions prévu, une foule énorme a profité hier de la fête de Montmorency pour aller visiter l'endroit où a été trouvé le cadavre inconnu. »

Les Français peints par eux-mêmes!

Vous représentez-vous les honnêtes familles qui se mettent en route pour passer un dimanche jovial et s'en donner à cœur joie!

Tandis que les demoiselles s'habillent, le papa qui est en train de mettre sa cravate de gala, leur crie :

— Décidément, nous irons à Montmorency. Ce sera charmant. C'est la fête du pays. Je vous payerai les chevaux de bois et je vous mènerai voir l'endroit où on a assassiné un homme la semaine dernière.

Suave mélange! Quel dommage que le cadavre ait été emporté, sans quoi la réjouissance eût été complète.

C'est le pendant de cet autre père disant le matin à ses enfants :

— Choisissez. Pour votre dimanche, aimez-vous mieux aller au bois de Boulogne ou à la Morgue?

Plus nous marchons, plus on semble prendre plaisir à attiser les curiosités malsaines.

Il ne peut pas se répandre dix gouttes de sang quelque part sans que les faits divers essayent de faire une célébrité à l'endroit humecté.

Dzing! boum! boum!... Vous croyez que c'est sur une grosse caisse que l'on tape?... Non. C'est sur un cercueil.

Les vilaines habitudes que nous prenons là!

〰 Autre exemple :

C'était dimanche, aux courses.

Un ami me prend à part. Et me montrant un monsieur qui batifolait le plus gaiement du monde dans un groupe :

— Vous voyez bien ce monsieur?

— Celui qui rit de si bon cœur?

— Lui-même.

— Eh bien?

— Eh bien, il a été, il y a quelque temps, chassé d'un des grands cercles de Londres, après avoir été pris en flagrant délit de vol au jeu.

— Ah! bah!... Il a la honte gaie.

Et le monsieur riait toujours. Et je vis pas mal de mains venir serrer la sienne.

Est-ce ignorance? Est-ce tolérance?... Ignorance?... La chose est difficile à admettre. Dans tous les cas, peut-être devrait-on, avant de donner la main à quelqu'un, s'informer un peu de ses antécédents. Tolérance?... Alors il serait véritablement ignominieux de penser que nous vivons dans un temps où il suffit de se déplacer pour refaire une virginité à son honneur flétri et où la réprobation se prescrit par un certain nombre de kilomètres.

Si nous y insistons, c'est que la légèreté avec laquelle on paraît oublier ce genre de méfaits encourage déplorablement les imitateurs.

Si l'on ne risque, en volant d'une certaine façon, que d'être contraint à un voyage d'agrément, si après avoir friponné d'un côté de la Manche, on est sûr d'être accueilli à bras ouverts de l'autre côté, c'est trop commode en vérité et trop tentant surtout pour messieurs les escrocs.

Quand le monde se décidera-t-il à faire un peu sa police lui-même?

〰 Concours Troyon.

L'éminent artiste se survit par une fondation destinée à encourager les jeunes paysagistes.

Je laisse à une plume compétente l'appréciation du concours même. Mais je me permets de trouver que les conditions dans lesquelles il s'impose ne sont pas de nature à produire de bien féconds résultats.

Si l'indépendance de l'inspiration est nécessaire dans un genre, c'est surtout dans le paysage.

On est frappé instantanément par un effet ou par un motif. On s'installe; on travaille d'élan, et c'est ainsi qu'on peut produire une œuvre d'un accent sincère.

Mais concourir par ordre! Être forcé de peindre une *entrée de forêt avec des animaux*, si l'on est touché par l'aspect d'une prairie ou par les bords d'une rivière fuyant à travers les saules!... Cela me paraît absurde.

Quand donc ceux qui instituent des concours se décideront-ils à respecter la liberté d'initiative des concurrents?

Quand cesseront-ils de faire de leur couronne un collier?

〰 La réception de M. Sardou (c'est lui qui l'annonce dans une lettre) est indéfiniment ajournée.

Le Vaudeville réclame tout le temps du nouvel élu.

L'Académie attendra.

Quant au discours qui bombardera M. Sardou immortel, il aura pour auteur M. Dufaure, l'homme de France qui se soucie le moins des choses du théâtre; M. Dufaure, qui se couche tous les soirs à huit heures pour se lever à quatre heures du matin.

Ainsi le veut la justice distributive de l'Académie.

Il semblerait plus logique de faire prononcer le panégyrique d'un auteur dramatique par un autre auteur dramatique, d'un historien par un autre historien.

Mais il y a une objection à laquelle vous ne pensez pas et à laquelle je n'avais pas songé non plus.

C'est Augier qui me l'a fait voir.

Comme je lui soumettais ma remarque :

— Forcer à dire du bien d'un collègue, c'est déjà dur, mais d'un confrère, ce serait féroce.

〰 Les petits mordent, a dit Gavarni.

J'en ai encore eu la preuve hier.

C'était le matin.

A la porte d'une maison où réside un établissement financier qui passe pour être très-véreux, on avait jeté sur le tas d'ordures un monceau de coquilles d'huîtres.

Passe un chiffonnier.

Il regarde alternativement le monceau et la maison.

Puis s'éloignant en secouant la tête :

— Faut croire qu'il y a eu une réunion d'actionnaires.

〰 On enterrait dernièrement un homme de lettres.

Parmi les assistants figurait le baron X..., connu pour les innombrables discours qu'il prononça sur les *tombes encore entr'ouvertes*.

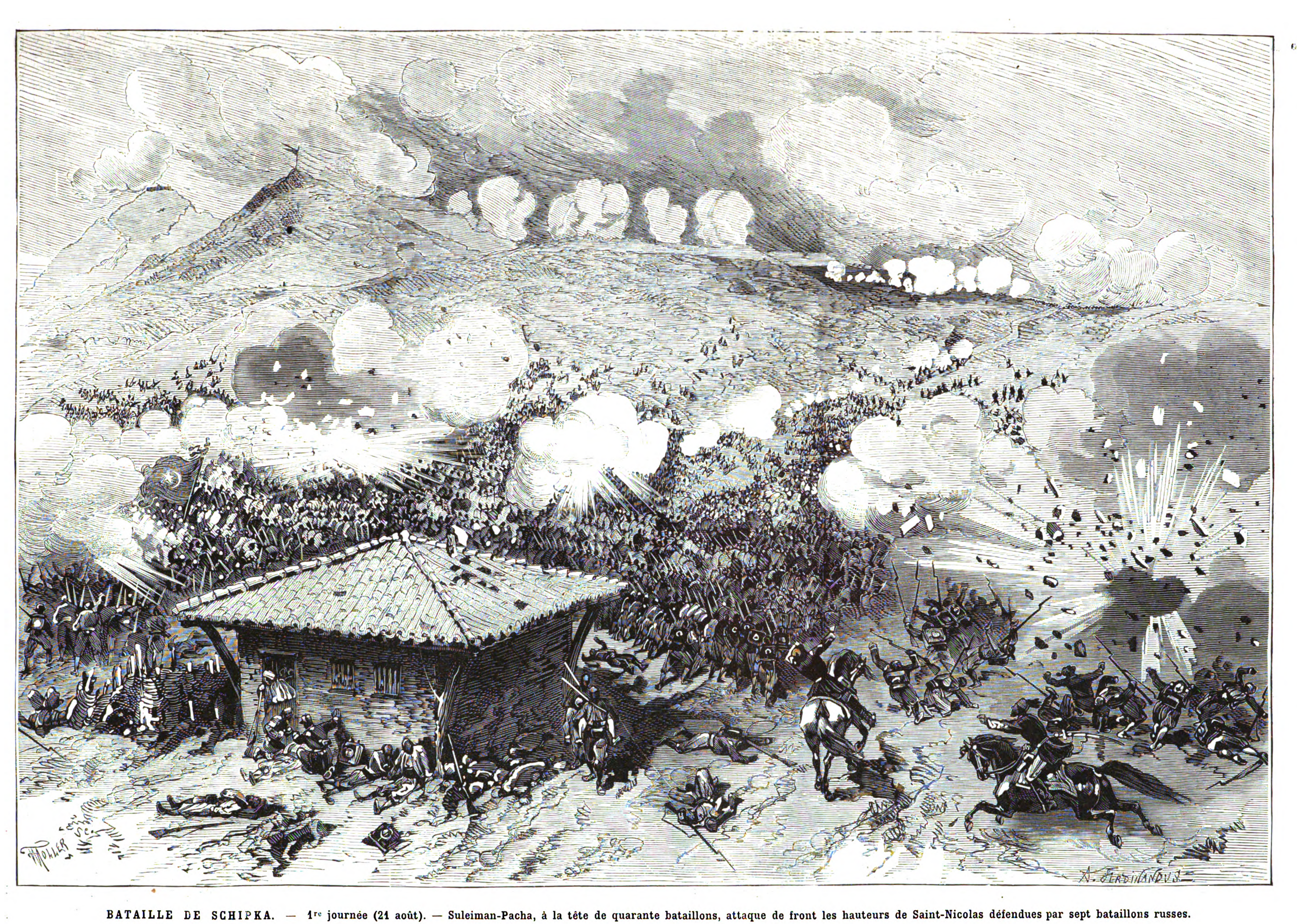
Mais cette fois l'orateur s'étant abstenu, voilà qu'à la sortie du cimetière, un croque-mort s'approche, et d'un ton de doux reproche :

— Monsieur le baron, il me semble qu'il y a bien longtemps que vous nous oubliez!...

PIERRE VÉRON.

BATAILLE DE SCHIPKA. — 3e journée (23 août). — Au galop les tirailleurs! — L'avant-garde de la brigade des tirailleurs du général Radietzsky arrive au galop sur les chevaux des cosaques et repousse les Turcs qui allaient couper la route de Gabrova. — (Dessin de M. Férat, croquis de M. Dick.)

BATAILLE DE SCHIPKA. — 5e journée (25 août). — Mort du général Derojinsky. — (D'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



BATAILLE DE SCHIPKA. — 1re journée (21 août). — Suleiman-Pacha, à la tête de quarante bataillons, attaque de front les hauteurs de Saint-Nicolas défendues par sept bataillons russes.
Explosion de deux fougasses chargées de pierres. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

LA GUERRE

En Europe

La lutte terrible entamée à Schipka continue toujours au milieu d'alternatives de victoires et de défaites aussi sanglantes les unes que les autres.

On trouvera dans la correspondance de M. Dick et dans les dessins que nous publions aujourd'hui de nombreux détails sur les épisodes importants de ces combats réellement épouvantables.

Voici les dernières nouvelles transmises par le télégraphe sur les autres points menacés :

Constantinople, 23 septembre.

Un télégramme de Mehemet-Ali, daté de vendredi, tout en confirmant la nouvelle de sa marche dans la direction de Biela, annonce que ses troupes se sont approchées des retranchements de l'ennemi. Le combat, engagé vers deux heures, n'a cessé que lorsque la nuit est arrivée.

Les pertes des Turcs ont été minimes comparativement à celles des Russes.

Du côté de Plevna, il nous vient une nouvelle importante. Une armée de secours s'était formée sur les derrières d'Osman-Pacha, sous les ordres de Chefket-Pacha. La dépêche suivante nous apprend que l'avant-garde de Chefket est entrée en contact avec l'armée de Plevna :

Constantinople, 23 septembre.

Un télégramme de Chefket-Pacha, du samedi 22, annonce que le général Ahmet-Hufzi-Pacha, avec un convoi de vivres et de munitions, est arrivé samedi à un village situé à deux heures de marche de Plevna, où il a rencontré 15 bataillons russes. Un combat d'artillerie s'est engagé.

Les Russes ont dû reculer.

Ahmet-Hufzi-Pacha a fait savoir à Osman qu'il continuerait le lendemain sa marche en avant.

Comme il sera bien difficile à l'armée russe devant Plevna de détacher des forces suffisantes pour opérer contre Chefket-Pacha, il est probable que l'avant-garde de ce général, commandée par Ahmet-Hufzi-Pacha, ne tardera pas à opérer sa jonction avec les troupes d'Osman-Pacha.

—

En Asie

Toujours peu ou point de nouvelles intéressantes.

Voici la dernière dépêche :

Londres, 22 septembre.

D'après une dépêche de l'agence Reuter, datée d'Erzeroum, le 19, un nouveau corps russe, fort de 20,000 hommes, serait arrivé le 15 à Alexandropol, et ce corps serait destiné à renforcer l'armée du général Loris Melikoff.

NOS GRAVURES

LES BATAILLES DE SCHIPKA

Nous extrayons de la volumineuse correspondance de M. Dick les quelques détails qui suivent ayant rapport aux gravures que nous avons choisies dans ses nombreux documents et que, vu l'époque tardive de leur publication, nous ne pouvons développer davantage. L'intérêt puissant qui s'attache à ces combats, comme à ceux de Plevna, que nous avons au grand complet, et que nous publierons prochainement, sera notre excuse auprès du public. La mort de M. Thiers, le voyage du Maréchal, etc., etc., intéressant plus particulièrement la France, nous n'avons pas hésité à réserver à ces faits la place consacrée d'ordinaire aux événements d'Orient.

Gor-Studen, 27 août, minuit.

Aujourd'hui, la fusillade des Turcs autour de Schipka s'est de beaucoup ralentie. Après avoir été chassés les jours précédents des trois mamelons d'où ils dominaient l'intérieur du camp russe, les Turcs changèrent de tactique, et, descendant de plus en plus vers la vallée de la Yantra, s'établirent sur des pentes boisées qui font face à la route de Gabrova, qu'ils couvrent de leurs feux nuit et jour. Cette nouvelle tactique est d'autant plus gênante que les nombreux convois de vivres et de munitions qui montent constamment au fort sont obligés de passer sous leur feu.

CONVOI DE VIVRES ET D'EAU

Il en est de même pour les paysans bulgares qui, au nombre de plus d'un millier, sont occupés à monter dans de petits barils portés à dos d'âne ou dans des jarres en terre l'eau, qui fait totalement défaut à la garnison de Schipka. A chaque instant un homme ou un cheval tombe tué ou blessé. Malgré ce passage périlleux, l'approvisionnement s'accomplit assez rapidement, et l'on a déjà monté suffisamment de cartouches pour empêcher les défenseurs de Schipka de se trouver dans la situation critique où ils furent réduits le 25 août.

LE RÉGIMENT DE BRIANSKY

Ce jour-là, principalement, les soldats du régiment de Briansky et de la légion bulgare, qui défendaient l'ouvrage appelé la Lunette turque, se trouvèrent sans cartouches, vers les deux heures de l'après-midi. Le feu cessa, car on n'avait aucune réserve. Enhardis par ce silence, les Turcs se lancèrent avec la plus grande audace à l'assaut de cette importante position. Déjà ils touchaient le sommet, quand les Russes, sortant de leurs retranchements, firent pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres, des troncs d'arbres, etc., qui les firent rouler au bas du ravin d'où ils étaient sortis. Quelques audacieux qui avaient escaladé le plateau furent percés à coups de baïonnettes et allèrent rejoindre leurs camarades.

Pendant une heure, les Russes se défendirent avec ces étranges projectiles; un moment même les grosses pierres leur faisant défaut, ils jetèrent sur les Turcs des fusils cassés, des mottes de terre, leurs cartouchières qu'ils avaient remplies de petites pierres, etc. Néanmoins, les Turcs, excités par leurs officiers, qui déployaient la plus grande valeur (l'un d'eux même, grièvement blessé, s'était cramponné à une racine, à mi-chemin du plateau, et appelait ses hommes), allaient s'emparer de l'ouvrage, quand un immense hurrah! parti des redoutes voisines, signala l'arrivée de l'avant-garde des tirailleurs de Radietzsky.

Les Turcs, il faut leur rendre cette justice, ont montré dans toutes ces attaques une audace et une ténacité remarquables. Le jour de la première attaque de front, le 21 août, Suleiman-Pacha s'avança avec ses quarante bataillons disposés en colonnes, comme pour la parade, tambours et musique en tête. Il voulait sans doute terrifier la faible garnison de Schipka par cet écrasant déploiement de forces. On sait qu'il n'y réussit guère, malgré dix assauts furieux et successifs. Dans la nuit qui suivit cette bataille, les Turcs faillirent néanmoins s'emparer de la redoute de Saint-Nicolas. Vers les dix heures du soir, une forte colonne se dirigea silencieusement vers les ouvrages russes; déjà les premiers assaillants portaient la main sur le parapet de la redoute pour l'escalader, quand les sentinelles, grâce au clair de lune, les aperçurent, donnèrent l'alarme, et une vive fusillade nettoya presque immédiatement les approches de cette position.

Gabrova, 26 août.

Voilà six jours que l'on se bat sans repos ni trêve, les engagements continuant pendant la nuit à la clarté de la lune. Autant la défense est tenace, autant l'attaque est furieuse et violente. Comme me le faisait remarquer un officier russe, l'issue de cette lutte homérique dépend de la première des deux armées à laquelle la fatigue fera tomber les fusils des mains.

. . . .

Après sa brillante mais infructueuse expédition sur Ienizara et Eskizara, le général Gourko s'était retiré avec une partie de son corps d'armée dans le défilé d'Hankioï, et avait occupé la hauteur de Parovci, au milieu de la passe; de son côté, le duc de Leuchtenberg, avec l'autre partie de ses troupes, avait reculé sur Kazanlick et de là sur Schipka.

Le 20, au point du jour, l'on voit sortir de la forêt d'Hankioï de sombres et profondes colonnes, dont les premiers rayons du soleil levant font étinceler les baïonnettes et que précède une nuée d'irréguliers. Bientôt l'on entend la fusillade s'engager au pied de la montagne entre l'avant-garde turque et les quelques compagnies bulgares chargées de défendre le village de Schipka. Après quelques heures de défense, les Bulgares se retirèrent sur la montagne, après avoir fait subir des pertes nombreuses à l'ennemi, grâce aux nombreux massifs et murs qui abondent dans ce village, auquel les Turcs mirent immédiatement le feu. Les nombreuses colonnes de flammes et de fumée qui s'élevèrent en tourbillonnant vers les sommets des hauteurs apprirent aux Russes la destruction de cette charmante et pittoresque localité. Les Turcs s'établirent en arrière de ces ruines et adossèrent leur camp contre trois gigantesques tumulus en terre, affectant la forme de trois immenses taupinières, à l'endroit même où les troupes du général Gourko avaient campé en juillet dernier, il y avait juste un mois. Tout faisait présager une attaque pour le lendemain que les Russes attendirent tranquillement en faisant toutefois bonne garde.

ATTAQUE DU FORT SAINT-NICOLAS

Le 21 août, en effet, au matin, un grand mouvement se manifesta dans le camp turc, les quarante bataillons se formèrent en colonnes d'attaque, et à neuf heures s'engagèrent avec la plus grande résolution sur la route escarpée qui commence à la sortie du village de Schipka. Les deux premiers tiers de la montée s'accomplirent assez facilement. Les Turcs, protégés par la montagne, étaient à couvert du feu de l'artillerie et refoulaient devant eux les tirailleurs ennemis. Mais une fois arrivés sur un petit plateau où se trouve une auberge en construction, leurs colonnes furent obligées de s'avancer sur un terrain entièrement nu et découvert. Trois redoutes et de nombreuses tranchées commandaient ce point; la plupart des canons qui armaient ces ouvrages se composaient des pièces abandonnées par les Turcs en ce même endroit, et ce fut avec leurs propres projectiles qu'on leur souhaita la bienvenue. Leurs premiers rangs tombèrent littéralement fauchés sous cette véritable pluie de fer. En même temps d'effrayantes explosions se firent entendre sur toute la longueur du chemin occupé par les Turcs. C'étaient les nombreuses fougasses dont les Russes avaient parsemé la route, auxquelles on avait mis le feu au moyen de l'électricité et qui anéantirent des bataillons entiers en faisant voler en l'air une pluie de pierres et de débris humains.

Malgré ces pertes effrayantes, les Turcs renouvelèrent dix fois leur attaque insensée, arrivant chaque fois jusqu'au pied des redoutes en colonnes profondes et serrées, dans lesquelles les obus, tirés à bout portant, ouvraient de larges et sanglantes ruelles. A la nuit, les pachas ordonnèrent la retraite, laissant plus de 5,000 cadavres sur les pentes de la montagne.

Le 22, l'attaque recommença avec la même rage; cette fois cependant les Turcs, avertis par leur mésaventure de la veille, n'attaquèrent plus de front, mais se glissant le long des pentes boisées du mont Berdek qui se trouve à droite des hauteurs de Saint-Nicolas, cherchèrent à tourner la gauche des Russes; bien que mitraillés et fusillés à outrance, ils renouvelèrent leurs tentatives toute la journée et fort avant dans la nuit, quand arrivèrent les premiers renforts, composés des trois bataillons du régiment de Bréantsky; ces troupes fraîches, se portant immédiatement en avant, refoulèrent les Turcs en arrière.

Pendant la nuit et la journée, de nombreux renforts arrivèrent à Suleiman-Pacha de tous côtés, même de Schoumla et de Lortcha, et le 23, il recommença l'assaut avec une force énorme, s'élevant à 100 bataillons d'infanterie. L'attaque fut générale et conduite avec la plus grande intelligence. La moitié des colonnes turques s'avança pour tourner la gauche des Russes; pendant ce temps, le reste de leurs forces s'étaient dirigées à gauche de Schipka, vers le petit village de Senoro, situé à deux kilomètres de distance, au pied des Balkans, et là, prenant un petit sentier à peine tracé, par où s'était enfuie l'ancienne garnison de Schipka, s'engagèrent dans les montagnes boisées qui font face au flanc droit des Russes, afin de tourner également la position ennemie de ce côté, de se réunir en arrière avec les forces venant du mont Berdeck, et de couper ainsi les communications des redoutes avec Gabrova.

Sur les hauteurs de gauche s'élèvent trois petits mamelons où les Turcs installèrent leur artillerie de mon-



tagne, dont le tir plongeant atteignait tous les points de la vallée où campaient les Russes. En même temps des colonnes d'attaque s'avançaient de tous côtés. Pour tenir tête à ces cent bataillons, les Russes n'en avaient que dix à leur opposer. Pendant toute la moitié de la journée, ces braves soldats, accablés de fatigue par quarante-huit heures de lutte sans repos ni trêve, résistèrent aux Turcs dans une proportion de un contre dix. Malgré leurs efforts, les Turcs s'avançaient de plus en plus des deux côtés sur leur objectif, c'est-à-dire sur la route de Gabrova. Le général Derojinski voyait avec rage ses soldats tomber un à un autour de lui et interrogeait du regard les montagnes dominant Gabrova, par où le général Radietzky devait arriver avec des renforts.

Dès qu'il avait reçu la nouvelle de la première attaque des Turcs, le commandant du 14e corps avait quitté Tirnova en toute hâte, emmenant avec lui la brigade de tirailleurs du général Kwiatchynski, composée des 13e, 14e, 15e et 16e bataillons, et en ordonnant aux autres troupes disponibles de le suivre au plus vite. Malheureusement, la température était des plus accablantes; il régnait une véritable chaleur sénégalienne; le thermomètre marquait au soleil jusqu'à 61 degrés centigrades et à l'ombre 45 degrés. On ne pouvait marcher pendant la journée. Les tirailleurs arrivèrent à Gabrova dans la nuit du 22 au 23.

AU GALOP, LES TIRAILLEURS!

Le 23, le général Radietzsky, apprenant que le combat avait recommencé avec encore plus de violence que les jours précédents, repartit en toute hâte de Gabrova. Au moment où il allait s'engager dans la montagne, nous rencontrons un officier d'ordonnance qui descendait la pente à bride abattue sur son cheval blanc d'écume. « Vite, mon général, s'écrie-t-il en apercevant le général Radietzsky, nous ne pouvons plus tenir, les Turcs vont couper la route. » Le cas était pressant, pas une minute à perdre; mais le général Radietzsky n'était pas homme à s'embarrasser pour cela. Aussitôt il fait poser les sacs à terre par son avant-garde, et la fait monter sur les chevaux de plusieurs sotnias de cosaques qui étaient campés en cet endroit. Cette avant-garde gravit les pentes au galop, les soldats piquant les chevaux de la pointe de leurs baïonnettes pour les faire aller encore plus vite. Plus nous avançons et plus nous rencontrons de nombreux convois de blessés qui redescendent vers Gabrova. Au loin retentit une canonnade formidable dont les échos répercutent les roulements. Par instants, quand l'artillerie se tait, nous entendons crépiter une fusillade enragée; du haut des montagnes nous voyons ondoyer de vastes panaches d'une fumée blanchâtre.

En approchant des positions russes on distingue à droite et à gauche des colonnes de nizams se glissant à travers les taillis d'où jaillissent une foule de petits flocons de fumée, et cherchant à couper la route sur laquelle quelques-uns de leurs tirailleurs avancés se sont déjà installés. En ce moment arrive notre avant-garde. Les tirailleurs se jettent immédiatement à bas de cheval, et laissant leurs montures aux mains des quelques cosaques qui les ont guidés, se lancent à la baïonnette sur l'ennemi. Devant cette attaque furieuse et imprévue, et croyant à l'arrivée de plus nombreuses forces, les Turcs se replient à droite et à gauche, sur leurs positions du matin, d'où ils dirigent toute la nuit sur le camp un feu d'enfer. Aucun point n'est à l'abri de leurs balles et de leurs obus. Un blessé, que soignait un chirurgien, est de nouveau frappé dans les bras de celui-ci pendant le pansement; les balles tombaient jusqu'au milieu des feux où cuisaient les cosses de maïs qui depuis trois jours constituaient l'unique nourriture des soldats.

Le 24 au matin, le général Radietzky, ayant reçu en renfort la 1re brigade de la 14e division, et pouvant disposer de vingt bataillons, prend à son tour l'offensive et attaque avec ses tirailleurs les trois petites collines d'où les Turcs harcelaient notre droite et dominaient le camp avec leur artillerie. Cette première attaque est repoussée; appelant alors à lui deux compagnies du régiment de Jitomirski, le général s'élance de nouveau en avant et s'empare de la colline de gauche; puis, faisant arriver en renfort deux autres compagnies du même régiment, il se jette sur la hauteur du centre et l'enlève également; devant ces deux attaques impétueuses, les Turcs se hâtent d'abandonner leur dernier mamelon en en retirant leur artillerie. Par cette action hardie, le général avait délivré le camp de cette fusillade plongeante; déjà les Turcs avaient évacué les pentes boisées du mont Berdek en y laissant seulement quelques Tcherkess en tirailleurs. Malheureusement, ce jour-là, le brave général Dragomiroff fut grièvement blessé à la rotule.

MORT DU GÉNÉRAL DEROJINSKY

Le 25, les deux régiments de Mensky et de Volinsky arrivèrent de nouveau : mais ce jour-là les Turcs n'attaquèrent plus en colonnes profondes, et se contentèrent d'envoyer de nombreuses chaînes de tirailleurs dont la fusillade meurtrière nous causa des pertes sensibles. A neuf heures du matin, le général Derojinsky reçut une balle dans la région du cœur qui l'étendit raide mort. Cet officier supérieur est universellement regretté et laisse sans ressources une nombreuse famille que le czar, avec sa bonté habituelle, a promis de prendre sous sa protection.

Le 26, le feu de tirailleurs a recommencé à six heures du matin, pour durer jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi. Les Turcs se sont retirés un peu en arrière et paraissent vouloir se fortifier sur les hauteurs environnantes.

Voilà sept jours qu'on se bat sans repos ni trêve sur ces hauteurs. On n'a pas eu le temps de relever les nombreux cadavres qui gisent dans tous les plis des montagnes et qui répandent au loin une odeur infecte. Les Russes ont perdu de 1,000 à 1,200 blessés, dont 30 officiers. Le chiffre des morts n'est pas encore connu, mais il doit s'élever de 400 à 500. Quant aux Turcs, leurs pertes sont effroyables et plus que décuples, surtout pendant les trois jours où ils eurent beaucoup à souffrir de l'effet des fougasses et des obus sur leurs masses profondes et serrées. Les trois autres défilés de Travna, au-dessus de Maglis, de Hankloï et d'Elena, sont toujours en notre pouvoir.

N. B. — Nous publions, en même temps que ces émouvants épisodes de la guerre, un plan très-détaillé et fort exact du passage de Schipka.

Théâtre-Historique

LE RÉGIMENT DE CHAMPAGNE

Une de nos gravures est consacrée au grand ouvrage militaire que M. Jules Claretie vient de faire jouer au Théâtre-Historique. Notre collaborateur Charles Monselet a rendu compte de la pièce nouvelle; nous n'avons donc qu'à présenter notre dessin à nos lecteurs.

L'épisode choisi par M. Vierge est la *Défense de la ferme de Saint-Rémy*. C'est un des tableaux les plus émouvants que nous ayons vus au théâtre. Les chevaux, les soldats, les blessés, les morts, les coups de fusil, les grenades lancées à la main, les défenseurs du drapeau et l'incendie final présentent, dans une mise en scène réaliste et saisissante, un aspect des plus dramatiques.

Les scènes militaires et patriotiques ont toujours un véritable attrait pour le public français, et l'on comprend sans peine le grand succès qui a accueilli le *Régiment de Champagne*.

La « Corrèze »

On se rappelle l'émotion que causa en France la nouvelle que la *Corrèze* arrivait avec le choléra à bord. Heureusement, les mesures sanitaires furent prises d'une façon sérieuse et intelligente, et la terrible maladie n'est plus à redouter aujourd'hui. La quarantaine subie par le navire, qu'on supposait pestiféré, a fait disparaître toutes les craintes.

Nous venons de recevoir un croquis et une lettre qu'on lira ci-dessous.

L'envoi émane du navire même. La grande enveloppe qui contenait le dessin et la correspondance porte un large cachet bleu où sont écrits très-visiblement ces trois mots : « *Purifié à Toulon* ». Cette purification est faite au moyen de l'acide phénique, acide assez puissant, dit-on, pour effacer tous les germes cholériques qui eussent pu subsister

Cette opération suffirait à nous rassurer si nous n'avions pas des exemples nombreux fournis par de grands médecins démontrant que le choléra n'est pas contagieux.

Voici la lettre que nous venons de signaler :

Toulon, le 22 septembre 1877.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser en même temps que cette lettre une vue de « El Tor », point où le transport *la Corrèze* fut mis en quarantaine, le 25 août dernier, à son retour de Cochinchine. Plusieurs journaux ayant exagéré, paraît-il, l'importance de l'épidemie de choléra qui s'est déclarée à bord, voici quelques renseignements exacts qui permettront de redresser ces erreurs.

Parti de Saïgon le 20 juillet dernier, le transport *la Corrèze* avait à son bord 830 passagers, équipage compris. Sur ce nombre, il y avait 98 malades alités.

Trois jours après notre départ de Saïgon, à l'arrivée à Singapoor, nous avions perdu un officier d'infanterie de marine, un soldat et un matelot, tous trois morts du choléra. Il nous fut donc interdit de communiquer avec Singapoor.

Malgré une traversée rapide de Singapoor à Suez, nous avions perdu, en arrivant dans ce port, 54 *hommes, dont* 32 *du choléra*.

A ce moment, l'état sanitaire du bord était excellent et tout cas de choléra avait disparu depuis longtemps déjà; néanmoins, il nous fut infligé une quarantaine de dix jours d'abord, puis vint une prolongation de dix autres jours, sur lesquels nous n'en fîmes que cinq heureusement.

Nous passâmes notre quarantaine à Tor ou El Tor, au pied de Djebel-Tor. Le dessin représente le campement que nous occupions tous les soirs à six heures jusqu'au lendemain matin à six heures; les malades seuls restaient à bord. Les premières tentes placées près du rivage sont celles qui étaient occupées par les délégués de la commission de santé et la compagnie de soldats égyptiens qui formaient la haie au débarquement et à l'embarquement.

La vue est prise du bord; les deux monts que l'on aperçoit sont les monts Sinaï et Horeb. Le Sinaï est celui qui se trouve à gauche de l'observateur; il présente deux sommets distincts. Le dessin représente fidèlement l'aspect du terrain. Il n'y aura donc rien à retrancher ni à ajouter. Du reste, tous les passagers de *la Corrèze* l'ont vu et attendent avec impatience le numéro du *Monde illustré* qui le représentera.

Je tiens à ce que vous ayez une primeur, si toutefois vous voulez bien l'accepter.

Nous arrivons aujourd'hui 21 septembre à Toulon. Nos décès s'élèvent à 63, *dont 32 cholériques*. Le choléra ne s'est plus montré depuis fort longtemps, et l'état sanitaire est excellent.

Agréez, etc.

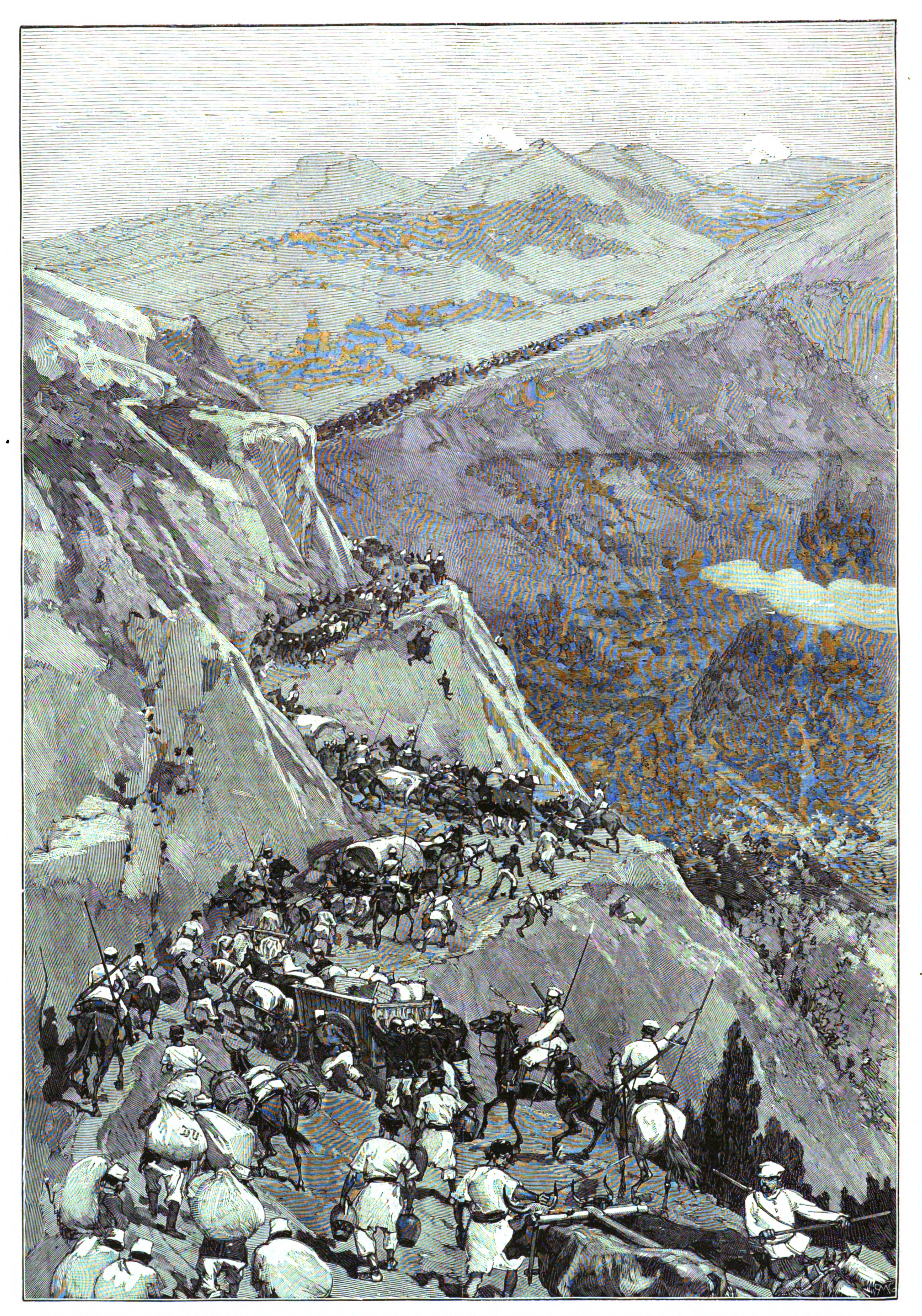
F. L.

Lieutenant d'infanterie de marine, à l'hôpital de Saint-Mandrier (Toulon).

Courrier du Palais

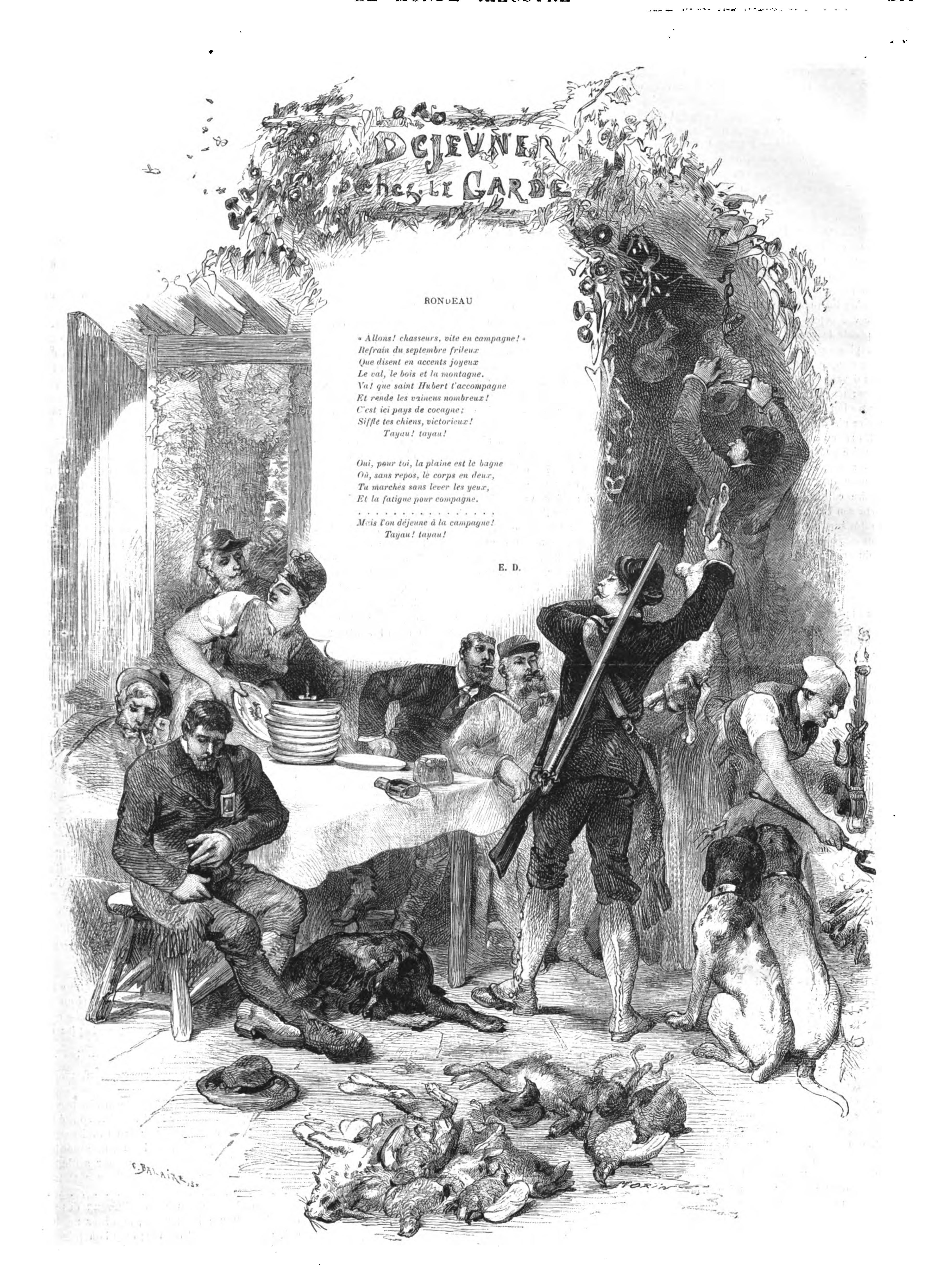
Un procès échoué. — Les préliminaires. — Acte de sagesse de deux plaideurs. — Histoire d'un propriétaire et d'une dame excentrique. — Les manies d'une locataire. — Dix visites par terme. — Entre honnêtes gens. — Formalités ridicules. — Les quittances sans timbre. — Avis important. — Une bande de voleurs. — Triste tableau. — Les procès de théâtre. — *L'Amour et l'argent*. — Le rôle d'Angèle. — M. Ballande a tort.

Il ne faut pas que je me borne à dire que la cause dont je vais vous parler n'a rien de particulièrement intéressant, il faut encore que j'ajoute que la cause n'existe pas juridiquement parlant. Elle est née dans le cerveau d'un demandeur, elle a donné lieu à des réclamations quelque peu comminatoires mais d'un caractère essentiellement privé, à des répliques, à des contre-répliques assez vives et même assez aigres, peut-être aussi à des correspondances sur papier timbré sous forme de sommations et contre-signées par des huissiers, mais enfin elle s'est arrêtée sur le seuil du palais, elle n'a pas dépassé la salle des pas perdus et n'a pas vu, par conséquent, le grand jour de l'audience. C'est fort heureux pour les parties intéressées qui ont eu la sagesse de s'en tenir à une transaction; mais le public y perdrait un utile enseignement et j'y perdrais, moi chroniqueur, l'occasion d'écrire, dan



LA GUERRE. — Bataille de Schipka. — 6e journée (25 août). — Convoi russe de vivres et d'eau montant sur les hauteurs sous le feu des Turcs.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Dick, notre correspondant spécial à l'armée russe.)



LES MOIS GASTRONOMIQUES. — Septembre. — Déjeuner chez le garde. — (Composition de M. Edmond Morin.)

mon courrier hebdomadaire, une trentaire de lignes, si la salle des pas perdus ne faisait pas partie de mon domaine. Trente lignes, par ce temps de disette qu'on appelle les vacances, c'est un préjudice considérable que je ne saurais me résigner à subir et je vais vous raconter tout simplement ce procès échoué.

Il était une fois un propriétaire, excellent homme, qui avait loué son premier étage à une dame âgée, fort riche, très-solvable, mais — comment dirai-je cela? — un peu *excentrique* et, surtout, douée d'une persistance dans ses excentricités qui ressemblait assez à ce qu'on appelle de l'entêtement. Cette locataire était fort aimable, du reste, elle causait bien elle aimait à causer, et les meilleures, les plus aimables relations s'établirent bientôt entre les deux familles. Le loyer était toujours payé, pas n'est besoin de le dire, intégralement, oui; mais exactement, non! — excentricité! La locataire ne donnait jamais que des acomptes de cent francs et, comme le montant du terme s'élevait à mille francs, il fallait qu'on lui rendît dix visites dans les trois mois, quarante visites par an — excentricité! « Cela me procure le plaisir de vous recevoir plus souvent, disait elle avec son plus gracieux sourire. » Le propriétaire donnait pour chaque acompte un reçu provisoire, et tous ces reçus devaient être échangés contre des quittances régulières; mais l'échange ne se faisait jamais. A quoi bon? Entre honnêtes gens, une parole vaut un écrit et la locataire n'avait jamais de temps à perdre pour ces formalités ridicules — excentricité! En vérité on aurait eu mauvaise grâce à s'en plaindre car, étant la principale intéressée, elle faisait preuve de confiance.

Malheureusement, une des manies excentriques de la locataire consistait à brûler elle-même son café, tantôt sur son balcon, tantôt dans sa chambre à coucher, tantôt sur l'escalier. Réclamations polies des locataires des étages supérieurs, représentations timides de la part du propriétaire, puis du propriétaire lui-même, injonctions du concierge, tout fut inutile, le café brûlait toujours, toujours! Le propriétaire désolé proposa une rupture à l'amiable du bail que l'on avait passé pour dix années; la locataire répondit le plus gracieusement du monde qu'elle se trouvait fort bien dans la maison et qu'elle n'avait à se plaindre de personne — excentricité! Il fallut, bon gré mal gré, en venir à une sommation avec menace d'un procès en dommages-intérêts, et alors la dame excentrique répondit qu'on était libre chez soi quand on payait son propriétaire et que, pour prouver qu'elle avait payé le sien, elle produirait les quarante et quelques reçus sur lesquels il avait omis d'apposer le timbre de 10 centimes exigé par la loi de 1871! — A quoi bon cette formalité ridicule, entre honnêtes gens? — Excentricité!

Le bon propriétaire aurait eu à payer au fisc environ 3,0 0 francs d'amende. Comme il est intervenu une transaction dont je ne connais pas les bases, je n'apprécie pas cette *excentricité* de la dame aimable dont il s'agit, mais je conseille sérieusement à tous mes lecteurs d'avoir toujours des timbres de quittances dans leur portefeuille. Un débiteur que l'on force à payer peut souvent aller loin dans sa mauvaise humeur, et nous en avons vu quelques exemples dans certains débats correctionnels.

La cour d'assises de la Seine a jugé cette semaine une bande de voleurs. Le chef de cette bande, Jean Bour, est âgé de dix-sept ans, et les plus vieux des voleurs qu'il avait sous ses ordres n'ont pas encore accompli leur dix-neuvième année. Bour indiquait à ses camarades les vols à commettre et payait aussi de sa personne. Bour et Viallard sont balayeurs, Schlegel est polisseur sur métaux, Debus et Hinnerscheld sont journaliers. Pendant le jour ils travaillaient tous régulièrement; pendant la nuit, ils pénétraient, à l'aide d'effraction, dans les greniers, dans les caves, dans les magasins, et mettaient la main sur tout ce qu'ils trouvaient : des peaux de lapins, du vin de Champagne, de la bière, du fromage, des œufs, des montres, de l'argent, des bijoux, des pistolets. Le plus souvent, les provisions de bouche étaient consommées immédiatement, un terrain vague donnant sur le cours de Vincennes servait de salle à manger à ces précoces malfaiteurs, qui m'ont paru n'avoir pas une idée bien précise de la gravité de leur situation, et qui pourtant ont entendu sans étonnement et sans émotion prononcer contre eux les peines des travaux forcés et de la réclusion. On se sent envahi malgré soi par un sentiment de commisération et de tristesse profondes en voyant ces visages imberbes, ces criminels ronds et roses, aux cheveux d'un blond pâle, ces physionomies placides, naïves même. Pas de forfanteries, pas de cynisme, mais aussi pas de honte, pas de regrets, pas de larmes. Ils avouent, mais on pourrait croire qu'ils racontent des faits auxquels ils ont été parfaitement étrangers. La bande avait naturellement ses receleurs; mais les époux Stein, qui étaient accusés de complicité pour recel, ont été acquittés.

MM. les directeurs de théâtre, MM. et Mmes les artistes dramatiques ne paraissent pas vouloir profiter d'une jurisprudence nouvelle qui attribue, pour leurs différends, compétence au tribunal civil; c'est toujours le tribunal de commerce qui statue sur les difficultés assez nombreuses que l'on voit éclore derrière le rideau. Mme Rose Lion est une jeune artiste dramatique qui a été engagée par M. Ballande, directeur du Troisième-Théâtre-Français, pour jouer les ingénues. Un beau rôle se présente, celui d'Angèle, dans une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *l'Amour et l'argent*, et M. Ballande, le directeur, d'accord en cela avec M. de Calonne, l'auteur de la pièce, distribue le rôle à Mme Rose Lion. Celle ci étudie, répète et elle est prête à jouer lorsque la clôture d'été a lieu; la représentation est renvoyée au mois de septembre. Comment se fait-il donc que Mme Rose Lion ne joue pas le rôle d'Angèle quand septembre est arrivé? M. Ballande prétend que la jeune artiste n'a pas obéi aux bulletins de répétition qui lui ont été envoyés les 6 et 9 août et qu'il a dû considérer son absence comme un refus de service, d'autant plus que Mme Rose Lion se trouve dans une situation intéressante tout à fait incompatible avec le personnage d'une jeune fille qui va se marier, ce qui rendait vraisemblable une asbtention volontaire. Mais Mme Rose Lion répondait que quand son directeur lui avait confié le rôle d'Angèle, quand il l'avait félicitée sur le talent dont elle faisait preuve aux répétitions, il savait qu'elle était la femme légitime de M. Bruner, qu'il n'ignorait même pas sa situation intéressante. Elle expliquait, en outre, qu'elle n'avait reçu le bulletin de répétition que le 12 août et qu'elle était revenue en toute hâte à Paris pour se présenter au théâtre le 14. Deux jours de retard suffisent-ils pour constituer un refus de service?

Le tribunal de commerce a donné pleinement raison à Mme Rose Lion-Bruner, en déclarant que le rôle d'Angèle lui a été retiré sans motifs légitimes, et en condamnant M. Ballande à 1,000 fr. de dommages-intérêts et à faire insérer à ses frais dans un journal de théâtre le texte de son jugement.

Voilà pourquoi Mme Rose Lion n'a pas créé le rôle d'Angèle dans *l'Amour et l'argent!* — Qu'on se le dise!

PETIT-JEAN.

L'HOMME EST ONDOYANT ET DIVERS

NOUVELLE

(Suite)

Là, nous trouvâmes au mouillage le plus coquet des yachts que pourrait rêver un Anglais migrateur; d'un faible tirant d'eau et si ingénieusement construit, gréé et arrimé, qu'il pourrait faire le long cours.

Nous embarquâmes, et quarante minutes après nous abordions à l'île en question.

Un véritable nid d'alcyons, cette île; pouvant tenter un ex-marin, ou un enragé chasseur de sauvagines; mais que tout homme, muni de son bon sens, et par conséquent craignant les rhumatismes et les influences marécageuses qui engendrent les fièvres intermittentes, se garderait bien d'habiter, durant huit mois de l'année, malgré ses beaux coups à tirer sur les palmipèdes.

L'île de la *Mouette* est ce bouquet de magnolias, de rhododendrons, de lauriers et de cèdres du Liban, que longent, le matin et le soir, les bateaux à vapeur qui font, sur l'Erdre, le service de Nantes à Niort.

De ce massif de verdures persistantes émerge un tout petit castel du quatorzième siècle, encore flanqué de ses quatre tourelles.

Quatre des Bretons formant l'équipage de la *Mouette* transportèrent mon misanthropique ami dans son logis.

Un bizarre et somptueux logis ce castel de la *Mouette*, encombré qu'il est d'œuvres d'art et des curiosités de tous les pays visités par celui qui l'habite.

C'est bien le cadre convenant à la hautaine et aristocratique personnalité de Jean de Préneuf.

Je ne vis d'abord de ce logis que la vérandah où ses matelots déposèrent Jean. Le couvert y fut dressé par un petit négrillon vêtu d'écarlate, ainsi que messire Satanas, et que suivait pas pour pas un molosse des Abruzzes, blanc comme neige. Taille et couleur formaient entre le chien et le groom un contraste agréable à l'œil, par la loi même des contrastes.

Sur un signe de son maître, il me présenta, pour m'y débarrasser le visage et les mains de la poussière de la journée, un large bassin de cristal de roche plein d'une eau parfumée.

Ensuite il rendit le même service à Jean.

Celui-ci fit un autre signe, et le petit noir apporta sur un guéridon des cigares, des pipes, un brasero, et enfin trois amphores; l'une pleine d'eau frappée, les deux autres pleines d'absinthe et de je ne sais quelle autre liqueur diabolique...

En forme d'invitation, Jean tendit la main vers les amphores.

— Merci... en fait d'absinthe et autres amertumes, celles de l'absence me suffisent.

Au lieu de la réponse ou de la question que j'attendais, Jean me sourit si tristement que toutes sortes de craintes me traversèrent l'esprit.

— Ah! çà, es-tu, par exception, novice libre à la Meilleraie?... Si oui, pour m'en avertir, fais la réponse fatidique des trappistes : — « Frère, mourir il faut!... »

Après quelques instants, et comme s'il eût eu à se violenter, Jean me dit :

— Depuis cinq ans je vis dans l'étroite observance du silence de la Trappe... Seul, toujours seul!... C'est ainsi que j'ai perdu non-seulement l'usage de la parole, mais les facultés expansives du cœur.

— Alors ma présence va t'importuner?

— Es-tu fou, Jacques?... reprit-il vivement.

Et s'élançant, comme s'il eût eu à me retenir, il retomba sur le divan; son entorse rappelait Jean au réalisme par excellence — la douleur — quoiqu'en aient dit les stoïciens.

— Ma foi non, je ne suis pas fou, répliquai-je en riant; mais seulement très-curieux de savoir à quoi ta transformation morale et physique est attribuable?... Car tu parlais à Clermont?... Sapristi! je t'ai dû trop de pensums pour l'avoir oublié!

— Tôt ou tard tu le sauras...

— Pourquoi plus tard et point à présent?

— Parce que le cœur ne se peut spontanément dégager de l'étreinte du malheur qui l'a rendu muet.

Et, ce disant, Jean me regardait fixement. Dans ses grands yeux enflammés, je crus voir moins d'effroi que d indécision; j'insistai donc avec entrain.

— Allons!... *Confiteor?*

— Non, plus tard...

— Nenni, à présent... Tu sais bien que « *l'occasion*
« *a tous ses cheveux au front... qu'une fois outtre passée*
« *vous ne la povez plus révocquer; qu'elle est chauve*
« *par le derrière de la teste et jamais plus ne se re-*
« *tourne...* »

— L'occasion, quoi qu'en dise Rabelais, entre nous reviendra, amenant l'expansion, mais à son heure...

Je ne pus entendre le reste de la réponse de Jean, assourdi que j'étais par la *darboulin*, sonnée en partie, comme il convient, par trois maîtresses trompes. Cette fanfare donnant le *la* à une meute invisible, j'oubliai *l'occasion* pour penser seulement aux chasses que me promettaient chiens et sonneurs. .

. . . .

Bien qu'arrosé des vins généreux des premiers crus de la haute Bourgogne, le dîner ne fut point gai, mais seulement exquis; exquis à faire donner, par Apicius, un *satisfecit* au maître coq de la *Mouette*.

Ici mon franc arbitre ouvre une parenthèse.

— Ne trouvez-vous pas, ami lecteur, qu'il se dégage, avec le bouquet de ces nectars bourguignons,



et en manière de bon conseil, ce vieux mot, français par excellence — *remembrance?* — Il rend active et *requérante* la mémoire du cœur, tandis que — *souviens-toi* — la laisse dans sa virtualité... Je reconnais devoir, moi, à ce beau commandeur, qui a nom *Chambertin*, la clairvoyance qui me faisait voir Luce admirant aux bords du Rhin le soleil couchant que je contemplais à travers les branchages des cèdres de la Mouette!

Ce magique tableau me semblait un réseau de feu dans lequel se mouvaient des oiseaux, et mes pensées, ailées comme eux : m'arracha t-il un soupir, un nom, une plainte peut-être?... je ne sais!

Toujours est-il que Jean répondit à mon inconsciente expansion.

— Mon cher, sache que dans le pays breton *espérer* et *attendre* sont synonymes.

— Tu es superbe, toi, avec ta linguistique!... Je voudrais bien te voir, le cœur plein d'amour, me dire si l'acception bretonne fera s'écouler plus rapidement les trois mois d'attente qui me séparent de Luce?... Sapristi! que l'attente est longue!...

— Rien n'est long de ce qui doit finir!

— Je le répète, tu es superbe dans ton indépendance, surtout en marchant sur les traces de Sancho Pança!

— Sans, toutefois, enfourcher son bourriquet et manger ses oignons crus, repartit Jean... J'ai les oignons en horreur... Enfin, dis-moi le *pourquoi* de cet ajournement qui te désole?

— Pourquoi!... parce qu'il a plu à Montaigne de décréter, dans un jour nébuleux, « *l'homme ondoyant et divers*, » et à Mme de Saint-Lyé de se ranger de cet avis!...

— C'est-à-dire que cette séparation est la *pierre de touche* devant prouver à la future belle-mère si deux amours sont au titre voulu pour faire un bonheur durable?...

... Elle agit avec une intelligente sagesse.

— Ta déduction, semblable à l'explication qu'elle m'a donnée, ne me convainc aucunement. Je me trouve fort à plaindre.

— Eh! tu n'as pas raison de te plaindre, toi!... Le bonheur te viendra! ..

Le crépuscule étant devenu la nuit, je ne pus apprécier la pensée de Jean que par le son de sa voix ; et l'intonation en était si profondément triste qu'elle me sembla voiler un sous-entendu douloureux.

Qu'est-ce qui pouvait assombrir sa vie?

J'estimais, moi, qu'en naissant, Jean avait été comblé de tous les biens enviables... Noblesse, intelligence, richesse, beauté, force, tout, jusqu'au charme attractif, lui avait été donné par surcroît ..

A bout de suppositions, pouvant logiquement motiver la tristesse que Jean manifestait comme malgré lui, je me dis : Il a le spleen!... affection bilieuse de laquelle manne et séné peuvent guérir. Thomas Diafoirus n'eût pas mieux conclu.

Un sifflet strident et prolongé, comme celui d'une locomotive qui se met en marche, coupa court à mes spéculations psycho-physiologiques.

— Éclaire, dit Jean au petit nègre, qui vint à son appel, et préviens Yves-Marie qu'il peut venir à l'ordre comme tous les soirs.

Celui-ci devait être aux écoutes, car il entra inopinément, ainsi que dans les féeries, pourvues de trucs ingénieux, apparaissent les djinns, les gnomes et tous autres diablotins.

Yves-Marie, type du Gaël, se tenait respectueusement, mais sans servilisme, devant le maître de la *Mouette*.

— Demain, après déjeuner, j'embarquerai, lui dit Jean.

— Pour longtemps, commandant?

— Peut-être... Tu es averti ; que tout soit prêt en conséquence.

Yves-Marie descendit les quinze marches du perron qu'abritait la vérandah, et il s'achemina vers la partie de l'île où la *Mouette* était mouillée.

— Cet homme est depuis longtemps à ton service?

— Ma foi, je l'ai toujours vu, si ce n'est au mien, du moins à celui de mon père, qui l'avait pris mousse à bord de la *Bellone*, un jour qu'il l'avait trouvé, orphelin et mourant de faim, sur un quai à Brest. Depuis lors, il a suivi mon père dans tous ses commandements. Il était maître de timonnerie lorsque j'arrivai aspirant sur le *Centaure*.

— Ce doit être un rude gars! dis-je à part moi.

Et puis tout haut :

— Il t'est dévoué, n'est-ce pas?

— Comme un caniche... et il nage de même... pour preuve, le sauvetage qu'il a fait de ton copain, dans la baie de Vincent Pinzon... C'était un soir, et bien peu s'en fallut que je ne servisse au souper de l'un de ces caïmans qui grouillent en si grand nombre dans cette baie, qu'ils y gênent les évolutions des pirogues.

Il faut croire que les nuages de la fumée fournie par l'excellent puros que Jean savourait, l'absorbait complétement, car je dus lui frapper sur l'épaule en répétant ma question :

— Combien durera ton absence?

— Tu veux dire la tienne?

— Aussi la mienne, s'il y a possibilité de faire suivre les lettres qui me doivent être adressées à Châteaubriant.

— Parbleu! rien n'est plus facile... préviens le receveur des postes de les renvoyer à son collègue de Paimbœuf d'abord, et à celui de Saint-Nazaire ensuite. Nous ferons escale là et là.

— Eh bien, c'est entendu; je suis ton hôte sur la terre et sur l'onde...

— Jacques, si tu n'as point sommeil, lis et fume, ou promène-toi, à ton aise... Quant à ton serviteur, il est tout *gremi*, dirait Yves-Marie, et il va se coucher.

J'en fis autant, moins pour dormir que pour trouver le moyen de capter la confiance du patron de la *Mouette*, afin d'apprendre par lui la cause de la tristesse intense de Jean de Préneuf.

Après le déjeuner, nous embarquâmes.

Jean avait tout prévu, tout combiné pour parfaire le confort de sa maison flottante, et l'on y était *bien*, au delà du sybaritisme le plus raffiné.

Vivre entre le ciel et l'eau, tandis qu'en fumant se déroulaient lentement à mes yeux des sites enchanteurs ou des scènes originales, ce m'était une ineffable volupté... Rien ne manquait à ces heures charmantes, pas même la mélancolie de l'absence et l'espoir suprême du retour!...

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : Reprise de *l'Éclair*, opéra-comique en trois actes de de Planard et H. de Saint-Georges, musique d'Halévy. — THÉATRE DE LA RENAISSANCE : Reprise de *la Petite Mariée*, opéra-comique en trois actes, de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Ch. Lecocq. — Vieilles affiches.

L'OPÉRA-COMIQUE est au règne musical ce que les serres tempérées sont au règne végétal. Le jardinier qui en a la direction doit s'étudier à n'y faire venir que certaines espèces mélodiques, celles qui ne pourraient prospérer dans les climats extrêmes de l'Opéra et des Bouffes. Quand ces principes de culture sont appliqués, tout va bien à l'Opéra-Comique, dont le public spécial est composé d'amateurs à tempérament moyen, ennemis des émotions trop fortes, curieux de jouissances délicates, mais faciles, et qui, pour tout dire, représentent la portion la plus spirituelle de la bourgeoisie parisienne.

Ces dilettantes aux nerfs si bien équilibrés applaudissent en ce moment *l'Éclair* d'Halévy (et je fais comme eux). Je les attends encore aux *Diamants de la Couronne*, à *la Perle du Brésil* et aux *Mousquetaires de la Reine*, qui sont des opéras-comiques dans la souriante acception du mot, et dont la remise à la scène est d'ailleurs prochaine.

L'Éclair est une œuvre appartenant à l'art le plus raffiné; la phrase mélodique y a souvent un tour exquis, et le travail de l'orchestre y est d'un intérêt soutenu. Rien d'outré pourtant, ni dans les parties élégiaques, ni dans celles où s'épanche une humeur plus franche et plus gaie. On n'y pleure pas à chaudes larmes et on n'y rit pas à gorge déployée; aussi considérez comme un miracle que ces teintes discrètes de sentiment, rapprochées de la sorte, ne produisent pas l'impression du gris. C'est qu'en effet une main habile a passé par là, et que la partition de *l'Éclair* se tient imperturbablement, et durant ses trois actes, dans le ton de la comédie-lyrique; entendez de la comédie de bonne société, souriante et réservée, sans lazzis, ni cris de mélodrame, et faite pour être jouée sur un tapis.

Combien de pages à citer, qui paraîtraient dans tout ce que leur originalité a d'incisif et de frappant, si on ne les savait par cœur : le grand air de Lionel, la villanelle en duo, l'air de Georges, le duo des deux femmes, l'orage qui sert de début au finale du premier acte!

Ce morceau surtout est remarquable à bien des égards, et la façon dont il est présenté est un chef-d'œuvre d'ingéniosité théâtrale. Pendant que la tempête gronde dans l'orchestre, pendant que nous voyons le fond de la scène illuminé par la foudre, Georges est là couché sur un canapé, se livrant le plus mollement du monde aux douceurs de la sieste.

Il ne se doute de rien. Bien mieux, il rêve tout haut de ses deux cousines, et au milieu du fracas des éléments déchaînés, nous l'entendons murmurer avec candeur :

{ A mes deux cousines
{ *Ré — ré mi — mi ré...*

{ Je pense toujours;
{ *Ré — ré mi — mi ré*

{ Les gentilles mines!
{ *Ré — ré mi — mi ré...*

{ Ce sont deux amours!
{ *Ré — ré mi — mi ré*

Ces *ré — ré mi — mi ré* dont l'innocent se berce, sont accompagnés par le bruit grandissant du tonnerre; et il y a dans ce contraste un effet de scène des plus saisissants qu'on ait jamais imaginés.

L'Éclair est chanté avec zèle par Stéphane, Nicot et Mlles Chevrier et Ducasse. Ils sont en costumes Louis XVI. Nous nous souvenons d'avoir vu dans les mêmes rôles, mais habillés à la mode du Consulat, Nicolini (alors simple Nicolas), Capoul, Mlles Caroline Duprez et Lemercier.

— En attendant *la Tzigane*, de M. J. Srauss, et pour faire suite à *Kosiki*, le théâtre de la Renaissance vient de donner une reprise de *la Petite mariée*.

La Petite mariée est une opérette passée à la benzine, et qui a perdu dans ce lavage l'argot et les plaisanteries salissantes qui longtemps ont fait l'agrément du genre. C'est presque un opéra-comique.

Aussi le *Monde illustré* en a-t-il publié, il y a deux ans, un des morceaux favoris, notes et paroles. La musique de M. Lecocq a plu à nos lecteurs autant qu'aux spectateurs de la Renaissance. Elle est de fait coquette et bien tournée, sans autre ambition que de picoter l'oreille d'honnêtes gens qui craindraient de dormir après leur dîner.

Berthelier, avec ses mines ahuries, a été la joie de cette reprise, et Mlle Jeanne Harding en a été la grâce et le sourire. Cette nouvelle venue, fraîchement échappée du Palais-Royal, pourra se faire à la Renaissance une place qu'elle devra, d'ailleurs, disputer à Mlle Granier.

— Samedi dernier, notre ami Noriac vous donnait un moment de gaieté en réimprimant quelques-uns de ces titres doubles, hétéroclites avec intention, disparates à plaisir, dont les pièces de l'ancien théâtre étaient affublées (*le Cadavre récalcitrant*, ou *le Fossoyeur dans l'embarras*; *le Tyran peu délicat*, ou *l'Enfant de cinq ans, muet, mais courageux*, etc.).

L'idée nous est venue, par contre-coup, de relever sur les vieux répertoires lyriques quelques-uns de ces intitulés à deux faces discordantes. Et voici ceux que nous avons trouvés, et que nous vous offrons comme spécimens d'une mode aujourd'hui perdue :

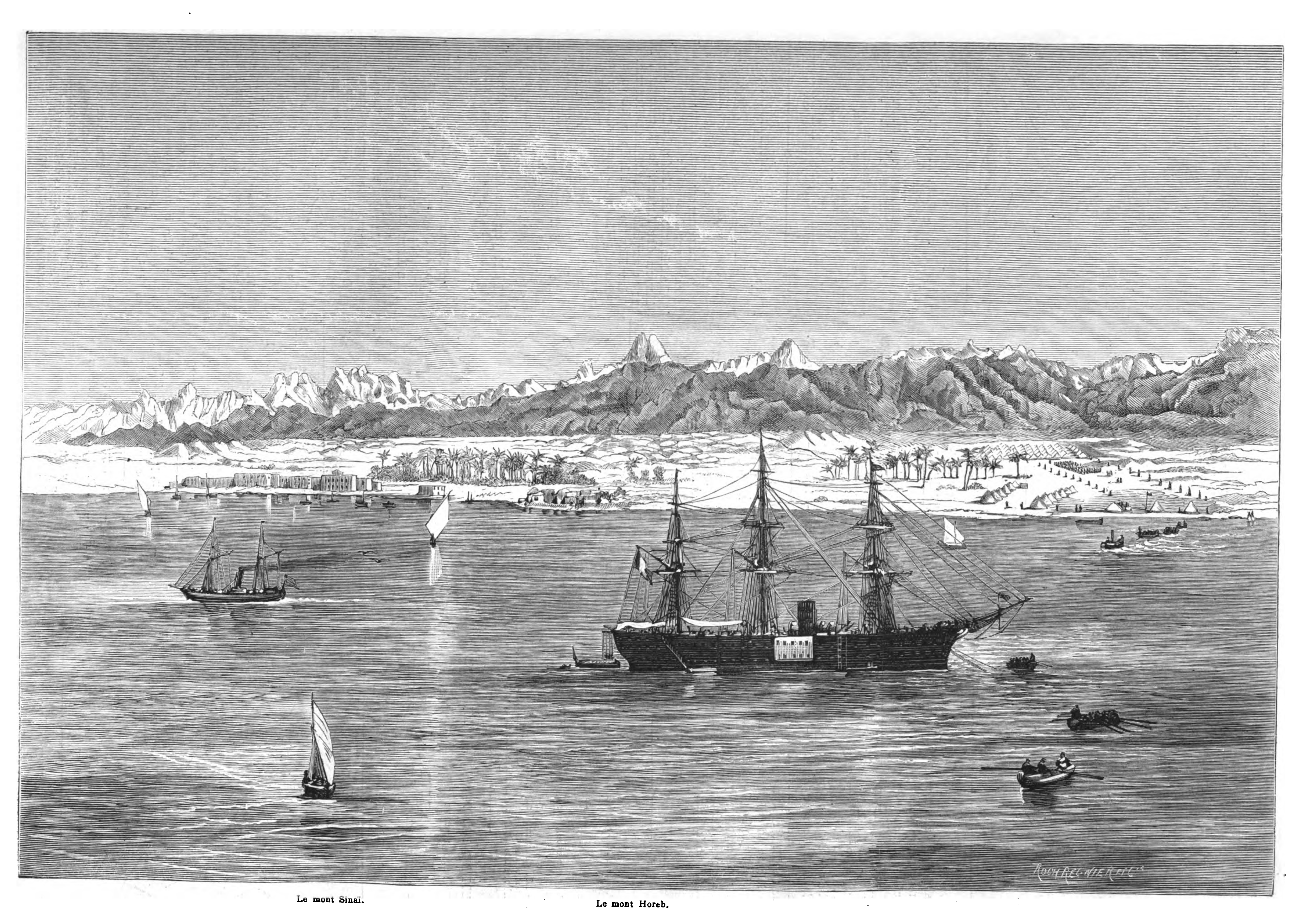
La Nièce vengée, — ou *les Petits comédiens*;
Les Jardins de l'hymen, — ou *la Rose*;
L'Ambigu de la folie, — ou *le Ballet des dindons*;





THÉATRE-HISTORIQUE. — *LE RÉGIMENT DE CHAMPAGNE*, drame militaire de M. Jules Claretie. — La ferme de Saint-Rémy.

(Dessin de M. Vierge).



Le mont Sinaï. Le mont Horeb.

LA QUARANTAINE DE LA « CORRÈZE » ayant le choléra à bord, à El Tor, dans la mer Rouge. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. F. L.)

Arlequin, écolier ignorant, — ou *Scaramouche pédant scrupuleux*;
Arlequin, baron allemand, — ou *le Triomphe de la folie*;
Tout pour l'amour! — ou *Juliette et Roméo*;
Ambroise, — ou *Voilà ma journée!*
Cange, — ou *le Commissionnaire de Saint-Lazarre*;
Alexis, — ou *l'Erreur d'un bon père*;
Zoé, — ou *la Pauvre petite*;
L'Heureux jour, — ou *les Cinq mariages*;
Rien de trop, — ou *les Deux paravents*;
Joconde, — ou *les Coureurs d'aventures*;
L'Inconnu, — ou *le Coup d'épée viager*;
Le Testament, — ou *les Billets doux*;
Fra Diavolo, — ou *l'Hôtellerie de Terracine*;
Zampa, — ou *la Fiancée de marbre*;
Giralda, — ou *la Nouvelle Psyché*;
Raymond, — ou *le Secret de la Reine*.
Etc ..

C'était un moyen comme un autre d'intriguer le pauvre monde et de forcer les passants d'entrer au théâtre.

Il y avait, paraît-il, des personnes curieuses qui ne regardaient pas à la dépense pour se faire expliquer comment un « testament » et des « billets doux », c'était la même chose; d'autres voulaient se rendre compte de l'identité prétendue entre le brigand « Zampa » et une « fiancée de marbre », ou bien entre le prénom « Ambroise » et l'exclamation « Voilà ma journée! »

Mais l'usage des doubles titres est passé (depuis *Raymond*, ou *le Secret de la Reine* — 1851). Cependant, l'année dernière, M. Vizentini a tenté de le restaurer au Théâtre-Lyrique en annonçant la reprise de *Giralda*, ou *la Nouvelle Psyché*.

La vérité est que les pièces modernes ont des titres courts, et autant que possible monosyllabiques, parce que le nom des comédiens prend une place considérable sur l'affiche.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Prière d'adresser les solutions et envois à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

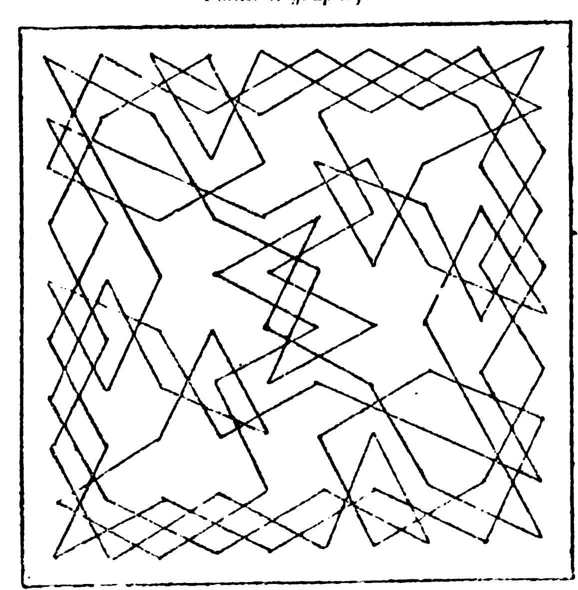
AVIS. — Afin que les mentions de solutions justes suivent toujours immédiatement l'énoncé desdites solutions, nous publierons, à l'avenir, les dix problèmes à la fois dans le numéro suivant.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 131 A 140

PARUS DANS LES Nos 1062 ET 1063

131 — APPLICATION DE LA MÉTHODE EULER SUR LE DAMIER POLONAIS

Solution graphique



PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

Légende :

1.	21.	40.	48.	42.	46.	47.	43.	24.	12.
6.	38.	49.	36.	44.	29.	19.	14.	11.	23.
7.	34.	9.	25.	4.	20.	30.	16.	13.	8.
35.	39.	15.	3.	22.	10.	26.	2.	32.	18.
28.	5.	33.	41.	37.	50.	17.	31.	45.	27.

CHANSON

Dans la France, que tout divise,
Quel Français a pris pour devise :
« Chacun pour tous, tous pour l'Etat » ?
Le soldat!

Dans nos heures d'indifférence,
Qui garde au cœur une espérance,
Que tout heurte et que rien n'abat ?
Le soldat!

Qui fait le guet quand tout sommeille ?
Quand tout est en péril, qui veille,
Qui souffre, qui meurt, qui combat?
Le soldat!

Etc.....

PAUL DÉROULÈDE (*Chants du Soldat*).

132 — LA LETTRE INCONNUE — L'ÉTOILE

par Victor Peri, à Alger

Corinne — Rosalie — Camélia — Nicolas — Cicéron.

133 — MOTS EN TRIANGLE A COMPOSER

LE TRIANGLE ISOCÈLE, *par Luct, à Paris*

R
S O N
R O U E N
R E C I T E R

134 — DAMES, *par Mme Célina Fr...*

50 à 44 — 32 à 27 — 38 à 32 — 45 à 40 — 44 à 39
43 à 38 — 48 à 43 — 11 à 7 — 6 à 25.

135 — DAMES (PROBLÈME FACILE), *par M. Blanc, à Caraman*

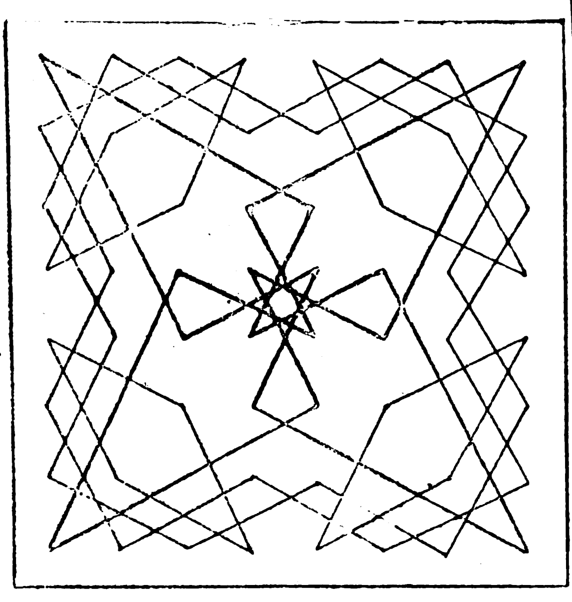
32 à 28 — 21 à 17 — 44 à 40 — 43 à 39 — 40 à 29.

136 — MOTS CARRÉS, *par le Progress-Club, à Cette*

P A R O S
A B O U T
R O U T E
O U T I L
S T E L E

137 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER

Jolie fantaisie, par Fifi Mimi, à M.



M I E L I L L E E L O I L E I R	La solution ci-dessous convient à ces deux groupes de mots en carré.	C I R E I S E R R E M I E R I

C'est de l'abeille un produit couleur d'or,
Une rivière autre que la Durance,
Un saint prélat, ami d'un roi de France,
Un ancien chef d'une race du Nord.

Nous transmettons à notre aimable et intelligent correspondant toutes les félicitations de plusieurs de nos amateurs les plus habiles.

138 — CHARADE, *par M. A. F., à Lyon*

Marceau.

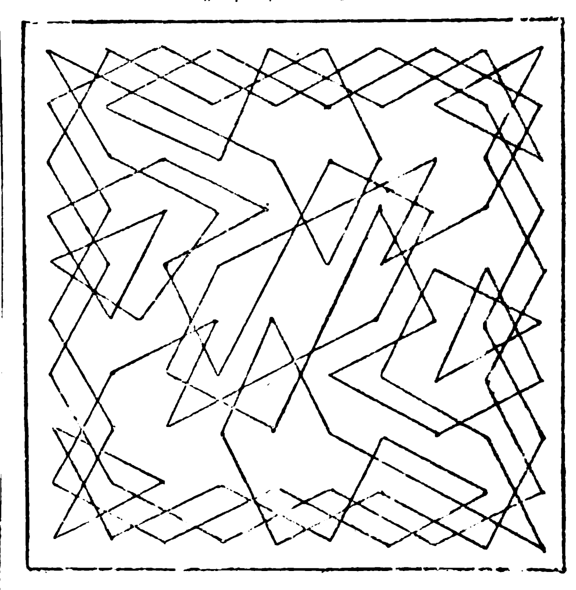
139 — MOTS EN LOSANGE

par A. D., A. P. et M. P., à Orléans

C
F E R
F A N A L
C E N T R A L
R A R E S
L A S
L

140 — 1er MONOGRAMME EULER SUR LE DAMIER POLONAIS

Solution graphique du problème 140.



Légende

1.	21.	35.	48.	37.	10.	22.	3.	15.	29.
19.	14.	11.	23.	7.	5.	28.	18.	32.	2.
26.	20.	4.	25.	9.	34.	13.	8.	24.	12.
6.	31.	49.	38.	42.	46.	44.	36.	47.	43.
45.	41.	33.	16.	30.	39.	17.	50.	40.	27.

Sylphides, gnomes et lutins,
Blottis sous d'antiques trophées,
Seuls restes des âges lointains,
Blondes Will. . . . .

P.-L.-B. SABEL.

MODES NOUVELLES

A chaque saison, nous faisons nos visites; et nous allons toujours où nous savons être bien renseignée sur les modes, les tissus et les teintes appelés à avoir la vogue et à primer sur tout. Comme tissus nouveaux, nous vous en citerons six :

La Mousse de l'Inde, le Reps d'Arabie, le Rayon des Astres, le Firmament, la Bourette anglaise et le Thibet-Victoria.

La Mousse de l'Inde se fait en huit teintes, parmi lesquelles nous remarquons un mélange de nuances mousse et indigo sur un fond feuille morte d'un effet très-heureux. Comme polonaise, nous doutons qu'on puisse trouver rien de plus joli.

Le Reps d'Arabie. — Quatorze teintes sans mélange, telles que : varech, bronze, prune, corinthe, etc. Ce tissu fera de très-beaux costumes complets et confections.

Le Rayon des Astres, tissu chinois, représente absolument les rayons projetés par le soleil et se fait en dix teintes, tels que : rayons bleu sur noir, blé sur bleu mousse, sur vert, etc., etc.

Le Firmament, tissu fond uni parsemé d'étoiles or sur ciel, rose sur blanc, ciel sur indigo, fera une très-belle toilette habillée.

La Bourette anglaise, chaîne soie et trame cachemire pur, représente un petit carreau sablé et étincelant; l'effet reproduit par ce tissu est glacé. Nous vous le recommandons comme toilette de ville.

Enfin **le Thibet-Victoria** est un tissu pur laine avec poils cachemire; les teintes en sont très-heureuses et du meilleur goût.

Comme toujours et pour longtemps encore le cachemire de l'Inde, pour costumes, conserve aussi la vogue; c'est bien le meilleur et le plus solide de tous les tissus et le seul qui soit vraiment en laine.

Vous n'avez pas oublié, chère lectrice, que M. Le Houssel, propriétaire de l'*Union des Indes*, rue Auber, 1, Paris, possède le seul dépôt en Europe de cette étoffe. Marque de fabrique : lisière chinée à jour, pour laquelle il a obtenu la médaille d'or. Une autre médaille d'or, deux d'argent et une de bronze ont récompensé M. Le Houssel du soin qu'il apporte à ce que tous ses tissus soient irréprochables comme beauté et solidité.

Les cachemires noirs anglais et écossais et les cachemires Thibet sortant de la même maison se reconnaissent à leur souplesse et à la beauté de leur noir.

Je termine en vous recommandant de demander à M. Le Houssel sa collection de nouveautés et de le prier d'y joindre ses teintes de failles; n'importe à quel prix, elles seront toujours bonnes et solides.

ÉLISE DE MARCOLS.



EMPRUNT
DE LA
VILLE DE NAPLES

Voté par le Conseil Municipal le 8 Mars et ratifié par la Députation provinciale le 21 Mars 1877

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
à 205,954 Obligations
Rapportant 20 fr. net d'impôts
PAYABLES EN OR A PARIS & A NAPLES
Par semestre, 10 fr. le 1er janvier, 10 fr. le 1er juillet
Remboursables **en Or**, à **400** fr. en 50 ans.

DEUX TIRAGES PAR AN
le 19 juin et le 19 décembre.
LE PROCHAIN TIRAGE AURA LIEU LE 19 DÉCEMBRE 1877

PRIX D'ÉMISSION :
325 fr. par obligation libérée à la répartition.
330 fr. par obligation libérée comme suit :
25 fr. en souscrivant;
100 fr. à la répartition;
100 fr. le 1er janvier 1878;
105 fr. le 1er juillet 1878.

Ces obligations portent jouissance du 1er octobre. Un demi-coupon sera payé le 1er janvier 1878.

Le Revenu ressort à 6.15 % net
et à **6.60** % avec la Prime de remboursement
EXEMPT DE TOUS IMPOTS PRÉSENTS OU FUTURS

GARANTIES

Naples est la ville la plus importante de l'Italie, comme population. Elle compte 550,000 habitants. L'Emprunt est garanti par tous les revenus directs et indirects, présents et futurs, et par tous les biens et propriétés de la Ville. Le produit en sera principalement affecté à des travaux d'utilité publique et d'embellissement.

D'après le budget officiel dressé pour l'exercice 1877, les recettes de la ville de Naples s'élèvent à la somme de Lires 19,644,031.63. Le service de sa dette, *y compris l'Emprunt actuel*, n'exige qu'une annuité de Lires 9,279 094.29.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE
Les Mardi 2 et Mercredi 3 Octobre 1877

A Naples : à la **Trésorerie Municipale,**
En Italie : au **Banco de Naples** et dans ses succursales (*par autorisation spéciale du Ministre*),
Chez *F. Wagniere et Ce* et leurs correspondants.
A Paris : au **Crédit Général Français,** rue Le Peletier, n° 16.
Chez **Berthier frères,** banquiers, concessionnaires de l'Emprunt, rue Richelieu, n° 99.
A Bordeaux, A Lille, A Nantes, A Lyon, A Marseille — Dans les Succursales du *Crédit Général Français.*
A Nantes : Chez *Berthier frères.*
En Suisse : à Genève, Berne, Lausanne, Bâle, etc.
On peut, dès à présent, souscrire par correspondance.
Les formalités seront remplies pour l'admission à la cote officielle de la Bourse de Paris.

L'*Eau des fées* fait toujours merveille, au grand désespoir des entreprises rivales, qui se sont imaginé que le premier venu pouvait trouver le secret de brunir et de dorer les cheveux d'une manière inoffensive.

Ç'a été, disait l'*Artiste*, à ce propos, la fureur de vouloir ressembler aux dames sorties de la palette des peintres florentins; et, pour se déguiser en reines de l'école italienne, on a été jusqu'à employer des cosmétiques dangereux occasionnant des maladies graves. On oubliait que les cheveux sont les voisins du cerveau.

On poursuivrait un teinturier qui, en imprimant une couleur à un tissu de prix, brûlerait l'étoffe confiée à ses soins, et on ne se préoccupe pas du tissu capillaire qu'on enflamme et qui peut porter l'incendie dans le si ge de la pensée.

Voilà pourquoi l'*Eau des fées* fait tant de tort à toutes les eaux de teinture des cheveux. L'*Eau des fées* est inoffensive; c'est le miracle de l'invention, car elle a toutes les vertus pour faire les plus beaux cheveux du monde. On a comparé les chevelures des femmes à des ailes de corbeau. L'*Eau des fées* donne ce lustre éblouissant qui n'appartient qu'à la jeunesse.

Larmes de Crocodile, Valse, *Tête de Linotte*, Polka-Légère, sont les nouveaux succès de Jules Klein. L'auteur de « Fraises au Champagne » s'est surpassé.

BACCALAURÉATS Saint-Cyr. INSTITUTION DE REUSSE 49, RUE CARDINAL-LEMOINE
Reprise des cours le 3 octobre.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, **1 fr.**; Dimanche, **50 c.**
Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

THÉOPHILE ROEDERER et Cie, REIMS
CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, *r. Lafayette, Paris,*
MAISON FONDÉE EN 1864.

39, RUE RICHER

Se trouve transféré le dépôt central du célèbre antinévralgique russe l'**Anisine-Mare** (grande médaille d'or), qui possède la propriété merveilleuse de faire disparaître *en moins d'une minute* les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc., etc.

Exiger la signature ci-contre, pour éviter les imitations dangereuses. — Prix : 5 francs, et 5 francs 50 centimes *franco* contre mandat ou timbres, à l'adresse de MM. Jochelson et Cie, 39, rue Richer, Paris.

POUGUES ÉTABLISSEMENT THERMAL ouvert du 1er juin au 15 octobre.

SOURCILS épaissis et noircis par l'EAU ANDREA. — Flacon, 3 fr. 30, rue Croix-des-Petits-Champs.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, **18,** Paris.
Propriété de la **Société Française Financière**
(anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**
Abonnement d'essai : **3** mois, **1** fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit **EN PRIME GRATUITE**
Un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de **200** pages.

EXTRAIT DE PRÉSURE (DANOIS)
Procédé Ch. HANSEN

Nouveau succès obtenu par l'extrait de présure danois; une médaille d'argent grand module vient de lui être décernée au concours régional de Vesoul (Haute-Saône). Cette nouvelle distinction ne fait que confirmer le succès toujours croissant qui a accueilli l'apparition d'un produit sans rival jusqu'à ce jour, et qui se recommande à toutes les fromageries sans exception par la régularité de son mode d'emploi, son économie et son rendement plus considérable en fromage.

Cette médaille est la huitième obtenue de 1876.

Louis BOLL, rue de Rivoli, 196, Paris, Possesseur des brevets pour la France, chez lequel on trouve également des colorants pour le beurre et des colorants pour le fromage.

GLACIÈRE A BASCULE la SEULE pouvant garantir les quantités de glace indiquées au prospectus. 600 gr. de glace en 5 m., crème, bombes glacées. PENANT, **20,** rue Vivienne, 20. — *Ne pas confondre avec les glacières tournantes.*

NI FROID NI AIR par les portes et croisées. Pose de BOURRELETS INVISIBLES et de PLINTHES. *JACCOUX,* 20, rue Richer.

MÉTHODE ROBERTSON réouverture du COURS D'ANGLAIS, pour les Dames et les Enfants, dans la journée, à partir du mercredi 10 octobre. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

MERVEILLEUX **BRASERO MOUSSERON**
20, boulevard des Filles-du-Calvaire.

LA BOURSE A RISQUE LIMITÉ Traité élémentaire des primes, **indiquant le moyen d'assurer les opérations de Bourse contre tout danger,** et d'augmenter considérablement les chances de gros bénéfices. Prix : **2** fr. Envoi *franco.* Ecrire à M. Henry, 45, rue Laffitte, Paris.

RUSSES ET TURCS
LA GUERRE D'ORIENT
Illustrations des Meilleurs Artistes
DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE
TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : **40** CENTIMES
La Livraison, **10** cent. — La Série, **40** cent.

DOMAINE DE FERRIÈRES
Coupes de bois de l'exercice 1877, A VENDRE par adjudication, EN 21 LOTS, variant de 3 à 11 hectares, à Ferrières, près Lagny (Seine-et-Marne), le jeudi 18 octobre 1877, à midi précis.

S'adr. à Paris, à Me Corrard, notaire, 17, rue Monsigny, et à Ferrières, à la régie du domaine.

PÂTE ÉPILATOIRE *Supérieure aux poudres.* Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Fr.: 10 fr. Mme DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1er, Paris.



Guérison instantanée par les **Limes chimiques américaines de P. Mourthé.** — **15** années de succès et des milliers d'attestations en constatent l'efficacité. Seul remède dont l'emploi n'offre aucun danger. **F. VIARD, 5bis, rue Auber, 5bis.** (Ci-devant pl. du Palais-Royal).



LES R.R.P.P. **PRÉMONTRÉS** de l'ABBAYE de SAINT-MICHEL ont trouvé le moyen de guérir les **MIGRAINES NÉVRALGIE NÉVROSES** par l'emploi des **Dragées** à base de *Valérianate de Zinc* et des principes actifs du *Quinquina,* préparées par BAIN, pharmac.-chimiste à Tarascon *(B.-du-Rh.)*
Expédition *franco* contre 2 fr. 50 en timbres-poste. — Dépôt dans les principales pharmacies

---



Si vous voulez être toujours **Jeune et Belle** n'oubliez pas que la **VELOUTINE VIARD** est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint **ÉCLAT, FRAICHEUR** et **VELOUTÉ** de la jeunesse : **3** fr. 50, 6 fr. et **10** fr. la boîte.—Parfumerie **F. VIARD** ✻, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement **5** *bis,* rue Auber.

L'EAU DE NINON VIARD
LA SEULE VÉRITABLE
Se recommande par trente années de succès. Elle enlève **Taches, Boutons, Rougeurs,** fait disparaître **Hâle** et **Masque,** et, par son action toute bienfaisante, blanchit le teint sans altérer la peau. *Le Fl.* **4** *fr.* **F. VIARD, 5bis, rue Auber.**

MEMENTO

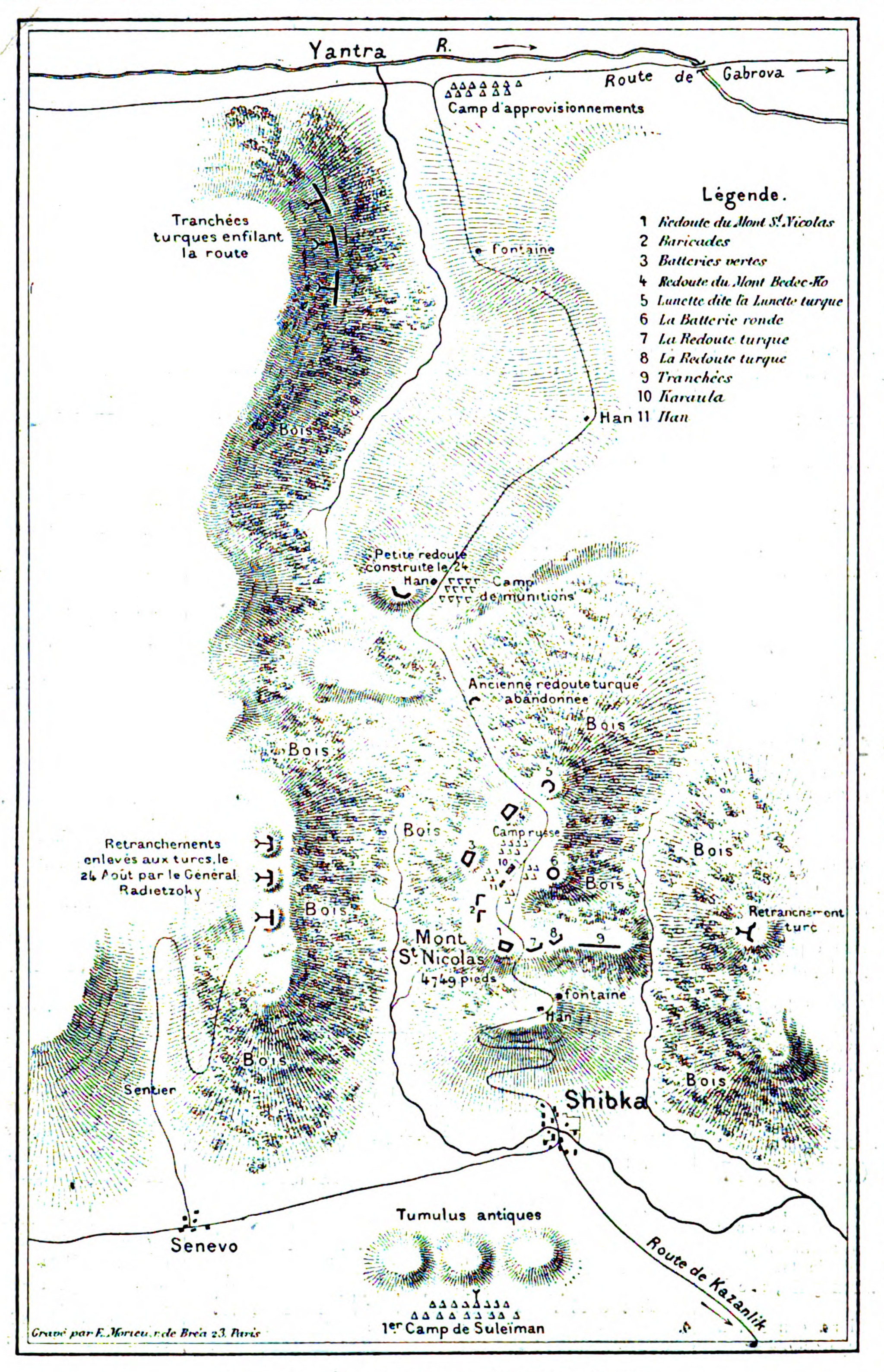
—

Un Reporter scalpé et... indemnisé. — Le *New-York-Post* avait envoyé un de ses reporters dans l'extrême Ouest de l'Amérique pour rendre compte des combats que livrent les Indiens contre la race anglo-saxonne, dans le but de défendre leur sol et leur vie. Les Yankees leur en veulent pour cela, et sous prétexte que « l'amour sacré de la patrie » ne doit pas exister pour eux, et que c'est une chanson d'opéra, les exterminent avec des fusils et des canons. Or, les Sioux n'en ont pas, — du moins pas beaucoup, — mais ils possèdent en revanche de petits couteaux qu'ils manient avec une incroyable adresse pour enlever la peau du crâne de leur ennemi. On appelle cela scalper, du latin *scalpere*, inciser.

Voici comment ils procèdent, d'après le susdit journaliste :

« J'ai senti le *lasso* (lacet) qui m'entourait; je suis tombé de mon cheval et deux genoux se sont appuyés sur ma poitrine. J'ai vu les deux yeux de feu d'un Peau-Rouge qui me fixaient d'une manière terrible. Cet Indien saisit son tomahawk (massue ornée de sculptures) pour me fracasser la tête; mais, après réflexion, il le posa doucement sur l'herbe. Alors j'ai vu briller la fine lame d'un couteau; j'ai senti comme un anneau brûlant autour de mon front, puis une douleur atroce, comme si l'on m'avait coiffé d'un bonnet en fer chauffé au rouge. Le Sioux s'étant éloigné, je me suis évanoui. Ma dernière pensée a été stupide : je m'étais dit que tous les hommes sont frères, qu'ils s'aiment et s'entr'aident, et que, pour le prouver, ils ont l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et bien autre chose encore. J'ai été ramassé par les troupes de l'Union; je suis resté à l'hôpital pendant un mois entre la vie et la mort. La tête m'a brûlé comme si elle était chauffée par une lampe intérieure; la peau s'est reformée; elle est couverte de taches rouges; les cheveux n'ont pas repoussé; les changements de température me font souffrir. »

Ajoutons que le *New-York-Pots* a fait son devoir; il a payé à son reporter une indemnité de 20,000 dollars, et le dollar vaut 5 francs.



Plan du passage de Schipka, dans les Balkans.

Découverte de bancs de corail. — Des amateurs du royaume d'Italie viennent d'équiper six grandes barques pour les envoyer dans le passage de l'océan Atlantique, entre les îles Bermudes (à l'est de New York) et Halifax (Nouvelle-Ecosse), où l'on a découvert un banc de corail rouge que vont exploiter les Napolitains, qui seuls savent résister à ce genre de travail sous-marin.

Des plongeurs ou des scaphandres cueillent les coraux, ou des pêcheurs vont simplement les arracher, en promenant au fond de l'eau une espèce de filet, appelé *salabre*, qui reste ouvert au moyen de deux morceaux de bois croisés et qui traîne après lui un boulet ou une grosse pierre.

C'est principalement dans la Méditerranée que l'on pêche le corail. Sur les côtes de l'Algérie, ce travail est réglementé comme la coupe des forêts; mais il est dangereux, à cause des requins.

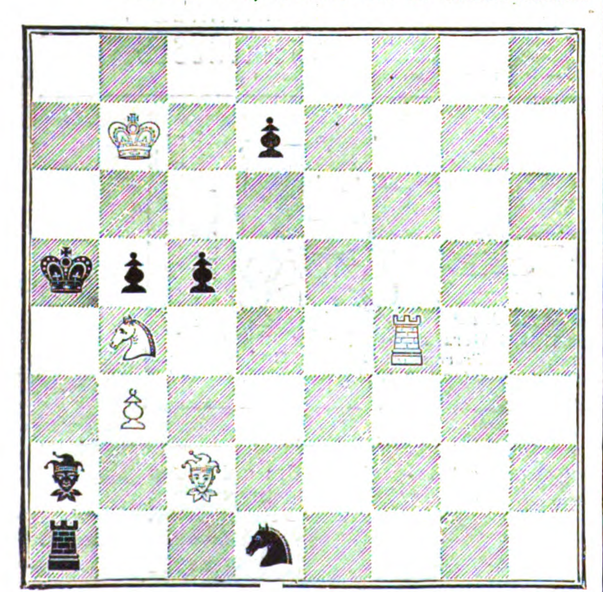
Le corail est un polype rouge ou rose; à l'état naturel, il ressemble à un arbrisseau privé de ses feuilles, d'un demi-mètre de hauteur et de quatre centimètres d'épaisseur à sa base. C'est une sécrétion d'infusoires marins qui, à la longue, devient une substance solide. Le tronc est recouvert, à l'état frais, d'une chair vivante, mince, qui s'enlève facilement; en se desséchant, elle se réduit en poussière; c'est le corps d'animalcules microscopiques, mous, presque diaphanes, et tous liés les uns aux autres par une membrane, de façon que la nourriture de l'un profite à tous les autres. Quoique solidaires, ils ont chacun leur existence propre; les uns sont mâles, les autre femelles, et, sur un seul et même arbre, l'un des sexes domine l'autre en nombre; un rameau ne contient qu'un sexe; les courants de la mer portent d'une branche à l'autre les particules fécondantes.

ÉMILE WITH.

ÉCHECS

—

PROBLÈME N° 674, COMPOSÉ PAR M. ROBERT BRAUNE



Les Blancs font mat en cinq coups.

Solution du problème n° 672.

1. C pr. P — 1. R pr. C
2. F 8 R, échec et mat.

(A)

1. T pr. P
2. C pr. T, échec et mat.

(B)

1. Autre coup
2. F ou D, suivant le coup des Noirs, pr. P, échec et mat.

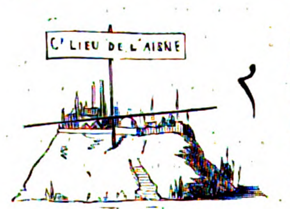
Solutions justes : MM. Louis de Croze; le cercle du Commerce de Firminy; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-Doubs; A. D. d'Obricéano; Kassioph; café Valentin, à Fontainebleau; Rojare; Georges Félix, d'Orléans; G. Renault; le docteur Lafont; H. Lemaitre; le cercle des Echecs de Chalindrey; Camille; Carl Imandt; J. P. C., à Privas; le cercle de l'Union orphéonique de Cambrai; Emile Frau; de Bertheville; XYZ; M., café de la Loire; Taverne alsacienne, à Rochefort-sur-Mer; J. A. de Smet; M. D., à Puys; café Central, à Péronne; M. V. Terrasson, à Teil; Georges Nicolas; café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 671 : MM. H. Lemaître; Carl Imandt, à Lille; le cercle des Echec de Chalindrey.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS







EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Voilà Sardou élu membre de l'Académie française.

Ont deviné : L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; café Lebas, Paris; Padounet, Café français, Pézénas; Café central, Tarare; Martin Maraval; Eugène Robardey; le cercle d'Amplepuis; Mlles Sophie et Emma Robardey.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.


PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.